



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KC

13847

NEDL TRANSFER



HN 3ELE 6

LA SOCIÉTÉ
CAISE
DIX-SEPTIÈME
SIÈCLE —

KC 13847



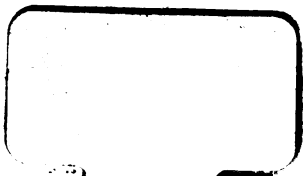
HARVARD UNIVERSITY

LIBRARY OF THE

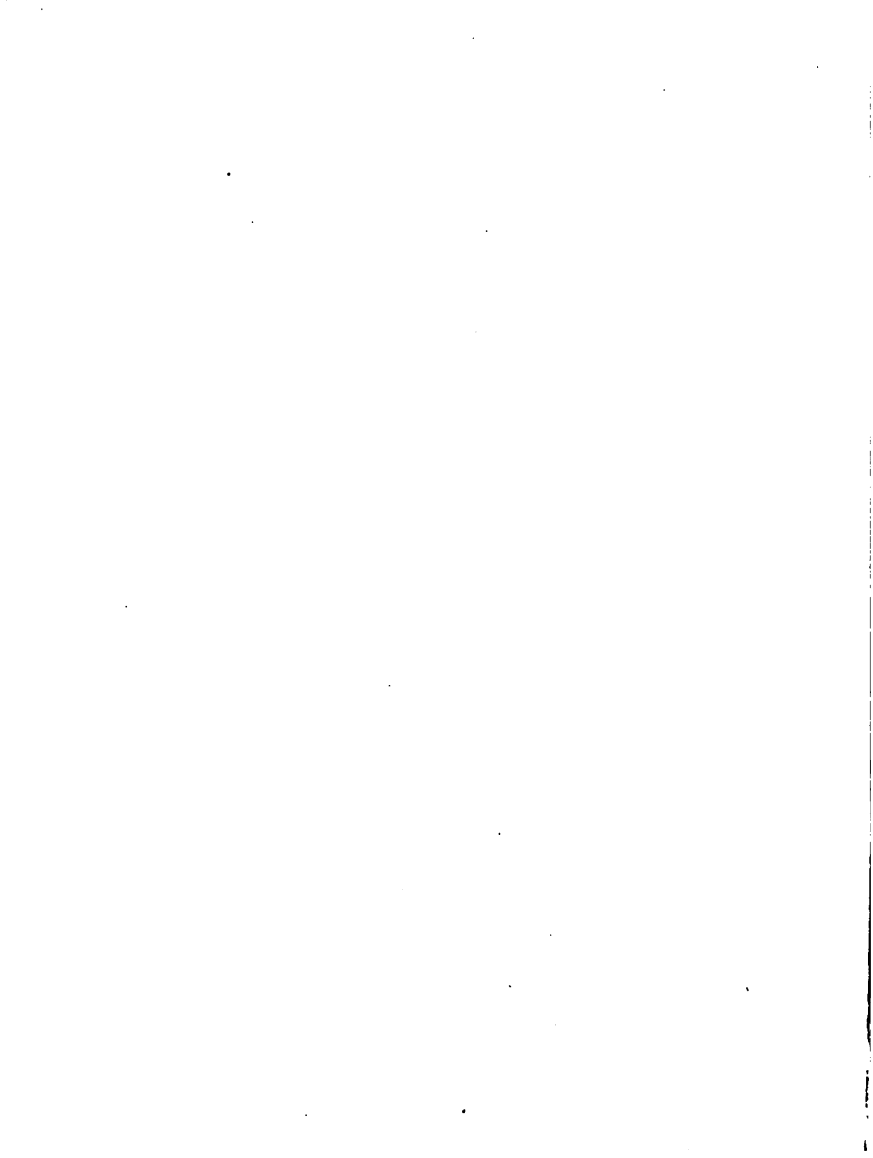
Department of Education

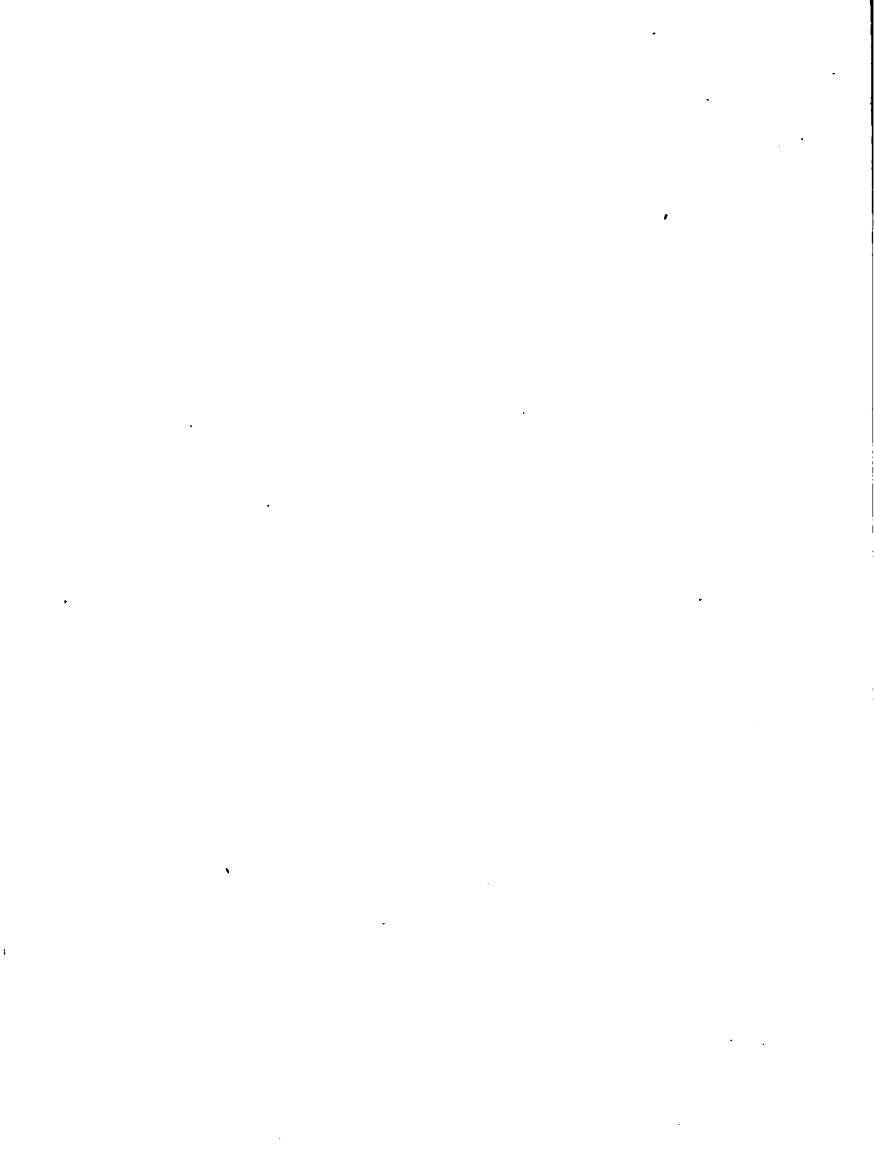
COLLECTION OF TEXT-BOOKS

Contributed by the Publishers











FRENCH CLASSICS FOR AMERICAN STUDENTS

(In the Original French Text)

TABLEAUX DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

An Historical French Reader. Selections from French literature relating to the Revolution of 1789. Edited with notes by T. F. CRANE, A.M., and S. J. BRUN, B.S., Cornell University. With an introduction by President A. D. WHITE. 16mo, cloth \$1.00

LE ROMANTISME FRANÇAIS. A selection from writers of the French Romantic School, 1824-1848. Edited for the use of schools and colleges, with an introduction and notes, by T. F. CRANE, A.M., Cornell University. 16mo, cloth . . . \$1.00

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. An account of French Society in the XVIIth Century, from contemporary writers. Edited for the use of schools and colleges, with an introduction and notes by T. F. CRANE, A.M., Cornell University. 16mo, cloth . . . \$1.00

G. P. PUTNAM'S SONS, New York and London

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
AU
DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

AN ACCOUNT OF
FRENCH SOCIETY IN THE XVIIIth CENTURY
FROM CONTEMPORARY WRITERS

EDITED FOR THE USE OF SCHOOLS AND COLLEGES
WITH AN INTRODUCTION AND NOTES

BY

THOMAS FREDERICK CRANE
PROFESSOR OF THE ROMANCE LANGUAGES IN CORNELL UNIVERSITY

SECOND EDITION, REVISED AND CORRECTED

G. P. PUTNAM'S SONS
NEW YORK AND LONDON
The Knickerbocker Press
1907

KC 13847

Sept. 10, 1907.
Harvard University,
Dept. of Education Library.
Gift of the Publishers.



COPYRIGHT BY
G. P. PUTNAM'S SONS

1889

The Knickerbocker Press, New York

CONTENTS.

	PAGE
PREFACE	vii
INTRODUCTION	xiii
LIST OF WORKS TO CONSULT	xivii

I.—L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

1. La Marquise de Rambouillet et sa famille. [Tallermant des Réaux, <i>Les Historiettes</i> , III., p. 211] .	3
2. Description de la Marquise de Rambouillet et de ses filles. [Mlle. de Scudéry, <i>Artamène ou le Grand Cyrus</i> , VII., pp. 489, 492, 496, 501]	24
3. Description de l'Hôtel de Rambouillet. [H. Sauval, <i>Histoire et Recherches des Antiquités de la Ville de Paris</i> , II., p. 200]	32
4. L'Hôtel de Rambouillet. [Duchesse de Montpensier, <i>Histoire de la Princesse de Paphlagonie</i> , p. 94]	37
5. La Guirlande de Julie. [V. Cousin, <i>La Société Française au XVII^e Siècle</i> , II., p. 37, and Ch.-L. Livet, <i>Précieux et Précieuses</i> , pp. 393, 417]	40
6. Lettres de Voiture. [<i>Œuvres de Voiture</i> , I., pp. 44, 293, 336]	44
7. Poésies de Voiture. [<i>Œuvres de Voiture</i> , II., pp. 310, 314]	60
8. Portraits. [<i>La Galerie des Portraits de Mademoiselle de Montpensier</i> , pp. 95, 410.]	
I.—Portrait de la Marquise de Sévigné par la Comtesse de la Fayette	62
II.—Portrait de Mademoiselle fait par elle-même	66

	PAGE
9. Description de l'Île de Portraiture. [Ch. Sorel, <i>La Description de l'Île de Portraiture</i> , etc., pp. 339, 364]	74

II.—MADEMOISELLE DE SCUDÉRY ET LES FEMMES SAVANTES.

1. Mademoiselle de Scudéry décrite par elle-même. [Mlle. de Scudéry, <i>Artamène ou le Grand Cyrus</i> , X., pp. 554, 557, 559, 566]	80
2. Les Ennemis de Mademoiselle de Scudéry. [<i>Artamène ou le Grand Cyrus</i> , X., p. 584]	89
3. Les Imitatrices de Mademoiselle de Scudéry. [<i>Artamène ou le Grand Cyrus</i> , X., pp. 588, 601]	92
4. Les Ennuis d'une Savante. [<i>Artamène ou le Grand Cyrus</i> , X. pp. 612, 622, 624]	101
5. Les Vraies Savantes. [<i>Artamène ou le Grand Cyrus</i> , X., pp. 664, 675]	109
6. La Journée des Madrigaux. [E. Colombey, <i>La Journée des Madrigaux suivie de la Gazette de Tendre</i> , etc., p. 15]	123
7. La Carte de Tendre. [Mlle. de Scudéry, <i>Clélie</i> , I., p. 391]	130
8. La Gazette de Tendre. [<i>La Journée des Madrigaux</i> , etc., p. 63]	141

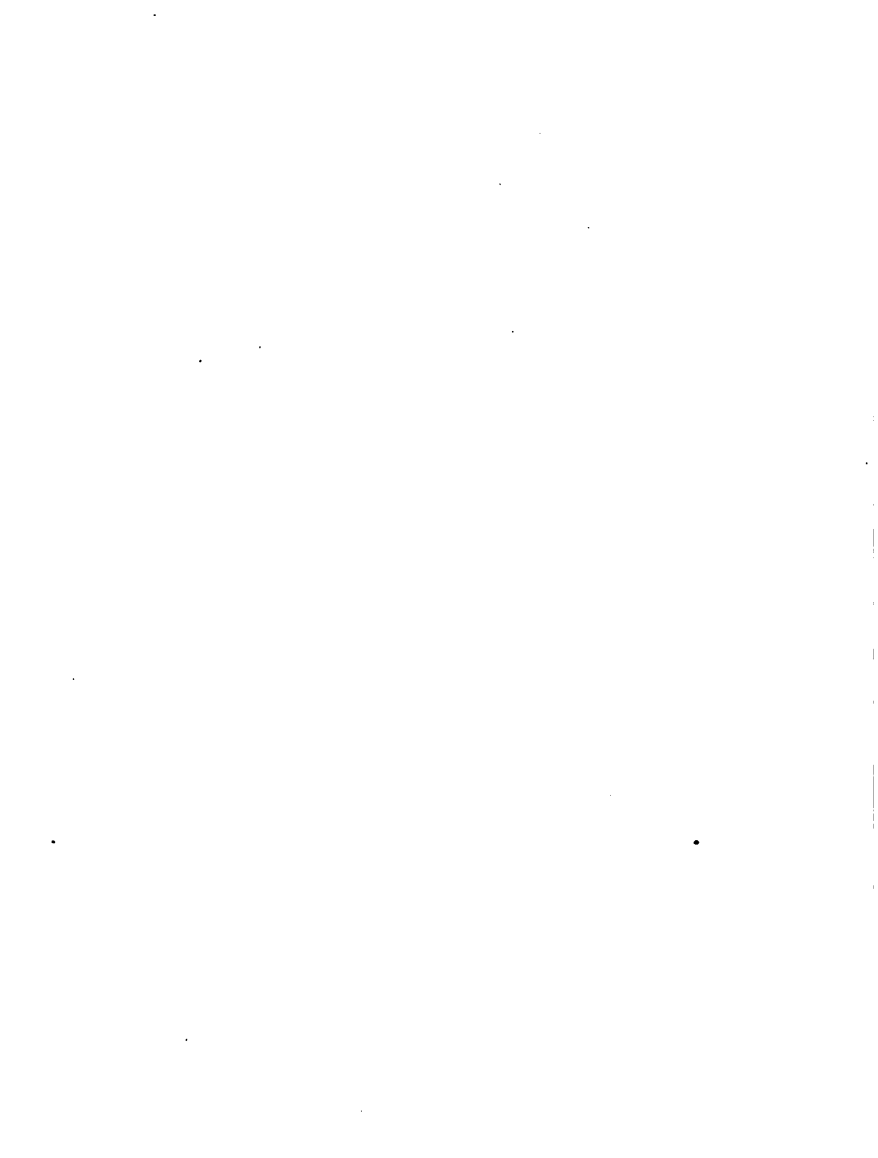
III.—LES PRÉCIEUSES.

1. Les Précieuses décrites par l'abbé de Pure. [<i>La Précieuse, ou le Mystère de la Ruelle</i> , I., pp. 19, 70, 165]	149
2. Portrait des Précieuses. [<i>La Galerie des Portraits de Mademoiselle de Montpensier</i> , p. 515]	168

	PAGE
3. Le Cercle. [<i>Œuvres choisies de Saint-Évremond</i> , p. 106]	174
4. Une Visite à une Précieuse. [Ch. Sorel, <i>La vraie histoire comique de Francion</i> , p. 225]	179
5. Les Précieuses de Province. [<i>Voyage de Chapelle et de Bachaumont</i> , p. 43]	184
6. Une Déclaration. [<i>Mémoires de Fléchier sur les Grands-Jours d'Auvergne en 1665</i> , p. 14]	187

IV.—LES RÈGLES DE LA CIVILITÉ.

1. Les Lois de la Galanterie. [<i>Nouveau Recueil des Pièces les plus agréables de ce Temps</i> , p. 28]	201
2. L'Honnête Homme, ou l'Art de plaire à la Cour. [N. Faret, <i>L'Honeste Homme</i> , etc., p. 188]	213
3. L'Honnête Femme. [J. Du Bosc, <i>L'Honnete Femme</i> , p. 212]	217
4. Nouveau Traité de la Civilité. [A. de Courtin, <i>Nouveau Traité de la Civilité</i> , etc., p. 86]	221
5. L'Esprit de Cour. [René Bary, <i>L'Esprit de Cour, ou les Conversations galantes</i> , pp. 140, 255, 332]	228
6. De la Conversation. [Mlle. de Scudéry, <i>Conversa- tions sur divers sujets</i> , I., p. 1]	240
NOTES	263
INDEX	339



PREFACE

IN the *Tableaux de la Révolution Française* I endeavored to give a picture of a period in political history; in the *Romantisme Français*, of a period in literary history; and in the present volume, of a period in social history. In this, as in the other works, it has been necessary, from want of material and want of space, to limit somewhat the subject, and it has therefore been impossible to include the society of the Court or of the middle class. Still, both are represented to some extent in the society of the Hôtel de Rambouillet and of the *Précieux*. The chief object of the book, however, is to give an account of those great social influences that modified manners and affected literature, and without some knowledge of which Corneille, Molière, and Boileau are often incomprehensible. These influences first flowed from the Hôtel de Rambouillet, and were continued later by Mlle. de Scudéry, and between the two, French society of the XVIIth century received its distinctive impress, an impress which has fortunately never been obliterated; for to these influences we

owe refined manners, the social equality of the sexes, and the elevation of conversation to a fine art,—in short, the fundamental principles of polite society. Hence the larger part of the volume is devoted to the Hôtel de Rambouillet, to the question of the education of women and her admission to society upon an equal footing with man, and to the art of conversation.

This book is in no sense a specimen of the literature of the XVIIth century, but only of works relating to French society in the XVIIth century, and it has been necessary to omit many charming extracts from contemporary letters, memoirs, and essays because they were too diffuse and illustrated society in an indirect manner only. With all these limitations, however, the book, it is believed, will give a fair idea of the main currents of French society in the XVIIth century, and will serve as a commentary on Molière's *Précieuses Ridicules* and *Femmes Savantes*, two plays much read in schools and colleges, and impossible to enjoy without some previous knowledge of the society they satirized.

In the preparation of this volume I have been under great obligations, for the choice of materials for text, and introduction, and for notes, to the admirable editions of the *Précieuses Ridicules* and the *Femmes Savantes* by Larroumet and Livet, and the *Précieux et Précieuses* of the latter (see Bibli-

ography). I have been able, however, during a recent visit to the libraries of Paris, Florence, and Wolfenbüttel, to examine personally the rare works cited by them, and my book rests upon my own independent researches; a considerable part of it (the extracts from the Abbé de Pure's rare book and the works cited in the IVth division) appearing here for the first time since the original editions. I am also deeply indebted, as is every one who writes upon this subject, to Victor Cousin's brilliant works upon this period, notably his *Société française au XVII^e siècle d'après le Grand Cyrus de Mlle. de Scudéry*. Had this book been wider in its scope (the author draws his illustrations wholly from the one romance of Mlle. de Scudéry), I should have been tempted to condense and annotate it for use as a text-book. My thanks are due to Harvard College Library for the generous loan of books, and for permission to reproduce the *Carte de Tendre* from *Clélie*.

The notes have grown in preparation until they are perhaps too diffuse for the ordinary student. I confess I have hoped that the book might attract a wider range of readers, and I have endeavored to make the notes as full and interesting as possible in the hope of leading some to a more careful study of the subject, and also for the purpose of relieving the teacher from a part of his task. In

order to economize space the biographical notes are not repeated, and the student is advised to consult the Index, where the first reference will be found.

As the stress is laid more upon the contents of the text than upon the form, grammatical notes are given only where the construction differs so materially from that of modern French that the student would be misled. No real difficulty, grammatical or lexicographical, has, I trust, been left unexplained. With the exception of three extracts (pp. 123, 141, and 240), given as specimens, the text is printed in the modern orthography. I have, however, retained throughout the book the old spelling of the imperfect and conditional of verbs, etc. (see prefatory note, p. 265); the object being to familiarize the student with a form which he will meet in all books printed before 1835, and in all modern critical editions of older works (as in *Les Grands Écrivains de la France*, etc.). A few old forms which occur frequently in the classical drama (as *jusques*, *avecque*, *die* for *dise*, *croi* for *crois*, etc.) have also been retained, but are fully explained in the notes. Otherwise the selections are given as in the originals, except that paragraphs have sometimes been introduced and the punctuation and capitalization have occasionally been modified. Typographical uniformity has not been sought, as

it was deemed desirable to accustom the student to differences which he would find in the original works.

The Introduction makes no pretence to being a literary essay, but is a plain statement of facts needed for the comprehension of the text. In the Bibliography (unless otherwise stated) are mentioned only the books I have myself examined ; it is not exhaustive (all reference to the class of rare original editions being purposely omitted) ; but it is hoped it may be of use to those within reach of good libraries.

May this work extend the knowledge of a period when intellectual attainments, as well as cultivated manners, were requisites for admission to good society ; and in this Age of the Telephone may it contribute a little to prevent conversation from becoming a lost art.

T. F. CRANE.

ITHACA, N. Y., April 23, 1889.

The publishers of this work having decided to issue it in a somewhat different form have asked me to revise it for the new edition. I have taken this opportunity to correct typographical errors and to add a few notes, bibliographical and otherwise, which will acquaint the student with the most

important investigations since 1889 in the field covered by this book, and repair a few omissions and errors in the first edition.

Some of the topics in this work have been treated at length in my *Les Héros de Roman: Dialogue de Nicolas Boileau-Despréaux*, Boston, Ginn & Co., 1902, in the introduction to which will be found much material relating to French society in the seventeenth century.

I trust that this work in its improved form, and made more accessible to students by the liberality of the publishers, will continue to enjoy the favor extended to it in the past and to promote the knowledge of a great social and literary period.

T. F. CRANE.

ITHACA, N. Y.,
January 11, 1907.

INTRODUCTION.

§ I. POLITE society, in the sense in which we understand the word—the familiar association of the two sexes on the footing of equality,— did not exist in France until some time after the beginning of the XVIIth century. The civil wars which rent the kingdom during the close of the reign of Henry III., and the early part of that of Henry IV., were not favorable to the cultivation of refined manners, nor did they afford the leisure and freedom from anxiety, which are indispensable to social intercourse. Even after Henry IV. gained undisputed possession of his realm in 1594, he was involved in the war with Spain; and it was not until after this struggle was terminated by the peace of Vervins, and the dissensions between the Catholics and Huguenots were allayed by the Edict of Nantes (both of which events occurred in 1598), that the king was able to devote himself to the difficult task of repairing the ravages wrought by thirty years of civil and foreign wars in every department of the state and in every grade of society. The king himself, in spite of many noble qualities,

was bred in camps, and his rough manners and loose domestic life made his court no school for manners or morals.

In 1600 the king married an Italian princess, Marie de Médicis, who introduced into France one of the two elements which profoundly modified French society and literature in the XVIIth century. The influence of Italy on France, to which I refer, was felt, it is true, much earlier, and was due partly to political causes, such as the French interference in Italy, which began with Charles VIII. (1494), and the marriage of Henry II. to Catherine de Médicis (1533); and partly to the great intellectual movement, known as the Renaissance, which spread from Italy into France early in the XVIth century. Still, to Marie de Médicis is due not merely the continuance of this influence, but also the visit to Paris of the Italian poet Marino (1615), and the re-establishment of a troupe of Italian comedians in that city. The influence of Marino who introduced into France the affected style, which in England was called Euphuism, was profound on French style, both in prose and poetry, while Molière's early plays show how deeply he was indebted to the Italian comedy.

The second influence or element in French society, to which I have above alluded, was the Spanish, which, although it also began much

earlier, was chiefly due to the marriage in 1615 of Louis XIII. to Anne of Austria, daughter of Philip III. of Spain.

These two styles cannot be characterized better than by quoting the words of Cousin (*La Jeunesse de Mme. de Longueville*, p. 125): "Le genre espagnol, c'était, au début du XVII^e siècle, la haute galanterie, langoureuse et platonique, un héroïsme un peu romanesque, un courage de paladin, un vif sentiment des beautés qui faisait éclore les églogues et les idylles en vers et en prose, la passion de la musique et des sérénades aussi bien que des carrousels, des conversations élégantes comme des divertissements magnifiques. Le genre italien était précisément le contraire de la grandeur, ou, si l'on veut, de l'enflure espagnole, le bel esprit poussé jusqu'au raffinement, la moquerie et un persiflage qui tendaient à tout rabaisser. Du mélange de ces deux genres sortit l'alliance ardemment poursuivie, rarement accomplie en une mesure parfaite, du grand et du familier, du grave et du plaisant, de l'enjoué et du sublime." To the Spanish influence we owe the *Cid*, to the Italian the *Astrée*.

§ II. These two influences were united in a social and literary coterie which takes its name from the residence of a noble family whose history must now be briefly recounted. Jean de Vivonne (1524-1599), sieur de Saint-Gohard, after-

wards first Marquis de Pisani, was French ambassador to Spain and Rome, where he married in 1587 Julia Savelli, widow of Luis des Ursins, herself a descendant of the noble family of the Strozzi. The only issue of this union was Catherine de Vivonne, Marquise de Pisani, born at Rome in 1588. Owing to the unsettled state of France (struggle between the Catholics and the Huguenots, between the King and the League), the Marquis de Pisani did not take his family to Paris until about 1595, where he died four years later. On the 26th of January, 1600, Catherine de Vivonne, then not yet twelve years old, was married to Charles d'Angennes, vidame du Mans (see note to p. 3, l. 11) at that time, afterwards Marquis de Rambouillet, and himself, too, of an illustrious family. It is not strange that the marquise should have cherished some family pride (see p. 24), and her eminent social position explains her independence of the court, and her ability to gather about her all that was highest and best in the kingdom. The marquise had seven children, two sons and five daughters. One of the sons, who bore his father's early title, died of the plague in 1631; the other, known as the Marquis de Pisani, was killed at the battle of Nordlingen in 1645. Three of the daughters became nuns, and attained the rank of abbess. The eldest, Julie-Lucine, born about 1605

(according to Tallemant, 1607 according to Livet), became in 1645 the wife of the Marquis de Montausier ; the youngest, Angélique-Clarice, married in 1658 the Count de Grignan (his third wife was the well-known daughter of Mme. de Sévigné). The Marquis de Rambouillet died in 1652 ; his wife survived him thirteen years.

After the rebuilding of the Hôtel de Rambouillet (see p. 5), which occupied from 1610 to 1617, the marquise opened her house to her friends and acquaintances, and her receptions, which continued until the Fronde (1648), brought together every evening the choicest society of the capital, and produced a profound influence upon the manners and literature of the day. The marquise ceased attending court some years before the death of Henry IV., her refinement and pure character finding there an uncongenial atmosphere. The marquise was not alone a woman of society, but was carefully educated (see p. 5) and fond of literature. Consequently, the reunions at the Hôtel de Rambouillet were distinguished by a happy combination of rank and letters. Still more important was the new position assumed by the hostess and the ladies who frequented her house. Until the XVIIth century the crudest views prevailed as to the education and social position of woman. It was at the Hôtel de Rambouillet that

her position as the intellectual companion of man was first recognized, and this position of equality, and the deferential respect which followed it, had a powerful influence in refining the rude manners of men of rank whose lives had been passed in camps, and of men of letters who had previously enjoyed few opportunities for social polish. The two classes met for the first time on a footing of equality, and it resulted in elevating the occupation of letters, and imbuing men of rank with a fondness for intellectual pursuits.

The reunions at the Hôtel de Rambouillet began, as has been said, about 1617, and extend until the Fronde (1648) or a few years later. This period Larroumet (*Précieuses Ridicules*, p. 14) divides into three parts : from 1617 to about 1629 ; from 1630 to 1640 ; and from 1640 to the death of the marquise in 1665. During the first period the *habituels* of the Hôtel de Rambouillet were, of men of rank : the Marquis du Vigean, father of the Mlle. du Vigean who was the object of the great Condé's love (see note to p. 45, l. 12) ; the Maréchal de Souvré, father of the celebrated Marquise de Sablé (mentioned p. 41, l. 5) ; the Duke de la Tremoille ; Richelieu, then Bishop of Luçon ; the Cardinal de la Valette (see pp. 6, l. 11 ; 44, l. 15) ; of men of letters : the poets Malherbe (see p. 33, l. 23), Racan, Gombauld, Chapelain (see p. 16, l. 7) ; and

the notorious Marino ; the preacher Cospeau ; Godeau, afterwards Bishop of Vence ; the grammarian Vaugelas ; a little later, Voiture (see pp. 36, l. 10 ; 44 ; 187, l. 9) ; Balzac and Segrais. Of the ladies who frequented the Hôtel de Rambouillet during this period the best known were : Mlle. Paulet (see pp. 10, l. 5 ; 147, l. 22) ; the Princesse de Montmorency (see note to p. 6, l. 11) ; Mlle. du Vigan ; and the daughters of the Marquise de Rambouillet, of whom the eldest, Julie d'Angennes, until her marriage in 1645 to the Marquis de Montausier, was the soul of the reunions of the Hôtel de Rambouillet.

The second period was that of its greatest brilliancy. To the illustrious names just mentioned must be added the great Condé ; the Marquis de Montausier (see p. 40, l. 19) ; Saint-Évremond (see note to p. 174) ; and La Rochefoucauld ; to the men of letters : Sarrasin (see p. 187, l. 6) ; Costar (see p. 186, l. 19) ; Patru (see note to p. 13, l. 23) ; Conrart (see under the name of Théodamas, pp. 126, l. 8 ; 147, l. 18) ; Georges de Scudéry (see p. 186, l. 20) ; Mairet ; Colletet ; Ménage (see p. 186, l. 16) ; Benserade ; Cotin ; Desmarets ; Rotrou ; Scarron ; P. Corneille ; Bossuet ; etc. Among the ladies were : Mlle. de Bourbon, later Duchesse de Longueville (see p. 45, l. 12) ; Mlle. de Coligny ; Mme. Aubry (see p. 42, l. 12) ; and Mlle. de Scudéry (see p. 32 l. 10), yet unknown as a writer.

After 1640 the Hôtel de Rambouillet began to decline ; but two names of importance belong to this period : Mme. de la Fayette (see note to p. 62) ; and Mme. de Sévigné (see note to p. 62). In 1645, as we have already said, Julie d' Angennes married the Marquis de Montausier and followed him to his government of Saintonge. Voiture died in 1648, the year which witnessed the outbreak of the Fronde, after which the reunions at the Hôtel de Rambouillet virtually ceased. The Marquis de Rambouillet died in 1652, and his only son was killed at the battle of Nordlingen in 1645 (see p. 14, l. 19). The marquise survived, it is true, until 1665, but the last years of her life were spent in comparative retirement.

The above division and enumeration of Larroumet are convenient for reference, but the student must not infer (as Larroumet does) that there was any practical distinction in the spirit which pervaded the Hôtel de Rambouillet during these various periods.

§ III. What this spirit was can best be seen from a rapid sketch of the persons who gave the tone to the reunions of the Hôtel de Rambouillet. Of the persons of rank mentioned above two only can be here dwelt upon (the tastes and habits of the Marquise de Rambouillet and her family are fully described in the extracts in the text) : the

Marquise de Sablé and the Marquis de Montausier. The former, Madeleine de Souvré, of a noble family holding high positions in the army and state, was born in 1599, and married in 1614 the Marquis de Sablé. The marquise was famous for her beauty and intelligence, and was one of the ornaments of the court of Louis XIV., and an *habitude* of the Hôtel de Rambouillet during its most brilliant period. She lost her husband in 1640, and in 1646 (at the siege of Dunkerque) her second son, the Marquis de Laval; her affairs became confused, and she withdrew some time before 1651 to the Place Royale (see note to p. 35, l. 3), where she held receptions of her own, and attended the *Same-dis* of Mlle. de Scudéry (see § V.), and the court of Mademoiselle at the Luxembourg (see note to p. 66). Shortly before 1659 Mme. de Sablé was converted and became a Jansenist (see note to p. 178, l. 10), and withdrew to the convent of Port-Royal, where she remained until her death in 1678. She contributed to the society of the Hôtel de Rambouillet a refinement and delicacy of spirit and good-taste which she carried into all the affairs of life. Although she wrote little herself (a volume of *Maximes* appeared the year of her death), she contributed greatly to the cultivation of that peculiarly French style of composition—maxims, reflections, thoughts, etc.,—in which her friend La

Rochefoucauld is so famous. In short, Mme. de Sablé is the perfect type of the best society of the XVIIth century, the union of elegant manners and delicate taste with high intellectual attainments and literary interests.

Charles de Sainte-Maure, baron de Salles, became Marquis de Montausier by the death of his elder brother. He was born in 1610, and educated at the Protestant school of Sedan, and later at the military academy at Paris. He early displayed great fondness for literature, and became with his brother a frequenter of the Hôtel de Rambouillet. Both brothers were smitten by the charms of Julie d'Angennes, and there was some talk of marrying her to the elder, who was killed at the capture of Bormio in 1635. Charles, now Marquis de Montausier, had already begun his military career, and proved himself a brave and capable officer. His attachment to Julie increased in fervor, but she showed such an aversion to marriage that their engagement dragged on for ten years. It was in the course of it that Montausier (during a lull in the military operations of the year 1639) offered to her the famous gift of the *Guirlande* (see p. 40), the most characteristic product of the period. One of the obstacles to his union with Julie, the difference of religion, was overcome by Montausier, who became a Catholic in 1645, and the same year their

marriage was celebrated at Ruel. Montausier's career from this moment was assured. He was created duke and peer in 1664, his wife was made governess of the royal children and *dame d'honneur*, and he himself governor of the Dauphin. He died in 1690 (having survived his wife twenty-five years).

Montausier was noted for his fondness for literature, and was a generous patron of scholars. Tallemant (II., p. 527) says: "He speaks of hardly anything but books, and sees M. Chapelain and M. Conrart more regularly than any one. He is obstinate and has very poor taste ; he prefers Claudian to Virgil. He attends the *Samedis* quite often. He has made translations ; notice the fine author whom he has chosen ; he has turned Persius into French verse." He wrote himself sixteen of the *madrigaux* in the *Guirlande de Julie*. He has long been supposed to be the original of Alceste in Molière's *Le Misanthrope*, and, in fact, was renowned during his lifetime for his rude and austere manners. Tallemant says (II., p. 528) : " Never was there one who had greater need to sacrifice to the Graces. He cries out, he is rude, he quarrels with you openly, and if he scolds one he sets before him all his past iniquities," and adds : " that Madame de Rambouillet says he is mad from excess of wisdom." What is especially characteristic of the period and society is that a soldier, who was also a great noble, should

not only dabble in literature himself, but chose as his intimate associates and friends men of letters like Chapelain and Conrart.

It is not possible to describe in detail the large number of men of letters who frequented the Hôtel de Rambouillet at various times. Those only who gave it tone can be mentioned here, and that but briefly. Two groups may be made : the Academicians, and those against whom, for various reasons, the doors of the Academy were shut.

The Academy, as is well known, had its origin about 1629 in the weekly reunions of a club of men of letters at the house of Valentin Conrart, who afterward became its first perpetual secretary. Conrart, born in Paris in 1603, belonged to a *bourgeois* family, and inherited from his father wealth enough to enable him to devote his life to letters, and to purchase the honorable position of a secretary to the king. His early education was neglected, and his ignorance of Latin and Greek proved a serious obstacle to his success as a man of letters. He knew, however, Italian and Spanish well, and wrote and spoke his native tongue with unusual purity. He became a frequenter of the Hôtel de Rambouillet about 1630, and occupied there a commanding position in spite of the fact that he was a Protestant and not of noble birth. Conrart produced no literary work of importance.

He dabbled a little in poetry (it is not certain that the *madrigaux* in the *Guirlande de Julie*, signed M. C., are by him, notwithstanding V. Cousin's assertion that they bear his name in a certain MS. See Bourgoïn, p. 238), wrote many letters, and left *Mémoires*. He was not only intimately connected with the society of the Hôtel de Rambouillet, but also with that which gathered later about Mlle. de Scudéry (see § V.), and became in some sort its secretary, and to him we owe the preservation of a vast amount of material for the history of French society in the XVIIth century (see note to p. 123, "La Journée des Madrigaux.") He died in 1675, universally respected and regretted.

Of even greater importance than Conrart is Vincent Voiture, the most perfect and complete representative of the intellectual spirit of the society of the Hôtel de Rambouillet during the first half of the XVIIth century. The son of a wealthy wine-merchant, Voiture was born at Amiens, in 1598, and as he seemed too delicate to follow his father's trade, he was carefully educated at the college of Boncour, and afterwards studied law at the university of Orléans. He went at an early age to Paris, and in 1614 attracted by some verses the attention of the king's brother, Gaston, who gave him a position in his household. He was introduced into the society of the Hôtel de Rambouillet

about 1624, by M. de Chaudelbonne (see note to p. 9, l. 22) and was fortunate enough to win the regard of the marquise and her friends by his wit and gallantry. He soon became the most influential member of the coterie, and his elegant *badinage* was considered a model of its kind. In the service of Gaston he undertook a mission to Spain in 1632, and was absent three years, during which time he wrote a great number of entertaining letters to his friends in Paris. He made several other official journeys, and obtained a position in the king's household which obliged him to follow the court. After 1642 he left Paris only for brief visits to the residences of his noble friends in the country. He died in 1648. His literary remains fill two small volumes, and consist of letters (about three-quarters in bulk of his works) and occasional poems. The latter are no better and no worse than the majority produced by the society in which he lived. His letters created the easy familiar epistolary style which was greatly needed after the heavy solemnity of Balzac. His works, prose and poetry, are full of what we now consider affectation and bad taste, but they are a faithful reflection of the society in which they were produced, and that now constitutes their value for us. Voiture's personal influence on the Hôtel de Rambouillet will be considered in the following section.

The remaining men of letters must be more briefly dismissed. A more serious element was introduced by Paul Pellisson (born at Béziers in 1624, died at Versailles 1693), now remembered chiefly for his history of the Academy, of which he became a member in 1653. He was involved in the disgrace of Fouquet and imprisoned in the Bastille 1661-66. He later gained the favor of Louis XIV., who made him historiographer. His intimacy with Mlle. de Scudéry and his influence upon her coterie will be considered later, (see § V.). His works were chiefly historical, and his poetry, which appeared in the fashionable collections of the day, is mediocre in its character.

One of the most interesting figures among the class we are now considering was Antoine Godeau (1605-1672), a cousin of Conrart, later bishop of Grasse and of Vence. At the Hôtel de Rambouillet he was known as *le nain de Julie* on account of his shortness, and figures in the correspondence and romance of the day under the name of *Le Mage de Sidon*. While at Paris Godeau differs in no respect from the others of his circle in gallantry and ability to write elegant trifles, but when he withdrew to his bishopric he became a worthy prelate, and his writings, which are chiefly of an edifying nature, are distinguished for their elevated character.

One of the most prominent of the group of academicians was Jean Chapelain (1595-1674), who as early as 1627 was one of the frequenters of the Hôtel de Rambouillet, where he long enjoyed the special favor of the marquise and Montausier. Although he had published almost nothing he was the literary oracle of the day. One of the first members of the Academy, charged by Colbert with the task of drawing up a list of writers and scholars to receive royal pensions, he long enjoyed an exceptional renown, which was rudely destroyed by the appearance of twelve cantos of his epic poem, *La Pucelle d'Orléans*, in 1656. This work had been eagerly looked forward to for twenty years, but utterly failed to realize the high expectations which had been formed of it. The twelve remaining cantos were not published until long after the author's death. The ridicule of Boileau touches only the poet, and the satirist recognized in the man the many estimable qualities which justly gave him a prominent position in the society of the Hôtel de Rambouillet.

Fléchier, the friend of Montausier, whose funeral oration he pronounced, as well as that of Mme. de Montausier, will be found briefly described in the note to p. 187 ("Une Déclaration").

It is of some importance in its bearing upon the general question of the character of the society of

the Hôtel de Rambouillet to remember that among its frequenters were Gilles Ménage (1613-1692) and the Abbé Charles Cotin (1604-1682), who are so cruelly ridiculed by Molière in the *Femmes Savantes*, where Cotin appears under the name of Trissotin (it is said that Molière at first used the name of Tricotin), and Ménage under that of Vadius. Ménage is the type of the scholar of the day, somewhat pedantic, it is true, but a wit and a man of society, welcome in the *ruelle* as well as in the assemblies of the learned. His leaning toward satire made him many enemies, and closed against him the doors of the Academy. Cotin was the type of the gallant ecclesiastic, as successful in the pulpit as in the parlor. He has left a collection of enigmas, rondeaux, etc., and *Œuvres galantes* (from which Molière took literally, with a change of dedication, the famous sonnet on the fever of Princess Urania, and the madrigal on *Un carrosse de couleur amarante* in the *Femmes Savantes*, III., 2). Cotin's works represent the extremes to which the elegant trifling of Voiture could be carried.

Another characteristic figure of the times is the Abbé d'Aubignac (François Hédelin, 1604-1676), whose *Pratique du théâtre* (1657) was until *Hernani* the code of dramatic composition. We are not here concerned with his various literary quarrels or works of erudition. It is more important to

recall the fact that he was the author of the *Nouvelle Histoire du temps, ou Relation du Royaume de Coqueterie* (see note to p. 130, "La Carte de Tendre"), and *Les Portraits égarés* (see note to p. 62, "Portraits"), in both of which is carried to exaggeration the *précieux* spirit of the day.

The last of the literary frequenters of the Hôtel de Rambouillet who can be mentioned here is Jean-François Sarrasin (the name is often written Sarrazin or Sarasin), 1605-1654, whom Cousin (*La société française*, II., p. 192) calls, "le meilleur disciple de Voiture et son véritable héritier." He was attached to the household of the Prince de Conti and on intimate terms with the hostess of the Hôtel de Rambouillet and Mlle. de Scudéry. He excelled in the style created by Voiture, and also in that of burlesque, of which Scarron was the master.

§ IV. An attempt has been made by Larroumet (*Précieuses Ridicules*, p. 27) to establish two distinct periods in the intellectual development of the Hôtel de Rambouillet: one before Julie d'Angennes assumed prominence there, and the other afterwards. During the first period Corneille's influence predominates, and his comedy *Mélite* gives a true picture of the polite society of the day, while its language is reflected in the *Remarques* of Vaugelas. The second period is distinguished by the predomi-

nance of writers like Chapelain, Ménage, etc., and the *Guirlande de Julie* is the characteristic work of this epoch. Larroumet, however, confesses that Balzac and Voiture were the favorite writers of the Hôtel de Rambouillet during the first period, and this confession is all that is needed to establish beyond any reasonable doubt that practically the same tone, social and literary, prevailed at the Hôtel de Rambouillet during its entire existence, although at times somewhat more strongly marked than at others. This tone was a refinement which easily ran into affectation. The style of prose composition most cultivated at the Hôtel de Rambouillet was the epistolary, created by Balzac and brought to perfection by Mme. de Sévigné. Into this style Voiture introduced a light and playful spirit, which is characteristic of all his works. In poetry nothing higher than occasional poems were produced, and here again Voiture is easily the master.

What, however, was cultivated at the Hôtel de Rambouillet with the greatest ardor was conversation. The best idea of these conversations, which played such an important part in the diversions of the Hôtel de Rambouillet, can be formed by a perusal of *Cyrus* and *Clélie*, and for the more serious ones of Balzac's *Discours*, especially the first four dedicated to the Marquise de Rambouillet, and

treating, two, of the Roman character, of Mæcenas and of Glory. Sometimes a subject, generally of a gallant nature, was chosen and discussed as in *Cyrus*, VII., p. 378 (cited by Livet, *Précieuses Ridicules*, p. 93): "Ce que je vous demande en termes généraux est lequel vous croiriez le plus malheureux, ou celui qui ne verroit jamais la personne qu'il aimerait, ayant la certitude d'en être aimé, et sachant que son rival la verroit continuellement, ou celui qui la verroit toujours en sa puissance sans jamais pouvoir toucher son cœur." This question was discussed and settled in the romance by Mégabate (M. de Montausier). Typical conversations of the day will be found in the text, pp. 221, 228, 240.

Other literary diversions consisted in poetical games, such as filling up *bouts-rimés* (see note to p. 125, l. 3), composing *madrigaux*, enigmas, etc. Music (in which Mlle. Paulet, see note to p. 10, l. 5, excelled) and dancing were favorite amusements, and the marquise invited to her house to play the famous actors of the day (see Cousin, *La Société Française*, I., p. 324, n.). The fondness of the marquise for surprising her friends is described in detail in the text (p. 7, and elsewhere), and she was not above a practical joke (see p. 9). Indeed, practical joking was frequent at the Hôtel de Rambouillet, and the pages of Tallemant are full of in-

stances of it. They were sometimes a little coarse, but not often so rude as where Voiture one day met in the street a couple of bear-leaders and conducted them with their muzzled beasts very quietly into the apartment of the marquise, who was sitting with her back to the screen. The animals climbed up on the screen, and when the marquise turned around at the noise she saw two bears' heads over her (Talleyrand, III., p. 53).

§ V. The influence exerted by the Marquise de Rambouillet was largely social. She wrote but little herself, and has left no literary work. The character we have now to consider exerted a wide influence, both social and literary, through her personal qualities and her works, which were the delight of her age. She is the first of the long list of modern women of letters, and deserves a careful and extended notice.

The family of Madeleine de Scudéry was originally from Apt, in Provence, which her father left towards the end of the XVIth century to follow the fortunes of de Villars, who became admiral and governor of Havre. There Georges de Scudéry filled some unimportant military position, and married in 1599 a lady of good family from Normandy. Two children were the issue of this marriage, both born at Havre, Georges in 1601, and Madeleine in 1607. Their father died in 1613, and their mother

six months later (see text, p. 80). The children were taken care of by an uncle, and received an education which predisposed both to a literary career. Madeleine learned all that was then taught a young girl of family, writing, spelling, dancing, drawing, painting, and needle-work. She also learned Italian and Spanish, and was especially fond of the romances then in vogue, such as *Théagène et Chariclée*, and the *Astrée*. Her brother entered the army, but failed to achieve success, and soon (about 1630) abandoned the profession of arms for letters, and established himself at Paris, where he produced a number of plays, and took a prominent part in the quarrel of the *Cid*, winning the favor of the public for a time, and the protection of Cardinal Richelieu.

In 1639 Madeleine joined her brother in Paris, where, with a brief interruption, they lived and worked together for sixteen years. Georges introduced his sister to the society of the Hôtel de Rambouillet, which was then in its most brilliant period, and where she made many warm friends by her engaging qualities and genius for conversation. In 1642 the cardinal appointed Georges governor of Notre-Dame-de-la-Garde, a fortress near Marseilles, of which he did not take possession until 1644, and whither his sister accompanied him. They resided in Marseilles, where they found a

very cultivated society, which has left many traces in Madeleine's works. In 1647 they returned to Paris. During the Fronde, which began the following year, the Scudérys espoused the side of the Condés, to one of which illustrious family, Mme. de Longueville, the *Cyrus* was afterwards dedicated. This famous romance appeared (1649-1653) under the name of the brother, who had already published in 1641, *Ibrahim, ou l'Illustre Bassa*, in the composition of which the sister doubtless had a large share. *Clélie* (1654-1661) followed, still under the name of Georges, and met also with great success. Although the authorship of the above works is now attributed solely to Madeleine, it is probable that the brother contributed his share (according to Cousin, *La Société Française*, II., p. 118, the adventures and romantic portion).

Georges, in consequence of his attachment to the Prince de Condé, was obliged to leave Paris in 1654, and withdraw to Gravelle, near Havre, where he married. From this time until his death, in 1667, his sister preserved her independence, although her next romance, *Almahide, ou l'Esclave Reyne*, appeared in 1660 with the ambiguous statement "par M. de Scudéry."

Before the brother's departure, as early as 1653 Madeleine held in her own residence (in the *vieille*

rue du Temple) the receptions, which, from the day they occurred, were known as the *Samedis* (the character of these reunions and their *habitués* will be considered later). Here she lived until her removal in 1675 to the *rue de Beauce*, surrounded by a large circle of admiring friends, and famous throughout Europe. Her pen brought her in a considerable income, to which were added a royal pension and such presents as the delicacy of her friends allowed them to make. Her last romance, *Mathilde*, appeared anonymously in 1667. In her new residence the same mode of life was continued, and here she wrote, or arranged, the ten volumes of *Conversations* (see note to p. 240, "De la Conversation"), which appeared between 1680-1692, and here she ended a blameless life in an exemplary manner on the 2d of June, 1701.

Mlle. de Scudéry's literary work consists of a small amount of poetry of no particular value, a large number of agreeably written letters, five romances, two novels, ten volumes of conversations, some discourses, and a description of Versailles. Her fame as a writer rests upon the *Cyrus* and *Clélie*, which belong to the class of heroic-gallant romances invented by Gomberville (1600-1674) and perfected by La Calprenède (1610-1663). Their peculiarity consists in describing contemporary society under the disguise of ancient history. The

plot of *Cyrus* is taken from Xenophon (*Cyropædia*) and Herodotus, with many arbitrary additions by the author; in the *Clélie* the historical element (the scene is laid in Rome in the time of Tarquin the Proud) is more freely handled. The enormous length of these romances—each is in ten closely printed volumes, the *Cyrus* (edition of 1650–1653) containing 12,946 pages, not including prefaces, dedications, privileges, etc., unnumbered at beginning and end of volume,—their heavy style, and often clumsy grammatical construction would render them now unreadable, were it not that V. Cousin discovered in the Library of the Arsenal at Paris a key to the characters in the *Cyrus*, which enabled him to draw from a romance a description of French society in the XVIIth century of historical value. A similar key, not so complete, exists for the *Clélie* (see Körting, op. cit. I., p. 437). Read in this light vol. VII. of *Cyrus* and many parts of *Clélie* assume a new interest, and will continue to be read by all students of the XVIIth century.

The *Samedis* held at the residence of Mlle. de Scudéry (and sometimes at the houses of her friends and neighbors Mme. Arragonais (see note to p. 123, l. 7, and Mlle. Boquet, see note to p. 148, l. 10) were a continuation of the reunions of the Hôtel de Rambouillet, interrupted by the Fronde

and the marriage and departure of Julie d'Angennes. The same society met there, except that fewer names of the great nobility are to be found. An attempt has been made to exaggerate the *bourgeois* character of the *Samedis*, but when Montausier was in Paris he was constant in his attendance, and other noble gentlemen and ladies who had formerly frequented the Hôtel de Rambouillet were among the *habituels* of the *Samedis*. It is true that men of letters predominated. There, as well as at the Hôtel de Rambouillet, were to be seen Chapelain, Conrart, Sarrasin, Godeau, Ménage, etc., and many new names mentioned in the notes to the "Gazette de Tendre" (p. 141). The place of Voiture at the Hôtel de Rambouillet was taken at the *Samedis* by Pellisson, between whom and Mlle. de Scudéry a pure and lasting friendship existed. The occupations of the *Samedis* did not differ materially from those of the other reunions of the day, the Hôtel de Rambouillet included. Conversation had a prominent place, as well as writing verse, communication of work in progress, discussions of literary topics, etc. When the meeting was more than ordinarily interesting Pellisson took notes of it and drew up a report in which he incorporated the pieces which had been read or composed (see Cousin, *La Société Française*, II., p. 255). One such report, preserved among the papers of Conrart,

with his notes, will be found in the text (p. 123, "La Journée des Madrigaux") and gives a perfect idea of the tone of the *Samedis*. From the same circle also arose the *Carte de Tendre* (p. 130) and the *Gazette de Tendre* (p. 141), the former of which covered its author with ridicule.

It is not, however, alone as a writer of successful romances or as a conversationalist of unusual brilliancy that Mlle. de Scudéry now deserves remembrance. The share which she took in the great question of the education of her sex justly causes the foibles of the *Précieuse* to be forgotten. Her position in this discussion has often been misunderstood in spite of her own clear statements, and she has been involved with others in the ridicule which attends the exaggerations by which most reforms are accompanied.

Until her day the education of women, whether at home or in the great monastic schools like Port-Royal, was of the narrowest kind, and adapted to the almost conventual seclusion of woman, which was the ideal of early Christian times and the middle ages. The notion that woman should be educated to be the intellectual companion of her husband and the intelligent teacher of her children was entertained by few, and the general opinion was that expressed by Chrisale in the *Femmes Savantes* (ii., 7) :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie, et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.

The moment a woman overstepped these narrow limits she was hailed as a *femme savante*, a term then used exclusively in a disparaging sense.

Mlle. de Scudéry's own views are expressed in detail in the extract given on p. 109, and it is impossible not to admire her good sense and moderation. To-day her opinions seem to us natural and reasonable, but that is because two centuries have elapsed since she expressed them. How they were received in her own time even by her own sex is shown in the extract on p. 89. The good sense and moderation which distinguished Mlle. de Scudéry were lacking in her imitators (see p. 92), and their extravagances brought the whole movement into discredit, and at times discouraged even its leader (see p. 101). Her views, however, gained ground (comp. pp. 228, 237), and even in her own day a great improvement in the education of women is visible.

§ VI. We have now to consider a phase of society, the relation of which to that already described has given rise to a prolonged discussion and the most opposite views.

Owing to the influence of the Marquise de Rambouillet and Mlle. de Scudéry, woman's position in society had greatly changed, and her previous narrow education had been widened and deepened. It was not strange that at first this movement of emancipation produced many superficial women who attempted to rival their more learned sisters, and, without due preparation, to discuss the most profound questions of literature and philosophy. We have already seen that even in the most brilliant period of the Hôtel de Rambouillet there existed a tendency to literary affectation which shows itself in the works of Voiture and others. This literary affectation arose from a personal and social affectation from which the Marquise de Rambouillet and her daughters were by no means free. The marquise's exaggerated delicacy in matters of language (see p. 23), and her daughter Julie's aversion to marriage, evinced by her prolonged engagement to Montausier, led to over-refinement in speech and the substitution of Platonic affection for love, which are the two characteristic traits of the society we are now examining. The reunions of the Hôtel de Rambouillet and of Mlle. de Scudéry were imitated by others who copied their worst features and reflected discredit upon their models. There thus arose about the middle of the century a class of society known as

the *Précieux* and *Précieuses*. Just when this name appeared it is difficult to say, but the Abbé de Pure (p. 152 of text) tells us that it was in vogue when his romance appeared (in 1656), and that it was applied to "certaines personnes du beau sexe qui ont su se tirer du prix commun des autres et qui ont acquis une espèce et un rang tout particulier." This is perhaps the best definition that can be given of the word, which is simply the substantive use of the adjective "precious." The *Précieuses* were persons who held themselves dearer than others, and the word *chère* was the favorite appellation of the *Précieuses* among themselves, which also came to be used substantively (see p. 177, l. 16).

This society, so fully described in all its forms in the text that it is needless to characterize it here, early laid itself open to ridicule (Saint-Évremond's *Cercle*, 1656 ; Abbé de Pure's romance, same date ; *Portrait des Précieuses*, 1659, etc.), and Molière made its folly immortal in his *Précieuses Ridicules* (1659) and *Les Femmes Savantes* (1672).

Until the time of Roederer (see list of works to be consulted, § I.) it was generally supposed that the word *Précieuse* was synonymous with Hôtel de Rambouillet, and that it was the marquise and her friends whom Molière intended to satirize. Roederer endeavored to show that it was not the mar-

quise but her *bourgeois* imitators, the circle of Mlle. de Scudéry (Larroumet, *Précieuses Ridicules*, p. 34, follows Roederer in the main); Victor Cousin attempts to prove that it was neither the marquise nor Mlle. de Scudéry, but the imitators of the latter (this is in the main the view also of Livet, see his *Précieuses Ridicules*, p. xiii.). The editor of Molière, in the *Grands Écrivains de la France*, M. Despois (vol. II., p. 4), believes that the Hôtel de Rambouillet, including Mlle. de Scudéry, was the object of Molière's satire, although he had no intention of attacking any particular person among the *Précieuses*, but confined himself to ridiculing the eccentricities common to them all.

It is with this last view that the editor of the present work unhesitatingly agrees, for reasons which he hopes some day to give in detail in an edition of the two plays of Molière mentioned above.

From Paris the influence of the *Précieuses* spread into the provinces (see pp. 184, 187), doubtless with all the exaggerations of an unskilful imitation. The occupations of the *Précieuses* in their reunions differed only in degree from those of the Hôtel de Rambouillet and the *Samedis*, and are well described by the Abbé de Pure in the text (p. 166). Besides the "extirpation des mauvais mots," they endeavored to simplify the orthography of their

native tongue. The basis of the reform in French spelling was established by three *Précieuses*, Roxalie (Mme. Le Roy), Silenie (Mlle. Saint-Maurice), and Didamie (Mlle. de la Durandière), persons otherwise quite unknown, assisted by Claristene (M. Le Clerc). Somaize (ed. Livet, I., p. 178) has described the event as follows : “ C'estoit au commencement que les pretieuses (par le droit que la nouveauté a sur les Grecs) faisoient l'entretien de tous ceux d'Athenes (*Paris*), que l'on ne parloit que de la beauté de leur language, que chacun en disoit son sentiment et qu'il faloit necessairement en dire du bien ou en dire du mal, ou ne point parler du tout, puisque l'on ne s'entretenoit plus d'autre chose dans toutes les compagnies. L'éclat qu'elles faisoient en tous lieux les encourageoit toutes aux plus hardies entreprises, et celles dont je vais parler, voyant que chacune d'elles inventoient de jour en jour des mots nouveaux et des phrases extraordinaires, voulurent aussi faire quelque chose digne de les mettre en estime parmy leurs semblables, et enfin, s'estant trouvées ensemble avec Claristene, elles se mirent à dire qu'il faloit faire une nouvelle ortographe, afin que les femmes peussent écrire aussi asseurement et aussi correctement que les hommes. Roxalie, qui fut celle qui trouva cette invention, avoit à peine achevé de la proposer que Silenie s'écria que la chose estoit faisable.

Didamie adjoûta que cela estoit mesme facile, et que, pour peu que Claristene leur voulut aider, elles en viendroient bien-tost à bout. Il estoit trop civil pour ne pas repondre à leur priere en galand homme ; ainsi la question ne fut plus que de voir comment on se prendroit à l'execution d'une si belle entreprise. Roxalie dit qu'il faloit faire en sorte que l'on pût écrire de mesme que l'on parloit, et, pour executer ce dessein, Didamie prit un livre, Claristene prit une plume, et Roxalie et Silenie se preparerent à decider ce qu'il faloit adjouster ou diminuer dans les mots pour en rendre l'usage plus facile et l'ortographe plus commode. Toutes ces choses faites, voicy à peu près ce qui fut decidé entre ces quatre personnes : que l'on diminueroit tous les mots et que l'on en osteroit toutes les lettres superflues." Here are a few characteristic words from Somaize's list, with the changes introduced by the *Précieuses* in parentheses : "teste (tête), auteur (auteur), raisonne (résonne), effarez (éfarez), veu (vû), treize (tréze), aage (âge), advis (avis), attend (atten), triomphans (trionfans), qualité calité), nopces (nôces)," etc. French orthography of the present day still feels the influence of Roxalie, Didamie, and Silenie.

A general discussion of French manners in the XVIIth century, which are noticed to some extent in the IVth division of the text, would lead us too

far. It is worth while, however, to note the stress unceasingly laid upon conversation and the *air galant* (see note to p. 6, l. 15). The aim of the century was to produce men and women who not only behaved with elegance, but who talked in an agreeable and interesting manner.

LIST OF WORKS TO BE CONSULTED.

The works in this list are arranged as nearly as possible in the order of the sections or topics of the Introduction.

§ I. The first and only general history of French society in the XVIIth century is the work of P. L. Roederer (1754-1835, see Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi* (2d ed.), VIII., p. 262, for life of author): *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*, Paris, 1835, Didot, 8vo, pp., ii., 484, "Cet ouvrage ne sera pas mis en vente"; reprinted in *Œuvres de P. L. Roederer*, Paris 1853-59, vol. II., likewise not for sale. The excessive rarity of this work (for a long time the copy of the National Library was kept in the reserve; now there are two copies, which may be consulted freely) has caused its value to be somewhat overestimated. Roederer was, however, the first to recognize the true influence of the Hôtel de Rambouillet upon French society, and his chivalric defence of the Marquise de Rambouillet against the supposed attack of Molière in the *Précieuses Ridicules* gave rise to a discussion not yet ended. His account of the

Précieuses is based upon D'Aubignac's *Royaume de Coquetterie*, the Abbé de Pure's *La Prétieuse ou le Mystère des Ruelles*, and Somaize's *Dictionnaire*.

The discussion aroused by Roederer's work was carried on in various publications devoted to Molière (see Génin, *Léxique comparé de la langue de Molière*, etc., Paris, 1846, p. lxxiv), until Victor Cousin's brilliant series of works upon French society in the XVIIth century (1853-64), but one of which demands mention in this spot: *La société française au XVII^e siècle d'après le Grand Cyrus de Mlle. de Scudéry* (1858, 2 vols., 8vo, frequently reprinted, the 10th edition is the one cited in the present work). Although the author limits his illustrations to Mlle. de Scudéry's one romance, he gives from other sources a very complete account of the Hôtel de Rambouillet and its frequenters. Cousin's theory of the relation of the Hôtel de Rambouillet to the *Précieux* movement has already been discussed in the Introduction. Works relating to particular periods or phases of French society in the XVIIth century will be mentioned later in the proper place. Although not a general history of French society in the XVIIth century, strictly speaking, this is the most appropriate place to mention the admirable work of P. Lacroix on the XVIIth century: *XVII^e Siècle, Institutions, Usages et Costumes*, Paris, 1880, and *XVII^e Siècle*,

Lettres, Sciences et Arts, Paris, 1882. These volumes are superbly illustrated, and give a vivid picture of every side of the XVIIth century in France. Also general in its nature is Tallemant des Réaux, *Les Historiettes* (described at length on p. 266), which is a universal biography of the first half of the XVIIth century, and will be constantly cited in the present work. The same may be also said of Sainte-Beuve's great work, *Port-Royal*, Paris, 1878, 7 vols., the last of which contains an excellent index to the whole work. For the Italian influence in France in the XVIIth century, see Philarète Chasles, *Études sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie*, Paris, 1847, p. 260, "Le Marino, sa vie et son influence"; for Italian influence on French comedy, see L. Moland, *Molière et la comédie italienne*, Paris, 1867.

The Spanish influence may be studied in the work of P. Chasles, mentioned above, p. 233, "Antonio Perez," etc.; in A. de Puibusque, *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, Paris, 1843, especially vol. II., p. 28, "L'Hôtel de Rambouillet"; and in A. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne, Première Série*, Paris, 1888, pp. 31-58 in the essay: "Comment la France a connue et compris l'Espagne depuis le moyen âge jusqu'à nos jours." Brief references may be found in A.

1 *LIST OF WORKS TO BE CONSULTED.*

Bourgoin, *Valentin Conrart*, Paris, 1883, p. 17; V. Cousin, *La Jeunesse de Mme. de Longueville*, Paris, 1883, p. 125; and Guizot, *Corneille and his Times*, New York, 1871, p. 71. The influence of the Spanish novel in France may be seen in H. Körting, *Geschichte des französischen Romans im XVII. Jahrhundert*, Leipzig, vol. I., p. 48. Other references will be found in the various discussions relative to the originality of Corneille's *Cid*, which can only be alluded to here.

For Italian and Spanish influence upon the language during this period, see F. Wey, *Histoire des révolutions du langage en France*, Paris, 1848, chaps. xv-xvii.

§ II. The best general account of the Hôtel de Rambouillet is to be found in C. L. Livet, *Précieux et Précieuses*, Paris, 1870. This excellent work contains extended accounts also of the frequenters of the Hôtel de Rambouillet, and in an appendix the *Guirlande de Julie*. An admirable account of the society of the Hôtel de Rambouillet (chiefly in relation to the question of the *Précieuses*) is given by G. Larroumet, *Les Précieuses Ridicules*, Paris, 1884, pp. 11-35; for clearness and completeness this notice leaves little to be desired. A similar account, not so wide in its range, may be found in C. L. Livet, *Les Précieuses Ridicules*, Paris, 1884, pp. vi-xxiv, and in the same author's

preface to his edition of Somaize's *Dictionnaire* (see § VI). Personal details in regard to the Marquise de Rambouillet and her family may be found in Tallemant des Réaux, in *Histoire de l'Académie Française*, par Pellisson et d'Olivet, ed. C. L. Livet, Paris, 1858, 2 vols., *passim*, and in the *Cornhill Magazine*, XX., p. 676.

For the Hôtel de Rambouillet see Lacroix, *XVII^e Siècle, Lettres*, etc., pp. 173, 550; Sainte-Beuve's *Port-Royal*; Pellisson et d'Olivet, cited above; E. Colombey, *Ruelles, Salons et Cabarets*, Paris, 1888, p. 19; and *Foreign Quarterly*, XXII., p. 135.

Numerous references to the Hôtel de Rambouillet will, of course, be found in the separate biographical works to be mentioned later, as Bourgoïn, *Valentin Conrart*, already cited; Victor Cousin, *La Jeunesse de Mme. de Longueville*, etc.; and, in connection with the romances of the day, in Körting's work cited above. •

§ III. It would manifestly be impossible to give here any extended biographical notices of the frequenters of the Hôtel de Rambouillet, and only such works as are of general interest for the history of society in the XVIIth century will be mentioned here. Two of Victor Cousin's works: *La Jeunesse de Mme. de Longueville*, cited above, and *Madame de Sablé*, Paris, 1882, contain a great amount of

material for the early part of the period in question. A good life of Julie d'Angennes' husband is by A. Roux, *Montausier et son temps*, Paris, 1860. Besides the life of Conrart by Bourgoïn cited above, an excellent account of the first perpetual secretary of the French Academy may be found in *Valentin Conrart, sa vie et sa correspondance* par R. Kerviler et E. de Barthélemy, Paris, 1881, containing 164 of his letters. The Vth chapter is devoted to the Hôtel de Rambouillet. There is no good separate biography of Voiture, but an excellent notice will be found in the edition of his works cited in the text. Much valuable material for many purposes may be found in C. Arnaud, *Étude sur la vie et les œuvres de l'Abbé d'Aubignac*, Paris, 1888, which contains an extensive treatise upon the dramatic theories of the XVIIth century. Pellisson's life is the subject of an elaborate work by F. L. Marcou, *Étude sur la vie et les œuvres de Pellisson suivie d'une correspondance inédite du même*, Paris, 1859. The letters, fifteen in number, are addressed to the M. de Doneville mentioned on p. 123, l. 20. An extremely valuable and attractive sketch of the society of the Hôtel de Rambouillet in the period of its decline may be found in the Abbé Fabre's *La Jeunesse de Fléchier*, cited with other works relating to Fléchier in Notes, p. 321 (see excellent review by F. Brunetière in *Nouvelles études critiques*,

Paris, 1882, p. 1, "La Société précieuse au XVII^e siècle"). There is an account of Godeau ("le nain de Julie," see Introduction, § III.) in a work, which I have not seen, by the Abbé Eugène Tisserand, *Étude sur la première moitié du XVII^e siècle, ou premier fauteuil de l'Académie Française, A. Godeau, évêque de Grasse et de Vence, 1605-1672, 1^e partie*, Paris, 1870.

§ IV. For the characteristics of the Hôtel de Rambouillet during its various stages of development, see Larroumet cited above, pp. 17-22, and for the literature of these different periods, *ib.*, pp. 23-32, besides the works of Cousin, Sainte-Beuve, Tallemant, etc., cited above, and the various literary histories which I have purposely abstained from citing in detail.

For the language of the Hôtel de Rambouillet, the works of Voiture (the best edition is that cited in text) and Balzac (a convenient recent edition, not complete, however, is *Œuvres de Balzac*, par L. Moreau, Paris, 1854, 2 vols.) should be consulted, and the grammar of Vaugelas (the best edition is that cited in the notes, by A. Chassang, Paris, 1870, 2 vols.), as well as two interesting chapters (xv, xvi) in F. Wey, *Histoire des révolutions du langage en France*, already cited in § I.

For the subjects discussed in conversation see Livet, *Les Femmes Savantes*, p. 175; *Les Précieuses*

Ridicules, p. 92. For social amusements in general see Livet, *Les Femmes Savantes*, p. 186 ; So-maize ed. Livet, I., p. xxii, and Cousin, *La société française*, I., p. 323, n., and especially vol. II., chap. xvi.

§ V. The only separate biography of Mlle. de Scudéry is that cited in the Notes, *Mademoiselle de Scudéry, sa vie et sa correspondance, avec une choix de ses poésies*, par MM. Rathery et Boutron, Paris, 1873. A number of the letters in the above work were earlier published in the 3d edition of Talle-mant's *Historiettes*, vol. VIII., pp. 87-272, and others will be found, together with many biographical de-tails, in *Sapho, Le Mage de Sidon, Zénocrate*, par E. de Barthélemy, Paris, 1880, a work devoted, as the disguised names indicate, to Mlle. de Scudéry, Godeau, and Isarn, and which contains invaluable material for the society of the *Précieuses*. Of the various essays, etc., relating to Mlle. de Scudéry, a few only of the more important can here be men-tioned. Talle-mant devotes a *historiette* to Georges and his sister (3d ed., VII., pp. 49-73), in which many anecdotes will be found. The best essay is that by Sainte-Beuve in *Causeries du Lundi* (2d ed.), IV., pp. 96-112 ; another by E. Despois, devoted chiefly to the romances, may be found in the *Revue des Deux Mondes*, March 1, 1846 ("Le Roman d'Autrefois") ; the one by J. Kavanagh in

French Women of Letters : Biographical Sketches, London, 1861, 2 vols. ; vol. I., I have not seen. An essay on Mlle. de Scudéry's relations to the question of woman's education, by Mlle. Marie Chateauminois, may be found in the *Revue Politique et Littéraire*, Aug. 5, 1882 (" L'Éducation des Femmes au XVII^e siècle. Mlle. de Scudery "). Abundant notices of Mlle. de Scudéry will be found in the works cited in § III. (e. g. her relations with Pellisson in Marcou's work, pp. 96-163).

For Mlle. de Scudéry's romances, besides the article by Despois, cited above, see Körting, *Geschichte des französischen Romans*, etc., cited above, I., p. 395, and V. Fournel, *La Littérature indépendante*, etc., Paris, 1862, p. 163 (" Du Roman chevaleresque et poétique au XVII^e siècle et de son influence.") Accounts of the *Samedis* will be found in Rathery et Boutron, p. 66 ; V. Cousin, *Mme. de Sablé*, p. 61 ; *La société française*, II., p. 249 ; Bourgoin, *Valentin Conrart*, p. 254, etc. The relations of Mlle. de Scudéry to the question of the *Précieuses Ridicules* are discussed in most of the works mentioned above, and in the next section.

§ VI. The most valuable work for the history of the *Précieuses* is the *Dictionnaire* of Somaize, long a rare book, but now accessible in the excellent edition of C. L. Livet (*Le Dictionnaire des Précieuses par le Sieur de Somaize*, Paris, 1856, 2

vols.), who has joined to it several other works by the same author, relative to the *Précieuses*, and a most useful historical and anecdotal key. Almost nothing is known of Antoine Beaudeau, sieur de Somaize, except that he was secretary to Mlle. de Mancini (Mazarin's niece, who married the Constable Colonna), whom he accompanied to Italy. He was an enemy of Molière, whom he accused of stealing his *Précieuses Ridicules* from the Abbé de Pure. It is amusing after this to find Somaize himself plundering Molière for the examples in his dictionary. He wrote a comedy, *Les Véritables Précieuses*, in which he too attacked the very persons whom he proposed to defend against Molière. What other sources he used are not clearly known. His work consists of two dictionaries of phrases supposed to be peculiar to the *Précieuses*. The second contains in addition a much more valuable description of the *Précieux* and *Précieuses* then prominent in society. Somaize's own position in regard to the *Précieuses* seems to have been one of indifference. For questions relating to Somaize, see H. Morf, *Zur Beurtheilung Somaizes in Zeitschrift für neufranz. Sprache und Litteratur*, IV., p. 213, and the authorities there cited.

The question of the relations of the Hôtel de Rambouillet to the later coterie of Mlle. de Scudéry, and of both to the *Précieuses Ridicules* is fully

examined in the Introduction, § VI., and the bibliography of the subject belongs more properly to that of Molière's two plays : see P. Lacroix, *Bibliographie Moliéresque*, 2d ed., Paris, 1875, pp. 327, 333 ; Mahrenholtz, *Molière's Leben und Werke*, Heilbronn, 1881, pp. 368, 372 ; and the admirable notices by Despois in his edition of Molière (*Les Grands Écrivains de la France*), vols II., p. 3, IX., p. 3. Additional articles will be found in *Le Moliériste*, see vol. VI., p. 148, C. L. Livet, "Encore des Précieuses et Mlle. de Scudéry," where is cited a discussion between MM. Livet and Larroumet on this subject, in the *Revue de l'Enseignement*, 15 May and 1 June, 1884, which I have not been able to see.

It is impossible to call attention here to the materials scattered throughout the many volumes already cited in other connections, such as Livet's *Précieux et Précieuses*, the preface to Chassang's edition of Vaugelas, etc.

For the orthography of the *Précieuses*, beside the work of Wey cited above (§ I.), see same author's *Remarques sur la langue française*, Paris, 1845, vol. II., p. 1.

SUPPLEMENTARY LIST OF WORKS TO BE CONSULTED.

§ I. It was not my purpose to give an account of the origin and development of French society before the seventeenth century; but I may add here a word or two for the benefit of students interested in that subject. Important materials for the history of society in the sixteenth century will be found in E. Bourciez, *Les mœurs polies et la littérature sous Henri II.*, Paris, 1886. Less valuable is F. Decrue de Stoutz, *La cour de France et la société au XVI^e siècle*, Paris, 1886. There is now an excellent account in English of the literature of this period by A. Tilley, *The Literature of the French Renaissance*, Cambridge, 1904, two volumes, containing a very complete bibliography.

No general history of French society in the seventeenth century has been published since 1889. The moral side of society has been treated in an interesting work by F. Belin, *La société française au XVII^e siècle d'après les sermons de Bourdaloue*, Paris, 1875. The student should not fail to read the delightful life of La Grande Mademoiselle by Arvède

Barine (see Additional Notes, *Portrait de Mademoiselle*, etc., p. 66), which is really a general history of French society in the seventeenth century. Another work by the same author has recently been made accessible to the general reader: *Princesses and Court Ladies*, by Arvède Barine, authorized English version. G. P. Putnam's Sons, 1906. The chapters of interest for the seventeenth century are those on Marie Mancini, Christina of Sweden, and the Duchess of Maine.

A very readable account of French society in the XVIIth century may be found in Victor du Bled, *La société française du XVI^e siècle au XX^e siècle*, Paris, 1900-1904, 4 vols. The work consists of a series of lectures dealing with the various aspects of polite society. Of especial interest are the following: "L' Hôtel de Rambouillet et la Préciosité" (vol. i. chap. v); "Le salon de Mlle. Scudéry" (vol. ii. chap. vi); "Les amis de Mme. de Sévigné" (vol. ii. chap. vii); "La Grande Mademoiselle" (vol. iv. chap. iv); and "L'amour platonique au XVII^e siècle" (vol. iv. chap. v). Each lecture is accompanied by an extensive bibliography of the topic treated in it.

I have constantly called attention in my List of Works to be consulted to Sainte-Beuve's *Causeries du Lundi*, which contain an almost complete portrait gallery of the seventeenth century; to readers to whom the original is not accessible the selection

translated by Miss K. P. Wormeley, will be very welcome. The selection is entitled, *Portraits of the Seventeenth Century, Historic and Literary*, by C. A. Sainte-Beuve, translated by Katharine P. Wormeley, G. P. Putnam's Sons, 1905, two volumes, illustrated. It contains, among others, the following portraits of special interest to students of my work: La Rochefoucauld, Bussy-Rabutin, Tallemant des Réaux, La Grande Mademoiselle, Comtesse de la Fayette, Mlle. de Scudéry, and Mme. de Sévigné.

§ II. While the Hôtel de Rambouillet was building the family lived in the Place Royale. See Tallemant des Réaux, *Historiettes*, i, 208. The same author cites, ii, 506, a letter from Malherbe to Peiresc dated Sept. 6, 1613, which shows that the receptions of the marquise began apparently as early as 1613, four years before the completion of the new residence in the rue Saint-Thomas-du-Louvre. See Malherbe, ed. L. Lalanne (*Les Grands Écrivains de la France*), Paris, 1862, iii, 330. A map of the centre of Paris showing the situation of the Hôtel de Rambouillet and its relation to the Hôtel de Chevreuse, the garden of the Quinze-Vingts, and the Tuileries ("le logement de Mademoiselle") may be found in L. Arnould, *Racan: Histoire anecdotique et critique de sa vie et de ses œuvres*, Paris, 1896, which contains other material of importance for the history of the Hôtel de Rambouillet.

Of peculiar interest is, *Inventaires de l'Hôtel de Rambouillet à Paris, en 1652, 1666 et 1671, etc., publiés par C. Sauzé*, Tours, 1894 (being vol. xx of the publications of the Société archéologique de Rambouillet). These inventories were made in 1652, after the death of the Marquis de Rambouillet; in 1666, after the death of the Marquise; and in 1671, after the death of Julie d'Angennes, Duchesse de Montausier. The furniture of the "chambre bleue" and the "chambre à alcôve" is described piece by piece, the screens (see Introduction, p. xxxiii), the *sac de peau d'ours* for warming the marquise's feet (see p. 20), and the *coiffes* which she wore in cold weather (see p. 20) are all duly recorded. Even the *ambre* (see p. 23), which Tallemant des Réaux says caused the marquise's head to shake, is mentioned: "Cinq onces d'ambre gris . . . 150 livres." Unfortunately the books of the marquise are not named, we only know: "Dans le cabinet de la chambre appelée l'hermitage, se sont trouvés soixante volumes reliez en veau tant grands que petits et cent quinze couverts de parchemin, la plupart desquels sont en langue latine, espagnole et italienne et fort peu en françoise, le tout fort antique." The inventory of the legal papers contains a mass of details about the Rambouillet family, which will serve to control the statements of Tallemant des Réaux, as will also the biography of the marquise's father

lxii LIST OF WORKS TO BE CONSULTED.

Jean de Vivonne by Brémond d'Ars, *Le père de Madame de Rambouillet*, Paris, 1887. I have not been able to see the article "Une soirée à Rambouillet" by F. Lorin in vol. ix of the *Mémoires* of the Société archéologique de Rambouillet. The article describes a performance of Mairet's *Sophonisbe* at the Château de Rambouillet (see pp. 7, 8, 11, 20, and 21) in November, 1636, and connects the history of the château with that of the hôtel in Paris.

Italian influence on French society and literature has been much studied recently. G. Roy in his invaluable book, *La vie et les œuvres de Charles Sorel*, Paris, 1891, was the first to mention the introduction into France from Italy of parlor games. Connected with these games is the important diversion of "questions," for which see my edition of Boileau's *Les Héros de Roman*, p. 123, n. 1. A. Mennung has treated the subject in his important work, *Jean-François Sarasin's Leben und Werke, seine Zeit und Gesellschaft*, Halle a. S., 1902-1904, two vols., vol. ii, pp. 42-174, *apropos* of Sarasin's dialogue, "S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux." The learned author has overlooked the most interesting side of the matter: the use of "questions" in Mlle. de Scudéry's romances, the collection of "questions" by Jaulnay, etc.

For the political influence of Spain the student

may consult G. Hanotaux, *Études historiques sur le XVI^e et le XVII^e siècle en France*, Paris, 1886. For Spanish influence in French literature see G. Lanson, "Études sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVII^e siècle (1600-1660)," in the *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. iv (1897), pp. 61-73, 180-194 (Voiture's indebtedness to Spanish); viii (1901), pp. 395-407 (Sarasin's indebtedness to Spanish).

Those interested in the relations between French and English literature will be glad to have their attention directed to the interesting thesis of L. Charlanne, *L'influence française en Angleterre au XVII^e siècle*, Paris, 1906. The author deals chiefly with the drama, novel, and criticism.

§ III. In speaking of the *habitués* of the Hôtel de Rambouillet I should have mentioned a work by E. de Barthélemy, *Les amis de la marquise de Sablé*, Paris, 1865, which supplements Cousin's book on Madame de Sablé. There is a bright article, "Vincent Voiture," in *Macmillan's Magazine*, January, 1894, vol. lxix, pp. 222-231, and he is the subject of one of Sainte-Beuve's *Causeries du Lundi*, vol. xii, pp. 192-230. I have not seen the only independent biography of Voiture by H. G. Rahstede, *Wanderungen durch die französische Litteratur*, Bd. i: *Vincent Voiture*, Oppeln-Leipzig, 1891. For the influence of Spain upon Voiture see the article by

lxiv LIST OF WORKS TO BE CONSULTED.

Lanson in the *Revue d'histoire littéraire de la France* cited above. There is a good biography of Godeau by R. Kerviler, *Les évêques à l'Académie française: A. de Godeau, étude sur sa vie et ses écrits*, Paris, 1879.

Important materials for the life of Chapelain will be found in the following works: A. Mühlau, *Jean Chapelain*, Leipzig, 1893; *Jean Chapelain, Lettres publiées par P. Tamizey de Larroque*, Paris, 1880-1883, two volumes (*Collection de documents inédits*), a perfect mine of information about the society and literature of the seventeenth century; A. Fabre, *Les ennemis de Chapelain*, Paris, 1888; and same author's *Chapelain et nos deux premières académies*, Paris, 1890. An excellent general article on Chapelain by Pierre Brun may be found in the *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. ix (1891), pp. 608-632.

I may mention here M. Bredif, *Segrais, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1863, and the important work on Racan by Arnould mentioned above. The most extensive work on an *habitué* of the Hôtel de Rambouillet is Mennung's biography of Sarasin cited above. Like the letters of Chapelain it is a storehouse of information and is indispensable for the student of this period. I shall have occasion to quote it later in the additional notes to this edition. The dramatist Rotrou was also a visitor at the Hôtel de Rambouillet and some information about his friends and patrons will be found in the introduction

to my *Jean Rotrou's Saint Genest and Venceslas*, Boston, Ginn and Co., 1907.

There are now good lives of Malherbe by the Duc de Broglie (1897), of La Rochefoucauld by J. Bourdeau (1895), and of Madame de la Fayette by the Comte d'Haussonville (1891), in the series *Les Grands Écrivains de la France*. The complete works of the first two with biographies, etc., are now in Hachette's editions of *Les Grands Écrivains de la France*.

§ IV. For additional references to the characteristics of the Hôtel de Rambouillet during the different stages of its development, the student should consult the works of Arnould and Mennung mentioned above as well as the introduction to my edition of Boileau's *Les Héros de Roman*. Other important sources will be mentioned under § VI. For the subjects discussed in conversation at the Hôtel de Rambouillet, see analysis of the conversations in *Cyrus* and *Clélie* in the introduction to Boileau's dialogue cited above. For the tone of conversation, see a remarkable passage in one of Chapelain's letters to Balzac quoted in an additional note to the first extract in this book. For social amusements in general, see E. Roy, *La vie et les œuvres de C. Sorel*, pp. 236-272. The use of "questions" has been alluded to above.

§ V. A more extensive biography of Mlle. de Scudéry is given in the introduction to Boileau's

dialogue cited above, where analyses of her novels will be found, as well as a discussion of the authorship of *Almahide* and the other novels. I omitted to mention an essay by Miss E. H. Appleton, "Two French Female Novelists," in *Selections from her Lectures*, Cincinnati, 1891, pp. 121-143. The two novelists are Mlle. de Scudéry and Madame de la Fayette. A biography of the former is announced in the *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. ix, p. 646, as in preparation by L. Belmont. Georges de Scudéry's share in the famous Quarrel of the Cid is treated in A. Gasté, *La Querelle du Cid*, Paris, 1899.

It was impossible to go thoroughly into the question of the "femmes savantes" and the education of women in the seventeenth century. For those who desire to investigate the subject the following works will be found helpful. The "femmes savantes" belong to the field of Molière study and ample references will be found in the annotated editions of the two plays, *Les Femmes Savantes* and *Les Précieuses Ridicules*; see especially those in the works of Molière edited by Despois and Mesnard, *Les Grands Écrivains de la France*, Paris, Hachette, 1873-1900, thirteen volumes, and the editions of the plays in question by Livet, 1884, and Larroumet (*Les Précieuses Ridicules* only), 1884, 1887.

The history of education in France is given in

G. Compayré, *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le seizième siècle*, Paris, 1880, second edition, two volumes. The second chapter of the third book, vol. i, pp. 324-364, is devoted to the education of women in the seventeenth century. The author gives a rapid survey of the education of women before the seventeenth century and then takes up in detail the theories of Mme. de Maintenon, of Fénelon, and of Mme. de Lambert, who belongs more properly to the eighteenth century. A general history of the education of women in France is contained in P. Rousselot, *Histoire de l'éducation des femmes en France*, Paris, 1883, two volumes. The part of special interest to us now is found in chapters iv-vii: "L'éducation des femmes et la littérature au XVII^e siècle"; "L'éducation des femmes et la renaissance religieuse au XVII^e siècle"; "Fénelon et le Traité de l'éducation des filles"; "Madame de Maintenon et la maison de Saint-Cyr." Mme. de Maintenon's own views on education of young girls have been collected and published by T. Lavalée, *Lettres et entretiens sur l'éducation des filles par Mme. de Maintenon*, Paris, 1861, second edition, two volumes. This work contains a mass of most interesting documents: letters, conversations, reproofs, instructions, lessons, maxims, etc. Finally the student should on no account overlook the charming book by O. Gréard, of the French Academy, *L'Éducation*

des femmes par les femmes: Études et portraits, Paris, 1897, fifth edition. This book contains essays on Fénelon, Mme. de Maintenon, Mme. de Lambert, J.-J. Rousseau, Mme. d'Épinay, Mme. Necker, and Mme. Roland. Only the first three, of course, concern us now.

§ VI. A very readable article, "Somaize et la société précieuse," may be found in G. Larroumet, *Études de littérature et d'art*, Paris, 1893, pp. 1-54. The writer gives all the known facts of Somaize's life and an analysis of the two *Dictionnaires*. Exceedingly valuable material for the question of the *précieuses* may be found in Roy's life of Sorel cited above, chapters ix and x, pp. 236-326. In chapter ix, Roy discusses parlor games, proverbs, *Les Loix de la Galanterie*, and Molière's indebtedness to them in the *Précieuses Ridicules*, *École des Maris*, and *Bourgeois Gentilhomme*, the date of the *Précieuses Ridicules*, and the attacks on the *précieuses* anterior to Molière. Chapter x is devoted to a most interesting study of the language of the *Précieuses Ridicules*.

The whole subject is treated in a masterly manner by W. Knörich in two articles in the *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*: the first (vol. xi, pp. 167-176), "Zur Kritik des Preziösenthums," the second (vol. xii, pp. 121-134), "Molière's *Précieuses Ridicules* in ihren Beziehungen zur Marquise de Rambouillet." In the first article the

author gives a brief sketch of the rise and development of the *précieux* movement and the various attacks upon the *précieuses* from 1635 to 1659. He finds the first use of the word *précieuse* in its technical meaning in the passage from Saint-Evremond (1656) given in my text, p. 174, then in Scarron's *Épître chagrine* to the Maréchal d' Albret (1659), which I give in an additional note. The word was probably in use as early as 1652 (see note on p. 159, l. 1) and by 1656 was employed in a disparaging sense.

Knörich's second article deals with the much debated question of the relation of Molière's *Précieuses Ridicules* to the Marquise de Rambouillet and Mlle. de Scudéry. The writer gives a careful résumé of the various opinions on the subject from Roederer's to my own, and after an examination of the documents concludes that the Marquise was not the object of Molière's satire. Knörich also acquits Molière of satirizing Mlle. de Scudéry in spite of the references in the *Précieuses Ridicules* to her works. In conclusion the author decides that Molière did not satirize any known historical person, but only the extravagances of the romances of the day and their evil tendencies,—not Mlle. de Scudéry but her works!

Still more valuable is another article by Knörich, "Über die Prétieuse des Abbé de Pure," in *Archiv*

für das Studium der neueren Sprachen, vol. 87 (1891), pp. 369-430. In this extensive paper the author has collected from the romance all the passages relating to the *précieuses*, and arranged them in their logical order. No student can afford to leave unread this admirable piece of work, which practically contains all that is of value in the excessively rare original. In the course of the article Knörich mentions the use of the word *précieuse* as early as 1654, see E. de Barthélemy, *Sapho, le Mage de Sidon*, etc., Paris, 1880, p. 82.

There is an excellent general essay by the late F. Brunetière, "La société précieuse au dix-septième siècle," in *Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française*, Paris, 1882, pp. 1-26. This essay originally appeared in the *Revue des Deux Mondes*, and is a review of A. Fabre, *La jeunesse de Fléchier*. In this essay Brunetière sums up the whole question in so admirable a manner that I cannot refrain from quoting part of his conclusion: "Il y a de tout temps en France deux tendances qui se combattent pour ne réussir à se concilier que dans les très grands écrivains. Au-dessous d'eux, les uns sont *gaulois*, les autres sont *précieux*. L'esprit gaulois, c'est un esprit d'indiscipline et de raillerie dont la pente naturelle, pour aller tout de suite aux extrêmes, est vers le cynisme et la grossièreté. Il s'étale impudemment dans certaines

parties ignobles du roman de Rabelais. Son plus grand crime est d'avoir inspiré *la Pucelle* de Voltaire. L'esprit précieux, c'est un esprit de mesure et de politesse qui dégénère trop vite en un esprit d'étroussure et d'affectation. Son inoubliable ridicule, c'est de s'être attaqué, dans le temps de l'hôtel de Rambouillet, jusqu' aux syllabes mêmes des mots. Il se joue assez agréablement dans les madrigaux de Voiture et dans la prose de Fléchier. L'esprit précieux n'a consisté souvent que dans les raffinements tout extérieurs de la politesse mondaine; l'esprit gaulois s'est plus d'une fois réduit à n'être que le manque d'éducation. Le véritable esprit français, tel que nos vraiment grands écrivains l'ont su représenter, s'est efforcé d'accomoder ensemble les justes libertés de l'esprit gaulois et les justes scrupules de l'esprit précieux."

Finally a very readable account of the *Précieuses Ridicules* may be found in Chatfield-Taylor, *Molière: A Biography*, New York, 1906, pp. 101-118. For the language of the *précieuses*, chapter x of Roy's life of Sorel cited above is indispensable.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
AU
DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

I.

L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

I.

LA MARQUISE DE RAMBOUILLET ET
SA FAMILLE.

MADAME DE RAMBOUILLET est fille,
comme j'ai déjà dit, de feu M. le marquis
de Pisani, et d'une Savelli, veuve d'un Ursins. Sa
mère étoit une habile femme ; elle eut soin de
5 l'entretenir dans la langue italienne, afin qu'elle sût
également cette langue et la françoise. On fit
toujours cas de cette dame-là à la cour, et Henri
IV l'envoya, avec madame de Guise, surintendante
de la maison de la Reine, recevoir la Reine-mère à
10 Marseille. Elle maria sa fille devant douze ans
avec M. le vidame du Mans. Madame de Ram-
bouillet dit qu'elle regarda d'abord son mari, qui
avoit alors une fois autant d'âge qu'elle, comme un
homme fait, et qu'elle se regarda comme un enfant,
15 et que cela lui est toujours demeuré dans l'esprit,

et l'a portée à le respecter davantage. Hors les procès, jamais il n'y a eu un homme plus complaisant pour sa femme. Elle m'a avoué qu'il a toujours été amoureux d'elle, et ne croyoit pas
5 qu'on pût avoir plus d'esprit qu'elle en avoit. A la vérité, il n'avoit pas grand'peine à lui être complaisant, car elle n'a jamais rien voulu que de raisonnable. Cependant elle jure que si on l'eût laissée jusqu'à vingt ans, et qu'on ne l'eût point
10 obligée après à se marier, elle fût demeurée fille. Je la croirois bien capable de cette résolution, quand je considère que dès vingt ans elle ne voulut plus aller aux assemblées du Louvre ; chose assez étrange pour une belle et jeune personne et qui est
15 de qualité. Elle disoit qu'elle n'y trouvoit rien de plaisant, que de voir comme on se pressoit pour y entrer, et que quelquefois il lui est arrivé de se mettre en une chambre pour se divertir du méchant ordre qu'il y a pour ces choses-là en France. Ce
20 n'est pas qu'elle n'aimât le divertissement, mais c'étoit en particulier. A l'entrée qu'on devoit faire à la Reine-mère, quand Henri IV la fit couronner, madame de Rambouillet étoit une des belles qui devoient être de la cérémonie.

Elle a toujours aimé les belles choses, et elle alloit apprendre le latin, seulement pour lire Virgile, quand une maladie l'en empêcha. Depuis, elle n'y a pas songé, et s'est contentée de l'espagnol.

5 C'est une personne habile en toutes choses. Elle fut elle-même l'architecte de l'hôtel de Rambouillet, qui étoit la maison de son père. Mal satisfaite de tous les dessins qu'on lui faisoit (c'étoit du temps du maréchal d'Ancre, car alors on ne savoit que

10 faire une salle à un côté, une chambre à l'autre, et un escalier au milieu : d'ailleurs la place étoit fort irrégulière et d'une assez petite étendue), un soir, après y avoir bien rêvé, elle se mit à crier : " Vite, du papier ; j'ai trouvé le moyen de faire ce que je

15 voulois." Sur l'heure elle en fit le dessin, car naturellement elle sait dessiner ; et dès qu'elle a vu une maison, elle en tire le plan fort aisément. De là vient qu'elle faisoit tant la guerre à Voiture de ce qu'il ne retenoit jamais rien des beaux bâti-

20 ments qu'il voyoit ; et c'est ce qui a donné lieu à cette ingénieuse badinerie qu'il lui écrivit sur le Valentin. On suivit le dessin de madame de Rambouillet de point en point. C'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté, pour avoir une

grande suite de chambres, à exhausser les planchers, et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges et vis-à-vis les unes des autres ; et cela est si vrai, que la Reine-mère, quand elle fit bâtir Luxembourg, ordonna aux architectes d'aller voir l'hôtel de Rambouillet, et ce soin ne leur fut pas inutile. C'est la première qui s'est avisée de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné ; et c'est ce qui a donné à sa grand'chambre
10 le nom de la *chambre bleue*. J'ai dit ailleurs que madame la Princesse et le cardinal de La Valette étoient fort de ses amis. L'hôtel de Rambouillet étoit, pour ainsi dire, le théâtre de tous les divertissements, et c'étoit le rendez-vous de ce qu'il y
15 avoit de plus galant à la cour, et de plus poli parmi les beaux-esprits du siècle. . . . Elle dit qu'elle ne conçoit pas de plus grand plaisir au monde que d'envoyer de l'argent aux gens, sans qu'ils puissent savoir d'où il vient. Elle passe bien plus avant que
20 ceux qui disent que donner est un plaisir de roi, car elle dit que c'est un plaisir de Dieu. . . .

Jamais il n'y a eu une meilleure amie. M. d'Andilly, qui faisoit le professeur en amitié, lui dit un jour qu'il la vouloit instruire amplement en cette

belle science ; il lui faisoit des leçons prolixes ; elle, pour trancher tout d'un coup, lui dit : “ Bien loin de ne pas faire toutes choses au monde pour mes amis, si je savois qu'il y eût un fort honnête homme
5 aux Indes, sans le connoître autrement, je tâcherois de faire pour lui tout ce qui seroit à son avantage.—Quoi ! s'écria M. d'Andilly, vous en savez jusque là ! Je n'ai plus rien à vous montrer.”

Madame de Rambouillet est encore présentement
10 d'humeur à se divertir de tout. Un de ses plus grands plaisirs étoit de surprendre les gens. Une fois elle fit une galanterie à M. de Lizieux à laquelle il ne s'attendoit pas. Il l'alla voir à Rambouillet. Il y a au pied du château une fort grande prairie,
15 au milieu de laquelle, par une bizarrerie de la nature, se trouve comme un cercle de grosses roches, entre lesquelles s'élèvent de grands arbres qui font un ombrage très-agréable. C'est le lieu où Rabelais se divertissoit, à ce qu'on dit dans le pays ; car le
20 cardinal du Bellay, à qui il étoit, et messieurs de Rambouillet, comme proches parents, alloient fort souvent passer le temps à cette maison ; et encore aujourd'hui on appelle une certaine roche creuse et enfumée *la Marmite de Rabelais*. La marquise

proposa donc à M. de Lizieux d'aller se promener dans la prairie. Quand il fut assez près de ces roches pour entrevoir à travers les feuilles des arbres, il aperçut en divers endroits je ne sais quoi de
5 brillant. Étant plus proche, il lui sembla qu'il discernoit des femmes, et qu'elles étoient vêtues en nymphes. La marquise, au commencement, ne faisoit pas semblant de rien voir de ce qu'il voyoit. Enfin, étant parvenus jusqu'aux roches, ils trouvè-
10 rent mademoiselle de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison, vêtues effectivement en nymphes, qui, assises sur ces roches, faisoient le plus agréable spectacle du monde. Le bonhomme en fut si charmé, que depuis il ne voyoit
15 jamais la marquise sans lui parler des roches de Rambouillet.

Si elle eût été en état de faire de grandes dépenses, elle eût bien fait de plus chères galanteries. Je lui ai entendu dire que le plus grand plaisir
20 qu'elle eût pu avoir, eût été de faire bâtir une belle maison au bout du parc de Rambouillet, si secrètement que personne de ses amis n'en sût rien (et avec un peu de soin la chose n'étoit pas impossible, parce que le lieu est assez écarté, et que ce parc est

un des plus grands de France, et même éloigné d'une portée de mousquet du château, qui n'est qu'un bâtiment à l'antique) ; qu'elle eût voulu ensuite mener à Rambouillet ses meilleurs amis, et le
5 lendemain, en se promenant dans le parc, leur proposer d'aller voir une belle maison qu'un de ses voisins avoit fait faire depuis quelque temps ; et après bien des détours, "je les aurois menés," disoit-elle, "dans ma nouvelle maison, que je leur aurois
10 fait voir, sans qu'il parût un seul de mes gens, mais seulement des personnes qu'ils n'eussent jamais vues ; et enfin je les aurois priés de demeurer quelques jours en ce beau lieu, dont le maître étoit assez mon ami pour le trouver bon. Je vous laisse
15 à penser," ajoutoit-elle, "quel auroit été leur étonnement lorsqu'ils auroient su que tout ce secret n'auroit été que pour les surprendre agréablement."

Elle attrapa plaisamment le comte de Guiche, aujourd'hui le maréchal de Gramont. Il étoit en-
20 core fort jeune quand il commença à aller à l'hôtel de Rambouillet. Un soir, comme il prenoit congé de madame la marquise, M. de Chaudebonne, le plus intime des amis de madame de Rambouillet, qui étoit fort familier avec lui, lui dit : "Comte, ne

t'en va point, soupe céans.—Jésus ! vous moquez-vous ?” s'écria la marquise ; “le voulez-vous faire mourir de faim ?”—“Elle se moque elle-même,” reprit Chaudebonne, “demeure, je t'en prie.” Enfin il

5 demeura. Mademoiselle Paulet, car tout cela étoit concerté, arriva en ce moment avec mademoiselle de Rambouillet ; on sert, et la table n'étoit couverte que de choses que le comte n'aimoit pas. En causant, on lui avoit fait dire, à diverses fois, toutes

10 ses aversions. Il y avoit entre autres choses un grand potage au lait et un gros coq d'Inde. Mademoiselle Paulet y joua admirablement son personnage. “Monsieur le comte,” disoit-elle, “il n'y eut jamais un si bon potage au lait ; vous en

15 plaît-il sur votre assiette ?—Mon Dieu ! le bon coq d'Inde ! il est aussi tendre qu'une gelinotte.—Vous ne mangez point du blanc que je vous ai servi ; il vous faut donner du rissolé, de ces petits endroits de dessus le dos.” Elle se tuoit de lui en

20 donner, et lui de la remercier. Il étoit défermé ; il ne savoit que penser d'un si pauvre souper. Il émiroit du pain entre ses doigts. Enfin, après que tout le monde s'en fut bien diverti, madame de Rambouillet dit au maître-d'hôtel : “Apportez

donc quelque autre chose, M. le comte ne trouve rien là à son goût." Alors on servit un souper magnifique, mais ce ne fut pas sans rire.

On lui fit encore une malice à Rambouillet.
5 Un soir qu'il avoit mangé force champignons, on gagna son valet de chambre qui donna tous les pourpoints des habits que son maître avoit apportés. On les étrécit promptement. Le matin, Chaudebonne le va voir comme il s'habilloit ; mais quand
10 il voulut mettre son pourpoint, il le trouva trop étroit de quatre grands doigts. "Ce pourpoint-là est bien étroit," dit-il à son valet de chambre ; "donnez-moi celui de l'habit que je mis hier." Il ne le trouve pas plus large que l'autre. "Essayons-les
15 tous," dit-il. Mais tous lui étoient également étroits. "Qu'est ceci?" ajoûta-t-il, "suis-je enflé ? seroit-ce d'avoir trop mangé de champignons ?—" "Cela pourroit bien être," dit Chaudebonne, "vous en mangeâtes hier au soir à crever." Tous ceux qui
20 le virent lui en dirent autant, et voyez ce que c'est que l'imagination. Il avoit, comme vous pouvez penser, le teint tout aussi bon que la veille ; cependant il y découvroit, ce lui sembloit, je ne sais quoi de livide. La messe sonne, c'étoit un dimanche :

il fut contraint d'y aller en robe de chambre. La messe dite, il commence à s'inquiéter de cette prétendue enflure, et il disoit en riant du bout des dents : "Ce seroit pourtant une belle fin que de mourir à vingt et un ans pour avoir mangé des champignons !" Comme on vit que cela alloit trop avant, Chaudebonne dit qu'en attendant qu'on pût avoir du contre-poison, il étoit d'avis qu'on fît une recette dont il se souvenoit. Il se mit aussitôt à l'écrire, et la donna au comte. Il y avoit : *Recipe de bons ciseaux, et décous ton pourpoint.* Or, quelque temps après, comme si c'eût été pour venger le comte, mademoiselle de Rambouillet et M. de Chaudebonne mangèrent effectivement de mauvais champignons, et on ne sait ce qui en fût arrivé, si madame de Rambouillet n'eût trouvé de la thériaque dans un cabinet, où elle chercha à tous hasards.

Madame de Rambouillet a eu six enfants : madame de Montausier est l'aînée de tous ; madame d'Hyères est la seconde ; M. de Pisani étoit après. Il y avoit un garçon bien fait qui mourut de la peste à huit ans. Sa gouvernante alla voir un pestiféré, et au sortir de là fut assez sotte pour

baiser cet enfant ; elle et lui en moururent. Madame de Rambouillet, madame de Montausier et mademoiselle Paulet l'assistèrent jusques au dernier soupir. Madame de Saint-Étienne est après, puis
5 madame de Pisani. Toutes sont religieuses, hors la première et la dernière des filles, qui est mademoiselle de Rambouillet.

M. de Pisani vint beau, blanc et droit au monde, mais il eut l'épine du dos démise en nourrice, sans
10 qu'on le sût, et en devint si contrefait, qu'on ne lui pouvoit faire de cuirasse. Cela lui gâta jusques aux traits du visage, et il demeura fort petit, ce qui sembloit d'autant plus étrange que son père, sa mère et ses sœurs sont tous grands. On disoit *les*
15 *sapins de Rambouillet* autrefois, parce qu'ils étoient je ne sais combien de frères de grande taille et point gros. En revanche, M. de Pisani avoit beaucoup d'esprit et beaucoup de cœur. De peur qu'on ne le fît d'église, il ne voulut jamais étudier,
20 ni même lire en françois, et il ne commença à y prendre quelque goût que quand on imprima la traduction de ces huit oraisons de Cicéron, dont il y en a trois de M. d'Ablancourt et une de M. Patru. Il les aimoit et les lisoit à toute heure. Il

raisonnoit comme s'il eût eu toute la logique du monde dans la tête. Il avoit l'esprit adroit, et chez les dames il étoit quelquefois mieux reçu que les mieux bâtis. Un peu débauché et pour les femmes
5 et pour le jeu. Un jour, pour avoir de l'argent, il fit accroire à son père et à sa mère, qui en vingt-huit ans n'avoient couché qu'une nuit à Rambouillet, qu'il y avoit du bois mort dans le parc et qu'il le faudroit ôter ; et en ayant eu la permission, il
10 fit couper six cents cordes du plus beau et du meilleur. Il disoit à M. le Prince en disputant, car ils disutoient souvent : " Faites-moi prince du sang au lieu de vous, et ayez toutes les raisons du monde : je gagnerai toujours contre vous." Il
15 voulut le suivre en toutes ses campagnes, quoique ce fût une terrible figure à cheval que le marquis de Pisani. On disoit que c'étoit le chameau du bagage de M. le Prince. Il y fut tué enfin : ce fut à la bataille de Nortlingue, Il étoit à l'aile du
20 maréchal de Gramont, qui fut rompue. Le chevalier de Gramont lui cria : " Viens par ici, Pisani, c'est le plus sûr." Il ne voulut pas apparemment se sauver en si mauvaise compagnie, car le chevalier étoit fort décrié pour la bravoure ; il

alla par ailleurs, et rencontra des Cravates qui le massacrèrent. . . .

Revenons au plaisir qu'avoit madame de Rambouillet à surprendre les gens. Elle fit faire un
5 grand cabinet avec trois grandes croisées, à trois faces différentes, qui répondoient sur le jardin des Quinze-Vingts, sur le jardin de l'hôtel de Chevreuse, et sur le jardin de l'hôtel de Rambouillet. Elle le fit bâtir, peindre et meubler, sans que personne de
10 cette grande foule de gens qui alloient chez elle s'en fût aperçu. Elle faisoit passer les ouvriers par-dessus la muraille, pour aller travailler de l'autre côté, car ce cabinet est en saillie sur le jardin des Quinze-Vingts. Le seul M. Arnauld eut
15 la curiosité de monter sur une échelle qu'il trouva appuyée à la muraille du jardin ; mais quelqu'un l'appela qu'il n'étoit encore qu'au second échelon ; depuis il n'y pensa plus. Un soir donc qu'il y avoit grande compagnie à l'hôtel de Rambouillet, tout d'un coup on entend du bruit derrière
20 la tapisserie, une porte s'ouvre, et mademoiselle de Rambouillet, aujourd'hui madame de Montausier, vêtue superbement, paroît dans un grand cabinet tout-à-fait magnifique, et merveil-

leusement bien éclairé. Je vous laisse à penser si le monde fut surpris. Ils savoiient que derrière cette tapisserie il n'y avoit que le jardin des Quinze-Vingts, et sans en avoir eu le moindre soup-
5 çon, ils voyoient un cabinet si beau, si bien peint, et presque aussi grand qu'une chambre, qui sembloit apporté là par enchantement. M. Chapelain, quelques jours après, y fit attacher secrètement un rouleau de vélin, où étoit cette ode, où Zyrphée,
10 reine d'Argennes, dit qu'elle a fait cette loge pour mettre Arthénice à couvert de l'injure des ans ; car, comme nous dirons bientôt, madame de Rambouillet avoit bien des incommodités. Auroit-on cru, après cela, qu'il se fût trouvé un chevalier, et encore
15 un chevalier qui descend d'un des neuf preux, qui, sans respecter la *reine d'Argennes*, ni la grande *Arthénice*, ôtât à ce cabinet, que depuis on appela *la loge de Zyrphée*, une de ses plus grandes beautés ? Car M. de Chevreuse s'avisa de bâtir je ne sais
20 quelle garde-robe dont la croisée qui donnoit sur son jardin fut bouchée. On lui en fit des reproches. "Il est vrai," dit-il, "que M. de Rambouillet est mon bon ami et mon bon voisin, et que même je lui dois la vie ; mais où vouloit-il que je

mis mes habits ?” Notez qu’il avoit quarante chambres de reste.

Depuis la mort de M. de Rambouillet, madame de Montausier a fait de l’appartement de monsieur
5 son père un appartement magnifique et commode tout ensemble. Quand il fut achevé, elle voulut le dédier, et pour cela elle y donna à souper à madame sa mère. Elle, sa sœur de Rambouillet et madame de Saint-Étienne, qui étoit alors ici reli-
10 gieuse, la servirent à table, sans que pas un homme, pas même M. de Montausier, eût le crédit d’y entrer. Madame de Rambouillet fit aussi quelque chose à son appartement qui n’est pas moins beau, ni moins bien pratiqué, et je me souviens qu’on
15 disoit à la mère et à la fille, voyant tant d’alcôves et d’oratoires, qu’elles prenoient tous les ans quelque chose sur l’hôtel de Chevreuse pour venger l’injure qu’on avoit faite à Zyrphée.

Un jour madame de Rambouillet, entrant dans
20 ce cabinet, aperçut assez loin un grande jet d’eau qu’elle n’avoit point accoutumé de voir. Ce jet d’eau étoit dans le parterre du logement de Mademoiselle. On avoit dessein d’y faire un bassin, depuis on n’y pensa plus. On découvre ce par-

terre aisément de cette loge. Elle considéra qu'il n'y avoit pas si loin qu'on ne pût conduire cette eau facilement dans le jardin de l'hôtel de Rambouillet. Elle parle à madame d'Aiguillon pour en
5 avoir la décharge ; car la fontaine de l'hôtel de Rambouillet n'a qu'un filet d'eau. Madame d'Aiguillon fut quelque temps sans lui en rendre réponse, et madame de Rambouillet lui envoya ce madrigal pour l'en faire ressouvenir, car elle en a fait quel-
10 quefois de bien jolis :

MADRIGAL.

Orante, dont les soins obligent tout le monde,
Gardez que le cristal dont se forme cette onde,
Qui dans le grand parterre a son trône établi,
15 A la fin ne se perde au fleuve de l'oubli.

Mais il se trouva que cette eau n'avoit été conduite là qu'afin de la conduire après au Palais-Cardinal, c'est-à-dire que, comme il la falloît faire passer par là auprès, il fut de la bienséance d'en
20 donner un peu à Mademoiselle ; mais la décharge étoit pour remplir le grand rond d'eau du Palais-Cardinal.

Il est temps de parler des incommodités de madame de Rambouillet. Elle en a une dont il

faut dire l'histoire, si on peut parler ainsi, car cela a fait croire à ceux qui ne voient les choses que de loin, qu'il y avoit de la vision.

Madame de Rambouillet pouvoit avoir trente-
5 cinq ans ou environ, quand elle s'aperçut que le feu lui échauffoit étrangement le sang, et lui causoit des foiblesses. Elle qui aimoit fort à se chauffer ne s'en abstint pas pour cela absolument ; au contraire, dès que le froid fut revenu, elle voulut
10 voir si son incommodité continueroit ; elle trouva que c'étoit encore pis. Elle essaya encore l'hiver suivant, mais elle ne pouvoit plus s'approcher du feu. Quelques années après, le soleil lui causa la même incommodité : elle ne se vouloit pourtant
15 point rendre, car personne n'a jamais tant aimé à se promener et à considérer les beaux endroits du paysage de Paris. Cependant il fallut y renoncer, au moins tandis qu'il faisoit soleil, car une fois qu'elle voulut aller à Saint-Cloud, elle n'étoit pas
20 encore à l'entrée du Cours qu'elle s'évanouit, et on lui voyoit visiblement bouiller le sang dans les veines, car elle a la peau fort délicate. Avec l'âge son incommodité s'augmenta ; je lui ai vu un érysipèle pour une poêle de feu qu'on avoit oubliée par

mégarde sous son lit. La voilà donc réduite à demeurer presque toujours chez elle, et à ne se chauffer jamais. La nécessité lui fit emprunter des Espagnols l'invention des *alcôves*, qui sont aujourd'hui si fort en vogue à Paris. La compagnie se va chauffer dans l'antichambre. Quand il gèle, elle se tient sur son lit, les jambes dans un sac de peau d'ours, et elle dit plaisamment, à cause de la grande quantité de coiffes qu'elle met l'hiver, qu'elle devient sourde à la Saint-Martin, et qu'elle recouvre l'ouïe à Pâques. Pendant les grands et longs froids de l'hiver passé, elle se hasarda de faire un peu de feu dans une petite cheminée qu'on a pratiquée dans sa petite chambre à alcôve. On mettoit un grand écran du côté du lit, qui, étant plus éloigné qu'autrefois, n'en recevoit qu'une chaleur fort tempérée. Cependant cela ne dura pas longtemps, car elle en reçut à la fin de l'incommodité ; et cet été qu'il a fait un furieux chaud, elle en a pensé mourir, quoique sa maison soit fort fraîche. . . . Dans ce voyage de Rambouillet, elle fit dans le parc une belle chose ; mais elle se garda de le dire à ceux qui la furent voir. J'y fus attrapé comme les autres. Chavaroché, intendant de la maison,

autrefois gouverneur du marquis de Pisani, eut charge de me faire tout voir. Il me fit faire mille tours ; enfin il me mena en un endroit où j'entendis un grand bruit, comme d'une grande chute
5 d'eau. Moi qui avois toujours ouï dire qu'il n'y avoit que des eaux basses à Rambouillet, imaginez-vous à quel point je fus surpris, quand je vis une cascade, un jet et une nappe d'eau dans le bassin où la cascade tomboit ; un autre bassin ensuite avec
10 un gros bouillon d'eau, et au bout de tout cela un grand carré, où il y a un jet d'eau d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires, avec une nappe d'eau encore, qui conduit toute cette eau dans la prairie où elle se perd. Ajoutez que tout ce que je
15 viens de vous représenter est ombragé des plus beaux arbres du monde. Toute cette eau venoit d'un grand étang qui est dans le parc en un endroit plus élevé que le reste. Elle l'avoit fait conduire par un tuyau hors de terre, si à propos, que
20 la cascade sortoit d'entre les branches d'un grand chêne, et on avoit si bien entrelacé les arbres qui étoient derrière celui-là, qu'il étoit impossible de découvrir ce tuyau. La marquise, pour surprendre M. de Montausier, qui y devoit aller, fit travailler

avec toute la diligence imaginable. La veille de son arrivée, on fut obligé, la nuit étant survenue, de mettre plusieurs lanternes sur les arbres et d'éclairer aux ouvriers avec des flambeaux ; mais
5 sans compter pour rien le plaisir que lui donna le bel effet que faisoient toutes ces lumières entre les feuilles des arbres et dans l'eau des bassins et du grand carré, elle eut une joie étrange de l'étonnement où se trouva le lendemain le marquis, quand
10 on lui montra tant de belles choses.

Madame de Rambouillet a toujours un peu trop affecté de deviner certaines choses. Elle m'en a conté plusieurs qu'elle avoit devinées ou prédites. Le feu Roi étant à l'extrémité, on disoit : " Le
15 Roi mourra aujourd'hui ; " puis : " Il mourra demain.—Non," dit-elle, " il ne mourra que le jour de l'Ascension, comme j'ai dit il y a un mois." Le matin de ce jour-là on dit qu'il se portoit mieux : elle soutint toujours qu'il mourroit dans le jour ; en
20 effet, il mourut le soir. Elle ne pouvoit souffrir le Roi ; il lui déplaisoit étrangement : tout ce qu'il faisoit lui sembloit contre la bienséance. Mademoiselle de Rambouillet disoit : " J'ai peur que l'aversion que ma mère a pour le Roi ne la fasse damner." . . .

Madame de Rambouillet est un peu trop complimenteuse pour certaines gens qui n'en valent pas trop la peine ; mais c'est un défaut que peu de personnes ont aujourd'hui, car il n'y a plus guère de
5 civilité. Elle est un peu trop délicate, et le mot de *teigneux* dans une satire, ou dans une épigramme, lui donne, dit-elle, une vilaine idée. . . . Cela va dans l'excès, surtout quand on est en liberté. Son mari et elle vivoient un peu trop
10 en cérémonie.

Hors qu'elle branle un peu la tête, et cela lui vient d'avoir mangé trop d'ambre autrefois, elle ne choque point encore, quoiqu'elle ait près de soixante-dix ans. Elle a le teint beau, et les
15 sottes gens ont dit que c'étoit pour cela qu'elle ne vouloit point voir le feu, comme s'il n'y avoit point d'écrans au monde. Elle dit que ce qu'elle souhaiteroit le plus pour sa personne, ce seroit de se pouvoir chauffer tout son saoul. Elle alla à la
20 campagne l'automne passé, qu'il ne faisoit ni froid ni chaud ; mais cela lui arrive rarement, et ce n'étoit qu'à une demi-lieue de Paris. Une maladie lui rendit les lèvres d'une vilaine couleur ; depuis elle y a toujours mis du rouge. J'aimerois mieux

qu'elle n'y mît rien. Au reste, elle a l'esprit aussi net, et la mémoire aussi présente que si elle n'avoit que trente ans. C'est d'elle que je tiens la plus grande et la meilleure partie de ce que j'ai écrit
 5 et de ce que j'écrirai dans ce livre. Elle lit toute une journée sans la moindre incommodité, et c'est ce qui la divertit le plus. Je la trouve un peu trop persuadée, pour ne rien dire de pis, que la maison des Savelles est la meilleure maison du monde.

Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*. Deuxième édition, par M. Monmerqué, Paris, 1861, vol. III., pp. 211-233.

2.

DESCRIPTION DE LA MARQUISE DE RAMBOUILLET ET DE SES FILLES.

10 **I**MAGINEZ-VOUS la beauté même, si vous voulez concevoir celle de cette admirable personne. Je ne vous dis point que vous vous figuriez celle que nos peintres donnent à Vénus,

pour comprendre la sienne, car elle ne seroit pas assez modeste ; ni celle de Pallas, parce qu'elle seroit trop fière ; ni celle de Junon, qui ne seroit pas assez charmante ; ni celle de Diane, qui seroit
5 un peu trop sauvage ; mais je vous dirai que, pour représenter Cléomire, il faudroit prendre de toutes les figures qu'on donne à ces déesses ce qu'elles ont de beau, et l'on en feroit peut-être une passable peinture. Cléomire est grande et bien faite : tous
10 les traits de son visage sont admirables ; la délicatesse de son teint ne se peut exprimer ; la majesté de toute sa personne est digne d'admiration, et il sort je ne sais quel éclat de ses yeux qui imprime le respect dans l'âme de tous ceux qui la regardent ;
15 et pour moi, je vous avoue que je n'ai jamais pu approcher Cléomire, sans sentir dans mon cœur je ne sais quelle crainte respectueuse, qui m'a obligé de songer plus à moi, étant auprès d'elle, qu'en nul autre lieu du monde où j'aie jamais été. Au reste,
20 les yeux de Cléomire sont si admirablement beaux, qu'on ne les a jamais pu bien représenter : ce sont pourtant des yeux qui, en donnant de l'admiration, n'ont pas produit ce que les autres beaux yeux ont accoutumé de produire dans le cœur de ceux qui

les voient ; car enfin, en donnant de l'amour, ils ont toujours donné en même temps de la crainte et du respect, et, par un privilège particulier, ils ont purifié tous les cœurs qu'ils ont embrasés. Il y a même
5 parmi leur éclat et parmi leur douceur une modestie si grande, qu'elle se communique à ceux qui la voient, et je suis fortement persuadé qu'il n'y a point d'homme au monde qui eût l'audace d'avoir une pensée criminelle en la présence de Cléomire. Sa physi-
10 onomie est la plus belle et la plus noble que je vis jamais, et il paroît une tranquillité sur son visage qui fait voir clairement quelle est celle de son âme. On voit même que toutes ses passions sont soumises à sa raison et ne font point de guerre intestine dans
15 son cœur ; en effet, je ne pense point que l'incarnat qu'on voit sur ses joues ait jamais passé ses limites et se soit épanché sur tout son visage, si ce n'a été par la chaleur de l'été ou par la pudeur, mais jamais par la colère ni par aucun dérèglement de
20 l'âme : ainsi Cléomire, étant toujours également tranquille, est toujours également belle. Enfin, si on voulait donner un corps à la Chasteté pour la faire adorer par toute la terre, je voudrais représenter Cléomire ; si on en vouloit donner un à la

Gloire pour la faire aimer par tout le monde, je voudrois encore faire sa peinture, et, si l'on en donnoit un à la Vertu, je voudrois aussi la représenter.

- 5 Au reste, l'esprit et l'âme de cette merveilleuse
personne surpassent de beaucoup sa beauté : le
premier n'a point de bornes dans son étendue, et
l'autre n'a point d'égale en générosité, en constance,
en bonté, en justice et en pureté. L'esprit de
10 Cléomire n'est pas un de ces esprits qui n'ont de
lumière que celle que la nature leur donne, car elle
l'a cultivé soigneusement ; et je pense pouvoir dire
qu'il n'est point de belles connoissances qu'elle
n'ait acquises. Elle sait diverses langues, et
15 n'ignore presque rien de ce qui mérite d'être su ;
mais elle le sait sans faire semblant de le savoir,
et on diroit, à l'entendre parler, tant elle est
modeste, qu'elle ne parle de toutes choses admi-
rablement, comme elle fait, que par le simple sens
20 commun et par le seul usage du monde. Cepen-
dant elle se connoît à tout : les sciences les plus
élevées ne passent pas sa connoissance ; les arts
les plus difficiles sont connus d'elle parfaitement.
... Au reste, jamais personne n'a eu une con-

- naissance si délicate qu'elle pour les beaux ouvrages de prose ni pour les vers ; elle en juge pourtant avec une modération merveilleuse, ne quittant jamais la bienséance de son sexe, quoi-
5 qu'elle soit beaucoup au-dessus. . . . Il n'y a personne en toute la cour, qui ait quelque esprit et quelque vertu, qui n'aille chez elle. Rien n'est trouvé beau, si elle ne l'a approuvé : il ne vient pas même un étranger qui ne veuille voir Cléomire et
10 lui rendre hommage ; et il n'est pas jusqu'aux excellents artisans qui ne veuillent que leurs ouvrages aient la gloire d'avoir son approbation. Tout ce qu'il y a de gens qui écrivent en Phénicie ont chanté ses louanges ; et elle possède si merveilleusement
15 l'estime de tout le monde, qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui l'ait pu voir, sans dire d'elle mille choses avantageuses, sans être également charmé de sa beauté, de son esprit, de sa douceur et de sa générosité. . . .
- 20 L'aînée qui s'appelle Philonide est une personne dont la naissance est des plus heureuses du monde ; car elle a tout ensemble beaucoup de beauté, beaucoup d'agrément, beaucoup d'esprit, et toutes les inclinations nobles et généreuses. Sa

taille est des plus grandes et des mieux faites ; sa beauté est de bonne mine ; sa grâce est la plus naturelle qui sera jamais ; son esprit est le plus charmant, le plus aisé et le plus galant du monde ;
5 elle écrit aussi bien qu'elle parle et elle parle aussi bien qu'on peut parler. Elle est merveilleusement éclairée en toutes les belles choses et n'ignore rien de tout ce qu'une personne de sa condition doit savoir, et elle danse bien jusques à donner de
10 l'amour quand même elle n'auroit rien d'aimable que cela. Mais, ce qu'il y a de merveilleux est qu'elle est tellement née pour le monde, pour les grandes fêtes et pour faire les honneurs d'une grande cour, qu'on ne peut pas l'être d'avantage.
15 La parure lui sied si bien et l'embarrasse si peu, qu'on diroit qu'elle ne peut être autrement, et les plaisirs la cherchent de telle sorte que je ne pense pas qu'elle ait jamais été enrhumée en un jour où il y ait eu un divertissement à recevoir ; et si je l'ai
20 vue quelquefois malade, ç'a été en certains temps mélancoliques où il n'y avoit rien d'agréable à faire ; encore ne l'étoit-elle qu'autant qu'il le falloit être pour attirer toute la cour dans sa chambre et non pas assez pour se priver de la conversation.

Au reste, elle a une multitude d'amies et d'amis si prodigieuse, pour ne rien dire de ses amants, qu'on est quelquefois épouvanté comment elle peut faire pour répondre à l'amitié de tant de personnes à la
5 fois. Cependant elle ne laisse pas de les satisfaire toutes. Je suis pourtant persuadé, quoi qu'elle puisse dire, qu'il n'est pas possible qu'elle aime autant de gens qu'il y en a pour qui elle semble être obligée d'avoir de l'amitié; et je suis assuré
10 qu'il faut qu'il y en ait un grand nombre pour qui elle n'a que de l'estime, de la civilité et quelque reconnaissance. Cependant on ne laisse pas d'être content d'elle et de l'aimer comme si elle aimoit effectivement. Ce n'est pas que je ne croie qu'elle
15 a un petit nombre d'amis et d'amies qui sont assez avant dans son cœur; mais ce nombre choisi n'est pas aisé à discerner d'avec les autres, et je crois qu'elle seule sait positivement qui elle aime et combien elle aime. Elle a pourtant une tendresse
20 générale pour tous ceux qui s'attachent à la voir, qui fait qu'elle est la plus officieuse du monde; ayant encore un charme si particulier dans la conversation, pour peu que les gens qui sont avec elle lui plaisent, qu'il suffiroit, pour devenir amoureux

de Philonide, de passer une après-dînée à sa ruelle, quand même on y seroit sans la voir, et en un de ces jours d'été où les dames font une nuit artificielle dans leurs chambres pour éviter la grande
5 chaleur.

. . . Au reste, il y a une différence entre Philonide et Anacrise, qui est considérable et qui en met beaucoup en leur bonheur ; car la première ne s'ennuie presque jamais ; elle prend
10 de tous les lieux où elle est ce qu'il y a d'agréable, sans se mettre en chagrin de ce qui ne l'est pas, et porte partout où elle va un esprit d'accommodement qui lui fait trouver du plaisir dans les provinces les plus éloignées de la cour. Mais,
15 pour Anacrise, il y a si peu de choses qui la satisfassent, si peu de personnes qui lui plaisent, un si petit nombre de plaisirs qui touchent son inclination, qu'il n'est presque pas possible que les choses s'ajustent jamais si parfaitement qu'elle
20 puisse passer un jour tout à fait heureuse en toute une année, tant elle a l'imagination délicate, le goût exquis et particulier et l'humeur difficile à contenter. Anacrise est pourtant si heureuse, que ses chagrins même sont divertissants : car, lorsqu'on

lui entend exagérer la longueur d'un jour passé à la campagne, ou celle d'une après-dînée en mauvaise compagnie, elle le fait si agréablement et d'une manière si charmante qu'il n'est pas possible
 5 de ne l'admirer point, et de ne pardonner pas à une personne d'autant d'esprit que celle-là d'être plus difficile qu'une autre au choix des gens à qui elle veut donner son estime et accorder sa conversation.

Mlle. de Scudéry, *Artamène
 ou le Grand Cyrus*, Paris, 1649-
 1653, vol. VII. [1653], pp.
 489, 492, 496, 501.

3.

DESCRIPTION DE L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

10 **M**AIS l'ancien hôtel de Rambouillet ayant
 été vendu pendant la minorité de
 Charles et de Marie d'Angennes, et cette grande
 famille se trouvant sans hôtel à Paris, Charles
 d'Angennes, et Catherine de Vivonne firent con-
 15 struire celui de la rue St. Thomas du Louvre, dont
 je vais parler.

NOUVEL HÔTEL DE RAMBOUILLET.

Ce logis, avant que d'être rebâti, avoit eu plusieurs noms; car premièrement il fut appelé l'Hôtel d'O; depuis, l'Hôtel de Noir-moustier; après, l'Hôtel de Pisani; et enfin, lorsque le Marquis de
5 Rambouillet et Catherine de Vivonne y vinrent loger, après la mort de Jean de Vivonne, Marquis de Pisani, il a pris le nom de Rambouillet.

Il tient à l'Hôtel de Chevreuse, et les jardins des Quinze-Vingts le terminent. Je ne dirai point que
10 c'est le plus renommé du royaume, car personne n'en doute; tout le beau monde a lu son éloge et sa description dans le grand Cyrus, et dans les ouvrages des plus délicats esprits du siècle; peut-être même ne seroit-il pas besoin de faire ressouvenir que dans
15 le Cyrus c'est lui qui est nommé le Palais de Cléomire, et que par tout ailleurs on l'appelle le Palais d'Arténice. Arténice au reste est l'anagramme de Catherine, nom de baptême de Catherine de Vivonne, Marquise de Rambouillet, et qui a été fait
20 par Malherbe.

Tous les Illustres ont publié à l'envi, le nom de cette héroïne, et ne m'ont presque rien laissé à dire de son hôtel. Les uns ont publié que c'est le lieu où

tous les jours les Muses errantes et abandonnées, lui venoient faire la cour ; les autres se sont étendus sur la régularité et la magnificence de cette maison, et de plus nous ont appris qu'elle en a fait
5 et donné le dessein, qu'elle seule l'a entrepris, conduit et achevé. Son goût fin, et savant tout ensemble, a découvert à nos architectes des agréments, des commodités, et des perfections ignorées même des anciens, et que depuis ils ont répandus dans
10 tous les logis propres et superbes. Elle les y a fait entrer avec tant d'esprit, que si son hôtel n'est pas le plus logeable et le plus régulier, on en trouvera peu dans Paris, qui l'égalent, ou qui le surpassent. Sa cour, ses aîles, ses pavillons et son corps de
15 logis, ne sont à la vérité que d'une médiocre grandeur ; mais ils sont proportionnés et ordonnés avec tant d'art, qu'ils imposent à la vue, et paroissent beaucoup plus grands qu'ils ne sont en effet.

20 C'est une maison de briques, rehaussée d'embrasures, d'amortissements, de chaînes, de corniches, de frises, d'architraves, et de pilastres de pierre. Quand Arténice l'entreprit, la brique, et la pierre étoient les seuls matériaux que l'on employoit dans

les grands bâtiments : ils avoient paru avec tant d'applaudissement sur les murailles de la place Dauphine, de la place Royale, des châteaux de Verneuil, de Monceaux, de Fontainebleau, et de
5 plusieurs autres édifices royaux et publics. La rougeur de la brique, la blancheur de la pierre, et la noirceur de l'ardoise, faisoient une nuance de couleur si agréable en ce temps-là, qu'on s'en servoit dans tous les grands palais, et l'on ne s'est avisé
10 que cette variété les rendoit semblables à des châteaux de cartes, que depuis que les maisons bourgeoises ont été bâties de cette manière.

De l'entrée, et de tous les endroits de la cour, on découvre le jardin, qui occupant presque tout le
15 côté gauche, règne le long des appartements, et rend l'abord de cet hôtel non moins gai que surprenant. De la cour on passe à gauche dans une basse-cour assortie de toutes les commodités, et même de toutes les superfluités qui conviennent à
20 une grande maison. Le corps de logis est accompagné de quatre beaux appartements, dont le plus considérable peut entrer en parallèle avec les plus commodes, et les plus superbes du royaume. On y monte par un escalier, consistant en une seule

rampe large, douce, arrondie en portion de cercle, attachée à une salle claire, grande, qui se décharge dans une longue suite de chambres et d'anti-chambres, dont les portes en correspondance, for-
5 ment une très belle perspective. Quoiqu'il soit orné d'emeublements fort riches, je n'en dirai rien néanmoins, parce qu'on les renouvelle avec la mode, et que je ne parle que des choses qui ne changent point ; je remarquerai seulement que la
10 chambre bleue, si célèbre dans les œuvres de Voiture, étoit parée de son temps d'un emmeublement de velours bleu, rehaussé d'or et d'argent, et que c'étoit le lieu où Arténice recevoit ses visites. Ses
fenêtres sans appui, qui règnent de haut en bas,
15 depuis son plafond jusqu'à son parterre, la rendent très gaie, et la laissent jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du plaisir du jardin.

Si nous admirons ces sortes de croisées au Palais Cardinal, au Petit-Luxembourg, et dans les mai-
20 sons de la Place-Royale, et de l'Île Notre-Dame ; elles ne sont que des images et des imitations de celle de la chambre bleue, c'est à Cléomire que les architectes sont redevables de ce nouvel embellissement ; mais ce n'est pas le seul ornement qu'elle

a ajouté à l'architecture. La rampe de son escalier, arrondie en portion de cercle, et les portes en enfilade de son appartement, ont servi de modèle à ces escaliers circulaires, qui ne conduisent que jusqu'au
5 premier étage, et à ces longues suites de portes, qui font les principales beautés de nos châteaux et de nos palais.

H. Sauval, *Histoire et Recherches des Antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1724, vol. II., p. 200.

4.

L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

15 **G**ELATILLE et les autres voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, voulurent avoir recours à la miséricorde de la Princesse de Paphlagonie, et pour cela employèrent la Princesse Aminte, amie particulière de notre héroïne. Aminte partit de Thrace, elle arriva en Paphlagonie, ce qui donna
20 beaucoup de joie à la Princesse, qui la reçut avec tout l'accueil imaginable : elle la régala de tous les plaisirs qui se peuvent imaginer. Elle crut bien

qu'Aminte avoit quelque proposition à lui faire ; car cette Princesse avoit un esprit de pacification, et portoit la paix par tout où elle alloit. C'étoit une personne aimable et aimée de tout
5 le monde, qui n'a jamais fait que du bien, et qui a toujours empêché le mal autant qu'elle a pu. Elle avoit des charmes dans l'esprit qui se faisoient connoître à tous ceux qui l'approchoient mais qui ne se peuvent exprimer. Jamais personne
10 n'a mieux su qu'elle conserver l'affection de ceux qui étoient le plus mal ensemble, ni être si bien venue chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien sans elle : les maisons qu'elle ne vouloit pas honorer de ses visites étoient
15 désertes et décriées : enfin son approbation seule faisoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes ; et pour bien débiter dans le monde, il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle. C'est une chose qui semblera difficile à croire, mais je l'ai su de fort
20 bonne part ; elle étoit fille de la Déesse d'Athènes qui vivoit en ce temps-là, et qui fut adorée dès son vivant. Cette Déesse étoit si honnête, si savante et si sage, que c'est sans doute ce qui a donné sujet à la Fable de dire qu'elle étoit née de la tête de

Jupiter, et qu'elle avoit toujours été fille. Toute révéree qu'elle étoit, elle s'humanisoit quelquefois : elle écoutoit les prières, et les vœux d'un chacun, et y répondoit à toute heure sans distinction de la
5 qualité, mais bien de la vertu, et souvent sans qu'elle en fût requise. Lorsque des personnes profanes ont eu la témérité d'entrer dans son temple, elle les en a chassés avec toutes les fulminations dignes d'un tel sacrilège, et leur a donné toutes les
10 maledictions qu'elle jugeoit à propos, pour tâcher de corriger la perversité de leur naturel par la crainte, puisqu'à sa vue ils ne s'étoient point rendus à sa douceur. Jamais il n'y en eut de pareille ; pour moi j'aurois toutes les envies du monde d'aller à
15 Athènes pour la voir, si cela se pouvoit encore ; car je me persuade que j'aurois grande satisfaction de l'entendre. Je la crois voir dans un enfoncement où le soleil ne pénètre point, et d'où la lumière n'est pas tout à fait bannie. Cet antre est entouré de
20 grands vases de cristal pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jardins qui sont auprès de son temple, pour lui produire ce qui lui est agréable. Autour d'elle il y a force tableaux de toutes les personne qu'elle aime ; ses

regards sur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux. Il y a encore force livres sur des tablettes qui sont dans cette grotte ; on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun. On n'entre
5 dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confusion lui déplaisant, et le bruit étant contraire à la Divinité, dont la voix n'est d'ordinaire éclatante que dans son courroux lorsqu'elle lance les tonnerres ; celle-ci n'en a jamais, c'est la douceur même. La
10 dévotion que j'ai pour elle fait que je m'écarte un peu de mon sujet pour en parler ; mais je suis assurée que je n'ennuierai point le lecteur en parlant d'une chose si adorable.

Anne Marie Louise d'Orléans, Duchesse de Montpensier [Mademoiselle], *Histoire de la Princesse de Paphlagonie* in *Segraisiana*, A la Haye, 1722. p. 94.

5.

LA GUIRLANDE DE JULIE.

15 **L**A belle Julie eut beau dire qu'elle ne voulait pas se marier, l'amoureux et obstiné Montausier persévéra dans sa poursuite, et fit le siège de

la dame selon toutes les règles, avec une ardeur à la fois habile et passionnée ; d'une part, intéressant tout le monde à son amour, gagnant successivement toutes les amies de la noble marquise, M^{lle} 5 Paulet, M^{me} de Sablé, M^{me} d'Aiguillon, faisant parler en sa faveur, d'abord Richelieu, puis Mazarin, plus tard la Reine elle-même ; d'autre part, agissant sur le cœur de Julie par tous les beaux esprits de sa cour, se faisant bel esprit lui-même, composant 10 des vers pour elle, en faisant composer par tous les poètes de sa connaissance, lui prodiguant les adorations publiques et privées et lui adressant enfin cette fameuse *Guirlande de Julie*, "la plus illustre galanterie, dit Tallemant, qui ait jamais été faite."

15 Elle est de l'année 1641. C'était, ou plutôt c'est encore un bel in-folio relié en magnifique maroquin rouge et doublé de même, portant au dehors et au dedans le chiffre entrelacé de J. L., Julie-Lucine.

Le frontispice est une guirlande avec ce titre : 20 *La Guirlande de Julie pour M^{lle} de Rambouillet, Julie Lucine d'Angennes*. Sur le premier feuillet est peint un zéphyr tenant dans la main droite une rose et dans la gauche une guirlande de fleurs, au nombre de vingt-neuf, qu'il souffle légèrement sur

la terre. Puis viennent de nombreux feuillets qui contiennent séparément les vingt-neuf fleurs peintes de la main du fameux peintre de fleurs, Robert, chacune accompagnée d'un madrigal admirable-
 5 ment écrit par Jarry. La plupart de ces madrigaux sont de Montausier lui-même, les autres, des poètes de l'hôtel de Rambouillet, parmi lesquels ne se trouve pas Corneille, à qui, mal à propos depuis deux siècles, on attribue des vers de Conrart.

V. Cousin, *La Société Française au XVII^e Siècle*, Paris, 1886, vol. II., p. 37.

ZÉPHIRE A JULIE.

MADRIGAL.

Recevez, ô Nymphé adorable,
 Dont les cœurs reçoivent les lois,
 Cette Couronne plus durable
 Que celles que l'on met sur la tête des Rois.
 Les fleurs dont ma main la compose
 15 Font honte à ces fleurs d'or qu'on voit au firmament ;
 L'eau dont Permesse les arrose
 Leur donne une fraîcheur qui dure incessamment ;
 Et tous les jours ma belle Flore,
 Qui me chérit et que j'adore,

Me reproche avecque courroux
Que mes soupirs jamais pour elle
N'ont fait naître de fleur si belle
Que j'en ai fait naître pour vous.

—M. LE M. DE MONTAUSIER.

LA FLEUR D'ORANGE.

MADRIGAL.

- 5 Du palais d'émeraude, ou la riche Nature
M'a fait naître et regner avecque majesté,
Je viens pour adorer la divine beauté
Dont le Soleil n'est rien qu'une foible peinture.
Si je n'ai point l'éclat ni les vives couleurs
10 Qui font l'orgueil des autres fleurs,
Par mes douces odeurs je suis plus accomplie,
Et par ma pureté plus digne de Julie.
Je ne suis point sujette au fragile destin
De ces belles infortunées
15 Qui meurent dès qu'elles sont nées,
Et de qui les appas ne durent qu'un matin ;
Mon sort est plus heureux, et le Ciel favorable
Conserve ma fraîcheur et la rend plus durable.
Ainsi, charmant objet, rare présent des Cieux,
20 Pour mériter l'honneur de plaire à vos beaux yeux,
J'ai la pompe de ma naissance,
Je suis en bonne odeur, en tout temps, en tous lieux ;

Mes beautés ont de la constance,
 Et ma pure blancheur marque mon innocence ;
 J'ose donc me vanter, en vous offrant mes vœux,
 De vous faire moi seule une riche couronne,
 5 Bien plus digne de vos cheveux
 Que les plus belles fleurs que Zéphire vous donne.
 Mais si vous m'accusez de trop d'ambition,
 Et d'aspirer plus haut que je ne devrois faire,
 Condamnez ma présomption,
 10 Et me traitez en téméraire;
 Punissez, j'y consens, mon superbe dessein
 Par une sévère défense
 De m'élever plus haut que jusqu'à votre sein,
 Et ma punition sera ma récompense.

—M. C.

Ch.-L. Livet, *Précieux et
 Précieuses*, Paris, 1870, pp.
 393, 417.

6.

LETTRES DE VOITURE.

10.—*A Monseigneur le Cardinal de la Valette.*

(Fin de 1630.)

15 **M**ONSEIGNEUR, je vois bien que les an-
 ciens cardinaux prennent une grande

autorité sur les derniers reçus, puisque vous ayant écrit beaucoup de fois sans avoir reçu une de vos lettres, vous vous plaignez de ma paresse. Cependant je vois tant d'honnêtes gens qui m'assurent
5 que vous me faites trop d'honneur de vous souvenir de moi, et que je suis obligé de vous écrire pour vous en remercier très-humblement, que je veux bien suivre leur conseil et passer par dessus ce qui peut être en cela mon intérêt. Vous saurez
10 donc, monseigneur, que six jours après l'éclipse, et quinze jours après ma mort, M^{me} la princesse, M^{lle} de Bourbon, M^{me} du Vigean, M^{me} Aubry, M^{lle} de Rambouillet, M^{lle} Paulet et M. de Chaudebonne et moi partîmes de Paris, sur les six heures du soir,
15 pour aller à la Barre, où M^{me} du Vigean devoit donner la collation à M^{me} la princesse. Nous ne trouvâmes en chemin aucune chose digne d'être remarquée, si ce n'est qu'à Ormesson nous vîmes un grand chien qui vint à la portière du carrosse me
20 faire fête, ce dont je fus fort joyeux. (Vous serez, s'il vous plaît, averti, monseigneur, que toutes les fois que je dirai nous trouvâmes, nous vîmes, nous allâmes, c'est en qualité de cardinal que je parle.) De là, nous arrivâmes à la Barre et entrâmes dans

une salle où l'on ne marchoit que sur des roses et de la fleur d'orange. M^{me} la Princesse, après avoir admiré cette magnificence, voulut aller voir les promenoirs en attendant l'heure du souper. Le
5 soleil se couchoit dans une nuée d'or et d'azur, et ne donnoit de ses rayons qu'autant qu'il en faut pour faire une lumière douce et agréable ; l'air étoit sans vent et sans chaleur, et il sembloit que la terre et le ciel, à l'envi de M^{me} du Vigean, vou-
10 loient festoyer la plus belle princesse du monde. Après avoir passé un grand parterre et de grands jardins tous pleins d'orangers, elle arriva en un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'étoit entré qu'à cette heure-là, qu'il y entra avec elle.
15 Au bout d'une allée grande à perte de vue, nous trouvâmes une fontaine qui jetoit toute seule plus d'eau que toutes celles de Tivoli. A l'entour étoient rangés vingt-quatre violons, qui avoient de la peine à surmonter le bruit qu'elle faisoit en tom-
20 bant. Quand nous nous en fûmes approchés, nous découvrîmes dans une niche qui étoit dans une palissade, une Diane à l'âge de onze ou douze ans, et plus belle que les forêts de Grèce et de Thessalie ne l'avoient jamais vue. Elle portoit son arc et

ses flèches dans ses yeux, et avoit tous les rayons de son frère à l'entour d'elle. Dans une autre niche auprès étoit une de ses nymphes, assez belle et assez gentille pour être une de sa suite. Ceux
5 qui ne croient pas les fables, crurent que c'étoit M^{me} de Bourbon et la pucelle Priande. Et à la vérité elles leur ressembloient extrêmement. Tout le monde étoit sans proférer une parole, en admiration de tant d'objets, qui étonnoient en même
10 temps les yeux et les oreilles, quand tout à coup la déesse sauta de sa niche, et avec une grâce qui ne se peut représenter, commença un bal qui dura quelque temps à l'entour de la fontaine.

Cela est étrange, monseigneur, qu'au milieu de
15 tant de plaisirs, qui doivent remplir entièrement et attacher l'esprit de ceux qui en jouissoient, on ne laissa pas de se souvenir de vous, et que tout le monde dit que quelque chose manquoit à tant de contentements, puisque vous et M^{me} de Rambouillet
20 n'y étiez pas. Alors je pris une harpe, et chantai :

Pues quiso mi suerte dura,
Que faltando mi Señor
Tambien faltasse mi dama.

Et continuai le reste si mélodieusement et si triste-

ment, qu'il n'y eut personne en la compagnie à qui les larmes n'en vinssent aux yeux, et qui ne pleurât abondamment. Et cela eût duré trop longtemps, si les violons n'eussent vite ment sonné une sara-
5 bande si gaie, que tout le monde se leva aussi joyeux que si de rien n'eût été. Et ainsi sautant, dansant, voltigeant, pirouettant, cabriolant, nous arrivâmes au logis, où nous trouvâmes une table qui sembloit avoir été servie par les fées. Ceci,
10 monseigneur, est un endroit de l'aventure qui ne se peut décrire. Et certes, il n'y a point de couleurs ni de figures en la rhétorique qui puissent représenter six potages, qui d'abord se présentèrent à nos yeux. Cela y fut particulièrement remarquable,
15 que n'y ayant que des déesses à la table et deux demi-dieux, à savoir M. de Chaudebonne et moi, tout le monde y mangea, ne plus ne moins que si c'eussent été véritablement des personnes mortelles. Aussi, à dire le vrai, jamais rien ne fut mieux servi :
20 et entre autres choses, il y eut douze sortes de viandes et de déguisements, dont personne n'a encore jamais ouï parler et dont on ne sait pas encore le nom. Cette particularité, monseigneur, a été rapportée par malheur, à M^{me} la maréchale de [Saint-

Luc], et quoiqu'on lui ait donné vingt dragmes d'opium plus que d'ordinaire, elle n'a jamais pu dormir depuis. Au commencement du souper, on ne but point à votre santé, pour ce que l'on fut fort
5 diverti : et à la fin on n'en fit rien non plus, pour ce qu'à mon avis on ne s'en avisa pas. Souffrez, s'il vous plaît, monseigneur, que je ne vous flatte point, et qu'en fidèle historien, je vous raconte nûment les choses comme elles sont : car je ne voudrois pas
10 que la postérité prît une chose pour l'autre, et que d'ici à deux mille ans on crût que l'on eût bu à vous, cela n'ayant point été. Il est vrai que je suis obligé de rendre témoignage à la vérité que ce ne fut pas manque de souvenir ; car durant le souper
15 on parla fort de vous, et les dames vous y souhaitèrent ; et quelques-unes de fort bon cœur, ou je ne m'y connois pas.

Au sortir de table, le bruit des violons fit monter tout le monde en haut, où l'on trouva une chambre
20 si bien éclairée, qu'il sembloit que le jour qui n'étoit plus dessus la terre s'y fût retiré tout entier. Là, le bal commença, en meilleur ordre et plus beau qu'il n'avoit été à l'entour de la fontaine. Et la plus magnifique chose qui y fût, c'est, monseig-

neur, que j'y dansai. M^{lle} de Bourbon jugea qu'à la vérité je dansois mal, mais que je tirois bien des armes, pour ce qu'à la fin de toutes les cadences il sembloit que je me misse en garde. Le bal continuoit avec beaucoup de plaisir, quand tout à coup un grand bruit que l'on entendit dehors obligea toutes les dames à mettre la tête à la fenêtre : et l'on vit sortir du grand bois qui étoit à trois cents pas de la maison un tel nombre de feux d'artifice, qu'il sembloit que toutes les branches et les troncs des arbres se convertissent en fusées ; que toutes les étoiles du ciel tombassent, et que la sphère du feu voulût prendre la place de la moyenne région de l'air. Ce sont, monseigneur, trois hyperboles, lesquelles appréciées et réduites à la juste valeur des choses valent trois douzaines de fusées. Après s'être remis de l'étonnement où cette surprise avoit mis un chacun, on se résolut de partir, et on reprit le chemin de Paris à la lueur de vingt flambeaux. Nous traversâmes tout l'Ormessonnois, les grandes plaines d'Épinay, et passâmes sans aucune résistance par le milieu de Saint-Denis. M'étant trouvé dans le carrosse auprès de M^{me} [du Vigean], je lui dis, de votre part, monseigneur, un *Miserere* tout

entier, auquel elle répondit avec beaucoup de gentillesse et de civilité. Nous chantâmes en chemin une infinité de *savants*, de *petits-doigts*, de *bonsoirs*, de *ponts-bretons*. Prenez votre ton, monsieur :

10 Goulas et Vigean
 Ont une querelle
 Pour la péronnelle,
 Et le prêtre Jean ;
 Il en a dans l'aile,
 Le petit Vigean.

Ceci, monseigneur, n'est pas du corps de la lettre, mais il vient de me venir en l'esprit et je ne puis tenir de le chanter, et je vous supplie très-humblement d'en faire autant en mémoire des *gros-d'eau*.

15 Nous étions environ une lieue par delà Saint-Denis, et il étoit deux heures après minuit. Le travail du chemin, le veiller, l'exercice du bal et de la promenade m'avoient extrêmement appesanti,
20 quand il arriva un accident que je crus devoir être cause de ma totale destruction. Il y a une petite bourgade entre Paris et Saint-Denis, que l'on nomme la Villette. Au sortir de là, nous rencontrâmes trois carrosses, dans lesquels s'en retour-

noient les violons que nous avions fait jouer tout le jour. Voici, monseigneur, qui est horrible ! Le diable alla mettre en l'esprit de M^{lle} [de Rambouillet] de leur faire commander de nous suivre et
5 d'aller donner des sérénades toute la nuit. Cette proposition me fit dresser les cheveux en la tête. Cependant tout le monde l'approuva. On fit arrêter les carrosses, on leur alla dire le commandement. Mais, de bonne fortune, les bonnes gens
10 avoient laissé leurs violons à la Barre, et Dieu les bénie. Par là, monseigneur, vous pouvez juger que M^{lle} [de Rambouillet] est une aussi dangereuse demoiselle pour la nuit qu'il y en ait au monde, et que j'avois grand'raison chez M^{me} [Aubry,]
15 de dire qu'il falloit faire sortir les violons, et qu'il ne falloit rien pour se rembarquer, tant qu'on les voyoit présents. Nous continuâmes notre chemin assez heureusement, si ce n'est qu'en entrant dans le faubourg, nous trouvâmes six grands plâtriers
20 tout nus, qui passèrent devant notre carrosse du côté de la portière où étoient M^{lle} de Rambouillet et M^{lle} Paulet. Enfin nous arrivâmes à Paris. Et ce que je m'en vais vous dire est plus épouvantable que tout le reste. Nous vîmes qu'une

grande obscurité couvrait toute la ville, et au lieu que nous l'avions laissée, il n'y avoit que sept heures, pleine de bruit, d'hommes, de chevaux et de carrosses, nous trouvâmes un grand silence et une
5 effroyable solitude partout, et les rues tellement dépeuplées que nous n'y rencontrâmes pas un homme, et vîmes seulement quelques animaux qui, à la lueur des flambeaux, se cachoient. Mais, monseigneur, je vous dirai le reste de cette aventure
10 une autre fois :

Qui è'l fin del canto, e torno ad Orlando :

Addio, signor ; a voi mi ricommando.

101.—*A Mademoiselle De Rambouillet.*

[. . . 1637.]

Mademoiselle, *car* étant d'une si grande considération dans notre langue, j'approuve extrêmement le
15 ressentiment que vous avez du tort qu'on lui veut faire, et je ne puis bien espérer de l'Académie dont vous me parlez, voyant qu'elle se veut établir par une si grande violence. En un temps où la fortune joue des tragédies par tous les endroits de l'Europe,
20 je ne vois rien si digne de pitié, que quand je vois que l'on est prêt de chasser et faire le procès à un

mot qui a si utilement servi cette monarchie, et qui, dans toutes les brouilleries du royaume, s'est toujours montré bon François. Pour moi, je ne puis comprendre quelles raisons ils pourront alléguer
5 contre une diction qui marche toujours à la tête de la raison, et qui n'a point d'autre charge que de l'introduire. Je ne sais pour quel intérêt ils tâchent d'ôter à *car* ce qui lui appartient pour le donner à *pour ce que*, ni pourquoi ils veu-
10 lent dire avec trois mots ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres. Ce qui est le plus à craindre, mademoiselle, c'est qu'après cette injustice, on en entreprendra d'autres. On ne fera point de difficulté d'attaquer *mais*, et je ne sais si *si* demeurera en
15 sûreté. De sorte qu'après nous avoir ôté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux esprits nous voudront réduire au langage des anges, ou, si cela ne se peut, ils nous obligeront au moins à ne parler que par signes. Certes, j'avoue qu'il est vrai ce que
20 vous dites, qu'on ne peut mieux connoître par aucun exemple l'incertitude des choses humaines. Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'eusse dû vivre plus longtemps que *car*, j'eusse cru qu'il m'eût promis une vie plus longue que celle des

patriarches. Cependant, il se trouve qu'après avoir vécu onze cents ans, plein de force et de crédit ; après avoir été employé dans les plus importants traités, et assisté toujours honorablement dans le
5 conseil de nos rois, il tombe tout d'un coup en disgrâce et est menacé d'une fin violente. Je n'attends plus que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables, qui diront : *Le grand car est mort*, et le trépas du grand *Cam* ni du grand *Pan* ne sembleroit pas si important ni si étrange. Je sais que si l'on
10 consulte là-dessus un des plus beaux esprits de notre siècle, et que j'aime extrêmement, il dira qu'il faut condamner cette nouveauté, qu'il faut user du *car* de nos pères, aussi bien que de leur terre et de leur
15 soleil, et que l'on ne doit point chasser un mot qui a été dans la bouche de Charlemagne et de saint Louis. Mais c'est vous principalement, mademoiselle, qui êtes obligée d'en prendre la protection. Puisque la plus grande force et la plus parfaite
20 beauté de notre langue est en la vôtre, vous y devez avoir une souveraine puissance, et faire vivre ou mourir les paroles comme il vous plaît.

Aussi crois-je que vous avez déjà sauvé celle-ci du hasard qu'elle couroit, et qu'en l'enfer-

mant dans votre lettre, vous l'avez mise comme dans un asile et dans un lieu de gloire, où le temps et l'envie ne la sauroient toucher. Parmi tout cela, je confesse que j'ai été étonné de
5 voir combien vos bontés sont bizarres, et que je trouve étrange que vous, mademoiselle, qui laisseriez périr cent hommes sans en avoir pitié, ne puissiez voir mourir une syllabe. Si vous eussiez eu autant de soin de moi que vous en avez de *car*,
10 j'eusse été bien heureux malgré ma mauvaise fortune. La pauvreté, l'exil et la douleur ne m'auroient qu'à peine touché ; et si vous ne m'eussiez pu ôter ces maux, vous m'en eussiez au moins ôté le sentiment. Lorsque j'espérois recevoir quelque
15 consolation dans votre lettre, j'ai trouvé qu'elle étoit plus pour *car* que pour moi, et que son bannissement vous mettoit plus en peine que le nôtre. J'avoue, mademoiselle, qu'il est juste de le défendre. Mais vous deviez avoir soin de moi aussi
20 bien que de lui, afin que l'on ne vous reproche pas que vous abandonnez vos amis pour un mot. Vous ne répondez rien à tout ce que je vous avois écrit ; vous ne parlez point de choses qui me regardent. En trois ou quatre pages, à peine vous souvient-il

une fois de moi, et la raison en est *car*. Considérez-moi davantage une autre fois, s'il vous plaît ; et quand vous entreprendrez la défense des affligés, souvenez-vous que je suis du nombre. Je me servirai toujours de lui-même pour vous obliger à
5 m'accorder cette grâce, et je vous assure que vous me la devez : *car* je suis, mademoiselle, votre, etc.

123.—*A Mademoiselle De Rambouillet.*

[A Paris, durant l'été de 1639.]

Mademoiselle, personne n'est encore mort de
10 votre absence, hormis moi, et je ne crains point de vous le dire ainsi crûment, pour ce que je crois que vous ne vous en soucierez guère. Néanmoins, si vous en voulez parler franchement, à cette heure que cela ne tire plus à conséquence, j'étois un assez
15 joli garçon ; et hors que je disputois quelquefois volontiers et que j'étois aussi opiniâtre que vous, je n'avois pas de grands défauts. Vous saurez donc, mademoiselle, que, depuis mercredi dernier, qui fut le jour de votre partement, je ne mange plus, je ne
20 parle plus, et je ne vois plus ; et enfin, il n'y manque rien, sinon, que je ne suis pas enterré. Je ne

l'ai pas voulu être sitôt, pour ce, premièrement, que j'ai eu toujours aversion à cela ; et puis je suis bien aise que le bruit de ma mort ne coure pas sitôt, et je fais la meilleure mine que je puis afin que l'on
5 ne s'en doute pas. Car si on s'avise que cela m'est arrivé justement sur le point que vous êtes partie, l'on ne s'empêchera jamais de nous mettre ensemble dans les couplets de *L'année est bonne* qui courent maintenant partout. En vérité, si j'étois
10 encore dans le monde, une des choses qui m'y feroient autant de dépit, seroit le peu de discrétion qu'ont certaines gens à faire courre toutes sortes de choses. Les vivants ne font rien, à mon avis, de plus impertinent que cela, et il n'est pas jusqu'à
15 nous autres morts, à qui cela ne déplaît. Je vous supplie, au reste, mademoiselle, de ne point rire en lisant ceci : car, sans mentir, c'est fort mal fait de se moquer des trépassés, et si vous étiez en ma place, vous ne seriez pas bien aise qu'on en usât de
20 la sorte. Je vous conjure donc de me plaindre, et puisque vous ne pouvez plus faire autre chose pour moi, d'avoir soin de mon âme, car je vous assure qu'elle souffre extrêmement. Lorsqu'elle se sépara de moi, elle s'en alla sur le grand chemin de Char-

tres, et de là droit à la Mothe : et même à l'heure que vous lisez ceci, je vous donne avis qu'elle est auprès de vous, et elle ira cette nuit en votre chambre faire cinq ou six grands cris, si cela ne
5 vous tourne point à importunité. Je crois que vous y aurez du plaisir : car elle fait un bruit de diable, et se tourmente, et fait une tempête si étrange qu'il vous semblera que le logis sera prêt à se renverser. J'avois dessein de vous envoyer le
10 corps par le messenger, aussi bien que celui de la maréchale de Fervaque ; mais il est en un si pitoyable état qu'il eût été en pièces devant que d'être auprès de vous ; et puis j'ai eu peur que par le chaud il ne se gâtât. Vous me ferez un extrême
15 honneur, s'il vous plaît, de dire aux deux belles Princesses auprès de qui vous êtes, que je les supplie très-humblement de se souvenir que, tant que j'ai vécu, j'ai eu une affection sans pareille pour leur service très-humble, et que cette passion me
20 dure encore après ma mort. Car, en l'état où je suis, je vous jure que je les respecte et les honore autant que j'ai jamais fait. Je n'oserois dire qu'il n'y a point de mort qui soit tant leur serviteur que moi ; mais j'assurerais bien qu'il n'y a point de vi-

vant qui soit plus à elle que j'y suis, ni qui soit plus que moi, mademoiselle, votre, etc.

Œuvres de Voiture, Nouvelle édition par M. A. Ubicini, Paris, 1855, vol. I., pp. 44, 293, 336.

7.

POÉSIES DE VOITURE.

SONNET.

[Vers 1620.]

IL faut finir mes jours en l'amour d'Uranie :
L'absence ni le temps ne m'en sauroient guérir,
5 Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connois sa rigueur infinie ;
Mais pensant aux beautés, pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et content de mourir,
10 Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours
M'incite à la révolte et me promet secours ;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

RONDEAU.

Ma foi, c'est fait de moi : car Isabeau
5 M'a conjuré de lui faire un rondeau,
Cela me met en une peine extrême.
Quoi ! treize vers, huit en eau, cinq en ème !
Je lui ferois aussitôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau,
10 Faisons en huit, en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratagème ;
Ma foi, c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau.
15 Mais cependant je suis dedans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième,
En voilà treize ajustés au niveau :
Ma foi, c'est fait !

8.

PORTRAITS.

I

PORTRAIT DE M^{ME} LA MARQUISE DE
SÉVIGNÉPAR MADAME LA COMTESSE DE LA FAYETTE SOUS
LE NOM D'UN INCONNU.

Tous ceux qui se mêlent de peindre des belles se tuent de les embellir pour leur plaire, et n'oseroient leur dire un seul de leurs défauts : mais pour moi, madame, grâce au privilège d'inconnu
5 que je suis auprès de vous, je m'en vais vous peindre hardiment, et vous dire toutes vos vérités tout à mon aise, sans crainte de m'attirer votre colère : je suis au désespoir de n'en avoir que
10 grand déplaisir si, après vous avoir reproché mille défauts, je voyois cet inconnu aussi bien reçu de vous que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges, et m'amuser à vous dire que votre
15 taille est admirable, que votre teint a une beauté et

une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents, et vos cheveux sont incomparables ; je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous les dit assez :

5 mais comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable et charmante quand vous parlez, et c'est ce que je vous veux apprendre.

Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le
10 savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point au monde de si agréable. Lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie, tout ce que vous dites a tel charme et vous sied si bien,
15 que vos paroles attirent les Ris et les Grâces autour de vous ; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que quoi-qu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le votre éblouit
20 les yeux, et que lorsqu'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger par ce que je viens de vous dire, que si je vous suis incon-

nu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris ;

5 mais je veux encore vous faire voir, madame, que je ne connois pas moins les qualités solides qui sont en vous que je sais les agréables dont on est touché. Votre âme est grand, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser au

10 soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins au plaisir. Vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissements, et les divertisse-

15 ments augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent : enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde. Vous êtes naturellement tendre et passionnée ; mais, à la honte de notre sexe,

20 cette tendresse nous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à madame de la Fayette. Ha ! madame, s'il y avoit quelqu'un au monde assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne de ce trésor dont elle jouit, et qu'il

n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il mériterait toutes les disgrâces dont l'amour peut accabler ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vôtre,
5 dont les sentiments fussent expliqués par cet esprit galant et agréable que les dieux vous ont donné ! et votre cœur, madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter ; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui
10 vous soupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est ; mais au contraire vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qui ne vous soit honorable de montrer, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence du siècle vous obligeoit de
15 cacher. Vous êtes née la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été ; et par un air libre et qui est doux dans toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paroissent en votre bouche des protestations d'amitié, et tous
20 ceux qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils se puissent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'un et de l'autre. Enfin vous avez reçu des grâces du ciel, qui n'ont jamais

été données qu'à vous, et le monde vous est obligé de lui être venu montrer mille agréables qualités, qui jusqu'ici lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre
5 toutes, car je romprois le dessein que j'ai de ne vous pas accabler de louanges, et de plus, madame, pour vous en donner qui fussent dignes de vous et dignes de paroître,

Il faudroit être votre amant,

Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

II.

PORTRAIT DE MADEMOISELLE

FAIT PAR ELLE-MÊME.

10 **P**UISQUE l'on veut que je fasse mon portrait, je tâcherai de m'en acquitter le mieux que je pourrai. Je souhaiterois qu'en ma personne la nature prévalût sur l'art ; car je sens bien que je n'en ai aucun pour corriger mes défauts ; mais la
15 vérité et la sincérité avec laquelle je vais dire ce qu'il y a de bien et de mal en moi, attireront assurément la bonté de mes amis pour les excuser. Je ne demande point de la pitié, car je n'aime point

à en faire, et la raillerie me plairoit beaucoup plus, puisque d'ordinaire elle part plutôt d'un principe d'envie que l'autre, et que rarement l'on en a contre les gens de peu de mérite.

5 Je commencerai donc par mon extérieur. Je suis grande, ni grasse ni maigre, d'une taille fort belle et fort aisée. J'ai bonne mine, la gorge assez bien faite, les mains et les bras pas beaux, mais la peau belle, ainsi que la gorge. J'ai la jambe droite
10 et le pied bien fait ; mes cheveux sont blonds et d'un beau cendré ; mon visage est long, le tour en est beau ; le nez grand et aquilin ; la bouche ni grande ni petite, mais façonnée et d'une manière fort agréable ; les lèvres vermeilles ; les dents
15 point belles, mais pas horribles aussi ; mes yeux sont bleus, ni grands ni petits, mais brillants, doux et fiers comme ma mine. J'ai l'air haut, sans l'avoir glorieux. Je suis civile et familière, mais d'une manière à m'attirer plutôt le respect qu'à
20 m'en faire manquer. J'ai une fort grande négligence pour mon habillement, mais cela ne va pas jusqu'à la malpropreté ; je la hais fort : je suis propre ; et négligée ou ajustée, tout ce que je mets est de bon air ; ce n'est pas que je ne sois incom-

parablement mieux ajustée, mais la négligence me sied moins mal qu'à une autre, car, sans me flatter, je dépare moins ce que je mets que ce que je mets ne me pare. Je parle beaucoup sans dire des
5 sottises ni de mauvais mots. Je ne parle point de ce que je n'entends pas, comme font d'ordinaire les gens qui aiment à parler, et qui, se fiant trop en eux-mêmes, méprisent les autres. J'ai de certains chapitres où l'on me feroit volontiers donner dans
10 le panneau : ce sont de certaines relations des choses dont j'ai eu quelque connoissance et quelque part ; et quoique d'autres y puissent avoir eu part aussi bien que moi, et que j'en dise du bien quand j'en parle, il semble que j'écoute plus volontiers
15 celui que l'on dit de moi, et que je cherche davantage à m'attirer des louanges qu'à leur en donner. Je pense que voilà seulement en quoi je suis moquable. Je suis toute propre à me piquer de beaucoup de choses, et je ne me pique de rien que
20 d'être fort bonne amie et fort constante en mes amitiés, quand je suis assez heureuse pour trouver des personnes de mérite et dont l'humeur se rapporte à la mienne ; car je ne dois pas pâtir de l'inconstance des autres. Je suis la personne du

monde la plus secrète, et rien n'égale la fidélité et les égards que j'ai pour mes amis : aussi veux-je que l'on en ait pour moi, et rien ne me gagne tant que la confiance, parce que c'est une marque

5 d'estime, ce qui est sensible au dernier point à ceux qui ont du cœur et de l'honneur. Je suis fort méchante ennemie, étant fort colère et fort emportée, et cela, joint à ce que je suis née, peut bien faire trembler mes ennemis ; mais aussi j'ai

10 l'âme noble et bonne. Je suis incapable de toute action basse et noire ; ainsi je suis plus propre à faire miséricorde que justice. Je suis mélancolique ; j'aime à lire les livres bons et solides ; les bagatelles m'ennuient, hors les vers ; je les aime

15 de quelque nature qu'ils soient, et assurément je juge aussi bien de ces choses-là que si j'étois savante. J'aime le monde et la conversation des honnêtes gens, et néanmoins je ne m'ennuie pas trop avec ceux qui ne le sont pas, parce qu'il faut

20 que les gens de ma qualité se contraignent, étant plutôt nés pour les autres que pour eux-mêmes ; de sorte que cette nécessité s'est si bien tournée en habitude en moi, que je ne m'ennuie de rien, quoique tout ne me divertisse pas. Cela n'empêche

point que je ne sache discerner les personnes de mérite, car j'aime tous ceux qui en ont un de particulier en leur profession. Par-dessus tous les autres, j'aime les gens de guerre et à les ouïr parler
5 de leur métier ; et, quoique j'aie dit que je ne parle de rien que je ne sache et qui ne me convienne, j'avoue que je parle volontiers de la guerre ; je me sens fort brave, j'ai beaucoup de courage et d'ambition, mais Dieu me l'a si hautement bornée par la
10 qualité dont il m'a fait naître, que ce qui seroit défaut en un autre est maintenant en moi. Je suis prompte en mes résolutions, et ferme à les tenir. Rien ne me paroît difficile pour servir mes amis ni pour obéir aux gens de qui je dépends.
15 Je ne suis point intéressée ; je suis incapable de toute bassesse et j'ai une telle indifférence pour toutes les choses du monde, par le mépris que j'ai des autres et par la bonne opinion que j'ai de moi, que je passerois ma vie dans la solitude plutôt que
20 de contraindre mon humeur fière en rien, y allât-il de ma fortune. J'aime à être seule ; je n'ai nulle complaisance et j'en demande beaucoup ; je suis défiante sans me défier de moi ; j'aime à faire plaisir et à obliger ; j'aime aussi souvent à picoter et à

déplaître. Comme je n'aime point les plaisirs, je ne procure pas volontiers ceux des autres. J'aime les violons plus que toute autre musique ; j'ai aimé à danser plus que je ne fais, et je danse fort bien ;
5 je hais à jouer aux cartes, et j'aime les jeux d'exercice ; je sais travailler à toutes sortes d'ouvrages, et ce m'est un divertissement aussi bien que d'aller à la chasse et de monter à cheval. Je suis beaucoup plus sensible à la douleur qu'à la joie, con-
10 noissant mieux l'une que l'autre, mais il est difficile de s'en apercevoir ; car, quoique je ne sois ni comédienne ni façonnière, et qu'on me voie d'ordinaire jusqu'au fond du cœur, j'en suis toutefois si maîtresse quand je veux, que je le tourne comme il me
15 plaît et n'en fais voir que le côté que je veux montrer. Jamais personne n'a eu tant de pouvoir sur soi, et jamais esprit n'a été si maître de son corps ; aussi en souffrai-je quelquefois. Les grands chagrins que j'ai eus auroient tué une autre que moi,
20 mais Dieu m'a si bien proportionné toutes choses et les a rendues si soumises les unes aux autres, qu'il m'a donné une santé et une force non pareille : rien ne m'abat, rien ne me fatigue, et il est difficile de connoître les événements de ma fortune et les

déplaisirs que j'ai par mon visage, car il est rarement altéré. J'ai oublié que j'ai un teint de santé qui répond à ce que je viens de dire : il n'est pas délicat, mais il est blanc et vif. Je ne suis point
5 dévote, je voudrais bien l'être, et déjà je suis dans une fort grande indifférence pour le monde, mais je crains que ce qui me le fait mépriser ne m'en détache pas, puisque je ne me mets pas du nombre de ce que j'y méprise, et il me semble que l'amour-
10 propre n'est pas une qualité utile à la dévotion. J'ai grande application à mes affaires, je m'y attache tout à fait et j'y suis aussi soupçonneuse que sur le reste. J'aime la règle et l'ordre jusqu'aux moindres choses. Je ne sais si je suis libérale, je
15 sais bien que j'aime toutes les choses de faste et d'éclat, et à donner aux gens de mérite et à ceux que j'aime ; mais, comme je règle cela souvent selon ma fantaisie, je ne sais si cela s'appelle libéralité. Quand je fais du bien, c'est de la meilleure
20 grâce du monde, et personne n'oblige si bien que moi. Je ne loue pas volontiers les autres et je me blâme rarement. Je ne suis point médisante ni railleuse, quoique je connoisse mieux que personne le ridicule des gens et que j'aie assez d'inclination à y

tourner ceux qui me semblent le mériter. Je peins mal, mais j'écris bien naturellement et sans contrainte. Quant à la galanterie, je n'y ai nulle pente, et même l'on me fait la guerre que les vers
5 que j'aime le moins sont ceux qui sont passionnés, car je n'ai point l'âme tendre ; mais quoiqu'on dise que je l'ai aussi peu sensible à l'amitié qu'à l'amour, je m'en défends fort, car j'aime tout à fait ceux qui le méritent et qui m'y obligent, et je suis la
10 personne du monde la plus reconnoissante. Je suis naturellement sobre et le manger m'est une fatigue, même ce m'en est une de voir ceux qui y prennent trop de plaisir. J'aime davantage à dormir, mais la moindre chose où il est nécessaire que je m'oc-
15 cupe m'en distrairait sans que j'en sois incommodée. Je ne suis point intrigante ; j'aime assez à savoir ce qui se passe dans le monde, plutôt pour m'en éloigner que par l'envie de m'en mêler. J'ai beaucoup de mémoire et je ne manque pas de jugement.
20 J'ai à souhaiter que si quelques-uns en font de moi, ce ne soit pas sur les événements de ma fortune, car elle a été si malheureuse jusqu'ici, au prix de ce qu'elle auroit dû être, que leur réflexion ne me seroit peut-être pas favorable. Mais assurément,

pour me faire justice, l'on peut dire que j'ai moins manqué de conduite que la fortune de jugement, puisque si elle en avoit eu elle m'auroit sans doute mieux traitée.

E. de Barthélemy, *La Galerie des Portraits de Mademoiselle de Montpensier*. Paris, 1860, pp. 95, 410.

9.

DESCRIPTION DE L'ÎLE DE POR-
TRAITURE.

5 **L**A grande île de Portraiture a été découverte depuis plusieurs siècles, mais jamais elle n'a été si célèbre qu'elle l'est depuis deux ou trois ans. Les voyages fréquents que plusieurs Fran-
çois y ont faits, et le commerce qu'ils y ont établi,
10 l'a rendue une terre des plus considérables où l'on puisse aller. . . . Comme on ne parloit plus à Paris que de Portraits, et que tous les bons esprits étoient curieux d'en avoir ou d'en savoir faire, nous étions ravis d'aller au lieu où habitoient les
15 meilleurs maîtres de cet art, et d'où l'on croyoit qu'en venoit l'origine. . . .

Ce que les hommes faisoient en ceci, étoit encore fait plus librement par les femmes. Il y avoit quantité des femmes peintres, dont quelques-unes ne l'étoient guère que pour elles-mêmes, parce qu'elles sembloient mépriser de faire le portrait d'autres personnes, ne croyant pas qu'il y eût de la beauté, de la vertu, et de la perfection autre part qu'en elles. Mais elles cachotent ce sentiment par une fausse humilité, disant qu'elles n'avoient pas l'esprit assez bon pour découvrir les qualités des autres gens, et que c'étoit tout ce qu'elles pouvoient faire de se connoître elles-mêmes. Toutefois, si elles se connoissoient, elles se déguisoient donc beaucoup, et pour se peindre elles prenoient une autre forme que la leur. Il y en avoit aussi qui, pour faire leur portrait, prenoient des masques des plus fins, et de ceux qui imitoient mieux le naturel, ou bien elles se fardoient de sorte que c'étoit elles-mêmes, et si ce n'étoit plus elles-mêmes. A les voir, on les eût prises pour des poupées de cire, ou pour ces figures d'horloges qui sont de bois ou d'ivoire, dont les yeux ont du mouvement par le moyen des ressorts, sans que leur front et leurs joues fassent aucun pli ; comme elles leur étoient pareilles, cela

donnoit assez à connoître qu'elles étoient contre-faites. Quelques-unes de ces dames voulant se peindre peignoient quelquefois le visage de quelque belle du siècle, ou bien elles faisoient un portrait des beautés de plusieurs beautés ensemble, pour peindre la leur, et puis elles disoient galamment, que cela leur devoit ressembler autant que la Junon de la ville d'Agrigente ressembloit à Junon même, après que Zeuxis eut choisi plusieurs filles de la ville pour tirer d'elles ce qu'elles avoient de plus beau, et en faire le portrait de cette déesse. De quelque façon qu'elles eussent fait leur portrait, elles croyoient qu'il suffisoit d'écrire leur nom au-dessus, pour faire croire que ce l'étoit ; que personne n'en pourroit douter, et que principalement ceux qui ne les avoient pas beaucoup vues, les tiendroient pour telles qu'elles se représentoient, et qu'enfin c'étoit toujours leur portrait, puisqu'il avoit été fait à dessein que ce le fût. On m'apprit qu'il n'y avoit que les femmes vaines et évaporées qui se gouvernoient de cette sorte, et celles qui avoient tant d'ambition, qu'elles vouloient acquérir de la réputation justement, ou à faux titre, il ne leur importoit comment : elles ne se

soucioient pas d'être laides en effet, pourvu que dans le monde elles eussent la réputation d'être belles.

Celles qui étoient plus sages, se gouvernoient
5 d'autre sorte. Si elles reconnoissoient qu'elles
étoient laides à faire peur, il ne leur prenoit jamais
envie de faire faire leur portrait par quelqu'un, ni
de se peindre elles-mêmes. Elles faisoient plutôt
le portrait des autres ; mais si elles avoient seule-
10 ment quelque petite difformité, et que cela ne les
empêchât pas d'avoir la curiosité de se peindre,
elles tâchoient de déguiser tout adroitement. Cela
leur étoit permis, et l'on n'y trouvoit rien qui ne
fût dans la bienséance ; parce que ceux qui avoient
15 fait les lois de Portraiture avoient considéré qu'il
n'y avoit point de beauté si excellente, qu'elle n'eût
quelque petit défaut, et que cela servoit de lustre à
ce qui paroissoit de plus beau dans les autres
parties du visage ; que c'étoit comme les mouches,
20 qui, par leur noirceur, relevoient l'éclat du teint, et
en faisoient paroître davantage la blancheur.
Celles qui étoient belles sans aucune contradiction
n'avoient pas besoin d'emprunter quelque chose
des autres, et d'imiter ce qu'elles avoient de plus

rare, elles se considéroient seulement elles-mêmes, ayant toujours de grands miroirs devant elles, où elles prenoient le modèle de ce qu'elles vouloient représenter sur la toile ou sur le papier. Elles se
5 faisoient alors belles comme elles étoient effectivement ; et parce qu'elles étoient assurées de l'approbation publique, aussi bien que de la leur, et de celle de leurs amis particuliers, elles ne faisoient point difficulté de s'attribuer quelquefois de petites
10 défauts qu'on savoit bien qu'elles n'avoient pas, ou qui étoient fort peu de chose ; et cela n'étoit qu'à dessein qu'on crût qu'elles ne se vouloient point flatter. L'écriture suivait la Portraiture : la peinture de l'esprit observait pour elle les mêmes
15 règles que celle du corps. Les plus adroites avoient même trouvé un moyen pour faire que leurs qualités les plus aimables fussent connues de tout le monde avec un fort bon succès, et sans qu'elles eussent aucune appréhension de changement ou de
20 disgrâce, pour le présent ni pour l'avenir. Elles se montraient officieuses envers leurs bonnes amies pour faire leur portrait, et n'étoient point si sottes que de se piquer en ceci de gloire pour refuser de s'y occuper : car elles obligeoient ainsi celles qui

étoient les plus savantes à leur rendre le change, et par ce moyen il se trouvoit que leur portrait avoit cours dans le monde avec des traits les plus avantageux qu'elles pouvoient souhaiter, parce que
5 ces autres dames ne s'épargnoient pas à leur attribuer quantité de perfections ; de sorte qu'elles contentoient leur ambition sans se mettre au hasard d'être accusées de vanité ; au contraire, les unes et les autres n'acquéroient autre titre en tout ceci,
10 que celui de bonnes amies fort zélées, et qui étoient fort promptes à estimer et à admirer les bonnes qualités des personnes qu'elles aimoient.

On nous disoit encore que la passion des portraits avoit si bien gagné le cœur des personnes de
15 ce sexe dans toute l'Europe, et principalement dans la France, qu'il en venoit tous les jours plusieurs dans l'île de Portraiture pour s'y instruire, sans que les périls du voyage et le regret de quitter leur patrie les pussent toucher.

Charles Sorel, *La Description de l'Île de Portraiture et de la Ville de Portraits*, in *Voyages Imaginaires*, etc. Amsterdam, 1788, vol. XXVI., pp. 339, 364.

II.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY
ET LES FEMMES SAVANTES.

I.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY DÉCRITE
PAR ELLE-MÊME.

ELLE [Sapho] est donc fille d'un homme de
qualité appelé Scamandrogine qui étoit
d'un sang si noble qu'il n'y avoit point de famille
où l'on pût voir une plus longue suite d'aïeux, ni
5 une généalogie plus illustre ni moins douteuse.
De plus, Sapho a encore eu l'avantage que son
père et sa mère avoient tous deux beaucoup
d'esprit et beaucoup de vertu ; mais elle eut le mal-
heur de les perdre de si bonne heure qu'elle ne pût
10 recevoir d'eux que les premières inclinations au
bien, car elle n'avoit que six ans lorsqu'ils mou-
rurent. Il est vrai qu'ils la laissèrent sous la con-
duite d'une parente qu'elle avoit, appelée Cynegire,
qui avoit toutes les qualités nécessaires pour bien

élever une jeune personne, et ils la laissèrent avec un bien beaucoup au-dessous de son mérite. . . . Je ne m'arrêterai pourtant point à vous dire quelle fut son enfance, car elle fut si peu enfant qu'à douze
5 ans on commença de parler d'elle comme d'une personne dont la beauté, l'esprit et le jugement étoient déjà formés et donnoient de l'admiration à tout le monde ; mais je vous dirai seulement qu'on n'a jamais remarqué en qui que ce soit des inclina-
10 tions plus nobles, ni une facilité plus grande à apprendre tout ce qu'elle a voulu savoir.

Cependant, quoique Sapho ait été charmante dès le berceau, je ne veux vous faire la peinture de sa personne et de son esprit qu'en l'état où elle est
15 présentement, afin que vous la connoissiez mieux. Je vous dirai donc qu'encore que vous m'entendiez parler de Sapho comme de la plus merveilleuse et de la plus charmante personne de toute la Grèce, il ne faut pourtant pas vous imaginer que sa beauté
20 soit une de ces grandes beautés en qui l'envie même ne sauroit trouver aucun défaut, mais il faut néanmoins que vous compreniez qu'encore que la sienne ne soit pas de celles que je dis, elle est pourtant capable d'inspirer de plus grandes pas-

sions que les plus grandes beautés de la terre. Mais enfin, Madame, pour vous dépeindre l'admirable Sapho, il faut que je vous dise qu'encore qu'elle se dise petite, lorsqu'elle veut médire d'elle-même, elle est pourtant de taille médiocre, mais si noble et si bien faite qu'on ne peut y rien désirer. Pour le teint, elle ne l'a pas de la dernière blancheur ; il a toutefois un si bel éclat qu'on peut dire qu'elle l'a beau. Mais ce que Sapho a de souverainement agréable, c'est qu'elle a les yeux si beaux, si vifs, si amoureux et si pleins d'esprit, qu'on ne peut ni en soutenir l'éclat ni en détacher ses regards. En effet, ils brillent d'un feu si pénétrant et ils ont pourtant une douceur si passionnée que la vivacité et la langueur ne sont pas des choses incompatibles dans les beaux yeux de Sapho. Ce qui fait leur plus grand éclat, c'est que jamais il n'y a eu une opposition plus grande que celle du blanc et du noir de ses yeux. Cependant cette grande opposition n'y cause nulle rudesse, et il y a un certain esprit amoureux qui les adoucit d'une si charmante manière que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une personne dont les regards aient été plus redoutables. De plus, elle a des choses qui

ne se trouvent pas toujours ensemble, car elle a la physionomie fine et modeste, et elle ne laisse pas aussi d'avoir je ne sais quoi de grand et de relevé dans la mine. Sapho a, de plus, le visage ovale, la
5 bouche petite et incarnate, et les mains si admirables que ce sont en effet des mains à prendre des cœurs, ou, si on la veut considérer comme cette savante fille qui est si chèrement aimée des Muses, ce sont des mains dignes de cueillir les plus belles
10 fleurs du Parnasse.

Mais, Madame, ce n'est pas encore par ce que je viens de vous dire que Sapho est la plus aimable ; car les charmes de son esprit surpassent de beaucoup ceux de sa beauté. En
15 effet, elle l'a d'une si vaste étendue, qu'on peut dire que ce qu'elle ne comprend pas ne peut être compris de personne : et elle a une telle disposition à apprendre facilement tout ce qu'elle veut savoir que, sans que l'on ait presque jamais
20 ouï dire que Sapho ait rien appris, elle sait pourtant toutes choses. Premièrement, elle est née avec une inclination à faire des vers, qu'elle a si heureusement cultivée qu'elle en fait mieux que qui que ce soit, et elle a même inventé des mesures

particulières pour en faire qu'Hésiode et Homère ne connoissoient pas, et qui ont une telle approbation que cette sorte de vers portent le nom de celle qui les a inventés, et sont appelés saphiques. Elle
5 écrit aussi tout à fait bien en prose, et il y a un caractère si amoureux dans tous les ouvrages de cette admirable fille, qu'elle émeut et qu'elle attendrit le cœur de tous ceux qui lisent ce qu'elle écrit. En effet, je lui ai vu faire un jour une chanson
10 d'improvisite qui étoit mille fois plus touchante que la plus plaintive élégie ne sauroit être, et il y a un certain tour amoureux à tout ce qui part de son esprit que nulle autre qu'elle ne sauroit avoir. Elle exprime même si délicatement les sentiments
15 les plus difficiles à exprimer, et elle sait si bien faire l'anatomie d'un cœur amoureux, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle en sait décrire exactement toutes les jalousies, toutes les inquiétudes, toutes les impatiences, toutes les joies, tous les dé-
20 goûts, tous les murmures, tous les désespoirs, toutes les espérances, toutes les révoltes, et tous ces sentiments tumultueux qui ne sont jamais bien connus que de ceux qui les sentent ou qui les ont sentis. Au reste, Sapho ne connoît pas seulement tout ce

qui dépend de l'amour, car elle ne connoît pas moins bien tout ce qui appartient à la générosité. et elle sait enfin si parfaitement écrire et parler de toutes choses, qu'il n'est rien qui ne tombe sous sa
5 connoissance. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ce soit une science infuse, car Sapho a vu tout ce qui est digne de l'être, et elle s'est donné la peine de s'instruire de tout ce qui est digne de curiosité. Elle sait de plus jouer de la lyre et
10 chanter ; elle danse aussi de fort bonne grâce, et elle a même voulu savoir faire tous les ouvrages où les femmes qui n'ont pas l'esprit aussi élevé qu'elle, s'occupent quelquefois pour se divertir. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette personne, qui
15 sait tant de choses différentes, les sait sans faire la savante, sans en avoir aucun orgueil, et sans mépriser celles qui ne les savent pas. En effet, sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante qu'on ne lui entend jamais dire en une conversation générale que des choses qu'on peut croire
20 qu'une personne de grand esprit pourroit dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait. Ce n'est pas que les gens qui savent les choses ne connoissent bien que la nature toute seule ne pourroit lui avoir ou-

vert l'esprit au point qu'elle l'a, mais c'est qu'elle songe tellement à demeurer dans la bienséance de son sexe, qu'elle ne parle presque jamais que de ce que les dames doivent parler, et il faut être de ses
5 amis très particuliers pour qu'elle avoue seulement qu'elle ait appris quelque chose. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que Sapho affecte une ignorance grossière en sa conversation ; au contraire, elle sait si bien l'art de la rendre telle qu'elle veut,
10 qu'on ne sort jamais de chez elle sans y avoir ouï dire mille belles et agréables choses ; mais c'est qu'elle a une adresse dans l'esprit qui la rend maîtresse de celui des autres. Ainsi, on peut assurer qu'elle fait presque dire tout ce qu'elle veut aux
15 gens qui sont avec elle, quoiqu'ils pensent ne dire que ce qui leur plaît. Elle a un esprit d'accommodement admirable, et elle parle si également bien des choses sérieuses et des choses galantes et enjouées, qu'on ne peut comprendre qu'une même
20 personne puisse avoir des talents si opposés. Mais ce qu'il y a encore de plus digne de louanges en Sapho, c'est qu'il n'y a pas au monde une meilleure personne qu'elle, ni plus généreuse, ni moins intéressée, ni plus officieuse. De plus, elle est fidèle

dans ses amitiés, et elle a l'âme si tendre et le cœur si passionné, qu'on peut sans doute mettre la suprême félicité à être aimé de Sapho, car elle a un esprit si ingénieux à trouver de nouveaux moyens
5 d'obliger ceux qu'elle estime et de leur faire connaître son affection que, bien qu'il ne semble pas qu'elle fasse des choses fort extraordinaires, elle ne laisse pas toutefois de persuader à ceux qu'elle aime qu'elle les aime chèrement. Ce qu'elle a encore d'ad-
10 mirable, c'est qu'elle est incapable d'envie, et qu'elle rend justice au mérite avec tant de générosité qu'elle prend plus de plaisir à louer les autres qu'à être louée. Outre tout ce que je viens de dire, elle a encore une complaisance qui, sans avoir rien de
15 lâche, est infiniment commode et infiniment agréable ; et si elle refuse quelquefois quelque chose à ses amis, elle le fait avec tant de civilité et tant de douceur qu'elle les oblige même en les refusant. Jugez après cela de ce qu'elle peut faire lorsqu'elle
20 leur accorde son amitié et sa confiance. Voilà quelle est cette merveilleuse Sapho. . . .

Mais enfin, Madame, cette merveilleuse fille, étant telle que je viens de vous la dépeindre, fit un bruit si grand à Mitylène, malgré toute sa modestie et

5 tout le soin qu'elle apportoit à cacher ce qu'elle
savait, que la renommée porta bientôt son nom par
toute la Grèce, et l'y porta si glorieusement qu'on
peut assurer que jusqu'alors nulle personne de son
10 sexe n'avoit eu une si grande réputation. Les plus
grands hommes du monde demandoient de ses vers
avec empressement de toutes les parties de la
Grèce, et les conservoient avec autant de soin que
d'admiration. Elle en faisoit pourtant un si grand
15 mystère, elle les donnoit si difficilement et elle
témoignoit les estimer si peu, que cela augmentoit
encore sa gloire. De plus, on ne savoit quel
temps elle prenoit pour les faire, car elle voyoit ses
amies fort assidument, et on ne la voyoit presque
20 jamais ni lire ni écrire. Cependant elle prenoit le
temps de faire tout ce qui lui plaisoit ; et ses heures
étoient si bien réglées qu'elle avoit loisir d'être à
ses amis et à elle-même.

Mlle. de Scudéry, *Artamène
ou le Grand Cyrus*, vol. X., pp.
554, 557, 559, 566.

2.

LES ENNEMIS DE MADEMOISELLE DE
SCUDÉRY.

C'EST pendant toute cette cabale ignorante ou envieuse qui étoit opposée à la nôtre, parloit de nous d'une si plaisante manière que je ne m'en puis souvenir sans étonnement. Car ils se
5 figuroient qu'on ne parloit jamais chez Sapho que des règles de la poésie, que de questions curieuses et que de philosophie, et je ne sais même s'ils ne disoient point qu'on y enseignoit la magie. Il est vrai que ces ennemis déclarés du bon sens et de la
10 vertu étoient d'étranges gens ; car, après les avoir un jour repassés les uns après les autres, je trouvai que les plus raisonnables de tous ceux qui fuyoient Sapho et ses amies étoient de ces jeunes gens gais et étourdis qui se vantent de ne savoir pas lire, et
15 qui font vanité d'une espèce d'ignorance guerrière qui leur donne l'audace de juger de ce qu'ils ne connoissent pas, et qui leur persuade que les gens qui ont de l'esprit ne disent que des choses qu'ils n'entendent point ; de sorte que, sans se donner
20 seulement la peine de savoir par eux-mêmes com-

ment parlent ces personnes qu'ils fuient avec tant de soin ils en font des contes extravagants qui les rendent eux-mêmes ridicules à ceux qui sont dans le bon sens. Mais, outre ces sortes d'hommes qui

5 ne sont capables que d'un enjouement évaporé et inquiet qui les mène continuellement de visite en visite, sans savoir ce qu'ils y cherchent ni ce qu'ils y veulent faire, il y avoit encore des femmes, que je mets en même rang, qui fuyoient Sapho et ses

10 amis et en faisoient des railleries à leur mode. Il est vrai que c'étoient de ces femmes qui pensent qu'elles ne doivent jamais rien savoir, sinon qu'elles sont belles, et qu'elles ne doivent jamais rien apprendre qu'à bien se coiffer ; de ces femmes, dis-je,

15 qui ne peuvent jamais parler que d'habillements, et qui font consister toute la galanterie à bien manger les collations que leurs galants leur donnent, et à les manger même en ne se disant que des sottises et en se plaignant bien plus aigrement, si

20 on ne les traite pas assez magnifiquement, que si on leur avoit manqué de respect en une chose plus importante. Il y avoit aussi d'une autre espèce de femmes qui, pensant que la vertu scrupuleuse vouloit qu'une dame ne sût rien faire autre chose que

d'être femme de son mari, mère de ses enfants et maîtresse de sa famille et de ses esclaves, trouvoient que Sapho et ses amies donnoient trop de temps à la conversation et qu'elles s'amusoient à
5 parler de trop de choses qui n'étoient pas d'une nécessité absolue. Il y avoit aussi quelques-uns de ces hommes qui ne regardent les femmes que comme les premières esclaves de leurs maisons, qui défendoient à leurs filles de lire jamais d'autres
10 livres que ceux qui leur servoient à prier les dieux, et qui ne vouloient pas qu'elles chantassent des chansons de Sapho. Et il y avoit enfin encore et des hommes et des femmes qui nous fuyoient, qu'on pouvoit sans injustice confondre parmi le
15 peuple le plus grossier, quoiqu'il y eût des personnes de qualité. Ce n'est pas qu'il n'y eût aussi quelques gens d'esprit, préoccupés d'une fausse imagination, qui avoient quelque disposition à croire que la société où nous vivions étoit presque
20 telle que tant de sottes gens la disoient, et qui, sans s'éclaircir, demeuroient dans cette erreur sans s'en désabuser.

Mlle. de Scudéry, *Artamène ou le Grand Cyrus*, vol. X., p. 584.

3.

LES IMITATRICES DE MADEMOISELLE
DE SCUDÉRY.

IL est vrai qu'une des choses qui servoit à leur persuader qu'en effet il étoit dangereux aux femmes de vouloir mettre leur esprit au-dessus des rubans, des boucles et de toutes les bagatelles de la parure des dames, fut une chose qui arriva, qui étoit sans doute assez étrange. Car imaginez-vous, Madame, qu'il y a une femme à Mitylène qui, ayant vu Sapho dans le commencement de sa vie, parce qu'elle étoit dans son voisinage, se mit en fantaisie de l'imiter, et elle crut en effet l'avoir si bien imitée que, changeant de maison, elle prétendit être la Sapho de son quartier. Mais, à vous dire la vérité, elle l'imita si mal que je ne crois pas qu'il y ait jamais rien eu de si opposé que ces deux personnes. Je pense que vous vous souvenez bien que je vous ai dit qu'encore que Sapho sache presque tout ce qu'on peut savoir, elle ne fait pourtant point la savante, et que sa conversation est naturelle, galante et commode. Mais pour celle de cette dame, qui s'appelle Damophile, il n'en est pas de même quoi-

qu'elle ait prétendu imiter Sapho. Cependant pour vous la dépeindre, et pour vous faire voir l'opposition de ces deux personnes, il faut que je vous dise que Damophile s'étant mis dans la tête d'imiter Sapho, n'entreprit pas de l'imiter en détail, mais
5 seulement d'être savante comme elle, et croyant même avoir trouvé un grand secret pour acquérir encore plus de réputation qu'elle n'en avoit, elle fit tout ce que l'autre ne faisoit pas. Premièrement,
10 elle avoit toujours cinq ou six maîtres, dont le moins savant lui enseignoit, je crois, l'astrologie ; elle écrivoit continuellement à des hommes qui faisoient profession de science ; elle ne pouvoit se résoudre à parler à des gens qui ne sussent rien.
15 On voyoit toujours sur sa table quinze ou vingt livres, dont elle tenoit toujours quelqu'un quand on arrivoit dans sa chambre et qu'elle y étoit seule, et je suis assuré qu'on pouvoit dire sans mensonge qu'on voyoit plus de livres dans son cabinet qu'elle
20 n'en avoit lu, et qu'on en voyoit bien moins chez Sapho qu'elle n'en lisoit. De plus, Damophile ne disoit que de grands mots, qu'elle prononçoit d'un ton grave et impérieux, quoiqu'elle ne dît que de petites choses ; et Sapho, au contraire, ne se ser-

voit que de paroles ordinaires pour en dire d'admirables. Au reste, Damophile, ne croyant pas que le savoir pût compatir avec les affaires de sa famille, ne se mêloit d'aucuns soins domestiques :
5 mais pour Sapho, elle se donnoit la peine de s'informer de tout ce qui étoit nécessaire pour savoir commander à propos jusques aux moindres choses. De plus, Damophile, non-seulement parle en style de livre, mais elle parle même toujours de livres,
10 et ne fait non plus de difficulté de citer les auteurs les plus inconnus, en une conversation ordinaire, que si elle enseignoit publiquement dans quelque académie célèbre. Mais ce qu'il y a eu de plus rare en la vie de cette personne, est qu'elle a été
15 soupçonnée d'avoir promis à un homme, à qui sa beauté avoit donné quelques sentiments tendres, de l'écouter favorablement, quoiqu'il fût très-désagréable, à condition qu'il feroit des vers qu'elle diroit qu'elle auroit faits, afin de ressembler mieux à
20 Sapho. Jugez après cela si la passion de passer pour savante peut faire faire de plus bizarres choses que celle-là. Ce qui rend encore Damophile fort ennuyeuse, est qu'elle cherche même avec un soin étrange à faire connoître tout ce

qu'elle sait, ou tout ce qu'elle croit savoir, dès la première fois qu'on la voit ; et il y a enfin tant de choses fâcheuses, incommodes et désagréables en Damophile, qu'on peut assurer que, comme il n'y a
5 rien de plus aimable ni de plus charmant qu'une femme qui s'est donné la peine d'orner son esprit de mille agréables connoissances, quand elle en sait bien user, il n'y a rien aussi de si ridicule et de si ennuyeux qu'une femme sottement savante.
10 Damophile étant donc telle que je vous la dépeins, étoit cause que ces sortes de gens qui ne voyoient ni Sapho, ni ses amies, s'imaginoient que notre conversation étoit telle que celle de Damophile, qu'ils disoient avoir imité Sapho ; de sorte qu'ils en
15 disoient mille bizarres choses, dont nous nous divertissions quand on nous les racontoit, nous estimant bien heureux de ce que l'opinion que ces sortes de gens avoient de notre société, les empêchoit de nous importuner, et de la venir troubler par
20 leur présence. . . .

Il faut que vous sachiez qu'il y eut à Mitylène un concert admirable, que toute la ville alla entendre un jour chez une femme de qualité, où Sapho et toute sa troupe furent comme les autres dames ;

mais comme c'étoit une de ces assemblées sans choix, où la porte est ouverte à tout le monde, et où l'on voit quelquefois cent personnes qu'on ne voudroit jamais voir, et où l'on voit aussi tout ce
5 que l'on connoît de gens fâcheux et incommodes, le hasard voulut que Sapho fût assise auprès de Damophile, de sorte qu'elle fut contrainte, en attendant que le concert commençât, de faire conversation avec elle et avec ceux qui l'envi-
10 ronnoient. Si bien que, comme Damophile n'alloit jamais sans qu'elle eût avec elle deux ou trois de ces demi-savants, qui font plus les habiles que ceux qui le sont effectivement, Sapho se trouva terriblement embarrassée ; car elle ne crai-
15 gnoit rien davantage que ces sortes de gens ; et certes, ce n'étoit pas sans raison qu'elle les craignoit, principalement ce jour-là. En effet, à peine fut-elle assise, qu'un de ces amis de Damophile se mit à lui faire une question sur la grammaire, où
20 Sapho répondit négligemment en tournant la tête de l'autre côté, que, n'ayant appris à parler que par l'usage seulement, elle ne pouvoit lui répondre. Mais dès qu'elle eut dit cela, Damophile lui dit à demi-voix, avec une suffisance insupportable,

qu'elle vouloit la consulter sur un doute qu'elle avoit touchant un vers d'Hésiode, qu'elle n'entendoit pas. Je vous jure, répliqua Sapho en souriant, que vous ferez bien de consulter quelque
5 autre ; car pour moi, qui ne consulte jamais que mon miroir, pour savoir ce qui me sied le moins mal, je ne suis pas propre à être consultée sur des questions difficiles. Comme elle achevoit ces paroles, un de ces hommes de qualité qui pensent
10 que, dès qu'une personne se mêle d'écrire, il ne faut lui parler que de livres, vint de l'autre bout de la salle, fort empressé, lui demander si elle n'avoit point fait quelqu'une des chansons qu'on alloit chanter. Je vous assure, lui répondit-elle en rou-
15 gissant de dépit, que je n'ai rien fait aujourd'hui que m'ennuyer ; car j'ai une telle impatience que le concert commence, ajouta-t-elle en se reprenant, que je ne souhaitai jamais rien avec plus d'ardeur. Pour moi, lui dit alors un de ces amis de Damo-
20 phile, j'aimerois bien mieux que vous voulussiez nous réciter quelque belle épigramme, que d'entendre la musique. Comme Sapho étoit prête de répondre à celui-là avec assez de chagrin, il en vint un autre avec des tablettes à la main, qui la

pria de vouloir bien lire une élogie qu'il lui bailla, et de lui en dire son avis ; de sorte que, comme elle aimoit encore mieux lire les vers des autres que de souffrir qu'on lui parlât des siens d'une si
5 bizarre manière, elle se mit à lire bas, ou du moins à faire semblant de lire ; car elle avoit tant de dépit d'être si mal placée, qu'elle n'eût pas bien jugé des vers qu'on lui montrait, si elle l'eût entrepris. Mais, ce qui fit encore sa plus grande distraction,
10 fut que, pendant qu'elle avoit les yeux attachés sur ces vers, elle entendit et des hommes et des femmes derrière elle qui parloient de son esprit, de ses vers et de son savoir, la montrant à d'autres, et disant chacun ce qu'ils en pensoient, selon leur fantaisie.
15 En effet, les uns disoient qu'elle n'avoit point la mine d'être si savante ; les autres, au contraire, trouvoient qu'on voyoit bien à ses yeux qu'elle en savoit encore plus qu'on n'en disoit. Il y eut même un homme qui dit qu'il n'eût pas voulu que sa femme
20 en eût su autant qu'elle ; et il y eut une femme qui souhaita d'en avoir seulement la moitié ; si bien que chacun, suivant son inclination, la loua ou la blâma, pendant qu'elle faisoit semblant de lire bien attentivement. Cependant, Damophile

s'entretenoit avec ces deux ou trois demi-savants qui étoient auprès d'elle, et leur disoit de si grandes paroles qui ne vouloient rien dire, qu'à la fin, voulant avoir le plaisir d'ouïr parler quelque temps en-
5 semble deux personnes aussi opposées que Sapho et Damophile, j'obligeai la première, malgré qu'elle en eût, à rendre l'élégie à celui qui la lui avoit baillée, afin de la forcer d'être de cette conversation. Sapho, étant bien aise de me voir auprès
10 d'elle, parce qu'elle espéroit qu'elle ne parleroit plus qu'à moi, rendit cette élégie à celui qui l'avoit faite, à qui elle dit qu'elle ne s'y connoissoit pas assez bien pour oser le louer. Après quoi, se tournant de mon côté, eh bien, Démocède, me dit-elle
15 à demi-bas, ne suis-je pas bien malheureuse de m'être trouvée si près de Damophile et de ses amis? Mais du moins, ajouta-t-elle, ai-je une grande consolation que vous soyez venu à mon secours. Non, non, Madame, lui dis-je en riant, ce
20 n'est pas ce qui m'amène présentement ici; car, selon moi, il importe à votre gloire que vous parliez, afin qu'on sache que vous ne parlez pas comme Damophile. En effet, après cela je me mêlai dans la conversation de Damophile et de ceux à qui

elle parloit, adressant toujours la parole à Sapho, quelque dépit qu'elle en eût. Cependant, comme parmi les hommes qui étoient auprès de Damophile, il y en avoit un qui parloit effectivement
5 assez bien des choses qu'il savoit, il se mit à parler de l'harmonie et ensuite de la nature de l'amour, avec beaucoup d'éloquence ; mais ce qu'il y eut d'admirable, fut de voir la différence de Sapho et de Damophile ; car la dernière ne cessoit d'inter-
10 rompre celui qui parloit, ou pour lui faire des objections embrouillées, ou pour lui dire de nouvelles raisons qu'elle n'entendoit pas, et qui ne pouvoient être entendues. Elle ne laissoit pourtant pas de dire toutes ces choses d'un ton suffisant, et avec un
15 air de visage qui faisoit voir la satisfaction qu'elle avoit d'elle ; quoique l'on connût clairement que la moitié du temps elle n'entendoit point du tout ce qu'elle disoit. Pour Sapho, elle ne parloit que lorsque la bienséance vouloit absolument qu'elle
20 répondît à ce que cet homme lui demandoit ; mais, quoiqu'elle dît toujours qu'elle n'entendoit rien aux choses dont il parloit, elle le disoit comme une personne qui les entendoit mieux que celui qui se mêloit de les vouloir enseigner ; et toute sa

modestie et tout son chagrin ne pouvoient empêcher qu'on ne connût, malgré la simplicité de ses paroles, qu'elle savoit tout et que Damophile ne savoit rien.

Mlle. de Scudéry, *Artamène
ou le Grand Cyrus*, vol. X.,
pp. 588, 601.

4.

LES ENNUIS D'UNE SAVANTE.

5 PUISQU'IL vous le faut dire, reprit elle
[Sapho], je suis si lasse d'être bel esprit et
de passer pour savante qu'en l'humeur où je me
trouve aujourd'hui, je mets la suprême félicité à ne
savoir ni lire ni écrire ni parler, et si c'étoit une
10 chose possible que de pouvoir oublier à lire, à
écrire et à parler, je vous proteste que je commen-
cerois de me taire tout à l'heure, pour ne parler de
ma vie, tant je suis rebutée de la sottise du monde,
et de la persécution inséparablement attachée à
15 celles qui, comme moi, ont le malheur d'avoir la
réputation de savoir quelque autre chose que faire
des boucles et choisir des rubans. Sapho dit cela
avec un chagrin si aimable et d'un air si spirituel,

que cette agréable colère augmenta l'amour ou l'amitié qu'on avoit pour elle dans l'âme de tous ceux qui l'entendirent. Mais encore, lui dit Cydnon, dites-nous précisément ce qui vous est arrivé.

- 5 Mais comment est-il possible, répliqua-t-elle, que vous m'ayez pu voir auprès de Damophile, environnée de tous ces savants qui la suivent toujours, sans me plaindre, et sans songer que je passois fort mal mon temps ? Si vous eussiez été du côté
10 où j'étois, répliqua Phylire en souriant, vous n'eussiez pas été importunée par des dames trop savantes. Je vous assure, répliqua-t-elle, que je ne sais où je ne l'eusse pas été aujourd'hui ; car vous aviez à l'entour de vous quatre ou cinq femmes qui font
15 une profession si ouverte de haïr toutes les personnes qui ont de l'esprit, et qui affectent une ignorance si grossière, qu'elles m'auroient encore dit quelque chose qui m'auroit déplu, ou qui m'auroit ennuyée. Du moins, reprit Nicanor, si vous eus-
20 siez été où j'étois, vous eussiez trouvé plus de complaisance ; car comme il n'y avoit que des hommes à l'entour de moi, vous n'eussiez pu manquer d'en être louée. Je l'aurois sans doute été, répliqua-t-elle, car on s'est mis dans la fantaisie qu'il me faut

toujours louer ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que je ne l'aurois pas été à ma mode ; car enfin, Nicamor, la plus grande partie des gens de votre condition savent si peu ce qu'il faut dire à une personne
5 comme moi, que la moitié du temps ils me mettent en colère, lorsqu'ils pensent m'obliger ; et, à la réserve de ceux qui sont ici présentement, je ne sache presque personne qui ne m'ait dit quelque chose qui m'ait déplu. Encore ne sais-je, ajouta-
10 t-elle, s'il n'y a point quelqu'un ici qui m'ait fâchée quelquefois ; du moins sais-je bien que j'ai sujet de me plaindre de ce que vous n'apprenez pas à tous les gens que vous voyez, de quelle manière je veux qu'on me traite. Pour Alcée, ajouta-t-elle, je
15 suis assurée qu'il entre mieux dans mes sentiments que tout le reste de la compagnie. Il est vrai, dit-il en riant, que le métier de bel esprit, dont on dit que je me mêle, est assez incommode. Mais encore, dit Phylire, quelle incommodité peut-il avoir
20 et quel mal peut faire à Sapho cette grande réputation qu'elle a par tout le monde ? En effet ne doit-elle pas avoir bien de la joie de penser que tout ce qu'il y a de gens d'esprit à Athènes, à Corinthe, à Lacédémone, à Thèbes, à Argos, à

Delphes et par toute la Grèce, ne parle d'elle qu'avec admiration ? Pour tous les gens qui ne me connoissent point, répliqua Sapho, j'en suis fort contente ; mais pour la plus grande partie de ceux
5 que je vois, je n'en suis pas si satisfaite ; et si vous voulez que je vous fasse toutes mes plaintes, je vous les ferai afin que Nicanor instruisse les gens de la cour comment il faut qu'ils vivent avec les gens d'esprit, que Phylire apprenne aux dames de
10 son quartier à vivre bien avec celles du nôtre, et qu'Amithone, Érinne, Athys et Cydnon ne m'accusent plus d'être bizarre dans mes plaintes et dans mes chagrins. C'est pourquoi, pour parler de la chose en général, je vous dirai encore une fois qu'il
15 n'y a rien de plus incommode que d'être bel esprit, ou d'être traité comme l'étant, quand on a le cœur noble et qu'on a quelque naissance. Car enfin, je pose pour fondement indubitable que, dès qu'on se tire de la multitude par les lumières de son
20 esprit et qu'on acquiert la réputation d'en avoir plus qu'un autre, et d'écrire assez bien en vers ou en prose pour pouvoir faire des livres, on perd la moitié de sa noblesse, si l'on en a, et on n'est point ce qu'est un autre de la même maison et du même

sang, qui ne se mêlera pas d'écrire. En effet, on vous traite tout autrement, et l'on diroit que vous n'êtes plus destiné qu'à divertir les autres, et qu'il y a une loi qui vous oblige à écrire toujours des choses
5 de plus en plus belles, et que, dès que vous n'en voulez plus écrire, on ne vous doit plus regarder. Si vous êtes riche, on a bien de la peine à le croire ; si vous ne l'êtes pas, c'est la dernière infortune ; et, pauvre pour pauvre, on est traité bien plus
10 doucement quand on n'est point bel esprit que quand on l'est. Je vois pourtant, répliqua Nicanor, que tous les hommes de la cour caressent fort tous ceux qui se mêlent d'écrire. Je vous assure, répliqua Sapho, qu'ils les caressent d'une étrange ma-
15 nière ; car presque tous les jeunes gens de la cour traitent ceux qui se mêlent d'écrire comme ils traitent des artisans. En effet ils pensent leur avoir rendu tout ce qu'ils doivent à leur mérite, quand ils leur ont loué en passant, et bien souvent
20 mal à propos, quelque chose qu'ils ont écrit, ou qu'ils leur ont demandé ce qu'ils font, quel ouvrage ils ont entrepris, s'il sera bientôt fait, et s'il ne sera point trop court ; car c'est ce qu'ils savent de plus fin que de dire toujours que ce

qu'on leur montre n'est pas assez long. Cependant il y a sans doute une grande distinction à faire entre ceux qui écrivent ; car il y a assurément des gens dont il ne faut voir que les ouvrages, mais il y
5 en a d'autres aussi dont la personne doit encore être préférée à leurs écrits. Cependant ces gens, qu'on appelle les gens du monde, les confondent avec les autres, et ne leur parlent point comme ils parlent à ceux qui ne se mêlent point d'écrire,
10 quoique peut-être ils en soient plus dignes. Je consens donc que ces savants qui ne sont point du tout propres à la conversation ordinaire, n'y soient point admis, quoique je veuille qu'on les respecte, ou qu'on les excuse, s'ils ont effectivement du
15 mérite. Mais pour ceux qui savent parler aussi agréablement qu'ils savent écrire, je veux qu'on leur parle d'ordinaire comme s'ils n'écrivoient pas, et qu'on ne les accable pas de demandes continuelles de leurs ouvrages. Je sais bien qu'il y a de
20 ces gens-là qui en importunent les autres, et qui ne cessent de persécuter ceux avec qui ils sont, des productions de leur esprit ; mais à dire la vérité, je ne sais quel est le plus importuné, ou de celui qui trouve un de ces auteurs qui accablent ceux

qu'ils voient de récits continuels, ou de celui qui se mêle d'écrire et qui trouve de ces gens de qualité qui ne lui parlent jamais d'autre chose que de ce qu'il écrit, principalement lorsqu'il a quelque
5 naissance et qu'il a le cœur bien placé. Pour moi, j'avoue qu'on ne me sauroit faire un plus grand dépit que de me venir parler hors de propos de vers que je fais quelquefois pour me divertir. Mais encore faut-il être équitable, dit Amithone ; car le
10 moyen de ne louer jamais ce que vous écrivez ? Mais le moyen que j'endure éternellement, reprit Sapho, que l'un me vienne demander si je fais une élegie, l'autre, si j'ai fait une chanson, un autre encore, si c'est moi qui ai fait une épigramme, et le
15 moyen enfin d'endurer qu'on ne me parle point comme on parle aux autres, moi qui ne veux être que comme les autres sont, et qui ne puis souffrir qu'on m'en distingue d'une si bizarre manière ? Cependant, on ne me dit jamais rien comme on le
20 dit à tout le reste du monde ; car si on me fait excuse de ce qu'on ne m'est pas venu voir, on me dit qu'on a eu peur d'interrompre mes occupations. Si on m'accuse de rêver, on me dit que c'est sans doute que je ne suis jamais mieux que lorsque je

suis seule avec moi-même : si je dis seulement que j'ai mal à la tête, je trouve toujours quelqu'un qui aime assez les choses communes pour me dire que c'est la maladie des beaux esprits ; et mon médecin
5 même, quand je me plains de quelque légère incommodité, me dit que le même tempérament qui fait mon bel esprit fait mes maux. Enfin, je suis si importunée de vers, de savoir et de bel esprit, que je regarde la stupidité et l'ignorance comme le sou-
10 verain bien. . . . Je vois des hommes et des femmes qui me parlent quelquefois, qui sont dans un embarras étrange, parce qu'ils se sont mis dans la fantaisie qu'il ne me faut pas dire ce qu'on dit aux autres gens. J'ai beau leur parler de la beauté de
15 la saison, des nouvelles qui courent et de toutes les choses qui font la conversation ordinaire, ils en reviennent toujours à leur point ; et ils sont si persuadés que je me contrains pour leur parler ainsi, qu'ils se contraignent pour me parler d'autres choses
20 qui m'accablent tellement que je voudrois n'être plus Sapho quand cette aventure m'arrive. Car enfin je le dis comme si vous pouviez voir mon cœur, on ne me sauroit faire un plus sensible dépit que de me traiter en fille savante. C'est pourquoi je

conjure toute la compagnie de m'empêcher de recevoir cette persécution, en disant plutôt à toute la terre, que je ne suis point ce qu'on me dit, que c'est Alcée qui fait les vers qu'on m'attribue, et que je
5 n'ai rien digne d'être estimé ; afin qu'après cela on me laisse en repos, sans me chercher ni sans me fuir ; car je vous avoue que je n'aime guère ni qu'on me cherche ni qu'on me fuie comme savante.

Mlle. de Scudéry, *Artamène
ou le Grand Cyrus*, vol X., pp.
612, 622, 624.

5.

LES VRAIES SAVANTES.

10 **E**N effet a peine vit-elle [Sapho] l'entrer dans sa chambre qu'elle fut au-devant de lui de la meilleure grâce du monde, . . . et le regardant avec un visage souriant : Vous m'avez tellement louée de ne dire point de grandes choses, que je n'ose presque vous faire un grand remerciement
15 de l'obligation que je vous ai, de peur que, contre ma coutume, il ne m'échappe quelque-une de ces grandes paroles qui pourroient m'acquérir l'estime de Thémistogène et me feroient perdre la vôtre.

. . . Quand vous me connoîtrez bien, répliqua Sapho, vous verrez que je ne suis pas si jalouse de ma gloire, et que, tant qu'on ne dira pas que je manque de vertu et de bonté, je ne me mettrai
5 guère en peine de ce qu'on dira de moi. Après cela, Sapho ayant fait asseoir Phaon, la conversation fut tout à fait divertissante ; car, non-seulement ses amies particulières étoient chez elle, mais Phylire, Nicanor, Alcée et moi y étions aussi : joint
10 que la querelle de Phaon et de Thémistogène la tourna d'un côté qui fit dire mille belles et agréables choses à Sapho. En effet, après avoir bien parlé de l'erreur de Thémistogène, qui croyoit qu'on ne pouvoit rien savoir si on ne parloit continuelle-
15 ment de science, Phylire dit qu'encore que l'ignorance grossière fût un grand défaut, elle pensoit pourtant qu'il y avoit moins d'inconvénient que la plus grande partie des femmes fussent ignorantes que d'être savantes. Car, imaginez-vous, dit-elle,
20 quelle persécution ce seroit, s'il y avoit deux ou trois cents Damophiles à Mitylène. Mais imaginez-vous au contraire, répliqua précipitamment Phaon, quelle félicité il y auroit s'il y avoit seulement cinq ou six Saphos en toute la terre. . . . Eh !

de grâce, Phaon, reprit elle [Sapho] en rougissant, n'effacez point l'obligation que je vous ai par des louanges que je n'aime pas ; et souvenez-vous, s'il vous plaît, que je ne veux point passer pour
 5 savante ; car enfin, je suis fortement persuadée que si je sais quelque chose que toutes les femmes ne savent pas, je ne sais du moins rien que toutes les dames ne dussent savoir. En vérité, reprit Cydnon en riant, vous les engagez à bien des
 10 choses ; car, à parler sincèrement, vous en savez tant, que je ne sais comment vous pouvez faire pour les cacher, ni comment nous les pourrions apprendre. Je vous assure, répliqua Sapho, que j'en sais si peu que si toutes les femmes vouloient bien
 15 employer tout le temps qu'elles emploient à rien, elles en sauroient mille fois plus que moi. Ce que dit la belle Sapho est si bien dit, quoiqu'il ne soit pas positivement vrai pour ce qui la regarde, reprit Phaon, que je ne puis m'empêcher de l'en louer ;
 20 car il est certain qu'il y a lieu de reprocher presque à toutes les dames qu'elles perdent la plus précieuse chose du monde, en perdant beaucoup d'heures qu'elles pourroient plus agréablement employer qu'elles ne font. En mon particulier, dit Phylire,

je ne sais comment les dames pourroient trouver le loisir d'apprendre quelque chose quand elles le voudroient ; car, pour moi, je n'ai pas bien souvent celui d'aller au temple ; et j'ai une amie qui est
5 tous les jours habillée si tard, qu'elle ne peut jamais sortir que quand le soleil se couche. J'avois toujours cru, reprit Amithone, qu'il falloit que Sapho ne dormît point, pour avoir le temps de faire tout ce qu'elle fait, jusqu'à ce que j'aie eu fait un
10 voyage à la campagne avec elle ; mais depuis cela je m'en suis désabusée, étant certain qu'elle règle si bien toutes ses heures qu'elle a loisir de faire mille choses que je ne ferois point, car elle trouve le temps de dormir autant qu'il faut pour avoir le
15 teint reposé et les yeux tranquilles ; elle trouve celui de s'habiller aussi galamment qu'une autre ; elle trouve, dis-je, celui de lire, d'écrire, de rêver, de se promener, de donner ordre à ses affaires et de se donner à ses amies ; et tout cela sans être em-
20 pressée et sans embarras. Je voudrois bien, dit la belle Athis, qu'elle m'eût enseigné son secret, car, si je le savois, je pense que je me résoudrois à tâcher d'apprendre plus que je ne sais. Mais avant que de l'obliger à dire un si grand secret, répliqua

Érinne, je voudrais bien que toutes les personnes qui sont ici examinassent si, en effet, il seroit bien que les femmes en général sussent plus qu'elles ne savent. Ha ! pour cette question, reprit Sapho, je
5 pense qu'elle est aisée à résoudre, car enfin il faut que j'avoue (aujourd'hui que je ne suis plus en colère comme je l'étois il y a quelques jours) qu'encore que je sois ennemie déclarée de toutes les femmes qui font les savantes, je ne laisse pas
10 de trouver l'autre extrémité fort condamnable, et d'être souvent épouvantée de voir tant de femmes de qualité avec une ignorance si grossière que, selon moi, elles déshonorent notre sexe. En effet, ajouta-t-elle, la difficulté de savoir quelque chose
15 avec bienséance ne vient pas tant à une femme de ce qu'elle sait, que de ce que les autres ne savent pas, et c'est sans doute la singularité qui fait qu'il est très-difficile d'être comme les autres ne sont point, sans être exposée à être blâmée ; car, à
20 parler véritablement, je ne sache rien de plus injurieux à notre sexe que de dire qu'une femme n'est point obligée de rien apprendre. Mais si cela est, ajouta Sapho, je voudrais donc en même temps qu'on lui défendît de parler, et qu'on ne lui

apprît point à écrire ; car si elle doit écrire et parler, il faut qu'on lui permette toutes les choses qui peuvent lui éclairer l'esprit, lui former le jugement et lui apprendre à bien parler et à bien écrire.

- 5 Sérieusement, poursuivit-elle, y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes ? On ne veut pas qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout
- 10 ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ni occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur fait dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller
- 15 point d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis ? Et ce qu'il y a de rare est qu'une femme qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa
- 20 vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six ; et à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusques à la mort et de parler jusques à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout

qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite ; et vu la manière dont il y a des dames qui passent leur vie, on diroit qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et
5 du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et pour ne dire que des sottises ; et je suis assurée qu'il n'y a personne dans la compagnie qui n'en connoisse quelqu'une à qui ce que je dis
10 convient. En mon particulier, ajouta-t-elle, j'en sais une qui dort plus de douze heures tous les jours, qui en emploie trois ou quatre à s'habiller, ou pour mieux dire à ne s'habiller point, car plus de la moitié de ce temps-là se passe à ne rien faire
15 ou à défaire ce qui avoit déjà été fait. Ensuite elle en emploie encore bien deux ou trois à faire divers repas, et tout le reste à recevoir des gens à qui elle ne sait que dire, ou à aller chez d'autres qui ne savent de quoi l'entretenir ; jugez après cela
20 si la vie de cette personne n'est pas bien employée !
. . . Pour moi, dit Sapho, je suis persuadée, que la raison de ce peu de temps qu'ont toutes les femmes, est sans doute que rien n'occupe davantage qu'une longue oisiveté ; joint qu'elles se font presque

toutes de grandes affaires de fort petites choses, et qu'une boucle de leurs cheveux mal tournée leur emporte plus de temps à la mieux tourner que ne feroit une chose fort utile et fort agréable tout ensemble. Il ne faut pourtant pas qu'on s'imagine, ajouta-t-elle, que je veuille qu'une femme ne soit point propre, et qu'elle ne sache ni danser ni chanter ; car, au contraire, je veux qu'elle sache toutes les choses divertissantes ; mais, à dire la vérité, je voudrois qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps, et qu'entre être ignorante ou savante, on prît un chemin entre ces deux extrémités qui empêchât d'être incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse. Je vous assure, reprit Amithone, que ce chemin est bien difficile à trouver. Si quelqu'un le peut enseigner, répliqua Phaon, ce ne peut être que Sapho. En mon particulier, reprit Phylire, je lui serois fort obligée si elle me vouloit dire précisément ce qu'une femme doit savoir. Il seroit sans doute assez difficile, répliqua Sapho, de donner une règle générale de ce que vous demandez, car il y a une si grande diversité dans les esprits qu'il ne peut y avoir de loi universelle qui ne soit injuste. Mais

ce que je pose pour fondement est qu'encore que
 je voulusse que les femmes sussent plus de choses
 qu'elles n'en savent pour l'ordinaire, je ne veux
 pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent
 5 en savantes. Je veux donc bien qu'on puisse dire
 d'une personne de mon sexe, qu'elle sait cent
 choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit
 fort éclairé, qu'elle connoît finement les beaux
 ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste, et
 10 qu'elle sait le monde ; mais je ne veux pas qu'on
 puisse dire d'elle : c'est une femme savante, car ces
 deux caractères sont si différents qu'ils ne se res-
 semblent point. Ce n'est pas que celle qu'on n'ap-
 pellera point savante ne puisse savoir autant et plus
 15 de choses que celle à qui on donnera ce terrible
 nom, mais c'est qu'elle se sait mieux servir de son
 esprit, et qu'elle sait cacher adroitement ce que
 l'autre montre mal à propos. Ce que vous dites
 est si bien démêlé, reprit Nicanor, qu'il est aisé de
 20 comprendre cette différence. Mais à ce que je
 vois, dit alors Phylire, il y a donc des choses ou
 qu'il ne faut pas savoir, ou qu'il ne faut pas mon-
 trer, quand on les sait. Il est constamment vrai,
 répliqua Sapho, qu'il y a certaines sciences que les

femmes ne doivent jamais apprendre, et qu'il y en a d'autres qu'elles peuvent savoir, mais qu'elles ne doivent pourtant jamais avouer qu'elles sachent, quoiqu'elles puissent souffrir qu'on le devine.

- 5 Mais à quoi leur sert de savoir ce qu'elles n'oseroient montrer ? reprit Phylire. Il leur sert, répliqua Sapho, à entendre ce que de plus savants qu'elles disent, et à en parler même à propos, sans en parler pourtant comme les livres en parlent, mais seule-
10 ment comme si le simple sens naturel leur faisoit comprendre les choses dont il s'agit. Joint qu'il y a mille agréables connoissances, dont il n'est pas nécessaire de faire un si grand secret. En effet, on peut savoir quelques langues étrangères, on peut
15 avouer qu'on a lu Homère, Hésiode et les excellents ouvrages de l'illustre Aristée, sans faire trop la savante ; on peut même en dire son avis d'une manière si modeste et si peu affirmative que, sans choquer la bienséance de son sexe, on ne
20 laisse pas de faire voir qu'on a de l'esprit, de la connoissance et du jugement. On peut et on doit savoir tout ce qui peut servir à écrire juste, car, selon moi, c'est une erreur insupportable à toutes les femmes de vouloir bien parler et de vouloir mal

écrire, et le privilège qu'elles prétendent en avoir est si honteux à tout le sexe en général, si elles l'entendoient bien, qu'elles en devraient rougir. Il est vrai, dit Nicanor, que la plupart des dames
5 semblent écrire pour n'être pas entendues, tant il y a peu de liaison en leurs paroles, et tant leur orthographe est bizarre. Cependant, ajouta Sapho en riant, ces mêmes dames qui font si hardiment des fautes si grossières en écrivant, et qui perdent tout
10 leur esprit dès qu'elles commencent d'écrire, se moqueront des journées entières d'un pauvre étranger qui aura dit un mot pour un autre. Il y a toutefois bien plus de sujet de trouver étrange de voir une femme de beaucoup d'esprit faire mille fautes
15 en écrivant sa langue naturelle, que de voir un Scythe qui ne parlera pas bien grec. Hélas ! dit alors Phylire en riant, que j'ai de part à ce que vous dites ! Vous parlez pourtant si juste, repris-je, que je ne sais comment il est possible que vous
20 n'écriviez pas de même. Je veux croire, reprit Sapho, que Phylire écrit aussi bien qu'elle parle ; mais après tout, il est certain qu'il y a des femmes qui parlent bien, qui écrivent mal, et qui écrivent mal purement par leur faute. Mais encore vou-

drois-je savoir d'où cela vient, dit la belle Athys. Cela vient sans doute, répliqua Sapho, de ce que la plupart des femmes n'aiment point à lire, ou de ce qu'elles lisent sans aucune application et sans
5 faire même nulle réflexion sur ce qu'elles ont lu ; ainsi, quoiqu'elles aient lu mille et mille fois les mêmes paroles qu'elles écrivent, elles les écrivent pourtant tout de travers, et en mettant les lettres les unes pour les autres, elles font une confusion
10 qu'on ne sauroit débrouiller, à moins que d'y être fort accoutumé. Ce que vous dites est tellement vrai, reprit Érinne, que je fis hier une visite à une de mes amies qui est revenue de la campagne, à qui j'ai reporté toutes les lettres qu'elle m'a
15 écrites pendant qu'elle y étoit, afin qu'elle me les lût. Jugez donc, poursuivit Sapho, si j'ai tort de souhaiter que les femmes aiment à lire et qu'elles lisent avec quelque application. Cependant il s'en trouve qui ont naturellement beau-
20 coup d'esprit, qui ne lisent presque jamais ; et ce qu'il y a, selon moi, de plus étrange, c'est que ces femmes qui ont infiniment de l'esprit aiment mieux s'ennuyer quelquefois horriblement lorsqu'elles sont seules, que de s'accoutumer à lire et

à se faire une compagnie telle qu'elles la pourroient
souhaiter, en choisissant une lecture enjouée ou sé-
rieuse, selon leur humeur. Il est pourtant certain
que la lecture éclaire si fort l'esprit et forme si bien
5 le jugement, que la conversation toute seule ne
peut le faire aussitôt ni aussi parfaitement. En
effet, la conversation ne vous donne que les pre-
mières pensées de ceux qui vous parlent, qui sont
bien souvent des pensées tumultueuses, que ceux
10 mêmes qui les ont eues condamnent un quart
d'heure après ; mais la lecture vous donne le der-
nier effort de l'esprit de ceux qui ont fait les livres
que vous lisez ; de sorte que quand même on ne
lit simplement que pour son plaisir, il en demeure
15 toujours quelque chose dans l'esprit de la personne
qui lit, qui le pare et qui l'éclaire, et qui empêche
cette personne de tomber dans des ignorances
grossières, qui choquent terriblement tous ceux
qui n'en sont pas capables. . . . Ce que je vou-
20 drois principalement apprendre aux femmes, seroit
de ne parler point trop de ce qu'elles sauroient
bien, et de ne parler jamais de ce qu'elles ne
savent point du tout. Et à parler raisonnable-
ment, je voudrois qu'elles ne fussent ni fort sa-

vantes ni fort ignorantes, et qu'elles voulussent ménager un peu mieux les avantages que la nature leur a donnés. Je voudrois, dis-je, qu'elles eussent autant de soin de parer leur esprit que leur per-
5 sonne. Mais encore une fois, dit Phylire, où trouver le temps de lire et d'apprendre quelque chose ? Je ne demande pour cela, répliqua Sapho, que celui que les dames perdent à ne rien faire ou à faire des choses inutiles, et il y en aura de reste
10 pour en savoir assez pour avoir besoin d'en cacher. De plus, il ne faut pas qu'on s'imagine que je veuille que cette femme que j'introduis soit une liseuse éternelle qui ne parle jamais, au contraire, je veux qu'elle ne lise que pour apprendre à bien
15 parler ; et s'il étoit impossible de joindre la lecture à la conversation, je conseillerois encore plutôt la dernière que l'autre à une dame. Mais comme cela n'est nullement incompatible, et qu'il y a mille agréables connaissances qu'une femme peut
20 avoir sans sortir de la modestie de son sexe, pourvu qu'elle en use bien, je souhaiterois de tout mon cœur que toutes les femmes fussent moins paresseuses qu'elles ne le sont, et que j'eusse moi-même profité des conseils que je donne aux autres.

Mlle. de Scudéry, *Artamène ou le Grand Cyrus*, vol. X., pp. 664, 675.

6.

LA JOURNÉE DES MADRIGAUX.

LE Samedi donc alloit finir, et chacun commençoit à se retirer, plus ou moins content, suivant qu'il avoit eu plus ou moins de part à l'entretien de Sapho ; quand la secrette influence
5 des madrigaux qui commençoit à tomber avec le serein, conduisit la meilleure partie de l'assemblée chez la princesse Philoxène, qu'une légère indisposition avait retenue ce jour-là dans son palais. Le Chroniqueur qui ne donne guère ses regards et son
10 attention qu'aux beautés vivantes, ne vous décrira point icy bien au long tout ce qu'il ne vid luy mesme qu'à demy. La magnificence du palais, la richesse de ses emmeublemens, et les deux mer-
veilleuses statuës de la grande et de la petite Pan-
15 dore dont les fables disent que chacune des Déesses leur a fait un présent, et qu'elles ont esté habillées de la main des Graces. Ces choses pourtant et surtout les deux statuës que Philoxène, par une libéralité sans exemple, avoit déjà données à
20 Méliante, arrestèrent durant quelque temps cette belle troupe ; mais incontinent après, encore qu'il n'y eût là que des héros et des héroïnes de roman,

qui n'ont pas trop accoustumé de se chauffer, il est certain que tout le monde s'assit auprès du feu. Alors commença la plus agréable conversation qu'on sauroit s'imaginer ; car Philoxène et Télé-
5 mire faisoient, aussi bien qu'il estoit possible, l'honneur de leur maison ; et afin que tout le reste de la compagnie fût de belle humeur, Polyandre avoit oublié en entrant la négociation et les affaires d'Estat ; le berger Acante, des choses à la vérité de
10 moindre importance, mais qui ne luy touchoient pas moins au cœur ; Méliante, sa fièvre ; Trasile ses constantes amours et ses longs voyages ; et la divine Sapho, regardant le siècle, la cour, sa propre fortune, comme des choses au dessous d'elle, ne se
15 souvenoit pour estre contente, que de son esprit et de sa vertu. En cet estat, leurs ames estoient, sans doute, bien disposées pour recevoir les inspirations d'Apollon, qui marchant alors, comme elles font d'ordinaire, après la liberté et la joye, n'eurent
20 point de peine à s'en rendre maistresses. Toute la troupe s'en ressentit : tout le palais en fut remply et, s'il est vray ce qu'on en conte, la Poësie passant l'antichambre, les sales, et les garde-
robes mesme, descendit jusques aux offices ; un

escuyer, qui estoit bel esprit, ou qui avoit
volonté de l'estre, et qui avoit pris la nouvelle
maladie de la Cour, acheva un sonnet de bouts-
rimez sans suër que médiocrement ; et un grand
5 laquais fit pour le moins six douzaines de vers
burlesques. Mais nos héros et nos héroïnes ne
s'attachèrent qu'aux madrigaux ; jamais il n'en fut
tant fait ni si promptement. A peine celui-cy
venoit-il d'en prononcer un, que celui-là en sentoit
10 un autre qui luy fourmilloit dans la teste. Icy on
récitoit quatre vers, là on en escrivoit douze.
Tout s'y faisoit gayement et sans grimace. Per-
sonne n'en rongeoit ses ongles, et n'en perdoit le
rire ni le parler. Ce n'estoit que défis, que réponses,
15 que répliques, qu'attaques, que ripostes. La plume
passoit de main en main, et la main ne pouvoit
suffire à l'esprit. On fit des vers pour toutes les
dames présentes. J'en say mesme qui pensèrent à
Doralise quoyqu'absente et peut-estre avec un peu
20 plus d'amitié qu'elle n'en avoit pour eux. Ils se
contentèrent d'y penser pourtant, ne leur semblant
pas que les persécutions que la fortune luy faisoit
souffrir en ce temps-là peüssent entrer de bonne
grâce en madrigal.

Mais afin que je puisse vous raconter plus exactement ce qui se passa en cet assaut de réputation, et quel en fut le sujet, je me sens icy obligé, à la façon des historiens célèbres, de reprendre la
5 chose d'un peu plus haut.

Vous avez veû, s'il vous en souvient, en un autre endroit de ces Chroniques, qu'un samedi au soir, le généreux Théodamas en se retirant donna à Sapho je ne say quoy, enveloppé d'un papier bien
10 parfumé, à la charge qu'elle ne le regarderoit que quand il seroit party. Ce je ne say quoy, comme on le sçeut depuis, estoit un cachet de chrystal, gravé du chiffre de Sapho, et du sien, meslez ensemble. Sapho l'en remercia le lendemain par un
15 admirable madrigal. Ce madrigal attira une épître fort galante de Théodamas ; l'épître, un autre madrigal de Sapho, et ce madrigal un autre de Théodamas qui voulut avoir le dernier. Dès lors on commença à comprendre dans le monde qu'un
20 beau madrigal et un beau cachet de chrystal estoient deux choses qui ne rymoyent pas mal, et qui alloient encore mieux l'une avec l'autre. Or, depuis longtemps le sage Théodamas brûloit d'une amoureuse passion pour la belle et vertueuse

Philoxène ; mais d'une passion si discrète, qu'elle ne scandalisa personne ; de sorte que le fameux auteur du *Grand-Cyrus*, qui a eu d'ailleurs des mémoires si particuliers et si amples de toutes les autres intrigues du Monde, n'a trouvé rien à dire de celle-cy. Cherchant donc à plaire à sa princesse par toute sorte de soins, grands et petits, il s'avisa de lui envoyer un cachet de même matière que celui de Sapho, avec le madrigal suivant, la
10 conjurant, comme vous verrez, d'y répondre par un autre.

MADRIGAL DE THÉODAMAS.

A PHILOXÈNE.

Vous savez bien que les cachets
Sont les confidens des secrets,
Et puisqu' on dit partout que j'ay grand part aux vôtres
15 Je ne dois pas souffrir que d'autres
Vous donnent de quoy les garder ;
Recevez donc, sans marchander,
Le cachet que je vous envoie,
Et si vous voulez que je croye
20 Que voix du peuple est voix de Dieu,
Philoxène, donnez-moi lieu,
Par un madrigal favorable,
Écrit de vostre main aimable,

D'espérer qu'il n'est rien de secret et de doux,
Que légitimement je n'obtienne de vous.

Philoxène savoit faire des vers quand il lui
plaisoit ; mais en cette occasion, elle crut qu'il
5 estoit de la dignité d'une grande princesse, comme
elle, de ne répondre que par secrétaire. Elle vou-
lut employer Acante qui se rencontra le premier
sur ses pas ; il s'en deffendit quelque temps, disant
que le prince Agathyrse y seroit infiniment plus
10 propre, soit pour la satisfaction de la princesse,
soit pour celle de Théodamas. Enfin, pourtant,
après une longue contestation, il promit à Philo-
xène qu'il seroit son pis-aller et que si Agathyrse ne
vouloit pas faire de beaux vers pour elle, il essay-
15 eroit d'en faire de mauvais. Agathyrse fit le lende-
main le madrigal que vous allez voir, non pas pour
répondre à celui de Théodamas, mais tout au con-
traire, pour s'excuser d'y répondre.

MADRIGAL D'AGATHYRSE.

A PHILOXÈNE.

Le présent qu'on vous fait, aymable Philoxène,
20 Semble vous advertir de garder le secret,

Et vous devez, je croy, vous résoudre sans peine
D'observer un advis si sage et si descret ;

Ne confiez donc plus le vostre

A la fidellité d'un autre ;

5 Tel est intéressé qui ne se montre pas ;

On est fort rarement à soy-mesme contraire,

Et je pense qu'en pareil cas

Le mieux est toujours de se taire ;

Mais si vous souhaitez que sans déguisement,

10 J'explique vostre sentiment,

Souffrez qu'auparavant j'apprenne à le connoistre ;

Quel moyen sans cela de le faire paroistre ?

Je n'en pourrois parler que fort douteusement ;

Ainsi, pour bien agir, sans crainte qu'on me blasme,

15 Laissez-moi pénétrer jusqu'au fond de vostre âme.

Incontinent après, Agathyrse s'enfuit au païs de Neustrie, de peur qu'on ne lui en demandât davantage, et c'est l'opinion commune, que ce ne fut point par paresse, qualité qui ne seroit nullement
20 honneste à un héros ; mais qu'en effet il étoit de l'advis de son madrigal, et prenoit trop d'intérêt en Philoxène, pour aller dire sans répugnance des douceurs de sa part à Théodamas.

E. Colombey, *La Journée des Madrigaux suivie de la Gazette de Tendre*, etc., Paris, 1856, pp. 15-23.

7.

LA CARTE DE TENDRE.

“ **E** H ! de grâce, aimable Clélie, s’écria Herminius, dites-moi où j’en suis, je vous en conjure.”—“ Vous en êtes encore à Nouvelle Amitié, reprit-elle en riant, et vous ne serez de long-
5 temps plus loin.”—“ Du moins, répliqua-t-il en souriant aussi bien qu’elle, ne serois-je pas marri de savoir combien il y a de Nouvelle Amitié à Tendre.”—“ A mon avis, reprit Aronce, peu de gens savent la carte de ce pays-là.”—“ C’est pour-
10 tant un voyage que beaucoup de gens veulent faire, répliqua Herminius, et qui mériterait bien qu’on sût la route qui peut conduire à un aussi aimable lieu ; et si la belle Clélie vouloit me faire la grâce de me l’enseigner, je lui en aurois une obligation
15 éternelle.”—“ Peut-être vous imaginez-vous, reprit Clélie, qu’il n’y a qu’une petite promenade, de Nouvelle Amitié à Tendre ; c’est pourquoi avant que de vous y engager, je veux bien vous promettre de vous donner la carte de ce pays qu’Aronce croit
20 qui n’en a point.”—“ Eh ! de grâce, Madame, lui dit-il alors, s’il est vrai qu’il y en ait une donnez-la-

moi aussi bien qu'à Herminius." Aronce n'eut pas plus tôt dit cela qu'Horace fit la même prière, que je demandai la même grâce, et que Fenice pressa aussi fort Clélie de nous donner la carte
5 d'un pays dont personne n'avoit encore fait de plan. Nous ne nous imaginâmes pourtant alors autre chose, sinon que Clélie écrirait quelque agréable lettre qui nous instruirait de ses véritables sentiments ; mais lorsque nous la pressâmes, elle
10 nous dit qu'elle l'avoit promise à Herminius, que ce seroit à lui qu'elle l'enverroit, et que ce seroit le lendemain. De sorte que, comme nous savions que Clélie écrivoit fort galamment, nous eumes beaucoup d'impatience de voir la lettre que nous
15 présupposions qu'elle devoit écrire à Herminius ; et Herminius lui-même en eut tant, qu'il écrivit dès le lendemain au matin un billet à Clélie pour la sommer de sa parole ; et, comme il étoit fort court, je crois que je ne mentirai pas, quand je
20 vous dirai qu'il étoit tel :

HERMINIUS A LA BELLE CLÉLIE.

*Comme je ne puis aller de Nouvelle Amitié à Tendre,
si vous ne tenez votre parole, je vous demande la carte*

que vous m'avez promise ; mais, en vous la demandant, je m'engage à partir dès que je l'aurai reçue, pour faire un voyage que j'imagine si agréable, que j'aimerois mieux l'avoir fait que d'avoir vu toute la terre, 5 quand même je devrois recevoir un tribut de toutes les nations qui sont au monde.

Lorsque Clélie reçut ce billet, j'ai su qu'elle avoit oublié ce qu'elle avoit promis à Herminius, et que n'ayant écouté toutes les prières que nous 10 lui avions faites que comme une chose qui nous divertissoit alors, elle avoit pensé qu'il ne nous en souviendrait plus le lendemain. De sorte que d'abord le billet d'Herminius la surprit ; mais comme dans ce temps-là il lui passa dans 15 l'esprit une imagination qui la divertit elle-même, elle pensa qu'elle pourroit effectivement divertir les autres ; si bien que, sans hésiter un moment, elle prit des tablettes, et écrivit ce qu'elle avoit si agréablement imaginé ; et elle l'exécuta si 20 vite qu'en une demi heure elle eut commencé et achevé ce qu'elle avoit pensé ; après quoi joignant un billet à ce qu'elle avoit fait, elle l'envoya à Herminius, avec qui Aronce et moi nous étions alors.

Mais nous fumes bien étonnés lorsqu'Herminius, après avoir vu ce que Clélie lui venoit d'envoyer, nous fit voir que c'étoit effectivement une carte dessinée de sa main, qui enseignoit par où l'on
5 pouvoit aller de *Nouvelle Amitié* à *Tendre*, et qui ressemble tellement à une véritable carte qu'il y a des mers, des rivières, des montagnes, un lac, des villes et des villages ; et pour vous le faire voir, Madame, voyez, je vous prie, une copie de cette
10 ingénieuse carte, que j'ai toujours conservée soigneusement depuis cela.

A ces mots, Célère donna effectivement la carte qui suit cette page à la princesse des Léontins, qui en fut agréablement surprise ; mais afin qu'elle en
15 connût mieux tout l'artifice, il lui expliqua l'intention que Clélie avoit eue, et qu'elle avoit elle-même expliquée à Herminius, dans le billet qui accompagnoit cette carte. Si bien qu'après que la princesse des Léontins l'eut entre les mains,
20 Célère lui parla ainsi :

“ Vous vous souvenez sans doute bien, Madame, qu'Herminius avoit prié Clélie de lui enseigner par où l'on pouvoit aller de *Nouvelle Amitié* à *Tendre* ; de sorte qu'il faut commencer par cette première

ville, qui est au bas de cette carte, pour aller aux autres ; car afin que vous compreniez mieux le dessein de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes : ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination ; et c'est ce qui l'a obligée d'établir ces trois villes de Tendre sur trois rivières qui portent ces trois noms, et de faire aussi trois routes différentes pour y aller. Si bien que comme
10 on dit Cumes sur la mer d'Ionie et Cumes sur la mer Tyrrhène, elle fait qu'on dit Tendre sur Inclination, Tendre sur Estime et Tendre sur Reconnaissance. Cependant, comme elle a présupposé que la tendresse qui naît par inclination n'a besoin
15 de rien autre chose pour être ce qu'elle est, Clélie, comme vous le voyez, Madame, n'a mis nul village le long des bords de cette rivière, qui va si vite qu'on n'a que faire de logement le long de ses rives, pour aller de Nouvelle Amitié à Tendre.
20 Mais pour aller à Tendre sur Estime, il n'en est pas de même ; car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. En

effet, vous voyez que de Nouvelle Amitié on passe à un lieu qu'elle appelle Grand Esprit, parceque c'est ce qui commence ordinairement l'estime ; ensuite vous voyez ces agréables villages de Jolis
5 Vers, de Billet galant, et de Billet doux, qui sont les opérations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié.

“ Ensuite pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez Sincérité, Grand Cœur,
10 Probité, Générosité, Respect, Exactitude, et Bonté, qui est tout contre Tendre, pour faire connoître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté, et qu'on ne peut arriver à Tendre de ce côté-là sans avoir cette précieuse qualité. Après cela,
15 Madame, il faut, s'il vous plaît, retourner à *Nouvelle Amitié* pour voir par quelle route on va de là à *Tendre sur Reconnoissance*. Voyez donc, je vous en prie, comment il faut aller d'abord de Nouvelle Amitié à Complaisance, ensuite à ce petit
20 village qui se nomme Soumission, et qui en touche un autre fort agréable, qui s'appelle Petits Soins. Voyez, dis-je, que de là il faut passer par Assiduité, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'avoir pendant quelques jours tous ces petits soins oblige-

ants qui donnent tant de reconnoissance, si on ne les a assidûment. Ensuite vous voyez qu'il faut passer à un autre village qui s'appelle Empressement, et ne faire pas comme certaines gens tranquilles, qui ne se hâtent pas d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse, et qui sont incapables d'avoir cet empressement qui oblige quelquefois si fort. Après cela vous voyez qu'il faut passer à Grands Services, et que pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite, il faut passer à Sensibilité, pour faire connoître qu'il faut sentir jusques aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime ; après, il faut pour arriver à Tendre passer par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié. Ensuite, il faut aller à Obéissance, n'y ayant presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obéit que de le faire aveuglément, et pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à Constante Amitié, qui est sans doute le chemin le plus sûr pour arriver à Tendre sur Reconnoissance.

“Mais, Madame, comme il n'y a point de chemins où l'on ne se puisse égarer, Clélie a fait, comme vous le pouvez voir, que si ceux qui sont à

Nouvelle Amitié prenoient un peu plus à droit, ou un peu plus à gauche, ils s'égareroient aussi ; car, si au partir de Grand Esprit on alloit à Négligence, que vous voyez tout contre sur cette carte, 5 qu'ensuite, continuant cet égarement, on allât à Inégalité, de là à Tiédeur, à Légèreté et à Oubli, au lieu de se trouver à Tendre sur Estime, on se trouveroit au Lac d'Indifférence, que vous voyez marqué sur cette carte, et qui, par ses eaux tran- 10 quilles, représente sans doute fort juste la chose dont il porte le nom en cet endroit. De l'autre côté, si au partir de Nouvelle Amitié on prenoit un peu trop à gauche, et qu'on allât à Indiscrétion, à Perfidie, à Orgueil, à Médisance ou à Méchanceté, 15 au lieu de se trouver à Tendre sur Reconnoissance, on se trouveroit à la Mer d'Inimitié, où tous les vaisseaux font naufrage, et qui, par l'agitation de ses vagues, convient sans doute fort juste avec cette impétueuse passion que Clélie veut représenter. 20 “ Ainsi elle fait voir par ces routes différentes qu'il faut avoir mille bonnes qualités pour l'obliger à avoir une amitié tendre, et que ceux qu'en ont de mauvaises ne peuvent avoir part qu'à sa haine ou à son indifférence. Aussi cette sage fille vou-

lant faire connoître sur cette carte qu'elle n'avoit jamais eu d'amour, et qu'elle n'auroit jamais dans le cœur que de la tendresse, fait que la Rivière d'Inclination se jette dans une mer qu'elle appelle
5 la Mer Dangereuse, parcequ'il est assez dangereux à une femme d'aller un peu au delà des dernières bornes de l'amitié ; et elle fait ensuite qu'au delà de cette mer, c'est ce que nous appellons *Terres in-*
connues, parcequ'en effet nous ne savons point ce
10 qu'il y a, et que nous ne croyons pas que personne ait été plus loin qu'Hercule ; de sorte que, de cette façon, elle a trouvé lieu de faire une agréable morale d'amitié par un simple jeu de son esprit, et de faire entendre d'une manière assez particulière
15 qu'elle n'a point eu d'amour et qu'elle n'en peut avoir.

“ Aussi Aronce, Herminius et moi trouvâmes-nous cette carte si galante, que nous la sûmes devant que de nous séparer. Clélie prioit pourtant
20 instamment celui pour qui elle l'avoit faite, de ne la montrer qu'à cinq ou six personnes qu'elle aimoit assez pour la leur faire voir ; car, comme ce n'étoit qu'un simple enjouement de son esprit, elle ne vouloit pas que de sottes gens, qui ne sau-

roient pas le commencement de la chose, et qui ne seroient pas capables d'entendre cette nouvelle galanterie, allassent en parler selon leur caprice ou la grossièreté de leur esprit. Elle ne put pourtant
5 être obéie, parcequ'il y eut une certaine constellation qui fit que quoiqu'on ne voulût montrer cette carte qu'à peu de personnes, elle fit pourtant un si grand bruit par le monde, qu'on ne parloit que de la carte de Tendre. Tout ce qu'il y avoit de gens
10 d'esprit à Capoue écrivirent quelque chose à la louange de cette carte, soit en vers, soit en prose, car elle servit de sujet à un poëme fort ingénieux, à d'autres vers fort galants, à de fort belles lettres, à de fort agréables billets et à des conversations si
15 divertissantes que Clélie soutenoit qu'elles valaient mille fois mieux que sa carte, et l'on ne voyoit alors personne à qui l'on ne demandât s'il vouloit aller à Tendre. En effet, cela fournit durant quelque temps d'un si agréable sujet de s'entretenir,
20 qu'il n'y eut jamais rien de plus divertissant.

“ Au commencement, Clélie fut bien fâchée qu'on en parlât tant : “ Car enfin, disoit-elle un jour à Herminius, pensez-vous que je trouve bon qu'une bagatelle que j'ai pensé qui avoit quelque chose de

plaisant pour notre cabale en particulier, devienne publique, et que ce que j'ai fait pour n'être vu que de cinq ou six personnes qui ont infiniment de l'esprit, qui l'ont délicat et connoissant, soit vu de
5 deux mille qui n'en ont guère, qui l'ont mal tourné et peu éclairé, et qui entendent fort mal les plus belles choses ? Je sais bien, poursuivit-elle, que ceux qui savent que cela a commencé par une conversation qui m'a donné lieu d'imaginer cette carte
10 en un instant ne trouveront pas cette galanterie chimérique ni extravagante ; mais, comme il y a de fort étranges gens par le monde, j'appréhende extrêmement qu'il y en ait qui s'imaginent que j'ai pensé à cela fort sérieusement, que j'ai rêvé plu-
15 sieurs jours pour le chercher, et que je crois avoir fait une chose admirable. Cependant c'est une folie d'un moment, que je ne regarde tout au plus que comme une bagatelle qui a peut-être quelque galanterie et quelque nouveauté pour ceux qui ont
20 l'esprit assez bien tourné pour l'entendre."

"Clélie n'avoit pourtant pas raison de s'inquiéter, Madame, car il est certain que tout le monde prit tout à fait bien cette nouvelle invention de faire savoir par où l'on peut acquérir la tendresse d'une

honnête personne ; et qu'à la réserve de quelques gens grossiers, stupides, malicieux, ou mauvais plaisants, dont l'approbation étoit indifférente à Clélie, on en parla avec louange. Encore tira-t-on
5 même quelque divertissement de la sottise de ces gens-là ; car il y eut un homme entre les autres qui, après avoir vu cette carte qu'il avoit demandé à voir avec une opiniâtreté étrange, et après l'avoir fort entendu louer à de plus honnêtes gens que lui,
10 demanda grossièrement à quoi cela servoit et de quelle utilité étoit cette carte : Je ne sais pas, lui répliqua celui à qui il parloit, après l'avoir repliée fort diligemment, si elle servira à quelqu'un ; mais je sais bien qu'elle ne vous conduira jamais à
15 Tendre."

Mlle. de Scudéry, *Clélie*,
Histoire romaine, Paris, 1656,
vol. I., pp. 391-410.

8.

LA GAZETTE DE TENDRE.

DE NOUVELLE AMITIE.

IL est party d'icy, ces jours passez, deux dames de haute qualité, qui ont pris diverses routes

pour aller à *Tendre* ; car l'une s'est embarquée sur le fleuve d'*Inclination*, et l'autre a pris le chemin de *Tendre-sur-Reconnaissance*. On dit mesme que dès le premier jour, elle fut coucher à *Petits-Soins*,
5 et qu'elle ne fit que disner à *Complaisance*. Pour l'autre on ne sait pas encore si elle est arrivée ; mais, selon toutes les apparences, son voyage aura esté heureux ; car lorsqu'elle s'embarqua, la rivière estoit grosse, et le vent estoit favorable. On attend
10 encore icy, à la fin de la campagne, un chevalier, dont le grand esprit et le grand cœur l'ont rendu célèbre partout ; et l'on assure aussi qu'il doit y venir un Jeune Héros, qui s'est hautement signalé aux dernières occasions. Il y a encore plusieurs
15 autres personnes en cette ville, qui prétendent aller à *Tendre* ; mais elles n'ont pas résolu le chemin qu'elles veulent tenir.

DE GRAND ESPRIT

On est icy fort en peine d'un illustre étranger, appelé Acante, qui y passa il y a déjà assez long-
20 temps ; car on n'a point de nouvelles de son arrivée à *Tendre*. On sçayt seulement qu'il fit quelque séjour à *Jolis-Vers*, où il fut admirablement

bien receu ; qu'il demeura quelque temps à *Billet-Galant*, et qu'il se trouva si bien à *Billet-Doux*, que pouvant aller coucher à *Sincérité*, il ayma mieux demeurer à cet aymable village. Les uns disent, 5 qu'il a en ce lieu-là quitté la route de *Tendre-sur-Estime*, et que tournant tout-court, à gauche, il a pris la *Rivière d'Inclination* ; les autres, qu'il n'a fait que la traverser et qu'il est allé à *Petits-Soins*, pour suivre de là le chemin de *Tendre-sur-Recon-*
10 *naissance* ; et d'autres assurent, au contraire, qu'il a continué son premier chemin. Il y en a mesme qui disent qu'il est allé à *Tendre*. Mais, en fin, on n'en sçayt rien avec certitude ; ce qui afflige fort ceux qui le connoissent, car c'est un homme de
15 grand mérite.

D'OUBLY

Il arriva icy, il y a quelques jours, un Estranger de fort bonne mine, qui, après avoir passé de *Nouvelle-Amitié* à *Grand-Esprit* ; de *Grand-Esprit* à *Jolis-Vers* ; de *Jolis-Vers* à *Billet-Galant* ; et de *Billet-*
20 *Galant* à *Billet-Doux*, s'égara, en partant de cet agréable village ; de sorte qu'au lieu d'aller à *Sincérité*, il vint dans nostre ville, où il fut un jour tout-entier, sans s'appercevoir mesme qu'il estoit

égaré. Mais aussi, dès qu'on l'en eut fait appercevoir, il partit d'icy avec tant de diligence, qu'il y en a qui assurent qu'il a plus fait de chemin en deux jours, qu'il n'en avoit fait depuis qu'il estoit
5 party de *Nouvelle-Amitié*.

DE NEGLIGENCE

Jamais nous n'avions veû de si aymables Estrangères que celles qui sont présentement dans nostre ville. On ne sçayt pourtant pas bien ce qui les y retient. Les uns disent qu'elles se sont égarées ; les autres,
10 qu'elles ont esté exilées de *Tendre*, pour quelques divisions secrettes, qui sont entre la *Nouvelle-Ville* et l'*Ancienne* ; les autres, qu'elles prétendent y retourner, quand elles se seront reposées icy ; et les autres, qu'elles se trouvent si bien en un lieu où
15 l'on fait profession de n'avoir soin de rien qu'elles n'en partiront point ; ce qui seroit un grand ornement à nostre ville, car elles sont fort bien faites et ont infiniment de l'esprit.

DE SINCERITE

Il vient si peu d'Estrangers dans nostre petit vil-
20 lage, qu'on pourroit ne le marquer point dans la

carte sans que ceux qui voyagent en souffrissent nulle incommodité ; car la plupart de ceux qui veulent aller à *Tendre* le laissent à droite, ou à gauche, sans y passer ; ce qui a tellement rompu
5 notre commerce, que nous ne savons des nouvelles de nulle part.

DE TIEDEUR

Il y a quelques jours que nous vîmes arriver icy un Jeune Estranger, qui est beau, bien fait, agréable et plein d'esprit. Quand il y vint, ses gens disoy-
10 ent qu'il n'y seroit qu'un jour ; mais il se trouve si bien parmy nous, qu'il ne parle plus de partir. En effet, bien loin de le voir en habit de campagne, pour continuër son voyage, nous le voyons tous les
15 jours dans nos temples, dans nos ruës et chez nos dames, avec ses cheveux blons, aussi poudrez et aussi frisez que s'il ne devoit qu'aller au bal. Il y en a pourtant qui disent qu'encore qu'il ne paroisse pas empressé, et qu'il ayt beaucoup de langueur
20 dans les yeux, il n'est pourtant pas aussi indifférent qu'il semble l'estre ; mais il a une si grande tranquillité sur le visage qu'on le soupçonne fort de ne désirer rien ardemment, et personne ne doute qu'il

ne préférast un paisible plaisir, quelque petit qu'il fust, au plus grand plaisir du monde, qui seroit accompagné de quelque peine ; c'est pourquoy on ne sçayt pas s'il s'opiniastuera au dessein d'aller à
5 *Tendre*, où l'on ne peut arriver sans quelque difficulté.

D'INEGALITE

Un Estranger d'un mérite rare, et dont toutes les inclinations sont grandes et nobles, estant party de *Grand-Esprit*, où il fait son séjour ordinaire, s'égara
10 et vint coucher icy, malgré luy ; mais il en partit si matin, que cela n'a guère retardé son voyage. En effet, nous avons seû que cet homme illustre qui s'appelle Agathyrse, est arrivé en fort peu de temps de *Générosité*, après avoir passé par *Sincérité*,
15 par *Grand-Cœur* et par *Probité* ; mais on dit que, trouvant le chemin d'*Exactitude* trop long, celui de *Respect* trop ennuyeux et trop peu battu, il a résolu de tourner à gauche et d'aller le long de la *Rivière d'Inclination* ; car, comme elle ne serpente point,
20 elle sert de guide à ceux qui la suivent et le chemin en est moins long. Il y en a mesme qui assurent qu'il veut aller sur ce fleuve, et qu'en cas qu'on n'y trouve point de barque, il entreprendra de faire un

miracle, en allant en chaise sur cette rivière, comme il fut un jour voir Théodamas avec plusieurs dames. Il est vray que ce doivent estre des Daufins qui le porteront, et non pas des hommes ; car on assure
5 qu'il y en aura quatre, qui viendront de la *Mer Dangereuse*, en remontant le fleuve, pour luy rendre cet office. Ce qui rend la chose vraysemblable, c'est qu'Agathyrse est un homme dont le grand cœur ne peut souffrir que rien luy résiste ; qui
10 diviseroit les fleuves aussi bien que Cyrus, s'ils s'opposoient à son passage, et qui est capable de tout entreprendre par un sentiment de gloire. Néanmoins on ne sçayt point encore avec certitude s'il veut effectivement aller à *Tendre*, et on ne
15 parle de ses desseins que sur de simples conjectures, qui peuvent aysément estre trompeuses.

DE GRAND SERVICE

Nous n'avons point eu d'Estrangers ni d'Estrangères en cette ville, depuis que le sage Théodamas, le grand Aristée, la charmante Cléonisé, l'ay-
20 mable Cléodore, la généreuse Doralise, le vaillant Prince de Phocée, l'agréable Hamilcar, la belle et merveilleuse Elise et le généreux Bomilcar, y passè-

rent en divers temps ; et nous nous attendons si peu d'y en voir beaucoup d'autres, que de tous ceux qui avoyent des maisons destinées à loger ceux qui passent icy, il n'y en a plus qu'un qui
5 tienne la sienne ouverte pour cela. Encore n'y a-t-il qu'une chambre meublée, qui est, la plupart du temps, inutile.

DE CONSTANCE AMITIE

Depuis la mort de la belle et généreuse Elise, nous n'avons veû icy que l'aymable Arpasie, la sage
10 Agélaste et un homme d'un grand mérite, qui est né au bord de l'Océan ; mais nous ne désespérons pas d'en voir d'autres, car on nous assure qu'il y a des gens en divers temps de l'Empire de *Tendre*, qui pourront passer par icy.

E. Colombey, *La Journée des Madrigaux suivie de la Gazette de Tendre*, etc. Paris, 1856, pp. 63-71.

III.

LES PRÉCIEUSES.

I.

LES PRÉCIEUSES DÉCRITES PAR L'ABBÉ
DE PURE.

IL faut vous résoudre à connoître ce monde (j'appelle ainsi le triage de ces personnes) car en vérité ce sont des abrégés de tout ce que le monde peut avoir de beau et de spirituel. Une de
5 leurs conversations est plus utile que la lecture des meilleurs livres, et remplit plus l'esprit que la conférence des docteurs ; outre qu'on n'apprend pas seulement la substance des choses, mais de plus on y forme de belles notions et la manière de les dé-
10 biter. Mon Dieu, répliqua Philonime, vous faites naître de grands désirs de voir ces beautés, et d'entendre ces Muses. Mais où peut-on les voir ? où peut-on les entendre ? Ces personnes d'ordinaire doivent se rendre rares, et ne paroître pas tous les
15 jours. Il faut au moins les désirer et les attendre,

et célébrer les jours qu'on a l'heur de les entendre ou de les voir. Il ne faut, dit Agathonte, point faire toutes ces grimaces ni jeter en l'air tant de discours superflus. Si vous avez tant de curiosité
5 de ces choses que vous témoignez d'en avoir, vous n'avez qu'à vous trouver dans quelque ruelle un peu remarquable. C'est le temple où ordinairement cette sorte de Divinité habite. Vous avez ouï parler des Invisibles et des Rosecroix qui se
10 trouvoient par tout où ils étoient désirés. Ces nouvelles Muses sont aussi promptes à se trouver dans les conversations célèbres et recherchées. Mais surtout quand il y a lieu d'agiter quelque point d'esprit, ou de censurer quelque ouvrage, elles ont un
15 soin de s'y trouver, comme s'il s'agissoit de leur fortune, ou de celle de tout le monde.

Je vous aurois une singulière obligation, dit Philonime, si vous aviez la bonté de me procurer ce contentement, et de me faire savoir quand je
20 pourrois faire une si heureuse rencontre, et une si belle conversation. Dès demain, répliqua Agathonte, Eulalie et Mélanire doivent se trouver chez la docte Aracie. Si vous voulez je vous y mènerai, et tiendrai à gloire de fournir un esprit comme le

vôtre, et dont les ouvrages ont déjà paru sur les rangs. C'est me faire un double plaisir, que de me le faire si promptement, et de me promettre pour demain une satisfaction que je me disposois à
5 désirer longtemps. Mais il faut, s'il vous plaît, adorable Agathonte, que vous ayez la bonté de me donner quelque conduite, et quelque règle, pour agir dans ces lieux. Vous savez que je suis un
jeune homme qui n'ai de lumière que celle d'une
10 étude sombre et particulière, et qui ne me suis exposé au jour que par intervalle, et dans les saisons si contraires et si éloignées, que je n'ose dire que j'aie été au monde, et encore moins que j'y sois encore. Il me faut faire la charité tout entière, et me
15 dire la qualité des personnes que nous verrons, et le personnage qu'il me faudra jouer en les voyant, et après les avoir vues. Je ne façonne point avec vous, répondit Agathonte, je vous dirai ingénument ce que je penserai, et ce que je crois qu'il
20 faut faire pour gagner l'approbation de ces compagnies, et établir sa réputation parmi les Précieuses. A ce mot le pauvre Philonime fut surpris, et demeura comme interdit. Il n'osoit pas demander l'explication d'un mot assez significatif de

soi-même, et assez connu. Il avoit peine aussi d'en concevoir le mystère et l'application. Mais Agathonte jugeant bien de la cause de son embarras, l'en voulut tirer officieusement, et lui dit : Cher
5 Philonime, ce mot qui vous étonne n'est pas échappé de ma bouche, et n'est pas un terme volontaire et capricieux dont j'aie voulu revêtir quelque bizarre imagination. C'est un mot du temps, c'est un mot à la mode, qui a cours aujourd'hui
10 comme autrefois celui de Prude, et depuis celui de Feuillantine. Ainsi aujourd'hui on appelle les Précieuses certaines personnes du beau sexe qui ont su se tirer du prix commun des autres et qui ont acquis une espèce et un rang tout particulier.
15 . . . Ils partirent tous deux dans cet esprit pour aller chez Aracie, qu'ils trouvèrent très-préparée à recevoir la compagnie ; car c'étoit son jour. Je dis que c'étoit son jour, parce que l'on observe maintenant pour la commodité du public, cette manière
20 de rendez-vous. Un jour est pris par l'une, et l'autre par l'autre ; de sorte que quiconque veut avoir une conversation, ou la rencontre d'une dame, n'a plus besoin de confident, ni de poulet, pour convenir du rendez-vous pour soulager sa peine,

Il n'a qu'à savoir un certain Calendrier de Ruelle, et la liste de celles qui y ont séance, et sans se servir que des prétextes publics, aller rejoindre au gré de ses désirs les personnes chéries. Cette in-
5 vention fut l'ouvrage d'une Nymphé du siècle, qui par le succès de son dessein, donna grand progrès à cette mode. Depuis, cela s'est tourné en obligation, et depuis, en nécessité. L'obligation étoit un peu sévère ; car outre que celle qui étoit de jour à
10 recevoir la compagnie, ne s'en pouvoit pas dispenser, même par maladie de père ni de mère, encore moins de mari et d'enfants, mais seulement par la perte, l'absence, ou l'affliction d'une chose aimée ; elle étoit encore obligée de tenir la chambre,
15 même un jour de divertissement, quand une entrée de quelque homme illustre, une joute, un feu d'artifice, un ballet, ou une comédie extraordinaire, l'eut appelée ailleurs. On eut beau consulter les habiles en Ruelle, les doctes en droit de Chevet,
20 on ne put trouver de prétexte ni de raison pour dispenser les belles et les civiles professes dans la règle du jour de ces dures nécessités. . . . Pour la Précieuse, c'est un animal d'une espèce autant bizarre qu'inconnue. Les Naturalistes n'en disent

rien ; et nos plus anciens Historiens, ni même nos modernes, n'en ont point encor fait de mention. Comme on découvre tous les jours des astres au ciel, et des pays inhabités sur la terre, et, si vous
5 voulez, des modes en France, la Précieuse fut introduite à peu près en vogue en même année qu'on eut déclaré permis de prendre la macreuse pour poisson, et en manger tout le carême. On fut surpris à l'abord d'une chose de si belle apparence, et
10 on la reçut avec toute l'estime que notre nation a pour toutes les choses nouvelles. Chacun tâcha de s'en fournir, ou du moins d'en voir. On dit qu'elles ne se formoient que d'une vapeur spirituelle, qui s'excitant par les douces agitations qui se
15 font dans une docte Ruelle, se forment enfin en corps, et composent la PRÉCIEUSE. . . . La Précieuse n'est point la fille de son père ni de sa mère ; elle n'a ni l'un ni l'autre, non plus que ce sacrificeur de l'ancienne loi. Elle n'est pas non
20 plus l'ouvrage de la nature sensible et matérielle ; elle est un extrait de l'esprit, un précis de la raison. Cet esprit et cette raison est le germe qui les produit ; mais comme la perle vient de l'Orient, et se forme dans des coquilles par

le ménage que l'huître fait de la rosée du ciel ; ainsi la Précieuse se forme dans la Ruelle par la culture des dons suprêmes que le ciel a versé dans leur âme. Il y en a de barroques qui ne sont pas
5 si belles que les autres, mais qui ne laissent pas d'être aussi fines et de surprendre les yeux, et d'être d'aussi bon débit que les autres. Voilà ce que je pense à peu près de leur origine, quoiqu'on en ait fait courir mille autres contes, comme celui de deux
10 grandes voyageuses, qui s'appellent Vanité et Coquetterie ; qu'on disoit avoir emmené en France cette mode de Précieuses, mais que la guerre et la pauvreté avoient empêché et beaucoup diminué le gain de leur négoce. . . . Il n'est plus de femme
15 qui n'affecte d'avoir une Précieuse, ou pour se mettre en réputation d'esprit, ou pour avoir droit de censurer autrui, et de se tirer de la juridiction des connoisseurs et des raisonnables. Quand on entre dans une Ruelle ; comme les duchesses ont
20 leur rang dans le Cercle, ainsi la Précieuse y a le sien ; et si la belle place est fortuitement occupée par quelque personne de condition, vous voyez le chagrin dans toute la Ruelle, comme d'une profanation d'un autel qui n'étoit destiné qu'à la PRÉCIEUSE.

Mais je suis bien bon de vous parler ainsi à bâtons rompus d'une chose dont je puis vous faire voir une description faite avec plus d'ordre et de loisir. C'est une lettre que j'écrivis il y a quelques mois
5 au pauvre défunt Niassare. Vous avez ouï parler de son esprit et de sa curiosité. Comme j'avois un grand commerce avec lui, je ne voulus pas manquer l'occasion de faire valoir la première nouvelle que j'eus des Précieuses, et je lui en marquai suc-
10 cinctement ce que j'en pouvois et penser et savoir. Mon Dieu, permettez-moi que je lise promptement cette lettre, dit Philonime, car outre que j'espère d'avoir beaucoup de plaisir de l'art dont elle sera écrite, j'ai impatience d'apprendre ce que c'est
15 véritablement que ces Précieuses. Mais, permettez-moi au moins que je vous demande par avance si c'est une lettre burlesque ou sérieuse, et si je dois me préparer à rire ou à admirer. Philonime, répliqua Gename, je connois un auteur qui a fait le
20 Mystère de la Ruelle, qui vouloit par avance exposer un dessein d'une lettre qu'il avoit conçue ; et, après, la chaleur de l'imagination l'emportant, il se trouvoit toujours avoir menti, et avoir écrit toute autre chose. Je le connois mieux que vous, repart

Philonime, il est mon ami de longue main, et s'appelle Gelasire. Mais possible vous ne savez pas comme il a fait son livre, par quelle saillie, et avec quelle liberté. Il suffit qu'il ne fut pas si chagrin
5 entièrement, qu'il ne crut avoir sa part de la raillerie qu'il faisoit des autres. Mais de l'humeur dont je le connois, ce n'a pas été par intérêt d'esprit qu'il a mis la main à la plume. Je le soupçonnerois bien plutôt de l'avoir fait par un esprit
10 de vengeance. Mais ne perdons point le temps à des imaginations et des conjectures inutiles ; apprenons, s'il vous plaît, d'une plus habile personne que lui, ce que c'est que Précieuse.

LETTRE DE GENAME À NIASSARE.

MONSIEUR,

Vos désirs troublent les miens, et votre curiosité
15 ruine mon repos. J'avois juré de ne plus écrire de nouvelles, et de passer le reste de mes jours dans le calme de l'étude, et dans les douceurs de mon cabinet. Cependant il faut pour l'amour de vous que je renonce à mes vœux et à mes serments, que
20 je rompe mes résolutions, et que je reprenne un commerce que j'avois quitté. Ce m'est une étrange

violence de mettre la plume à la main, et surtout dans un temps comme le nôtre, où la discrétion et le secret ont fait tarir toute sorte de nouvelles.

Mes amis, et ceux qui me conversent, ne m'en
5 disent jamais ; et soit que la stérilité soit générale, soit que leur curiosité soit discrète, ou peut-être que mon aversion leur soit connue, nous nous en passons également bien, même nous nous piquons de passer de longues conversations sans en dire aucune.
10 Toutefois je vais faire un extraordinaire pour l'amour de vous, et je vous envoie la plus fraîche nouvelle que je sache, et qui se débite à Paris.

Vous n'avez possible pas entendu parler en vos quartiers de la Précieuse ; et vous allez vous ima-
15 giner que c'est quelque rareté de l'Orient, ou quelque miracle des Indes et des pays éloignés. Je ne veux point laisser longtemps votre imagination dans l'erreur ni dans la peine de deviner. Je vous dirai en peu de mots ce que j'en puis savoir, et ce
20 que j'en ai appris des personnes bien instruites, et des connoisseurs les plus intelligents. Ce n'est point un simple ouvrage de Nature, ou de l'Art, c'est un effort de l'un et de l'autre ; c'est un précis de l'esprit, et un extrait de l'intelligence humaine.

Les premiers beaux jours que la paix nous a donnés, ont fait cette heureuse production, et en ont embelli leur sérénité, et enrichi nos conversations. Ces astres qui brillent sur la terre, ont deux
5 sortes de ciel que la nouvelle Philosophie a appelé *Alcove* ou *Ruelle*. L'un et l'autre ne composent qu'une sphère, et sont dans un même cercle que l'on appelle de *Conversation*. On ne laisse pas d'y distinguer les endroits et les zones froides, torrides
10 et tempérées ; mais il y souffle un vent qu'on appelle *Déguisement*, qui rend les unes si semblables aux autres, que les plus habiles Astrologues n'en peuvent que très-malaisément les distinguer et éviter la confusion. Mais quand nous n'aurions
15 appris de ces nouveaux phénomènes que la certitude de ce dogme de Copernic qu'on a tant de peine à établir ; je crois que toute la mathématique leur est infiniment obligée de les avoir mis si nettement devant les yeux, comme les astres sont fixes
20 et stables, et comme la terre est mobile et agitée. On voit, mais clairement, dans une Ruelle, le mouvement de toute la terre ; et trois ou quatre Précieuses débiteront dans un après-midi tout ce que le soleil peut avoir vu dans ses divers tours de

- différentes saisons. Il n'est rien d'obscur à leur intelligence et à leurs yeux. Ils ont des rayons et des lumières que pénètrent jusqu'aux pensées et jusqu'aux secrets des cœurs ; et rien ne peut se
- 5 dérober à leur curiosité, ni se soustraire à leur connoissance. Mais de peur de parler trop longtemps phébus, et de dire de trop gros mots pour une lettre, je vais parler plus familièrement, et vous faire le récit d'une secte nouvelle, qui est la plus
- 10 aimable qui fut jamais. Elle est composée seulement de personnes du beau sexe. On n'a point voulu de mélange du nôtre, pour agir avec plus de pureté, et pour pouvoir donner essor à leur esprit avec moins de scrupule et plus de liberté.
- 15 La Précieuse de soi n'a point de définition ; les termes sont trop grossiers pour bien exprimer une chose si spirituelle. On ne peut concevoir ce que c'est que par le corps qu'elles composent, et par les apparences de ce corps.
- 20 Ce corps est un amas de belles personnes ; c'est un composé du triage des Ruelles, et de tout ce qu'il y a de beau qui les fréquente. Les parties, quoique différentes entr'elles, ne laissent pas d'avoir un beau rapport avec le tout ; et quelque

diversité ou opposition qui arrive, l'harmonie n'en est point interrompue et même elle en est plus agréable. Comme les anges font leur espèce particulière, de même chaque Précieuse a la sienne.

5 Mélanire n'est point différente d'Aracie, comme Mandane peut l'être de Cithérée, ou Cléopâtre de Julie. Ces deux Précieuses portent en elles-mêmes des espèces toutes différentes, si visiblement opposées, qu'on les peut définir et mettre dans leur
10 catégorie. Je ne veux point vous fatiguer en vous faisant parcourir toutes ses espèces aussi nombreuses que diverses. Je m'arrêterai seulement aux principales, et qui même parmi elles ont quelque sorte d'estime et de rang particulier.

15 Celles qu'on appelle Beautés, sont des Précieuses, qui pour faire valoir les talents naturels et les grâces nées avec elles, ont pour objet principal l'approbation et le plaisir des yeux. Et d'autant que ces sens sont trop bas, et d'un ordre inférieur au
20 mérite de ces belles, elles les élèvent par la raison et par l'esprit, et tâchent de fonder en droit les passions qu'elles peuvent faire naître.

Les fières et les sévères composent deux autres espèces parmi ces Beautés. Les premières ne de-

mandent que du respect, et souffrent les désirs et les passions, pourvu qu'elles ne soient accompagnées. Les autres ne se repaissent pas de ces foibles effets d'une âme timide, et de ces commencements tremblants d'une passion naissante. Elles sont sévères même aux amitiés consommées, aux vœux reconnus, aux passions fortifiées. Si bien qu'elles sont très-différentes les unes des autres ; car quelque soumission, quelque déférence, un témoignage de respect, adoucit la fière, au lieu que la sévère s'en irrite. Mais ce qu'elles ont de commun, et qui leur donne du rapport, c'est que ni l'une ni l'autre ne sont pas pourtant invincibles.

Parmi les Beautés, il y a encore deux autres espèces qui semblent n'être qu'une même chose, et qui néanmoins sont bien dissemblables. La première est celle des Beautés journalières, la seconde est celle des Beautés changeantes. Celles-là ravissent parfois par l'éclat de leur teint, par le brillant de leurs yeux, et d'autres fois paroissent languissantes et les regards mourants. Néanmoins quelque changement qui survienne, quelque désordre qui se passe au préjudice du teint et des yeux, la beauté et la vigueur se réveille au bout de quelques jours, et rétablit un

visage. Mais celle-ci est dans le déclin continuel, le penchant est trop roide pour retenir la chute. La trentième année ne passe point dans le bon compte pour un jour, elle se déclare pour ce qu'elle
5 est. On n'en revient plus, on change. Si bien qu'il y a autant à dire entre la journalière et la changeante, comme entre la malade et la morte ; car celle-là peut guérir, mais celle-ci n'en sauroit revenir.

10 Je vous en vais décrire deux autres espèces qui vous surprendront aussi bien que moi, et qui ne laissent pas d'être fort considérables. Ce sont les Beautés d'*encore*, et celles de *plus ou moins*. Les premières sont de celles qui le hâle de la Cour, ou
15 la fatigue de la fertilité, a laissé à la merci d'un vieux souvenir. On dit aussitôt qu'on la voit, elle est encore belle, elle est encore passable. Les autres sont des objets qui n'ont pas de quoi arrêter les yeux par l'autorité de leur mérite, il faut re-
20 courir à celle de la comparaison ; et l'on dit elle est plus belle, elle est moins fière, elle est plus douce, elle est moins intéressée.

Il y a les Beautés de *Consolation* et celles d'*Espoir*. Les unes pour l'ordinaire sont des femmes qui repas-

sant agréablement sur les ruines que les temps ou les passetemps ont fait sur leur visage, citent aussitôt les siècles passés et les vieilles vogues, comme dans les salles de maître on salue les armes après les avoir
5 posées, ou comme on fait la révérence quand on a dansé, ou comme on se salue quand on se quitte. De même la Beauté de *Consolation* tâche de faire honneur à sa défunte bonne mine, même quitte la place aux jeunes beautés avec bonne grâce, et
10 prend congé des plaisirs, avec cette consolation de les avoir pris, et de les avoir goûté dans sa saison. Les autres sont pour l'ordinaire des filles, dont la jeunesse a prévenu la plénitude, et cette rondeur massive que les premières années n'ont point, ou
15 bien des filles dont les désirs ont desséché l'embonpoint. Mais ce sont tables d'attente, qui promettant beaucoup, aux unes un peu de maturité, aux autres un peu de satisfaction, une couple d'années à celles-là, un bon parti à celles-ci,
20 les rendent parfaitement belles. Si bien que la beauté, quoiqu'absentée, ne laisse pas d'être espérée, et si elles ne sont belles, en effet elles le sont d'espoir.

La différence de ces beautés et de celles du com-

mun, est en une chose assez visible, mais assez particulière. C'est que l'ordinaire des belles dames est d'étaler ce qu'elles ont de plus beau, de l'offrir aux yeux des spectateurs, accueillir les regards
5 que la beauté dérobe au respect ; et soit par habitude, par foiblesse, ou par les lois de la mode, écouter et prêter l'oreille à ceux qui les traitent de belles. Mais la modestie défend à leur langue d'en dire le moindre mot. La bouche doit être fermée,
10 elle ne peut au plus parler que par son miroir, que par quelques œillades, que par quelque souris qui puisse être aussitôt interprété en faveur de sa modestie que de sa vanité. Mais la Précieuse doit savoir en douze façons pour le moins dire qu'elle
15 est belle, sans qu'on puisse imputer à orgueil ce qu'elle peut dire de soi-même. Il faut qu'elle ait l'adresse de pouvoir vanter son mérite, donner prix à ses sentiments, réputation à ses ouvrages, approbation à ses railleries, force à ses sévérités ; et
20 quoi qu'elle puisse avoir de commun avec le reste du sexe, qu'elle le rende singulier par son esprit et par son industrie.

Les lois de ce beau monde (car j'appelle ainsi ce riche amas de belles personnes) ne sont pas moins

extraordinaires que raisonnables. Ce n'est point comme dans les autres états, où l'on consulte les têtes blanches et vieilles dans l'expérience, où l'autorité est déposée entre les mains des personnes
5 d'âge et de maturité, que la prudence et les années élèvent au dessus des sens et de la fougue des passions. Parmi elles la plus belle a tout le pouvoir, la jeunesse ne lui ôte point son rang, et au contraire elle lui donne droit à l'empire, et en aug-
10 mente l'autorité.

L'objet principal, et qui occupe tous leurs soins, c'est la recherche des bons mots et des expressions extraordinaires ; c'est à juger des beaux discours et des beaux ouvrages, pour conserver dans l'Empire
15 des Conversations un juste tempérament entre le stile rampant et le pompeux. Elle se donnent encore charitablement la peine de censurer les mauvais vers, et de corriger les passables ; de travailler les dons de l'esprit, et les mettre si bien en œuvre,
20 qu'ils puissent arrêter les sens, élever le commerce de leurs plaisirs, et les rendre aussi spirituels que sensibles.

On dit qu'il y a une espèce de religion parmi elles, et qu'elles font quelque sorte de vœux solem-

nels et inviolables, et qu'elles jurent en pleine conversation de garder toute leur vie. Ces vœux sont observés avec autant de foi qu'ils ont été jurés avec de respect. Le premier est celui de subtilité dans
5 les pensées ; le second est la méthode dans les désirs ; le troisième est celui de la pureté du stile. Pour avoir quelque chose de commun avec les plus parfaites sociétés, elles en font un quatrième, qui est la guerre immortelle contre le Pédant et le
10 Provincial, qui sont leurs deux ennemis irrécconciliables. Mais pour enchérir encore par-dessus cette dernière pratique, elles en font un cinquième, qui est celui de l'extirpation des mauvais mots.

15 Voilà ce que j'en ai pu apprendre, et ce qui m'a été rapporté par des personnes du grand monde. On me fait espérer un livre dont la Précieuse sera le titre et le sujet, où l'on verra un détail de cette nouvelle et admirable espèce
20 de beauté et d'esprit. Je serai exact à vous en faire part aussitôt que ma bonne fortune me l'aura faite. Je me croirai riche ayant reçu un si beau présent, mais je croirai de l'être beaucoup plus encore d'avoir quelque chose à vous offrir,

et une nouvelle occasion de vous dire que je suis toujours,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

5

GENAME.

Abbé de Pure, *La Prétieuse
ou le Mystère de la Ruelle*,
Paris, 1656, vol. I., pp. 19-25,
70-73, 165-194.

2.

PORTRAIT DES PRÉCIEUSES.

L'ON a fait quantité de portraits, mais ce n'a été que d'une personne seule ; maintenant j'entreprends celui de plusieurs qui vivent dans un même esprit et d'une même manière. Ce seroit quai-
 10 si une sorte de république, si ces personnes n'étoient pas nées dans un état monarchique où l'on auroit grande peine à en souffrir. Toutefois la leur est d'une nature qu'elle n'est pas à redouter, les forces de leurs armes, ni celles de leurs charmes
 15 ne doivent faire craindre personne, et quelque inclination que les François aient pour les nouveautés, assurément cette secte ne sera point suivie

puisqu'elle est généralement désapprouvée de tout le monde, et le sujet ordinaire de la raillerie de ceux qui ont l'autorité d'en faire impunément de qui il leur plaît. Après cela l'on ne trouvera nulle
5 témérité en moi d'avoir entrepris leur portrait, au contraire l'on dira que je suis fort du monde et de la cour, que le torrent m'emporte, que peut-être sans cela je ne m'en serois pas avisé, et que ce n'est que pour faire comme les autres. L'on dira vrai,
10 car je suis de ces gens qui sont persuadés qu'il faut vivre avec les vivants, et qu'il ne se faut distinguer en rien par affectation et par choix ; et que si l'on l'est du reste du monde, il faut que ce soit par l'approbation qu'il donne à notre conduite, que notre
15 vertu nous attire cela, et non pas mille façons inutiles, qui ne sont jamais dans les personnes qui en ont une véritable.

Il me seroit difficile de parler de leur beauté, car je n'étois pas en âge de discernement lorsque celles
20 à qui l'on en voit quelque reste l'étoient en perfection ; pour celles dont j'en pourrois maintenant juger, elles n'en ont aucune ; car de peindre comme les Beaubruns, ce n'est pas mon talent, il me seroit difficile de faire des visages d'un ovale

bien proportionné à celles qui les ont d'une longueur démesurée, de faire de beaux nez à celles qui les ont longs et pointus, ou à d'autres fort camardes. Cela m'est impossible aussi bien que de
5 petits yeux enfoncés d'en faire de grands, et d'en appetisser de gros qui sortent de la tête, quoique toutefois il fût plus aisé de les y faire rentrer, puisque le tour en est fort décharné et creux : s'il y en a qui aient de faux cheveux, soit blonds cendrés
10 ou clairs bruns, il faut bien les leur laisser, et il seroit difficile de les donner à celles qui les ont roux. Pour la bouche, peu l'ont petite, mais elles ont quasi toutes les dents assez passables, et quoiqu'elles soient et trop grandes et trop plates et
15 même enfoncées, je vous assure que c'est sur quoi la vérité leur est plus favorable. Quant à la taille, il y en a qui l'ont passable, mais pas une fort belle, puisqu'il n'y en a point de qui la gorge le soit ; . . . je vous assure que quand leurs tailles
20 n'auroient pas le désagrément que je viens de dire, leur air contraint et décontenancé seroit capable de les gâter : elles penchent la tête sur l'épaule, font des mines des yeux et de la bouche, ont une mine méprisante et une certaine af-

fection en tous leurs procédés qui est extrêmement déplaisante. Quand dans une compagnie il ne se trouve qu'une seule précieuse, elle est dans un ennui et un chagrin qui la fatigue
5 fort, elle bâille, ne répond point à tout ce qu'on lui dit, et si elle y répond, c'est tout de travers, pour faire voir qu'elle ne songe pas à ce qu'elle dit : si c'est à des gens assez hardis pour l'en reprendre, ou pour mieux dire, assez charitables pour l'aviser
10 de ce qu'elle a dit, ce sont des éclats de rire, disant : Ah ! madame, c'est qu'on ne songe pas à ce que l'on dit. Le moyen ! Ah Jésus ! est-il possible ? S'il arrive dans cette compagnie une autre précieuse, elles se rallient ensemble, et sans
15 songer qu'elles ne sont pas les plus fortes, elles chargent le prochain et personne n'en est exempt, et cela fort hardiment, car ce sont des emportements à rire au nez des gens, les plus insupportables du monde. Elles ont quasi une langue particu-
20 lière, car à moins que de les pratiquer, on ne les entend pas. Elles trouvent à redire à tout ce que l'on fait et à tout ce que l'on dit, et désapprouvent généralement la conduite de tout le monde. Il y en a parmi elles qui font les

dévotes, parce qu'elles ont des raisons de famille qui les obligent à prendre ce parti, pour pouvoir vivre avec plus de douceur que si elles en usoient autrement. Il y en a qui ne sont pas
5 de religion propre à cela, et elles font entendre que c'est la seule cause qui les en empêche. Tout cela se fait par politique, parce que les maris sont rares pour ces demoiselles, et une noce entre elles est de ces choses qui n'arrivent
10 qu'une fois en un siècle, la plus grande partie d'elles n'étant pas remplie d'autant de trésors dans leurs coffres qu'elles en croient avoir dans l'esprit. Elles affectent fort de paroître retirées, quoiqu'elles cherchent fort le monde, ne bougeant de toutes les
15 maisons de qualité où il va le plus d'honnêtes gens, et même cela ne suffit pas, puisqu'elles vont dans celles où la marchandise est la plus mêlée ; enfin chez les personnes qui reçoivent toutes sortes de gens sans distinction. Je dis quelques-unes des
20 précieuses, car il y en a qui ne se mettent pas tant à tous les jours. Pour les dames qu'elles hantent, c'est sans en faire différence, car elles en voient qui leur sont fort opposées, et elles font profession, comme j'ai dit, de s'éloigner du monde, et ne lais-

sent pas de voir les plus coquettes et les plus évaporées femmes de Paris, sans que leur hantise les en corrige. Pour la cour, elles y vont rarement, parce qu'elles n'y sont pas les bienvenues. Si elles
5 sont coquettes je n'en dirai rien, car je fais profession d'être un auteur fort véritable et point médisant : ainsi je ne toucherai pas ce chapitre, étant aussi persuadé qu'il n'y a rien à en dire. Elles sont en matière d'amitié comme elles font profes-
10 sion d'être sur l'amour, car elles n'en ont pour personne ; elles ont la bonté de souffrir celle des autres, et d'agréer leurs services quand elles en ont besoin ; mais craignant de trop fatiguer les personnes de qui elles les souffrent, elles veulent
15 honorer plusieurs de la gloire de les servir, chacun à son temps, et leur grand jugement fait son effet ordinaire, car leur mémoire n'en est point chargée. Il y en a peu qui dansent, parce qu'elles dansent mal. Elles jouent pour être en quelque chose à la
20 mode. Elles sont fort railleuses et moqueuses, et même des gens qui ne leur en donnent pas de sujet. Je pense qu'en voilà assez pour les faire fort bien reconnoître. Quand j'ai commencé, je craignois ne pouvoir pas faire un bon tableau, car

les peintres font mal d'ordinaire les choses à quoi ils ne prennent pas de plaisir, et assurément leurs personnes et leurs visages ne sont pas plaisants à regarder, et même je craignois que les traits de
5 mon portrait ne fussent aussi effacés que ceux de leurs visages, mais je pense que leur caractère est si bien écrit ici, qu'il réparera en une manière ce qui sera effacé en l'autre.

E. de Barthélemy, *La Galerie des Portraits de Mademoiselle de Montpensier*, Paris, 1860, pp. 515-519.

3.

LE CERCLE.

A MONSIEUR . . . (1656).

10 **O**N parle depuis peu de certaine ruelle,
Où la laide se rend, aussi bien que la belle :
Où tout âge, tout sexe, où la ville et la cour,
Viennent prendre séance en l'école d'amour.
A la prude, soumise au devoir légitime,
On inspire l'amour sous le beau nom d'estime ;

Et son esprit sévère enseigne la vertu,
 Quand son cœur, tout facile au charme qu'elle
 a vu,

Reçoit un feu secret qui n'oseroit paroître,

5 Et qu'elle aime à sentir sans le vouloir connoître.

L'autre, tout occupée à discourir des cieux,

Sur un simple mortel daigne abaisser les yeux,

Et trouve le moyen de partager son âme

Entre des feux humains et la divine flamme.

10 Celles que la nature abandonne à leur art,

Y viennent apporter l'étude d'un regard,

Et chercher vainement leur premier avantage

Dans les traits composés de leur nouveau visage.

Telle qui fut jadis le plaisir de nos yeux,

15 Et qui n'est aujourd'hui qu'un objet odieux,

S'expose, comme elle est, pour flatter sa mémoire

D'un mot qu'on lui dira de cette vieille gloire :

"Ton visage, Chloris, du monde respecté,

"Laisse au bruit de ton nom l'effet de la beauté ;

20 "Il change, il dépérit, et longtemps le plus sage,

"Séduit par ce grand nom, révère ce visage.

"Son éclat tout terni, ses traits tout languissants,

"Trouvent chez nous encor le respect de nos sens ;

"Et l'œil assujetti n'oseroit reconnoître

“ Le temps où ta beauté commence à disparaître.”

L'orgueilleuse Caliste, où se portent ses pas,
Triomphe également des cœurs et des appas ;
Elle confond son sexe où le nôtre soupire,

5 Et dispense à son gré la honte et le martyre.
Une jeune coquette, avec peu d'intérêt,
Va chercher à qui plaire, et non pas qui lui plaît ;
Elle a mille galants, sans être bien aimée,
Contente de l'éclat que fait la renommée.

10 La solide, opposée à tous ces vains dehors,
Se veut instruire à fond des intérêts du corps.
L'intrigueuse vient là par un esprit d'affaire,
Écoute avec dessein, propose avec mystère,
Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'amour,

15 Ramasse quelque chose à porter à la cour,
Dans un lieu plus secret on tient la précieuse
Occupée aux leçons de morale amoureuse.
Là, se font distinguer les fiertés des rigueurs ;
Les dédains des mépris, les tourments des langueurs ;

20 On y sait démêler la crainte et les alarmes,
Discerner les attraits, les appas et les charmes ;
On y parle du temps qu'on forme le désir :
Mouvement incertain de peine ou de plaisir.
Des premiers maux d'amour on connoît la naissance,

- On a de leurs progrès une entière science,
 Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs,
 Et le temps de la plainte, et la saison des pleurs.
 Par un arrêt du ciel toute chose a son terme,
- 5 Et c'est ici le temps où l'école se ferme ;
 Mais avant que sortir, on déclare le jour
 Où l'on viendra traiter un autre point d'amour.
 Là, Philis, affectée en graves bienséances,
 Dédaigneuse et civile, y fait ses révérences,
- 10 Conservant un maintien de douce autorité,
 Qui serve à la grandeur sans nuire à la beauté.
 On voit à l'autre bout une dame engageante,
 Employer tout son art à paroître obligeante :
 Caresses, compliments, civilités, honneurs,
- 15 Sont les moyens adroits qui lui gagnent les cœurs.
 " Loin de ces vanités, ainsi parle une chère,
 " Pourquoi finir sitôt ? Mon Dieu ! quelle misère !
 " J'avois à proposer un nouveau sentiment
 " Du mérite parfait que se donne un amant.
- 20 " Mais, dit l'autre, ma sœur, n'êtes-vous point
 troublée
 " Du tumulte confus d'une grande assemblée ?
 " Sauroit-on rien sentir de tendre, délicat,
 " En des lieux où se fait tant de bruit et d'éclat ?

“ Cherchons, cherchons, ma sœur, de tranquilles
retraites,

“ Propres aux mouvements des passions secrètes.

“ Le monde sait bien peu ce que c'est que d'aimer,

5 “ Et l'on voit peu de gens qu'il nous faille estimer.”

Après la lecture de mes vers, vous me demanderez avec raison ce que c'est qu'une *précieuse*, et je vais tâcher, autant qu'il m'est possible, de vous l'expliquer. On dit un jour à la reine de Suède,
10 que les précieuses étoient les jansénistes de l'amour ; et la définition ne lui déplut pas. L'amour est encore un Dieu pour les précieuses. Il n'excite pas de passion en leurs âmes ; il y forme une espèce de religion. Mais à parler moins mys-
15 terieusement, le corps des précieuses n'est autre chose que l'union d'un petit nombre de personnes, où quelques-unes, véritablement délicates, ont jeté les autres dans une affectation de délicatesse ridicule. . . .

Œuvres choisies de Saint-Évremond par A.-Ch. Gidel,
Paris, 1867, pp. 106-108.

4.

UNE VISITE A UNE PRÉCIEUSE.

UN de mes amis me mena un jour chez une demoiselle appelée Luce, me disant que c'étoit la femme du meilleur discours qui se pût voir, et que je ne manquerois point à trouver en sa
5 compagnie des plus beaux esprits du monde, parmi lesquels j'aurois de l'honneur à faire éclater mon savoir : elle avoit aussi appris de lui qui j'étois, et que je la viendrois visiter ; de sorte qu'elle me fit un bon accueil, et me donna place près d'elle. Il y
10 avoit encore, pour l'entretenir, beaucoup d'hommes bien vêtus, qui, à mon avis, n'étoient pas des moindres de la cour. Je prêtai l'oreille pour ouïr les bons discours que je m'imaginois qu'ils feroient. De tous côtés je n'entendis rien que des vanteries,
15 des fadaises et des contes faits mal à propos, avec un langage le plus galimatias et une prononciation la plus mauvaise que l'on se puisse figurer. C'est une étrange chose, mademoiselle, disoit l'un en re-
troussant sa moustache, que le bon hasard et moi
20 sommes toujours en guerre : jamais il ne veut loger en ma compagnie ; quand j'aurois tout l'argent

que tiennent les trésoriers de l'Épargne, je le perdrois au jeu en un jour. C'est signe que les astres, disoit un autre, vous décocheront une influence qui suppliera l'amour de métamorphoser votre malheur

5 au jeu en un bonheur qu'il vous donnera en femme. Je ne sais quel édit fera le ciel là-dessus, reprit le premier, mais je vous appelle en duel comme mon ennemi, si vous n'ouvrez la porte de votre âme à cette croyance que, pour être des favoris du destin

10 en mon mariage, il me faut avoir une épouse semblable à mademoiselle. Que vous êtes moqueur ! lui dit Luce en lui serrant la main et en souriant. Je vous veux donner des marques plus visibles que le soleil, reprit-il, comme je vous chéris d'une

15 amour toute léale : mon cœur flottera toujours dans la mer de deux cent millions de pensées, à l'appétit glouton de l'ouest et sud-ouest de mes désirs, jusques à tant que je vous aie fait paroître (belle beauté) que je vous adore avec une dévotion

20 si fervente que. . . . Il en demeura là-dessus, s'égarant en ses conceptions. Or il disoit toutes ces paroles à l'oreille de Luce, pour montrer qu'elles étoient fort secrètes ; mais, par une sottise admirable, il ne laissoit pas de les prononcer un peu

haut, afin que chacun les ouït, croyant qu'elles fussent extrêmement bien arrangées.

Tôt après, changeant de discours, il vint à dire :
Mon âme étoit dernièrement si grosse d'envie d'a-
5 voir une terre qui me plaisoit, que j'en donnai trois
cent mille livres, encore qu'elle n'en vaille au plus
que deux cent cinquante ; désormais je désire que
l'on m'appelle du nom de cette belle possession.
Mon Dieu, ce dis-je en moi-même, qu'est ceci ?
10 Un homme, qui se croit des plus braves du monde,
veut porter le nom d'une terre au lieu que la terre
devroit porter le sien : quelle faquinerie ! Que ne
s'acquiert-il plutôt un beau titre par sa générosité !
Me tournant alors vers un autre endroit, j'en vis
15 deux qui parloient ensemble, et n'eus plus d'atten-
tion que pour leurs discours : Quel jugement faites-
vous de mon habit ? disoit l'un, n'est-il pas de la
plus belle étoffe pour qui jamais l'on ait payé la
douane à Lyon ? Mon tailleur n'entend-il pas
20 bien les modes ? c'est un homme d'esprit, je
l'avancerai si je puis : il y a tel bourgeois qui a un
office aux finances qui ne le vaut pas ; mais que
me direz-vous de mon chapeau ? cette forme vous
plaît-elle ? Hélas ! monsieur, répondit l'autre, je

trouve tout ce que vous avez extrêmement parfait ,
tant plus je vous contemple, tant plus je suis ravi
d'admiration : je ne crois pas que les anges soient
mieux vêtus dans le ciel que vous l'êtes sur la terre,
5 quand ils auroient six aunes chacun de l'étoffe du
ciel pour se faire un habit dont la broderie seroit
faite avec des étoiles. Seigneur Dieu, vous êtes un
Adon ! Combien de Vénus soupirent pour vous ! que
les charmes de votre rotonde sont puissants ! que
10 cette dentelle si bien retroussée a d'appas pour
meurtrir un cœur ! toutefois en voilà un côté qui a
été froissé par votre chapeau, dont les bords sont
un peu trop grands ; faites-en rogner, je suis votre
conseiller d'État en cette affaire, je vous le dis en
15 ami, ce n'est pas pour vous dépriser. Je sais bien
que vous avez assez d'autres rares vertus ; car vous
avez des bottes les mieux faites du monde, et sur-
tout vos cheveux sont si bien frisés, que je pense
que les âmes qui y sont prises s'égareront dedans
20 comme en un labyrinthe. Le plus cher de tous
mes amis ! lui dit l'autre en le baisant à la joue,
vous me donnez des louanges que vous méritez
mieux que moi ; l'on sait que vos braves qualités
vous font chérir de la majesté réelle : qui plus est,

i'on a connoissance que vous êtes la seule pierre
calamite de tous ces courages de fer qui vivent à
la cour. J'entends parler des dames qui nonobstant
leur dureté, sont navrées des flèches de vos yeux,
5 et n'ont point de feux dont votre beauté n'ait été
l'allumette. L'autre répondit là-dessus, avec une
vanterie étrange : que certes il y avoit quelques
dames qui l'affectionnoient ; et, pour le témoigner,
il montra un poulet, que possible il avoit écrit lui-
10 même, disant qu'il venoit d'une amante.

Cet entretien-là ne me plaisant pas, je retournai
à celui des autres, qui n'étoit pas de beaucoup
meilleur : ils jugeoient des affaires d'État comme
un aveugle des couleurs, et, celui qui avoit parlé
15 de sa terre, faisant extrêmement le capable, disoit
que, depuis que le roi l'avoit démis d'une certaine
charge qu'il avoit, il n'y avoit rien eu que du dés-
ordre dans la France, et que c'étoit lui qui avoit
été cause qu'elle s'étoit longtemps maintenue en
20 paix. Là-dessus l'on vint à parler de guerre, et
chacun conta les exploits imaginaires qu'il y avoit
mis à fin. Parfois il y en avoit qui disoient que
l'on appelât leurs pages, d'autres leurs gentils-
hommes suivants, pour montrer seulement qu'ils en

avoient, et, s'ils leur donnoient quelque message à faire, c'étoit pour paroître grandement affairés.

J'étois si las de voir leurs simagrées, et d'entendre leurs niaseries, que j'eusse donné tout ce que
5 l'on eût voulu pour être dehors. Enfin, tout le monde s'étant levé pour saluer un seigneur nommé Clérante, qui arrivoit, je trouvai moyen de m'échapper parmi la confusion, après avoir fait une petite révérence à la compagnie, qui, je pense, n'en vit
10 rien.

Ch. Sorel, *La Vraie Histoire comique de Francion*, Nouvelle édition par E. Colombey, Paris, 1858, pp. 225-227.

5.

LES PRÉCIEUSES DE PROVINCE.

LE lendemain, ayant traversé les belles landes de Saint-Hubery, et goûté les bons muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous, environné de ces plantades et de ces blan-
15 quetes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers de mille boules de mail : car l'on joue là le long des chemins à la chicane.

Dans la grande rue des Parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de Martial ; et cependant,

5 Bien que de cette belle ville
 Viennent les meilleures senteurs,
 Son terroir, en muscats fertile,
 Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette rue si parfumée conduit dans une grande place, où sont les meilleures hôtelleries. Mais
10 nous fûmes bien épouvantés

 De rencontrer dans cette place
 Un grand concours de populace ;
 Chacun y nommoit d'Assouci.
 " Il sera brûlé, Dieu merci,
15 Disoit une vieille bagasse ;
 Dieu veuille qu'autant on en fasse
 A tous ceux qui vivent ainsi."

La curiosité de savoir ce que c'étoit nous fit avancer plus avant ; tout le bas étoit plein de peuple, et les
20 fenêtres remplies de personnes de qualité. Nous y connûmes un des principaux de la ville, qui nous fit entrer aussitôt dans le logis ; et, dans la chambre où il étoit, nous aprîmes là qu'effectivement on alloit brûler d'Assouci. . . . Dans cette même

chambre nous trouvâmes un grand nombre de
dames, qu'on nous dit être les plus jolies, les plus
qualifiées et les plus spirituelles de la ville, quoique
pourtant elles ne fussent ni trop belles, ni trop bien
5 mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras
et leurs discours extraordinaires, nous crûmes plutôt
que c'étoit une assemblée des précieuses de Montpel-
lier ; mais, bien qu'elles fissent de nouveaux efforts
à cause de nous, elles ne paroissoient que des
10 précieuses de campagne, et n'imitoient que foible-
ment les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès
sur le chapitre des beaux esprits, afin de nous faire
voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles
ont avec eux. Il se commença donc une conversa-
15 tion assez plaisante.

Les unes disoient que Ménage
Avoit l'air et l'esprit galant ;
Que Chapelain n'étoit pas sage,
Que Costar n'étoit pas pédant.
20 Les autres croyoient Scudéry
Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, et toujours bien mis ;
Sa sœur, une beauté divine,
Et Pelisson un Adonis.

Elles en nommèrent encore une très-grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé des beaux esprits, il fut question de juger de leurs ouvrages. Dans l'*Alaric*, et dans le
5 *Moyse*, on ne loua que le jugement et la conduite, et dans la *Pucelle* rien du tout ; dans Sarrasin, on n'estima que la lettre de monsieur Ménage, et la préface de monsieur Pelisson fut traitée de ridicule ; Voiture même passa pour homme grossier.
10 Quant aux romans, *Cassandre* fut estimé pour la délicatesse des conversations ; *Cyrus* et *Clélie*, pour la magnificence de l'expression et la grandeur des événements. Mille autres choses se débitèrent encore plus surprenantes que tout cela.

*Voyage de Chapelle et de
Bachaumont publié par D.
Jouaust, Paris, 1874, pp. 43-
46.*

6.

UNE DÉCLARATION.

15 **A** PRÈS qu'il eut perdu toute espérance d'en pouvoir obtenir que de l'amitié, il chercha les moyens de se guérir. Il employa toute sa

raison ; mais la raison n'est pas toujours la plus forte, lorsqu'elle attaque une passion bien formée. Le plus court fut de faire diversion de tendresse, et de changer une passion illégitime en quelque
5 inclination permise. Il en trouva l'occasion fort à propos. Depuis le temps qu'il voyoit la jeune présidente, il avoit vu plusieurs fois Mlle sa belle-sœur, qui étoit une fille de quatorze à quinze ans, douée de toutes les grâces d'esprit et de corps dont
10 on est capable à cet âge ; mais comme le cœur du cavalier étoit occupé ailleurs, il ne l'avoit pas assez connue, et n'avoit eu pour elle que ces sentiments de complaisance qu'on a pour le sexe, et particulièrement pour des jeunes filles qui ont de la beauté
15 et qui ne songent encore à rien. Mais lorsqu'il ne fut plus ébloui, et qu'il fut en état de contempler cette beauté naissante, il s'estima malheureux dans cette maison, soit parce qu'il avoit perdu l'espérance d'obtenir une personne que le ciel sembloit
20 lui avoir destinée, soit parce qu'il avoit différé d'en adorer une autre que le ciel lui avoit offerte ; et pour ne perdre plus de temps, il s'appliqua tout entier à plaire à cette dernière. Il trouva un cœur tout neuf, à qui il donna d'assez bonnes impres-

sions ; il fit de la dépense plus que jamais ; donna des fêtes fort magnifiques, s'acquit la bienveillance de la plupart des personnes qui approchoient près de sa maitresse, et fit tout ce qu'il faut pour se
5 mettre en réputation auprès d'elle, sachant bien que l'estime conduit à la tendresse par des voies fort courtes. Il visita la belle-sœur, même un peu plus souvent qu'à son ordinaire, parce qu'il avoit des raisons nouvelles, et se servit si bien de l'amitié
10 qu'une avoit pour lui, pour avancer l'amour qu'il avoit pour l'autre, qu'il se vit bientôt en état de ne lui être pas indifférent. Il lui disoit dans l'occasion quelques mots tout bas, et dans les conversations, bien à propos, quelques sentiments généreux
15 et tendres. Cette fille, qui avoit de l'esprit infiniment, entendoit fort bien l'application ; mais bien qu'elle fût déjà un peu touchée, elle avoit l'art de dissimuler si naturellement, qu'il étoit impossible de pénétrer ses pensées, et que ses plus secrètes
20 affidences ne surent rien de ses inclinations naissantes. Elle louoit quelquefois la libéralité, elle parloit de la fidélité et des âmes généreuses avec beaucoup d'admiration, mais en des termes si généraux, qu'on n'en pouvoit tirer aucune con-

séquence, sinon qu'elle étoit amoureuse de la vertu.

Fayet fut sur le point d'en faire faire la demande aux parents, mais craignant qu'il n'y eût
5 pas beaucoup de disposition de leur côté, et qu'il ne fût obligé de s'éloigner par bienséance de cette maison, si la proposition étoit mal reçue, *il* ne voulut point s'exposer à un refus, et résolut de s'assurer auparavant de l'esprit et du cœur de cette belle.
10 Il lui fit plusieurs fois des déclarations assez embarrassées ; mais elle tournoit adroitement le discours, et lui répondoit comme si elle n'eût rien entendu. Une fois qu'ils étoient seuls dans une chambre, car nos filles ne sont pas si farouches, et
15 la bienséance n'est pas si sévère ici qu'à Paris, et qu'ils parloient de quelques aventures d'amour qui faisoient du bruit dans notre ville, voici la conversation qu'ils eurent, à ce que j'ai appris depuis. L'amant, après lui avoir raconté ce qu'il savoit de
20 l'intrigue, se jeta insensiblement sur des réflexions générales, sur la puissance, sur la douceur, et sur tous les avantages qu'on donne ordinairement à l'amour ; que c'étoit la félicité de cette vie d'aimer, quand on avoit pu choisir l'objet digne d'être aimé ;

qu'il avoit pitié de ceux qui n'avoient pas encore goûté ces plaisirs innocents, et qu'il voyoit avec bien du regret des personnes fort aimables qui ne savoient pas encore aimer.—“ Mon Dieu, monsieur, 5 lui dit-elle d'un ton précieux (car vous saurez qu'elle est un peu de la secte des précieuses), dans tous les entretiens on ne parle que d'amour et d'aimer, et l'on nous étourdit de ces mots qu'on trouve doux et qui font peur pourtant à des jeunes filles 10 comme moi ; à qui en veut-on, et quelle stérilité de conversation oblige les hommes à revenir toujours à ce point ? ne sauroient-ils, depuis si longtemps qu'on pense et qu'on parle, penser ou dire quelque autre chose ? Il n'y a pas longtemps que je vois le 15 monde, mais je vous avoue que j'en suis si rebutée, que je ne crois pas pouvoir le souffrir longtemps, s'il n'y a plus rien de nouveau à me faire voir et à me faire entendre. Un jeune homme vous dit d'abord qu'il est amoureux ; ceux qui sont plus âgés recom- 20 mencent toujours le conte de leurs intrigues passées ; et, je vous prie, que veut dire tout cela ? car, pour moi, je n'ai point encore pu comprendre ce que c'étoit qu'on veut nous dire par aimer.—Il est bien fâcheux, mademoiselle, lui dit cet amant un peu

embarrassé, que vous soyez déjà préoccupée contre une si agréable passion que l'amour, et que vous preniez pour une chose si désagréable ce qui fait toute la douceur des autres ; mais l'amour vous
5 pardonne, sur ce que vous confessez que vous ne le connoissez pas encore, et que vous ne l'approuvez pas, parce que vous n'avez pas encore eu le temps de le comprendre." Elle lui témoigna que ce ne seroit jamais là son application, et qu'elle
10 se passeroit bien de connoître ce qu'elle n'étoit pas disposée d'estimer, mais qu'elle étoit bien aise d'apprendre ce qu'on vouloit dire par ces façons de parler qui étoient tout à fait barbares pour elle. . . .

15 Fayet, qui sentoit bien que la conversation iroit plus loin, et que ce seroit bien là la place d'une déclaration que la fin de cet entretien, passoit légèrement sur tout le reste, pour en venir bientôt au bel endroit. Il lui expliqua donc en peu de
20 mots ce que c'étoit qu'aimer, et pour lui donner envie de le mieux savoir, il lui fit paroître l'amour par ce qu'il y a de plus apparent, et conclut que c'étoit le plaisir le plus doux et le plus innocent que celui d'aimer.

“J’avois bien soupçonné que c’étoit cela, lui répliqua-t-elle, car les hommes n’aimeroient pas comme ils font, s’ils n’y trouvoient quelque intérêt. Aussi je ne tiens pas qu’on leur soit beaucoup
5 obligé quand ils nous témoignent de la passion ; ils nous importunent souvent, et ils se contentent toujours ; et, quelques mines souffrantes qu’ils fassent, ils s’aiment toujours plus qu’ils ne nous aiment.” Tous ces détours déplaisoient à cet
10 amant, qui vouloit venir au but qu’il s’était proposé. Il lui répondit pourtant : “Vous vous étonnerez, mademoiselle, si après vous avoir dit que c’est la plus grande douceur que celle d’aimer, je vous dis que c’est aussi le plus cruel de tous les supplices,
15 et que si un pauvre amant est récompensé par la joie intérieure qu’il a d’être attaché à un bel objet, il a bien du mérite de souffrir toutes les peines qui accompagnent cette joie. Quelles inquiétudes n’a-t-il pas, dans l’incertitude où il est s’il sera heureux !
20 Quel chagrin lorsqu’il est absent de la personne aimée ! Quel désespoir, lorsqu’il en est rebuté ! Il y a encore cent autres peines à endurer ; mais ces peines sont mêlées de tant de consolations secrètes, que ce sont peines, ce sont plaisirs,

comme vous voudrez. Si vous vouliez, mademoiselle, je vous ferois entendre cela par une application particulière, et il me seroit aisé de vous donner un exemple de ce que je dis.—Je n'en veux point
5 savoir, dit-elle assez brusquement ; ce sont de trop mauvais exemples que ceux qui nous veulent montrer à souffrir ; à ce que je vois, me voilà bien éloignée d'aimer, moi qui n'aime que mon repos, et qui ne hais que l'inquiétude et la peine, et qui n'ai
10 pas l'imagination assez forte pour faire ce mélange de plaisir et de tourment dont vous me parlez.— Nous ne savons souvent ce que le destin veut faire de nous, reprit Fayet ; mais en attendant, mademoiselle, souffrez, s'il vous plaît, qu'on souffre
15 pour vous, et ne sachez pas mauvais gré à ceux qui se sont exposés à bien des rigueurs, en vous aimant ; car je ne doute pas qu'une beauté si parfaite, et tant de mérite qu'on remarque en vous ne fassent déjà souffrir bien des supplices, . . . J'en
20 sais. . . .” Il alloit continuer ; mais elle l'interrompit, et d'un air assez fier : “ Je ne crois pas, lui dit-elle, que je sois propre à faire de ces malheureux et de ces languissants ; mais si le hasard en faisoit quelqu'un pour moi, il pourroit bien

mourir de langueur, s'il falloit que je l'aimasse pour le guérir ; il me seroit fort indifférent qu'il se tourmentât et qu'il se punît lui-même de sa folie ; et bien loin d'en avoir pitié, je crois que j'aurois
5 du plaisir à le voir dans cette langueur et dans ces souffrances.—Vous pouvez jouir de ce plaisir, répondit cet amant, qui ne vouloit point perdre l'occasion de se découvrir, et si vous avez la bonté. . . .”

10 Comme il alloit achever sa déclaration, la belle-sœur, qui revenoit de la promenade, entra dans la chambre, et fit grand tort à son ami, sans y penser ; ses yeux en avoient déjà assez dit, et la résistance n'étoit pas si obstinée qu'on eût bien
15 pensé. Il fallut changer de discours, composer son visage sérieux et affecter même de l'enjouement ; mais, comme il étoit difficile de soutenir longtemps cette contrainte, il prit congé de la compagnie et, se retirant dans son cabinet, il se
20 plaignit cent fois de son destin, et passa une grande partie de la nuit dans une profonde rêverie. La jeune dame, qui se tenoit si assurée de son cœur, sentit qu'elle n'en étoit pas tout à fait la maîtresse, et se trouvant plus susceptible de passion qu'elle

n'avoit cru, elle commença à connoître qu'elle ne prenoit pas beaucoup de plaisir aux peines des autres, et qu'elle n'étoit pas fort éloignée d'en souffrir elle-même. Une inquiétude troubloit son
5 esprit, son sommeil en fut interrompu, elle s'en éveilla plus matin ; enfin, elle eut toutes les marques d'un cœur ému et qui est sur le point de se rendre. L'amant ne perdit point de temps, et connoissant par ses actions et par ses discours que
10 son âme étoit ébranlée, il redoubla son assiduité, lui fit remarquer de plus en plus sa passion, et donna une fête admirable à sa sœur, à son intention, et il fit tant par son adresse, que tout ce qu'il faisoit et tout ce qu'il disoit étoit bien reçu. Cela
15 le rendit plus hardi qu'il n'avoit été, et lui fit prendre la première occasion qu'il eut de faire entendre l'état de son âme. Il ne la chercha pas longtemps ; car étant venu prendre les dames dans son carrosse, pour les mener à la promenade dans ce jardin où
20 nous sommes, ils le trouvèrent fort désert, quoique le jour fût fort beau ; ils firent un tour d'allée et rencontrèrent par hasard quelques messieurs de Clermont qui étoient venus pour quelques affaires, et qui s'entretenoient de quelques intérêts de leur ville.

Mme de . . . , qui y prenoit beaucoup de part, tant à cause que c'est sa patrie, que parce que plusieurs de ses parents y étoient engagés, se mit de leur conversation.

- 5 Nos amants, qui avoient d'autres intérêts à démêler, firent semblant de s'amuser dans une autre allée et après quelques petits entretiens de part et d'autre, Fayet, sentant que son heure étoit venue, parut encore plus interdit. Ce que
10 la dame ayant aperçu, elle lui fit la guerre, et soit pour se divertir, soit pour lui donner courage, elle fit semblant de deviner qu'il étoit amoureux, le pria de lui faire confidence de son inclination, et l'assura qu'elle étoit discrète et religieuse au
15 secret, au delà même de son sexe. Il m'a confessé depuis qu'il n'auroit jamais cru qu'il en coûtât tant à dire qu'on aime, et que, quand il ne seroit pas le plus ferme et le plus constant de tous les hommes par son naturel, il le seroit pour n'avoir
20 plus à recommencer une chose si difficile qu'une déclaration d'amour. Il reçut la raillerie qu'on lui faisoit de bonne grâce, et tenant quelque temps les yeux baissés, soit de honte ou de crainte, soit pour recueillir un peu ses esprits, il lui parla ainsi :

“ Si je n’avois appréhendé que ma confiance fût mal reçue, il y a longtemps, madame, que vous sauriez tout le secret de mon cœur, et je ne serois plus dans l’embarras où je me trouve de vous dé-
5 clarer une passion qui ne vous devoit pas être tout à fait inconnue ; mais puisque vous avez la bonté, et de m’ordonner que je vous en fasse confiance, et de me promettre même le secret, je vous avouerai, madame, que j’aime, et que j’aime passionnément,
10 mais avec tout le respect possible, la personne du monde la plus aimable. Jugez, madame, que ce ne peut être autre que vous ; vous ne devez pas en être surprise, mes soupirs vous l’ont déjà bien dit, et c’est assez d’avoir eu l’honneur de vous avoir
15 vue, pour vous prouver que je n’ai pu me dispenser de vous adorer.” Il alloit en dire bien davantage ; mais elle fit un cri qui faillit à percer la palissade ; elle rougit, elle fit toutes les façons qu’on fait en cette occasion, quand on n’est pas déjà persuadé.
20 Il s’arrêta fort respectueusement, et lui fit connoître qu’il n’y avoit rien dans sa passion qui ne fût très-légitime ; qu’il seroit infiniment heureux, si elle approuvoit le désir qu’il avoit de la servir toute sa vie ; que si elle condamnoit sa témérité, il s’en pu-

niroit par des regrets éternels, et qu'il venoit de lui mettre son sort entre ses mains.

Elle fit d'abord mine d'être offensée de cette hardiesse, elle se jeta ensuite sur sa modestie et sur
5 son peu de mérite ; enfin, elle lui témoigna qu'elle tenoit à grand honneur les bonnes volontés qu'il avoit pour elle, mais qu'il devoit avoir considéré qu'elle étoit dans un âge à ne pouvoir pas disposer d'elle-même ; qu'elle étoit sous la conduite d'un
10 père et d'une mère ; que c'étoit à eux qu'il falloit avoir fait ces propositions ; qu'il pouvoit espérer qu'elle ne s'opposeroit point à leur volonté en sa faveur, et que s'il lui donnoit sujet de se louer de sa conduite à l'avenir, elle solliciteroit même avec
15 adresse leur consentement. Vous pouvez croire que cet amant fut très-satisfait ; il la remercia mille fois et lui dit qu'il n'avoit pas voulu s'exposer à en faire la demande, sans avoir reconnu ses intentions ; qu'il seroit bien plus glorieux de la servir
20 par son ordre et par son inclination, que par le choix de ses parents, et mille autres douceurs que l'amour inspire en pareilles prospérités. Ainsi, il avança si fort ses affaires, que cette belle lui pardonna volontiers de l'avoir aimée, et lui permit en-

core de continuer à l'aimer. Cependant il étoit tard, et il fallut aller rejoindre la compagnie et remener les dames chez elles. Ils quittèrent leur sérieux et firent les enjoués plus que jamais : aussi
5 étoient-ils bien contents l'un et l'autre. Après qu'ils furent retirés, chacun alla s'entretenir dans ses rêveries agréables. La dame étoit bien aise d'avoir gagné, pour sa première conquête, un des plus honnêtes hommes de la province. Le cavalier
10 croyoit déjà être maître de sa bonne fortune. Il n'y avoit pas disproportion de qualité ; il étoit estimé de tout le monde, il avoit beaucoup plus de bien que la fille ; rien ne sembloit pouvoir être contraire à la demande qu'il en alloit faire.

Esprit Fléchier, *Mémoires de Fléchier sur les Grands-Jours d'Auvergne en 1665, annotés et augmentés d'un appendice par M. Chéruel et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve*, Paris, 1862, pp. 14-22.

IV.

LES RÈGLES DE LA CIVILITÉ.

I.

LES LOIS DE LA GALANTERIE.

XII.

NOS galants étant ajustés en la sorte que nous avons figurée, ne tâcheront à faire autre chose tout le jour que de se trouver aux lieux où ils croiront avoir meilleur moyen de se faire voir, et quoique d'ordinaire ils aient assez de peine à être dévots, ils ne laisseront pas de fréquenter les églises, spécialement celles où quelque fête, quelque musique, et quelque prédicateur excellent et nouveau, et la présence de quelque prince ou princesse, attirent quantité de gens, et surtout de ceux qui ne sont pas de petite considération, et du nombre du vulgaire ; car ce n'est pas devant ceux-là qu'il faut paroître. Et comme c'est aux dames que l'on désire plaire le plus, ne donnant que de l'envie aux autres hommes, il faut chercher l'en-

droit où elles se rangent. Mais pour ce qu'à dire la vérité les trop grands témoignages de galanterie font du scandale dans les temples consacrés à Dieu, et destinés à l'oraison, l'on doit chercher tous les
5 rendez-vous qui sont hors de là, ou le beau monde se trouve. Et les vrais galants seront curieux de dresser un almanach où ils verront en quelle saison l'on va promener à Luxembourg, et en quelle autre aux Tuilleries, quand commence le
10 cours hors la porte S. Antoine, et quand c'est que celui de la Reine Mère a la vogue, quelle longueur de jour peut permettre de visiter les belles maisons d'autour de Paris, et à quelle heure il faut partir pour toutes ces promenades. Lorsque l'hiver ne
15 permettra plus de sortir de la ville, les plus adroits de notre profession doivent savoir encore où sont les beaux réduits dans lesquels l'on passe le temps, soit à jouer, soit à deviser, et ils feront leurs efforts pour y avoir de l'accès. Ils sauront aussi les jeux
20 qui auront le plus de cours, comme le nouveau hoc, et n'ignoreront pas celui de l'hombre, ni le reversis et le piquet, ni le trictrac, pource qu'il se trouve toujours quelqu'un qui veut jouer à l'un ou à l'autre de ces jeux, et en ce cas il faut adhérer

non seulement aux dames, mais à leurs frères, leurs cousins, et autres personnes proches, afin de les gagner par la complaisance, de telle sorte qu'il faut jouer avec eux, quand l'on n'aimeroit point le jeu
5 et quand l'on y seroit malheureux. En ce qui est des longues nuits de cette froide saison, il faudra qu'ils s'informent s'il n'y en a point quelques-unes que l'on puisse passer au bal, et d'autant qu'il y a telle nuit que le bal se donne en vingt endroits de
10 la ville il faut savoir tous pour aller de l'un à l'autre, et voir les visages qui s'y trouvent, s'arrêtant enfin à celui où l'on aura plus d'inclination. Cela s'appelle courir le bal, et quand l'on danse quelque part un ballet, il n'y faut pas non plus
15 être des derniers, et de même aux comédies que les comédiens représentent quelquefois aux maisons particulières, d'autant que c'est là que se trouvent les plus belles femmes et de plus de condition, et que ce sont des occasions très favorables pour se
20 faire voir en son lustre devant elles, et pour entretenir celles à qui l'on aura voué ses affections.

XIII.

La nécessité que l'on a de savoir en quel lieu se

font les belles parties où se trouvent les dames sont cause que de quelque rang que l'on soit, il est à propos de se familiariser avec quantité de basses gens, dont il faut acquérir la connoissance à raison
5 de leur emploi. L'on doit connoître des violons de toutes les bandes, pour savoir en quel lieu se donnera le bal. Il faut connoître des musiciens pour apprendre où se fera quelque concert. Que s'il y en a quelqu'un qui ait la voix belle pour
10 chanter seul, et si quelqu'autres jouent excellemment du luth, de la viole, ou de la guitarre, il faut gagner leur amitié par toute sorte de caresses et de présents, et leur donner exprès à dîner ou à souper pour les mener de là chez quelque dame à
15 qui l'on les voudra faire ouïr, surtout si elle ne les a jamais ouïs, et si elle en a grand désir pour le récit que l'on lui en a fait ; car vous l'obligerez par ce soin à faire état de vous, sur la croyance qu'elle aura que vous ne pensez à autre chose qu'à
20 lui plaire. Vous vous efforcerez ainsi de faire voir toutes les nouveautés à celle pour qui vous aurez quelque affection. Vous aurez la connoissance de quelques jardiniers qui vous fourniront des premières fleurs pour lui envoyer des bouquets,

et si elle aime les fruits vous tâcherez aussi de lui en faire goûter quelques-uns avant la saison ordinaire. S'il s'imprime quelque comédie, ou quelque roman, il faut tâcher d'en avoir des
5 feuilles à quelque prix que ce soit dès auparavant même que les dernières soient achevées, afin de contenter les dames qui aiment la lecture. Que s'il y a des pièces curieuses qui ne s'impriment point, il faut en avoir la copie bien écrite, soit que
10 ce soit de médisance ou autre sujet, d'autant qu'è l'on oblige une maîtresse lui en faisant la lecture, et l'on se divertit et s'instruit pareillement.

XIV.

Nous avons déjà permis aux adroits de se servir de la bourse de leurs associés pour fournir à
15 plusieurs dépenses où l'on croira qu'ils auront la meilleure part, et nous leur enjoignons aussi de prendre garde à toutes les gentilleses qui se passeront, pour faire que les dames en soient averties, et en aient le divertissement. Mais outre
20 cela nous entendons que chacun fasse quelque dépense véritable et manifeste pour se mettre en crédit et qu'en cela il mesure au moins ses facultés.

Nul ne peut être dit vrai galant qui de sa vie n'a donné le bal ni la musique, et si l'on n'est pas entièrement porté à ces récréations, ceux qui n'aiment ni à danser ni à ouïr chanter, pour lours
5 dauds qu'ils soient, paroîtront assez en donnant une collation, laquelle sera toujours bien ordonnée si l'on prend conseil de quelque illustre traiteur et sans qu'il soit besoin de se donner autre peine que de lui ouvrir son cabinet pour y prendre ce qui
10 sera nécessaire aux frais. Ainsi l'on pourra acquérir de la réputation pour son argent, et cela fera que l'on parlera en bons termes de ceux qui ont fait une telle dépense, les appelant magnifiques. Ceux qui seront trouvés à ce banquet en étant fort
15 satisfaits en diront des merveilles à tous leurs amis, tellement que cela volera enfin d'une bouche à l'autre avec beaucoup de louange.

XV.

Il est besoin de vous donner ici des règles pour le langage, qui est l'instrument de l'âme, dont il se faut
20 servir dans la société. Vous parlerez toujours avec les termes les plus polis que la Cour reçoive dans son usage, fuyant ceux qui sont trop pédantesques ou

trop anciens, desquels vous n'userez jamais, si ce n'est par raillerie, d'autant qu'il n'y a qu'au stile comique et satirique qu'il faille user de ce langage. Au reste, s'il y a des mots que l'on ait inventés de
5 puis peu et dont les gens du monde prennent plaisir de se servir, il en faut faire comme des modes nouvelles des habits, c'est-à-dire qu'il s'en faut servir aussi hardiment, quelque bigearrerie que l'on y puisse trouver, et quoique les grammairiens
10 et faiseurs de livres les reprennent. Par exemple, en louant un homme, il ne faut pas être si mal avisé que de dire : *Il a de l'esprit*, ce qui sent son vieil gaulois ; il faut dire : *Il a esprit*, sans se soucier de ce que l'on vous objecte que vous oubliez l'arti-
15 cle et que l'on pourroit dire de même, *il a folie* ou *il a prudence*, car il y a des endroits où cela peut avoir meilleure grâce qu'en d'autres. En parlant aussi de la naissance de quelqu'un, l'on doit dire : *Il est bien gentilhomme*, et qui prononce ce mot
20 autrement ne sait pas que ceux qui sont véritablement nobles se nomment ainsi eux-mêmes. Vous vous servirez encore des façons de parler que l'on a apprises de ceux de Languedoc, de Guyenne ou de Poitou, pource que cela est énergique et sert à

abrégé le discours, comme de dire : *Je l'ai envoyé à l'Académie pour qu'il s'instruise, je lui ai dit d'aller au Louvre, je l'ai sorti de son malheur,* et plusieurs autres termes, lesquels sont d'autant
5 plus estimables qu'ils sont nouveaux et que des hommes d'importance s'en servent, de sorte que qui parleroit autrement pourroit passer pour bourgeois et pour un homme qui ne voit pas les honnêtes gens. Il faut bien se garder aussi de dire que l'on
10 a traité quelqu'un en faquin : il faut dire que *l'on l'a traité de faquin*, car à ce peu de mots l'on connoît si un homme sait les coutumes et le langage des galants et polis, qu'il faut observer si l'on veut être bien reçu parmi eux. Il y a beaucoup d'autres
15 termes que l'on apprendra dans leur conversation, et dans tous nos discours nous en avons ici épandu quelques-uns en guise de quelques fleurettes. Quant aux sujets de l'entretien, ce sera premièrement sur les louanges des personnes à qui l'on parle, prin-
20 cipalement si ce sont des femmes, car c'est la coutume des honnêtes gens de louer toujours ce beau sexe. Que si l'on parle à des hommes de qui l'on attend quelque support dans ses affaires ou à qui l'on désire de plaire à cause de leur haute

condition, il faut toujours être dans l'admiration de leur mérite au commencement ou à la fin de l'entretien et dans les occasions qui se présenteront par le discours. Au reste, pour paroître de
5 bonne compagnie, il faut souvent conter quelque nouvelle agréable. Il faut tâcher de savoir toutes les intrigues et les amours des personnes les plus remarquables, quels mariages se font et quelles querelles, quels bons tours l'on a joués depuis peu
10 à des niais qui servent de jouet aux autres, et surtout avoir cette adresse qu'encore que véritablement l'on soit médisant, ceux qui vous écoutent ne se défient point de vous et ne s'imaginent pas que vous soyez homme à les aller déchiffrer ailleurs,
15 comme vous faites des autres, d'autant que vous leur aurez rendu trop de civilité pour vous avoir en cette estime ; et pourtant s'il y a lieu de les jouer quelque part, ne les épargnez pas, vu qu'il n'y a rien qui fasse tant rechercher votre conversation
20 que cette agréable raillerie.

XVI.

Pour régler votre civilité, vous ne manquerez jamais de saluer ceux qui vous saluent avec une

humilité aussi grande que peut être la leur. Que l'on ne remarque point aussi que vous attendiez qu'un autre mette la main au chapeau le premier, lui laissant faire la moitié du chemin avant que
5 vous commenciez. Chacun a en haine ceux qui en usent ainsi, et cela sent ces jeunes bourgeois venus de bas lieu et montés jusques aux charges de robe ou de finance par leurs écus, lesquels se gouvernent de cette sorte envers ceux qui les connoissent
10 de longue main, et en acquièrent par ce moyen le titre de glorieux et de sots. Quoique l'on méprise dans l'âme de certaines gens, il leur faut faire un bon accueil, afin que tout le reste du monde vous donne le nom de civil et de courtois, ce qui convi-
15 ent parfaitement bien à la vraie galanterie. Mais gardez néanmoins de faire part de vos civilités à ceux que plusieurs mésestiment, d'autant que cela vous donneroit la réputation d'estimer ceux qui ne le vaudroient pas. Ainsi en entrant ou en sortant
20 d'une compagnie, vous pouvez saluer tous ceux qui s'y trouvent, s'ils vous semblent tous gens de condition et de mérite. Que s'il vous paroît du contraire, à peine les regarderez-vous, et vos révérences ne seront employées que vers les per-

sonnes que vous visitez. Quoique vous vous soyez rencontrés en un même lieu, et assis près l'un de l'autre, à peine les regarderez-vous, et s'ils sont assez hardis pour parler, vous serez assez dédaigneux
5 pour ne pas faire semblant de prendre garde à ce qu'ils disent, et n'y répondant point, vous poursuivrez votre discours, agissant de même sorte en toutes choses que s'ils n'étoient point là ou s'ils n'étoient ni vus ni ouïs. Que s'il arrive que ceux
10 avec qui vous vous entretiendrez vous nomment quelquefois quelqu'un qui vous semble être de trop bas aloi pour avoir de l'affinité avec vous, il faut dire avec un ton méprisant, *Je ne connois point cela*, comme ne sachant pas même de quoi c'est
15 que l'on vous parle, et se gardant bien de dire, *Je ne le connois point*, pource que ce seroit encore faire trop d'honneur à une telle personne. Quand il sera aussi question de mépriser quelqu'un en sa présence, il se faudra bien garder de répéter le
20 nom de monsieur en parlant de lui à quelqu'autre qui se trouvera là, comme par exemple, il ne faut pas dire, *N'entendez-vous pas ce que Monsieur vous dit ?* mais seulement, *N'entendez-vous pas ce qu'il dit ?* de même que si l'on disoit, *ce que celui-là vous*

dit, ce qui témoigne un vrai dédain. Et en parlant à de telles gens, il ne faut jamais les appeler simplement, *Monsieur*, mais y ajouter toujours leur nom. Que si vous arrivez dans une chambre où
5 ils soient déjà placés, vous pouvez hardiment prendre place au dessus d'eux, pour leur montrer ce que vous êtes et ce qu'ils sont ; et s'ils vous sont venus voir, quoique vous en reconduisiez d'autres jusques à la rue, lesquels vous estimez à
10 cause de leurs richesses et de leurs grands offices ; quant à eux, vous les pouvez laisser aller seuls dès la porte de votre chambre ou cabinet, sachant bien qu'ils ne s'égareront pas. Que si vous vous trouvez en humeur de descendre, que ce soit plutôt pour
15 faire exercice que pour aucun respect que vous vouliez rendre, ainsi que vous leur témoignerez assez ; et gardez-vous bien de marcher après eux, mais prenez le devant, ou tout au moins la main droite, et les quittez en tel lieu qu'il vous plaira,
20 les y surprenant même lors n'y penseront pas, pour leur montrer que ce n'est pas à eux à limiter votre cérémonie, et que vous ne faites que ce qui vous plaît, sans y être obligé. Enfin pratiquant toutes ces cérémonies et grimaces mondaines où il y a

tant de mystère, vous croirez que c'est ce que l'on doit appeler *une noble fierté*, nouvelle vertu de ce siècle dont l'on parle tant, et dont les anciens philosophes n'ont jamais eu l'esprit de s'aviser.

*Nouveau Recueil des Pièces
les plus agréables de ce temps.*
Paris, 1644, pp. 28-36. Secs.
xv., xvi. are given from reprint
of above in *Le Trésor des
pièces rares ou inédites. Les
Loix de la Galanterie*, Paris,
1855, pp. 24-29.

2.

L'HONNÊTE HOMME, OU L'ART DE
PLAIRE A LA COUR.

5 **L**E premier soin que doit avoir celui qui veut
hanter les cabinets et les réduits, et se jeter
dans l'entretien des femmes, c'est de rendre sa
présence agréable. Car la première chose qu'elles
considèrent en un homme, c'est la mine et l'action
10 extérieure, que Cicéron nomme l'éloquence du
corps. Il ne la divise qu'en deux parties, le geste,
et la voix. Mais au sujet que nous traitons, il
faut encore ajouter l'habit et la composition du

corps même, qui doit être d'une structure bien formée et bien proportionnée, ou du moins qui n'ait rien qui d'abord rebute les yeux de ceux qui le regardent. Pour les vêtements, il vaut mieux
5 être propre que paré ; et toutes celles qui ont goût, aiment mieux voir ceux qui sont nettement, que ceux qui ne sont que richement couverts. Néanmoins le plus que l'on y peut mettre, sans s'incommoder, est le meilleur, et c'est une des plus utiles
10 dépenses qui se fassent à la cour. C'est presque la seule qui suit partout ceux qui savent s'en servir, et leur ouvre des portes qui bien souvent sont fermées à la grande condition, et encore plus souvent à la vertu. Pour être bien, il ne faut rien
15 porter de particulier ni d'extravagant, et faut que les habits soient assortis et bien entendus. Quantité de femmes jugent de l'esprit des hommes, par leur façon de s'habiller, et ne peuvent s'imaginer qu'ils soient bijarres en la forme de leur chapeau,
20 ou de leur pourpoint, et qu'ils ne le soient pas en leurs humeurs. L'âge encore se considère en ce point. Car un vieillard seroit ridicule dans un manteau de velours nacarat ou gris-de-lin, et un jeune homme n'auroit guère bonne grâce d'être

toujours couvert de noir, ou d'autres couleurs obscures. Sur toutes choses il faut être curieux de la mode. Je n'entends pas celle de quelques étourdis d'entre les jeunes gens de la cour, qui
5 pour faire bien les déterminés s'abîment tantôt la moitié de la taille dans de grosses bottes, tantôt se plongent depuis sous les aisselles jusques aux talons dans leurs haut-de-chausses, et tantôt se noient toute la forme du visage dans des bords de
10 chapeau aussi larges que des parasols d'Italie. Mais j'entends cette mode, qui étant autorisée par les plus approuvés d'entre les grands, et les honnêtes gens, sert comme de loi à tous les autres. Je trouve ceux-là fantasques, qui s'opiniâtrent à con-
15 trarier les usages reçus en quoi que ce soit, mais principalement en une chose si indifférente comme sont les habits. Qu'un honnête homme se garde bien de tomber en un tel caprice ; comme aussi de vouloir faire l'original à inventer de nouvelles
20 façons, s'il ne se sent bien capable d'y réussir. Comme que ce soit, il doit bien s'empêcher que l'on ne remarque trop de soin en sa propreté ; et, en effet, un homme trop ajusté est plus mal, qu'un autre trop négligé. Cette sorte d'étude n'est bien

séante qu'entre les femmes ; et un homme n'est jamais beau, que lorsqu'il ne croit point l'être. Pourvu qu'il soit nettement, il n'importe qu'il soit si pompeux. C'est assez qu'il ait toujours de beau
5 linge et bien blanc ; qu'il soit bien chaussé, que ses habits, s'ils ne sont riches, du moins ne soient ni vieux, ni sales, que son chapeau soit neuf, et de la nouvelle forme ; qu'il ait toujours la tête desséchée, et les cheveux bien faits comme on les porte,
10 qu'il tienne sa barbe ajustée avec soin, à cause de l'incommodité qu'autrement il en recevrait à parler et à manger ; et particulièrement qu'il ait toujours les dents et la bouche si nettes, que jamais il ne puisse incommoder de son haleine ceux qu'il entre-
15 tient. Un art plus étudié sert moins qu'il ne nuit, et l'on voit souvent tel paroître plus agréable aux yeux d'une troupe de dames, tout halé qu'il est, et tout couvert de sueur et de poussière au retour de la guerre ou de la chasse, que ces hommes de cire,
20 qui n'osent jamais se montrer au soleil, ni s'approcher trop près du feu, de peur de se fondre.

L'Honeste Homme ou, L'Art de Plaire à la Cour. Par le Sieur Faret. Lyon, 1640, p. 188.

3

L'HONNÊTE FEMME.

DES DAMES SAVANTES.

JE ne puis m'empêcher de rire quand je pense à l'erreur de François, duc de Bretagne, qui témoigna une passion extrême pour Isabelle, Fille d'Écosse, quand il apprit qu'elle n'avoit
5 jamais étudié ; s'imaginant qu'une femme est assez savante quand elle peut mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari. Le sentiment de ce bon prince seroit bien ridicule aux pays où les hommes vont tous nus, ou bien entre les na-
10 tions qui font le pourpoint et la chemise tout d'une pièce. L'estime qu'il faisoit des ignorantes et des simples, m'oblige de croire qu'il avoit fait vœu de n'aimer que ses semblables.

L'empereur Théodose ne fit pas tant d'état des
15 ignorantes. Il épousa Athénaïs, seulement parce qu'elle étoit savante et de bon esprit, sans prendre garde qu'elle étoit fille d'un père de basse extraction, qui ne lui avoit point laissé d'autre bien que la beauté en naissant, et la philosophie dans son
20 école. Ceux qui se défient d'une femme quand

elle sait quelque chose, sont véritablement des faibles esprits qui méritent ce qu'ils craignent, et qui fondent leurs soupçons sur les raisons mêmes qui leur devraient donner de l'assurance.

- 5 Davantage, les dames qui ont quelque science ou quelque lecture, donnent beaucoup de plaisir dans la conversation, et n'en reçoivent pas moins dans la solitude, alors qu'elles s'entretiennent toutes seules. Leur idée a de quoi se contenter,
10 pendant que les ignorantes sont sujettes aux mauvaises pensées, pource que ne sachant rien de louable pour occuper leur esprit, comme leur entretien est ennuyeux, aussi leur rêverie ne peut être qu'extravagante. . . . Et toutefois, si je veux sou-
15 tenir comme la raison m'y oblige, qu'une dame doit être savante pour paroître dans les conversations, peut-être que ce sentiment offensera d'abord celui des ignorants et des stupides, qui s'imaginent pour trouver de la ressemblance par tout, qu'une
20 femme ne peut étudier ni lire sans devenir vicieuse, ou au moins sans être suspecte. . . . Le secours des lettres fortifie les meilleures inclinations, et ceux qui se persuadent que la lecture des livres est une école pour apprendre à faire le mal avec

adresse, auroient meilleure grâce de croire que les dames y trouvent plus de moyens de se corriger que de se corrompre.

La lecture et la conversation sont absolument
5 nécessaires pour rendre l'esprit et l'humeur agréables; et comme l'une amasse en lisant la matière de nos discours, l'autre en parlant nous donne la méthode de les expliquer avec ornement pour joindre ensemble la facilité et l'abondance. Sans cela
10 la conversation n'est qu'une insupportable tyrannie, et il est impossible, sans se mettre à la gêne, de demeurer longtemps avec celles qui ne vous peuvent entretenir que du nombre de leurs moutons si elles sont à la campagne, ou si elles sont de
15 la ville, qui ne parlent que de collets et des jupes à la mode. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'en parlant de cette femme accomplie, de qui nous faisons l'image, nous entendions de peindre une mère de famille qui sait bien commander à ses servantes,
20 et qui a le soin de peigner ses enfants. Quoique nous ne blâmons point cela, néanmoins il faut avouer que la musique, l'histoire, la philosophie, et d'autres pareils exercices sont plus convenables à notre dessein, que ceux d'une bonne ménagère. Et

il n'y en a point de si éloignés du sens commun,
qui ne m'avouent que sans ces bonnes parties,
quoique les dames aient l'esprit fort excellent, elles
ne laissent pas de l'avoir quelquefois rempli de
5 très-mauvaises choses et très-importunes. Leur
bon naturel et leur bonne inclination demeurant
sans effet, manque de lecture ou de conversation,
quand la tyrannie de leurs mères ou de leurs maris,
ou bien quelque autre malheur les empêche d'ac-
10 quérir les belles qualités dont elles naissent capa-
bles. Car de dire que les sciences sont trop
obscurcs pour les dames, et qu'elles ne peuvent
comprendre les arts jusques dans leurs principes à
cause des termes qui sont trop malaisés à entendre,
15 sans mentir, c'est une étrange erreur, c'est une
opinion bien extravagante de penser que la raison
ne parle pas toutes langues, et que les sciences ne
se peuvent pas aussi bien exprimer en françois
comme en grec et en latin.

L'Honneste Femme [par
Père Jacques Du Bosc].
Lyon, 1640, p. 212.

4.

NOUVEAU TRAITÉ DE LA CIVILITÉ.

C'EST pourquoi il faut encore observer que cet air soit toujours le milieu entre l'enjoué et le sérieux, c'est à dire qu'il soit modeste et selon les règles de bienséance que nous avons marquées ;
5 et parce qu'aussi ces sortes de conversations dégènèrent souvent en bagatelles, il faut se proposer de joindre toujours l'utilité à l'agréable, je veux dire, que quoi qu'on dise, il y ait toujours du solide. Pour cet effet, jamais il ne faut, par
10 exemple, louer l'extérieur sans l'accompagner de l'intérieur ; jamais n'applaudir à aucun vice, jamais ne donner lieu à aucune mauvaise disposition d'esprit, etc.

Ce jeune homme connoît donc cette personne,
15 et il en connoît par conséquent toutes les inclinations et toutes les belles qualités ; supposons en effet, que ce soit une vertueuse ; qu'elle ait lu les bons livres, et appris les bonnes choses ; qu'elle emploie le temps, et qu'elle s'occupe alors à peindre
20 si vous voulez en miniature dans son cabinet, où on introduit notre disciple. Faisons leur faire une

conversation. Il n'a aucun sujet d'entretien, et il faut qu'il prenne, comme on dit, conseil sur-le-champ. Il n'en a point de meilleur que d'avoir recours aux lieux communs que nous avons mar-
5 qués, et que nous désignerons ici afin de les reconnoître.

Hé quoi, Monsieur, (c'est la demoiselle qui commence) attendre que l'on vous fasse entrer ?

On doit, Mademoiselle, dit le cavalier, ce respect
10 au temple des muses. J'ai peur de le profaner.

Vous faites, Monsieur, reprend la jeune dame, bien de l'honneur à ce cabinet.

Quoi, Mademoiselle, continue le cavalier, vous ne voulez pas que le séjour des muses soit où
15 règnent les beaux arts ?

Mais j'ai entendu dire, répond la dame, que les Muses étoient neuf, et je suis toute seule.

Elles étoient neuf, je l'avoue, répond la cavalier, mais vous seul, Mademoiselle, les valez toutes neuf.
20 L'une ignoroit ce que l'autre savoit, et vous en savez plus que toutes ensemble.

Mais, Monsieur, dit la dame, c'est me combler de confusion.

Et c'est en quoi, Mademoiselle, reprend le cavalier, vous valez plus que ces neuf savantes, d'accompagner tant de mérite d'une si grand modestie.

Il y a, Monsieur, répond la dame, des gens qui
5 sont contraints d'être modestes. Et vous me trouvez sur cet ouvrage qui vous répondra pour moi, que je ne mérite pas ces louanges-là.

Quoi, Mademoiselle, dit le cavalier, c'est donc aujourd'hui votre jour de peindre, je vous détourne,
10 je m'en vas. •

Non, non, Monsieur, continue la dame, ce seroit une fausse honte de ne pas vouloir peindre devant des connoisseurs, vous me direz mes défauts. Mais je quittois le pinceau comme vous êtes entré.

15 De grâce, Mademoiselle, reprend le cavalier, que je ne sois pas cause que vous quittiez l'ouvrage, je m'en irai plutôt.

Non, Monsieur, insiste la dame, à vous dire la vérité, il faut de la belle humeur à la peinture,
20 comme à la poésie. Je commençois à m'ennuyer. Il est presque impossible de rien faire au chaud qu'il fait.

Il est vrai, répond le cavalier, qu'il fait une grande chaleur, mais rien ne vous rebute, Made-

moiselle, vous allez à la vertu par elle-même, sans qu'aucune incommodité vous en détourne.

Hélas, s'écrie la dame, je suis bienheureuse d'être ici bien à l'ombre, et de m'amuser à des
5 bagatelles, tandis que de pauvres gens souffrent à la campagne cette chaleur excessive dans le travail et la peine ! J'y songeois même en achevant ce méchant navire. Car je croi que ces pauvres gens qui sont dans les vaisseaux, ont bien à souffrir en
10 pleine mer, et dans un navire où l'odeur n'est pas, comme je croi, bien agréable. Voyez, Monsieur.

Oserois-je ? dit le cavalier.

Très-volontiers, Monsieur, reprend la dame, je ne fais point mystère de mes ouvrages, ils n'en val-
15 ent pas la peine.

Il n'est pas juste, Mademoiselle, dit le cavalier, que vous en soyez le juge. Vous vous êtes trop sévère. C'est une tempête ou un port de mer.

Oui, Monsieur, répond la dame.

20 Voilà qui est fort beau, s'écrie le cavalier, ces vagues sont fort bien touchées, et fort tendres. Mais quoi, Mademoiselle, avoir vous-même tant de douceur, et peindre si juste un élément si colère ?

Ha, Monsieur, dit la dame, vous savez que les

peintres veulent être cajolés. Je ne veux pas me défendre puisque je suis du nombre, j'ai aussi ma petite vanité. Je veux pourtant vous dire les choses comme elles sont ; et si je suis assez vaine
5 pour avouer que ce n'est pas d'imagination que j'ai représenté la colère, je veux être de bonne foi pour vous dire que tout ce qu'il y a de plus beau dans mon ouvrage, je l'ai pris d'un excellent original que voilà.

10 Je vous assure, Mademoiselle, reprend le cavalier, que l'on ne connoît point quel est l'original.

C'est pour me donner courage, Monsieur, dit la dame, mais ce n'est pas comme je croi une tempête.

En effet, continue le cavalier, le ciel est trop
15 serein, et le navire ne paroît pas assez agité. C'est apparemment le flux que le peintre a voulu représenter, car il fait beaucoup de flots et d'écume sur la grève.

Bon Dieu ! reprend la dame, je suis donc bien
20 éloignée de connoître ce grand mystère du flux et reflux, puisque venant de le peindre, je ne le connois pas moi-même.

Mademoiselle, interrompt le cavalier, il ne faut pas vous étonner si nous ne le connoissons pas, je

croi que les plus savants sont de même que nous ; ils le peignent sans le connoître, ils le peignent d'imagination.

J'ai, dit la dame, un peu lu des ouvrages d'un
5 philosophe moderne, ce qu'il en dit est bien imaginé, aussi bien que le reste. Vous savez sans doute cette philosophie-là, Monsieur.

J'en ai lu quelque chose, répond le cavalier, mais j'admire que rien ne vous puisse échapper.

10 Je l'aime, continue la dame, parce qu'on la comprend.

Il est vrai, dit le cavalier, que les raisons qu'elle rend des choses sont tout à fait sensibles et naturelles.

15 Je l'aime aussi, reprend la dame, parce que ces messieurs ne se piquent pas de développer les secrets de la toute-puissance de Dieu ; mais seulement d'en raisonner autant qu'ils en sont capables, en avouant en même temps, que si quelqu'un a
20 quelque chose de meilleur à dire, il leur fera grand plaisir. Mais je m'aperçois qu'il ne me sied pas bien de faire la savante devant vous, Monsieur.

Moi, Mademoiselle, s'écrie le cavalier, je serois bien savant si j'étois capable d'être votre disciple.

Ah mon Dieu ! répond la dame, il faudroit que les sciences fussent tombées en quenouille.

Il y a apparence que cela soit, Mademoiselle, dit le cavalier, puisqu'à la Cour vous êtes toutes
5 savantes à l'envi l'une de l'autre.

Cela seroit joli, reprend la dame, si notre sexe occupoit à présent les charges de l'état.

Pourquoi non ? dit le cavalier, si le monde n'est comme le mer qu'un flux et reflux. Si selon
10 l'opinion des philosophes qui sont vos favoris, la terre tourne au lieu du ciel, pourquoi cette révolution ne se fera-t-elle point dans les personnes comme dans les choses ?

Ce seroit, je vous avoue, reprend la dame, une
15 assez plaisante chose à voir, mais voici un laquais qui vient m'appeler.

Je suis votre très-humble serviteur, Mademoiselle, dit le cavalier, et vous demande pardon de mon importunité.

20 Que cela ne vous chasse pas, Monsieur, reprend la dame, on n'est jamais importuné de personnes faites comme vous.

Vous avez trop de bonté, répond le cavalier, vous en comblez jusqu'aux moindres de vos

serviteurs, j'en suis confus, Mademoiselle, je m'enfuis.

Adieu donc, Monsieur, lui crie la dame, je vous suis bien obligée de votre civilité, etc.

- 5 On peut voir dans ce dialogue un échantillon de la conversation, et parce qu'elle seroit ennuyeuse et sèche si elle étoit toute de compliments de part et d'autre, on a voulu y mêler quelques incidents indifférents, pour montre que le compliment ne doit
10 point être tiré, mais naître naturellement du discours.

Nouveau Traité de la Civilité qui se pratique en France parmi les Honnestes Gens [par Ant. de Courtin]. Paris, 1677, p. 86,

5.

L'ESPRIT DE COUR.

CONVERSATION XXXI.

DU ROMAN.

UN galant homme feint de ne trouver pas bon que les dames lisent des romans.

MENDOSE.

Pour peu qu'on s'attache aux lectures plaisantes, l'on conçoit du dégoût pour les lectures sérieuses.

BÉRONE.

J'avoue que les Arianes, les Cassandres, et les Clélies, ne sont pas si solides que les à Kempis, les de Sales, et les du Pons ; mais il n'est pas incompatible qu'une honnête personne passe des derniers
 5 aux premiers, qu'elle fasse des uns ses livres de divertissement, et qu'elle fasse des autres ses livres de mortification.

MENDOSE.

Les romans laissent des idées sensuelles.

BÉRONE.

Les romans laissent des images héroïques.

MENDOSE.

10 Quel profit peut-on tirer de tout ce qu'ils contiennent ?

HERMINE.

L'on apprend d'eux à faire des billets et des récits, des abords et des sorties. L'on apprend
 15 d'eux de quel air on doit parler aux princes, de quelle façon on doit déférer aux dames. L'on apprend d'eux comment les conditions s'expriment, et comment les sexes se règlent.

MENDOSE.

Les enfants des nobles apprennent la belle civilité
de ceux qui les gouvernent.

HERMINE.

Il y a bien de la différence entre les gouverneurs
et les romanistes. Les gouverneurs donnent des
5 préceptes, et les romanistes donnent des exemples.
Les gouverneurs sont quelquefois négligents, et les
romanistes sont toujours exacts. Les gouverneurs
troublent souvent par la sévérité de leur visage les
idées qu'ils impriment, et les romanistes fixent
10 toujours par la douceur de leurs personnages les
images qu'ils laissent.

BÉRONE.

L'on peut ajouter à ce que vient de dire ma com-
pagne, que les romanistes abreuvent l'esprit de
cent accidents surprenants, et que par le judicieux
15 démêlement des choses, ils lui découvrent les moy-
ens d'être présent à tout.

MENDOSE.

Quelque état que vous fassiez des romanistes, ils
font voir comme dans un tableau animé, toutes les
foiblesses de la nature humaine.

BÉRONE.

Comme l'ivresse des esclaves dont parle l'histoire
inspiroit la sobriété à ceux qui l'observoient, l'ex-
travagance des passions inspire la modération à
ceux qui la lisent.

MENDOSE.

5 Quand nous ne savons pas si les mouvements
qui nous troublent ont des exemples, nous faisons
quelque effort contre notre foiblesse ; mais quand
nous savons que les mêmes mouvements qui nous
agitent ont des semblables, nous ne nous soulevons
10 point contre notre infirmité.

BÉRONE.

Les bons romans ne représentent seulement pas
les actions héroïques et les actions brutales, ils
représentent encore et les effets du bien, et les
suites du mal, les récompenses de la vertu, et les
15 punitions du vice.

HERMINE.

Après cela je ne pense pas que Monsieur porte
la dispute plus avant.

MENDOSE.

Vous avez raison, Mademoiselle, d'avoir cette

pensée, vous êtes des invincibles. Mais quand vous ne seriez pas ce que vous dites, je vous don-
nerois les mains ; puisque je n'ai combattu votre
inclination que pour exercer votre esprit, et qu'il
5 est temps que de la sévérité d'un missionnaire je
passe à la complaisance d'un courtisan.

CONVERSATION LIV.

DE L'INTRODUCTION.

*Sertore qui est un excellent homme, introduit un
auteur chez une savante.*

SERTORE.

Voici, Madame, cet excellent homme dont je
10 vous entretins dernièrement ; j'ai cru que vous ne
trouveriez pas mauvais que je lui procurasse
l'honneur de votre connoissance, que je lui com-
muniqueasse un bien que peu de gens possèdent.

BÉLINDE.

Il me tarδοit que je ne visse Monsieur, c'est une
15 personne extraordinaire, et vous devez être per-
suadé que j'eusse prévenu sa visite, si mon sexe en
cela eut été de concert avecque mon désir.

STATILE.

Il est croyable, Madame, que je vaux quelque chose, puisqu'une personne rare comme vous, prend la peine de me louer, mais il y a bien de la disproportion entre les louanges que vous me donnez, et
5 les qualités que je possède ; et à n'en point mentir, je n'entendois pas d'un esprit si modéré que le vôtre une civilité si excessive.

BÉLINDE.

Vous avez peu de semblables, et l'on doit aux grands hommes de grands éloges.

STATILE.

10 Il est avantageux à ma curiosité que je vous connoisse ; il seroit avantageux à ma réputation que vous ne me connussiez point. Mon entretien sans doute me perdra bientôt auprès de vous, et je compte déjà cette visite pour une de mes disgrâces.

SERTORE.

15 Comme ce que vous direz démentira ce que vous dites, vous recevez de la confusion des mêmes choses qui vous donnent de la gloire.

BÉLINDE.

Si l'on doit juger de la fin par le commencement,
l'on doit quereller par avance la modestie de
Monsieur.

STATILE.

Je ne me fusse pas exposé à un si grand jour que
5 le vôtre, si j'eusse été ennemi de mes propres
avantages ; mais la belle curiosité est une de mes
plus grandes passions, et pourvu que dans la dis-
pute l'on me dise d'excellentes choses, il m'importe
très-peu que les triomphes de mon adversaire me
10 coûtent un peu de honte.

BÉLINDE.

Vous avez feint de croire que vous vous perdriez
dans mon esprit, et je crois tout de bon que je me
perdrai dans le vôtre.

SERTORE.

Les attaques et les ripostes ont été également
15 vigoureuses ; mais quelque bonne opinion que j'aie
de mon ami, je crois, Madame, que sa confusion
sera le prix de votre victoire.

BÉLINDE.

Si mon sentiment étoit le vôtre, je garderois le silence.

STATILE.

Je n'ai pas peu d'obligation à Madame, elle est généreuse ; mais je lui en aurai bien davantage
5 quand elle poussera à bout mon ignorance.

SERTORE.

Outre que l'honneur qu'il y a d'être entrepris de Madame adoucit le regret qu'on a d'en être vaincu, Madame ne peut vaincre, qu'elle n'apprenne à vaincre.

BÉLINDE.

10 Si Monsieur ne fonde ses victoires que sur les miennes, il peut bien, comme dit un ancien, renoncer au laurier.

STATILE.

Vous pouvez en me combattant, découvrir cent vérités ; et je puis en suivant vos principes, con-
15 fondre cent adversaires.

SERTORE.

La doctrine de Madame est à tout usage. A-t-on

affaire à un opiniâtre, ses raisons accablent : a-t-on
affaire à un désespéré, ses remontrances consolent :
a-t-on affaire à un incertain, ses démonstrations
éblouissent.

STATILE.

5 C'est donc une massue dans les disputes, c'est
donc un lénitif dans les afflictions, c'est donc un
oracle dans des doutes.

BÉLINDE.

Personne ne donne à mes petits rayons les quali-
tés dont vous leur faites largesse, et c'est me pren-
10 dre pour mon opposée que de me prendre pour
toutes ces choses.

SERTORE.

Quoi que vous puissiez dire, la rareté de votre
esprit est publiquement connue ; et pour parler
comme un moderne, elle n'est plus un article con-
15 tentieux parmi les personnes raisonnables.

BÉLINDE.

Encore que votre témoignage soit fort considéra-
ble, j'ai de la peine à me rendre.

SERTORE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Madame, que vous faites peu d'état de tout ce que le monde admire. Mais si vous faites réflexion sur les beaux livres que vous avez au jour, sur les excellentes pièces
5 qui restent dans votre cabinet, et sur les bonnes choses dont vous entretenez tous les jours le grand monde, vous avouerez sans doute que votre modération est injuste, que votre modestie est aveugle, et que quand vous combattez votre panégyrique,
10 vous vous opposez aux couronnes qui sont dues et à votre doctrine, et à votre éloquence.

CONVERSATION LXXIII.

DES CONNOISSANCES.

Alphonte cajole une fille sur l'étendue de ses connoissances.

ALPHONTE.

Je n'approuve point ceux qui condamnent la
15 curiosité des femmes, et qui tiennent qu'une quenouille leur sied mieux qu'un livre. Les Polycartes et les Myrthes, les Cornélies et les Lasternes, les

Lélie et les Aréthés, montrent bien que les dames sont capables des plus grandes choses ; et l'histoire même rapporte que la dernière avoit la plume d'Aristipe, l'esprit de Socrate, et la langue d'Homère.

MÉRANE.

Quoique la lecture rectifie les sentiments, la plupart des hommes la veulent interdire à notre sexe, et ils allèguent pour raison que, comme les femmes sont plus nées pour obéir que pour commander, elles ont plus besoin de déférence que de doctrine.

ALPHONTE.

Si l'on doit lire pour acquérir la science du salut, les livres vous doivent être interdits, vous vous raffinez sur la vertu ; et si l'on doit lire pour acquérir la science du commandement, les livres encore vous doivent être défendus, vous réglez sur les cœurs.

MÉRANE.

Comment raffinerai-je sur la vertu ? je n'entends pas la morale ; et comment réglerai-je sur les cœurs ? je ne sais pas la politique.

ALPHONTE.

Outre que vous avez comme sucé le bien avec-
que le lait, et que vous avez fait des soumis dès
que vous avez pu prononcer des commandements,
votre conversation nous apprend que vous savez
5 vous conduire et comme citoyenne, et comme soli-
taire, et que les Bénévents et les Cabots, les
Machiavels et les Marnixs, ne sont pas moins de
votre intelligence que les Grénades et les du Pons,
les à Kempis et les de Sales.

MÉRANE.

10 Si j'étois si savante que vous dites, je ne lirois
que des livres rares, et cependant je ne lis que ce
que les simples filles lisent.

ALPHONTE.

Vous ne lisez plus les grands livres, vous êtes
riche de leurs dépouilles ; et si vous lisez encore
15 quelques livres de dévotion c'est plus par bien-
séance que par nécessité.

*L'Esprit de Cour, ou les
Conversations galantes. Par
René Bary. Amsterdam, 1665,
pp. 140, 255, 332.*

6.

DE LA CONVERSATION.

COMME la Conversation est le lien de la société de tous les hommes, le plus grand plaisir des honnestes gens, et le moyen le plus ordinaire d'introduire, non seulement la politesse
5 dans le monde, mais encore la morale la plus pure et l'amour de la gloire et de la vertu : il me paroît que la Compagnie ne peut s'entretenir plus agreablement, ny plus utilement, dit Cilenie, que d'examiner ce que c'est qu'on appelle Conversation.
10 Car lors que les Hommes ne parlent precisément que pour la necessité de leurs affaires, cela ne peut pas s'appeller ainsi. En effet, dit Amilcar, un Plaideur qui parle de son procez à ses Juges, un Marchand qui negocie avec un autre, un General
15 d'armée qui donne des ordres, un Roy qui parle de politique dans son Conseil ; tout cela n'est pas ce qu'on doit appeller Conversation. Tous ces gens-là peuvent bien parler de leurs interests et de leurs affaires ; et n'avoir pas cet agreable talent de la
20 Conversation, qui est le plus doux charme de la vie, et qui est peut-estre plus rare qu'on ne le croit.

Pour moy je n'en doute point du tout, reprit Cilenie, mais il me semble qu'avant que de bien définir en quoy consiste principalement le charme et la beauté de la Conversation, il faudroit que
 5 toutes les Personnes qui composent la Compagnie, se souvinssent des Conversations ennuyeuses qui les ont le plus importunées. Vous avez raison, dit Cerinte. Car en remarquant tout ce qui ennuye, on pourra mieux connoître ce qui divertit ; et
 10 pour en montrer l'exemple, ajouta-t-elle, je fis hier une visite de famille, dont je fus si accablée, que j'en pensay mourir d'ennuy. En effet, imaginez-vous que je me trouvay au milieu de dix ou douze Femmes qui ne parlerent d'autre chose que de
 15 tous leurs petits soins domestiques, que des defauts de leurs esclaves, que des bonnes qualitez, ou des vices de leurs Enfans ; et il y eut une Femme, entr'autres, qui employa plus d'une heure à raconter
 20 sillabe pour sillabe les premiers begayemens d'un Fils qu'elle a, qui n'a que trois ans. Jugez après cela, si je ne passay pas mon temps d'une pitoyable maniere. Je vous assure, repliqua Nicanor, que je ne le passay guerre mieux que vous, puisque je me trouvay engagé malgré moy avec une troupe

de Femmes que vous pouvez aisément deviner, qui n'emploierent le jour tout entier, qu'à se dire du bien ou du mal de leurs habillemens ; et qu'à mentir continuellement sur le prix qu'ils leur
5 avoient coûté. Car les unes par vanité disoient beaucoup plus qu'il ne falloit, à ce que me dit la moins folle de toutes ; et les autres pour faire les habiles disoient beaucoup moins. Si bien que je passay tout le jour à n'entendre que des choses si
10 basses et de si peu d'esprit, que j'en suis encore un peu chagrin. En mon particulier, reprit la belle Athis, je me suis trouvée depuis quinze jours avec les Dames, qui, quoy qu'elles ayent de l'esprit, m'importunèrent étrangement. Car enfin, à dire
15 les choses comme elles sont, ce sont de ces Femmes galantes de profession, qui ont du moins chacune une affaire, et une affaire qui les occupe tellement, qu'elles ne pensent à autre chose. Si bien que quand on n'est point de leurs intrigues, et qu'on se
20 trouve engagé avec elles, on s'y trouve fort embarrassé, et on les embarrasse fort aussi. En effet, tant que je fus avec celles dont je parle, je les entendis toujours parler, sans entendre ce qu'elles disoient. Car il y en avoit une à ma droite, qui

disoit à une autre qui la touchoit ; qu'elle sçavoit de bonne part, qu'un tel avoit rompu avec celle-là et que celle-cy avoit renoué avec un tel : et il y en avoit une autre à ma gauche, qui parlant avec
5 émotion à une Dame de ses amies, luy disoit les plus folles choses du monde. Après tout, luy disoit-elle avec chagrin, il ne faut pas, que celle que vous sçavez se vante de m'avoir ôté un Galant, puis qu'elle n'a celui qu'elle croit m'avoir arraché,
10 que parce que je l'ay chassé. Mais si la fantaisie m'en prend, je le rappelleray ; et je feray si bien, qu'elle n'en aura de sa vie. En un autre endroit, j'entendis qu'il y en avoit qui racontoient une Collation qu'on leur avoit donnée : affectant de
15 dire avec autant d'empressement qu'elle étoit mauvaise, que si elles eussent crû diminuer la beauté de la Dame à qui on l'avoit donnée, en disant que son Amant n'étoit pas assez magnifique. Enfin je vous avouë, que de ma vie je n'eus tant d'impatience que j'en eus ce jour-là.

Pour moy, repliqua Cilenie, si j'avois esté en votre place ; j'aurois trouvé l'invention de me divertir aux dépens de celles qui m'auroient ennuyée : mais je ne trouvay point celle de ne m'en-

nuyer pas, il y a trois jours, avec un Homme et une Femme, qui ne font jamais leurs conversations que de deux sortes de choses : c'est à dire, des Genealogies entieres des Maisons de Mytilene ; et
5 de tous les biens des familles. Car enfin, si ce n'est en certaines occasions particulieres, quel divertissement y a-t'il d'oûir dire durant tout un jour : Xenocrate étoit fils de Tryphon, Clideme étoit sorty de Xenophane, Xenophane étoit issu de
10 Tyrtée, et ainsi du reste ? Et quel divertissement y a-t'il encore, d'oûir dire, qu'une telle Maison où vous n'avez nul interest, où vous ne fûtes jamais, et où vous n'irez de vôtre vie, fut bâtie par celui-cy, achetée par celui-là, échangée par un autre, et
15 qu'elle est presentement possédée par un Homme que vous ne connoissez pas ?

Cela n'est, sans doute, pas trop agreable ; repliqua Alcé, mais cela n'est pas encore si incommode, que de trouver de ces Gens qui ont quelque fâcheuse
20 affaire, et qui ne peuvent parler d'autre chose. En effet, je trouvay, il y a quelque temps un Capitaine de mer qui pretend, que Pittacus doit le recompenser d'un Vaisseau. Il me tint trois heures non seulement à me raconter les raisons qu'il pre-

tendoit avoir d'estre recompensé ; mais encore ce qu'on luy pouvoit repliquer : et pour me faire mieux comprendre la perte qu'on luy vouloit causer, il se mit à me dire en détail ce que luy
5 avoit coûté son Navire. Pour cet effet il me dit les noms de ceux qui l'avoient bâti, et il me nomma toutes les parties de son Vaisseau les unes après les autres, sans qu'il en fust besoin ; pour me faire entendre, qu'il étoit des meilleurs et des
10 plus chers, et qu'on luy vouloit faire une grande injustice.

Il est vray, dit Amithone, que c'est une grande persecution que de trouver de ces sortes de Gens. Mais à vous dire la verité, ces Conversations graves
15 et serieuses, où nul enjouement n'est permis, ont quelque chose de si accablant, que je ne m'y trouve jamais, que le mal de teste ne m'en prenne. Car on y parle toujours sur un mesme ton. On n'y rit jamais ; et on y est aussi concerté qu'aux Temples.
20 Je demeure d'accord de ce que vous dites, reprit Athis ; mais je dis, à la honte de nôtre sexe, que les Hommes ont un grand avantage sur nous pour la Conversation ; et pour le prouver, je n'ay qu'à dire à la Compagnie, qu'étant allée chez Lysidice,

je la trouvay dans la chambre de sa mere, où il y avoit une si grande quantité de Femmes, qu'à peine y pûs-je trouver place ; mais il n'y avoit pas un seul Homme. Je ne sçaurois vous dire de
5 quelle maniere toutes ces Dames avoient l'esprit tourné ce jour-là, quoy qu'il y en eût de fort spirituelles. Mais je suis contrainte d'avouer, que la Conversation ne fut pas fort divertissante. Car enfin on ne parla presque, que de bagatelles en-
10 nueuses : et je puis dire, que de ma vie je n'ay tant entendu parler, pour dire si peu de chose. Mais m'étant rencontrée auprès de Lysidice, je pûs aisément remarquer le chagrin où elle en étoit. Il est vray que je le remarquay avec plaisir ; parce
15 qu'il luy fit dire cent choses plaisantes. Comme elle étoit fort ennuiée de cette conversation tumultueuse qui choquait si fort son inclination, il arriva un de ses parens. Mais ce qu'il y eut de remarquable fut, qu'encore que cet Homme n'ait pas un de
20 ces esprits élevez qu'on trouve si rarement, et qu'il ne soit que du rang des honnestes Gens ordinaires, la Conversation changea tout d'un coup, et devint plus réglée, plus spirituelle, et plus agreable, quoy qu'il n'y eust nul changement à la Compagnie, si-

non qu'il y étoit arrivé un Homme qui ne parla pas
mesme beaucoup. Mais enfin, sans que je vous en
puisse dire la veritable raison, on parla d'autre
chose ; on en parla mieux : et les mesmes Per-
5 sonnes qui m'ennuioient, aussi bien que Lysidice,
me divertirent extremement. Cependant toute cette
Compagnie s'en étant allée, je demeurai seule avec
Lysidice. Elle ne se vit pas plutôt en liberté, que
passant de son humeur enjotée : Hé bien Athis,
10 me dit-elle, me condamnerez-vous encore de pre-
ferer la Conversation des Hommes, à celle des
Femmes ? Et n'estes-vous pas contrainte d'avoüer,
que qui écriroit tout ce que disent quinze ou vingt
Femmes ensemble, feroit le plus mauvais Livre du
15 monde ? J'avouë, luy dis-je, en riant, que si l'on
avoit écrit de suite tout ce que j'ay entendu dire
aujourd'hui, ce seroit un bizarre discours. Pour
moy, dit-elle, il y a des jours, où je suis si irritée
contre mon sexe, que je suis au desespoir d'en
20 estre, principalement, quand je me suis trouvée en
quelqu'une de ces Conversations toutes composées
d'habillemens, de meubles, de pierreries, et d'autres
semblables choses. Ce n'est pas, ajoûta-t-elle, que
je veuille, qu'on ne puisse jamais parler de cela.

Car enfin je suis quelquefois assez bien coëffée, pour estre bien-aise qu'on me le die : et mes habillemens sont quelquefois aussi assez beaux et assez bien faits, pour trouver bon qu'on me les
5 louë. Mais je veux qu'on parle peu de ces sortes de choses, et qu'on en parle galamment, et comme en passant, sans empressement et sans application ; et non pas comme font certaines Femmes que je connois, qui passent toute leur vie à ne parler que
10 de cela, et à ne penser à autre chose ; et qui y pensent mesme avec tant d'irresolution, que je croy, qu'à la fin de leurs jours, elles n'auront pas encore déterminé dans leur esprit, si l'incarnat leur sied mieux que le bleu, ou si le jaune leur est plus
15 avantageux que le verd. J'avouë que le discours de Lysidice me fit rire : et je le trouvay d'autant plus plaisant, qu'il est vray qu'il y a une Dame de ma connoissance, qui n'employe tout son esprit, qu'en de pareilles choses ; qui ne parle jamais que
20 de cela ; et qui fait consister sa plus grande gloire en tout ce qui l'environne seulement : c'est à dire, en la dorure de son Palais, en la magnificence de ses meubles, en la beauté de ses habillemens, et en la richesse de ses pierreries.

Après avoir donc ry de ce que disoit Lysidice, je voulus prendre l'intérêt des Femmes en general ; et luy dire, que j'étois persuadée, qu'il y avoit autant d'Hommes que de Dames, dont la conversation étoit peu agreable. Il y en a, sans doute, reprit-elle, dont l'entretien est insupportable. Mais il y a cela d'avantageux, qu'on s'en défait plus facilement ; et qu'on n'est pas obligé d'avoir une civilité si exacte pour eux. Mais dit Athis, ce n'est pas de cela, dont il s'agit. Car ce que je vous dy est, que les plus aimables Femmes du monde, quand elles sont un grand nombre ensemble, et qu'il n'y a point d'Hommes : ne disent presque jamais rien qui vaille, et s'ennuient plus, que si elles étoient seules. Mais pour les Hommes qui sont fort honnestes gens, il n'en est pas de mesme. Leur conversation est, sans doute, moins enjoincée, quand il n'y a point de Dames, que quand il y en a. Mais pour l'ordinaire, quoy qu'elle soit plus serieuse, elle ne laisse pas d'estre raisonnable : et ils se passent enfin de nous, plus facilement, que nous ne nous passons d'eux. Cependant cela me fait un dépit que je ne vous sçaurois dire. Pour moy, repliquay-je, il me semble que je pourrois

vivre sans m'ennuyer, quand je ne verrois jamais que de mes Amies, pourveu qu'elles fussent toutes faites comme Lysidice. Je vous diray, si vous le voulez, repliqua-t-elle, pour répondre à vôtre civilité, 5 que je ne m'ennuyerois non plus que vous, si toutes les miennes étoient comme vous. Mais il faut du moins encore y ajoûter ; pourveu que je ne les visse qu'une à une, deux à deux, ou trois à trois tout au plus. Car de les voir douze à douze, 10 j'aimerois mieux ne voir personne. Oüy, poursuivit-elle, avec le chagrin le plus plaisant du monde, quand il y auroit douze Athis au monde, je ne les voudrois pas voir tous les jours toutes ensemble, s'il n'y avoit deux ou trois Hommes. Car 15 quoy que vous ne disiez jamais une chose mal à propos, je suis assurée, que si vous estiez douze, vous en diriez ; ou que, du moins vous diriez commes les autres, de ces sortes de choses, qui ne veulent rien dire, et qui font la Conversation si 20 languessante et si ennuyeuse. Enfin, poursuivit-elle, que voulez-vous que je die, sinon, que si vous n'estes fort dissimulée, vous serez contrainte d'avouer, qu'il y a je ne sçay quoy, que je ne sçay comment exprimer, qui fait qu'un honneste Homme

réjoûit et divertit plus une compagnie de Dames, que la plus aimable Femme de la terre ne le sçau-roit faire. Je dis mesme encore plus, ajoûta-t-elle. Car je soûtiens, que quand il n'y a que deux
5 Femmes ensemble, si elles ne sont en amitié l'une avec l'autre, elles se divertiront moins, qu'elles ne feroient si elles parloient chacune avec un Homme d'esprit, qu'elles n'eussent jamais veu. Jugez après cela si je n'ay pas raison de murmurer contre
10 mon sexe en general.

Ces Conversations sont sans doute tres-incom-modes, reprit Amilcar. Mais il y en a d'une espece qui m'importunent encore étrangement. En effet, je me trouvay un jour à Siracuse, avec cinq ou six
15 Femmes, et deux ou trois Hommes, qui se sont mis dans la teste que pour faire que la Conversation soit agreable, il faut rire éternellement. De sorte que tant que ces Personnes sont ensemble, elles ne font que rire de tout ce qu'elles se disent les unes
20 aux autres, quoy qu'il ne soit pas trop plaisant. Et elles menent un si grand bruit, que, bien sou-vent, elles n'entendent plus ce qu'elles disent : et elles rient alors seulement, parce que les autres rient sans en sçavoir la raison. Cependant elles ne

sont d'aussi bon cœur, que si elles en sçavoient le sujet. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'effectivement leur rire est quelquefois si contagieux, qu'on ne sçauroit s'empêcher de prendre leur maladie : et je me suis trouvée un jour avec de ces rieuses éternelles, qui m'inspirerent si fort leur rire, que je ris presque jusqu'aux larmes, sans que je sçeusse pourquoy je riois. Mais à dire la verité, j'en eus tant de honte un quart d'heure après, que
10 je passay en un moment de la joie au chagrin. Quoy qu'il y ait bien de la folie à rire sans sujet, reprit Valerie, encore ne serois-je pas si embarrassée de me trouver avec ces sortes de gens, que de me rencontrer avec ces Personnes dont toute la Con-
15 versation n'est que de longs Recits pitoyables et funestes, extremement ennuyeux. Car enfin je connois une Femme, qui sçait toutes les aventures tragiques, et qui passe les journées entieres à déplorer les malheurs de la vie et à raconter des
20 choses lamentables avec une voix triste et langoureuse, comme si elle étoit payée pour plaindre tous les malheurs du monde.

Ne passons pas si vite, dit Plotine, le defaut des trop longs Recits. Puisque selon moy, il se faut

bien garder de s'accoûtumer à reciter continuellement, comme j'en connois, qui ne parlent jamais, que du passé : et racontant toûjours ce qu'ils ont vû, ne disent rien de ce qu'ils voyent. Il est vray,

5 reprit Amilcar, que les Reciteurs eternels sont quelquefois fort à craindre. Il y en a qui sont confus ; les autres trop longs ; quelques-uns sont si chagrins, qu'ils ne veulent jamais estre interrompus ; les autres au contraire s'interrompent eux-mesmes,

10 et ne sçavent à la fin, ny ce qu'ils ont dit, ny ce qu'ils veulent dire. Mais ceux qui content des choses, dont on ne se soucie point, et qui d'elles-mesmes ne sont point agreables, sont les plus incommodes de tous les faiseurs de Recits. Je

15 sçay encore une Maison, reprit Cerinte, où la Conversation est bien importune. Car on n'y racontê jamais, que de petites nouvelles de quartier, dont les Gens de la Cour, que le hazard y conduit, n'ont que faire ; et où ils n'entendent rien : et je sçay

20 bien, qu'un jour j'y entendis parler de cent petits intrigues, dont je ne me souciois point du tout ; et dont le bruit ne s'entendoit pas plus loin, que la ruë où ils s'étoient passez ; et qui de plus étoient si peu divertissans par eux-mesmes, que je m'ennuiay fort.

C'est encore un assez grand suplice, reprit Nicanor, de se trouver dans une grande Compagnie, où chacun a un secret : principalement quand on n'en a pas, et que l'on n'a rien à faire
5 qu'à écouter ce petit murmure que font ceux qui s'entretiennent en parlant tout bas. Encore si c'étoient de veritables secrets, ajoûta-t'il, j'aurois patience. Mais il arrive bien souvent, que ces choses qu'on dit avec tant de mistere, ne sont que
10 des bagatelles. Je sçay encore d'autres Gens, ajoûta Alcé, qui, selon moy, ont quelque chose de fâcheux, quoy qu'ils ayent aussi quelque chose d'agreable. Car enfin ils ont tellement la fantaisie des grandes nouvelles dans la teste, qu'ils ne par-
15 lent jamais, s'il ne se donne des Batailles, s'il n'y a quelque Siege de Ville considerable, ou s'il n'y a quelque grande revolution dans le Monde : et l'on diroit à les entendre, que les Dieux ne changent la face de l'Univers que pour fournir à leur conversa-
20 tion. Car excepté de ces grandes et importantes choses, ils ne parlent point, et n'en peuvent souffrir de nulle autre sorte. Si bien qu'à moins que de sçavoir raisonner à fonds de Politique, et de sçavoir l'Histoire fort exactement, on ne peut parler avec

eux de quoy que ce soit. Il est vray, reprit Nicanor, que ce que vous dites n'est pas toujours agreable. Mais ces autres gens, qui sans se soucier des affaires generales du Monde, ne veulent sçavoir
5 que les nouvelles particulieres dont on vient de parler, ont encore quelque chose d'incommode. Car vous les voyez toujours aussi occupez, que s'ils avoient mille affaires, quoy qu'ils n'en ayent point d'autre nature que celle de sçavoir toutes
10 celles des autres, pour les aller redire de Maison en Maison, comme des Espions publics qui ne sont pas plus à celui-ci, qu'à celui-là ; car ils disent à celui-là les nouvelles de celui-ci, selon que l'occasion s'en presente, sans qu'ils en tirent aucun avan-
15 tage. Ainsi ils ne veulent pas mesmes sçavoir les choses pour les sçavoir, mais seulement pour les redire.

C'est encore un grand defect, dit Cerinte, d'affecter de montrer tout son esprit : et je connois un Homme qui dès les premieres visites qu'il fait en
20 des lieux où il veut plaire, passe continuellement d'un sujet à un autre, sans approfondir jamais rien ; et je puis assurer sans exageration, qu'en une heure je l'ay entendu parler de toutes les choses dont on pouvoit parler, puisque non seulement il

conta tout ce qui se passoit à la Cour, mais il dit tout ce qui se passoit dans la Ville. En suite il parla de tout ce qu'il avoit fait ce jour-là. Il raconta mesme ce qu'on avoit dit aux lieux où il
5 avoit esté ; et il demanda à Arpasie ce qu'elle avoit fait. Après il fit la guerre à Melinte de son silence, et puis il parla de Musique et de Peinture. Il proposa diverses parties de Promenades : et il dit tant de choses différentes, qu'un Homme de la
10 Compagnie prenant garde à cette grande diversité, y fit en suite prendre garde aux autres, avec intention de le louer. Car enfin, dit-il, après l'avoir fait remarquer, il n'y a rien de plus ennuyeux, que de se trouver en conversation avec ces sortes de
15 Gens, qui s'attachent à la première chose dont on parle : et qui l'approfondissent tellement, qu'en toute une apres-dinée on ne change jamais de discours. Car comme la Conversation doit estre libre et naturelle, et que tous ceux qui forment la Com-
20 pagnie ont également droit de la changer comme bon leur semble, c'est une chose importune que de trouver de ces Gens opiniâtres, qui ne laissent rien à dire sur un sujet, et qui y reviennent toujours, quelque soin qu'on apporte à les interrompre.

Pour moy, dit Cilenie, je suis bien embarrassée de vous entendre tous parler comme vous faites. Car enfin s'il n'est pas bien de parler toujours de science comme Damophile ; s'il est ennuyeux de
5 s'entretenir de tous les petits soins d'une famille ; s'il n'est à propos de parler souvent d'habillemens ; s'il est peu judicieux de ne s'entretenir que d'intrigues de galanterie ; s'il est peu divertissant de ne parler que de Genealogies ; s'il est trop bas de
10 s'entretenir de terres vendues ou échangées ; s'il est mesme défendu de parler trop de ses propres affaires ; si la trop grande gravité n'est pas divertissante en conversation ; s'il y a de la folie à rire trop souvent, et à rire sans sujet ; si les Recits des
15 choses funestes et extraordinaires ne plaisent pas ; si les petites nouvelles de quartier ennuiënt ceux qui n'en sont point ; si ces conversations de petites choses qu'on ne dit qu'à l'oreille, sont importunes ; si ces Gens qui ne s'entretiennent que de grandes
20 nouvelles ont tort ; et si ces chercheurs eternels de nouvelles de Cabinet n'ont pas raison, de quoy faut-il donc parler, et de quoy faut-il que la Conversation soit formée, pour estre belle et raisonnable ? Il faut que ce soit de tout ce que nous avons

repris, repliqua agreablement Valerie, en soûriant. Mais il faut qu'elle soit conduite par le jugement. Car enfin, quoy que tous les Gens dont nous avons parlé, soient incommodes, je soûtiens pourtant
5 hardiment, qu'on ne peut parler que de ce dont ils parlent ; et qu'on en peut parler agreablement, quoy qu'ils n'en parlent pas ainsi. Je comprends bien que ce que Valerie dit est vray, repliqua Amilcar, bien qu'il ne le semble pas d'abord. Car
10 je suis tellement persuadé que toutes sortes de choses peuvent tomber à propos en conversation, que je n'en excepte aucune. En effet, ajoûta Valerie, il ne faut nullement s'imaginer qu'il y ait des choses qui n'y peuvent jamais entrer. Car il
15 est vray qu'il y a certaines rencontres où il est tres à propos d'en dire, qui seroient ridicules en toute autre occasion.

Pour moy, dit Amithone, j'avouë que je voudrois bien qu'il y eût des regles pour la Conversation,
20 comme il y en a pour beaucoup d'autres choses. La regle principale, reprit Valerie, est de ne dire jamais rien qui choque le jugement. Mais encore, ajoûta Nicanor, voudrois-je bien sçavoir plus precisément comment vous concevez que doit estre la

Conversation. Je conçois, reprit-elle, qu'à en parler en general, elle doit estre plus souvent de choses ordinaires et galantes, que de grandes choses. Mais je conçois pourtant, qu'il n'est rien
5 qui n'y puisse entrer ; qu'elle doit estre libre et diversifiée, selon les temps, les lieux, et les personnes avec qui l'on est ; et que le secret est de parler toujours noblement des choses basses, assez simplement des choses élevées, et fort galamment
10 des choses galantes, sans empressement, et sans affectation. Ainsi quoy que la Conversation doive toujours estre également naturelle et raisonnable : je ne laisse pas de dire, qu'il y a des occasions où les Sciences mesme peuvent y entrer de bonne grace ;
15 et où les folies agreables peuvent aussi y trouver leur place, pourveu qu'elles soient adroites, modestes et galantes. De sorte qu'à parler raisonnablement, on peut assurer, sans mensonge, qu'il n'est rien qu'on ne puisse dire en conversation : pour-
20 veu qu'on ait de l'esprit et du jugement ; et qu'on considere bien où l'on est, à qui l'on parle, et qui l'on est soy-mesme. Cependant quoy que le jugement soit absolument necessaire pour ne dire jamais rien de mal à propos : il faut pourtant que la Con-

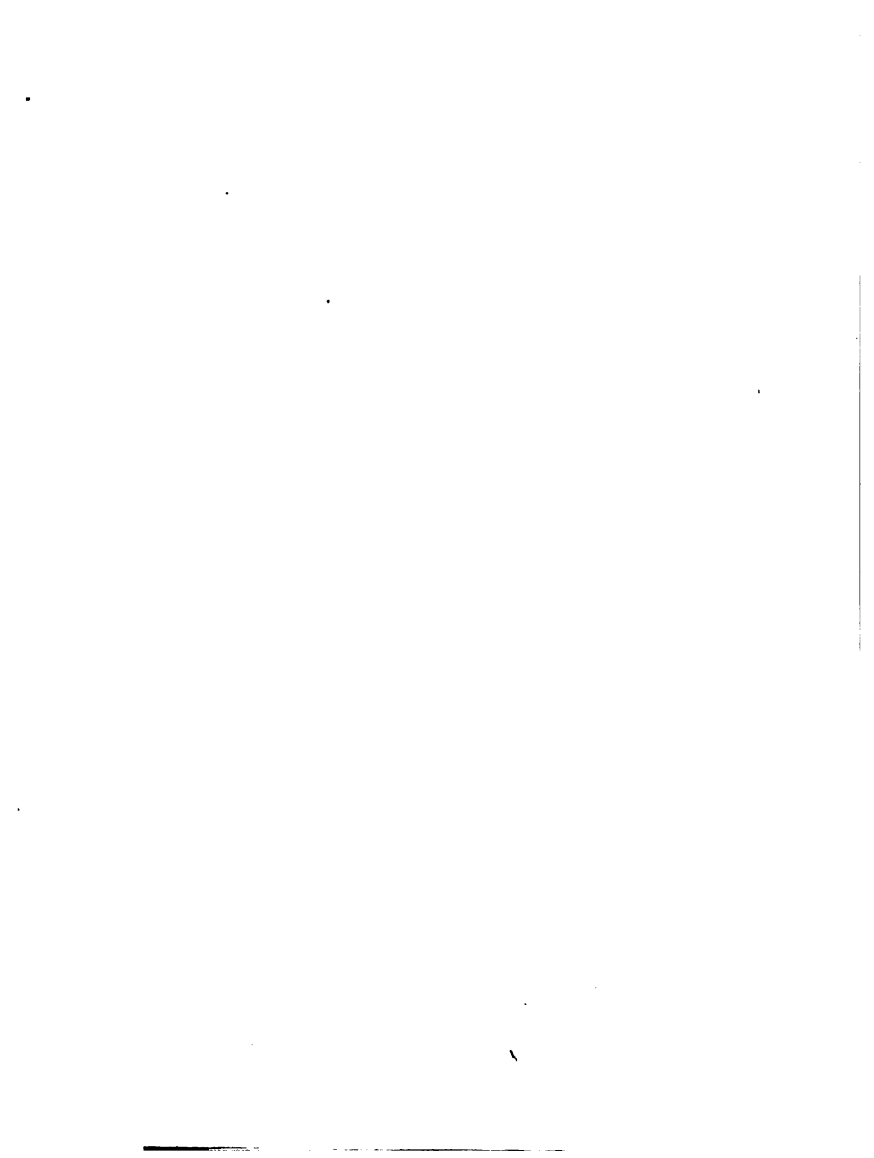
versation paroisse si libre, qu'il semble, qu'on ne rejette aucune de ses pensées, et qu'on die tout ce qui vient à la fantaisie, sans avoir nul dessein affecté de parler plutôt d'une chose que
5 d'une autre. Car il n'y a rien de plus ridicule que ces Gens, qui ont certains sujets, où ils disent des merveilles, et qui hors de là ne disent que des sotises. Ainsi je veux qu'on ne sçache jamais ce que l'on doit dire, et qu'on sçache pourtant toujours
10 bien ce que l'on dit. Car si on agit de cette sorte, les Femmes ne feront point les sçavantes mal à propos ; ny les ignorantes avec excez ; et chacun ne dira que ce qu'il devra dire, pour rendre la Conversation agreable. Mais ce qu'il y a de plus
15 necessaire pour la rendre douce et divertissante : c'est qu'il faut qu'il y ait un certain esprit de politesse qui en banisse absolument toutes les railleries aigres, aussi bien que toutes celles qui peuvent tant soit peu offenser la pudeur. Et je veux enfin
20 qu'on sçache si bien l'art de détourner les choses, qu'on puisse dire une galanterie à la plus severe Femme du monde ; qu'on puisse conter agreablement une bagatelle à des Gens graves et serieux ; qu'on puisse parler à propos de science à des igno-

rans si l'on y est forcé ; et qu'on puisse enfin
changer son esprit selon les choses dont l'on parle,
et selon les Gens, qu'on entretient. Mais outre
tout ce que je viens de dire, je veux encore, qu'il y
5 ait un certain esprit de joie qui y regne, qui sans
tenir rien de la folie de ces rieuses eternelles qui
menent un si grand bruit pour si peu de chose,
inspire pourtant dans le cœur de tous ceux de la
Compagnie, une disposition à se divertir de tout, et
10 à ne s'ennuyer de rien : et je veux qu'on dise de
grandes et de petites choses, pourveu qu'on les
dise toujours bien ; et que sans y avoir nulle con-
trainte on ne parle pourtant jamais que de ce dont
on doit parler. Enfin, ajoûta Amilcar, sans vous
15 donner la peine de parler davantage de la Conversa-
tion, pour en donner des Loix, il ne faut qu'admirer
la vôtre, et qu'agir comme vous agissez, pour meriter
l'admiration de toute la terre. Car je vous assure
que je ne seray repris de personne, quand je diray
20 qu'on ne vous a jamais rien entendu dire que
d'agreable, de galant, et de judicieux : et que qui
que ce soit n'a sçeu si bien que vous l'art de plaire,
de charmer, et de divertir. Je voudrais bien,
repliqua-t-elle, en rougissant, que tout ce que vous

dites fût vray ; et que je pusse vous croire plutôt
que moy. Mais pour vous montrer que je ne le
puis, et que je connois que j'ay souvent tort, je
declare ingenuement, que je sens bien que je viens
5 d'en trop dire et qu'au lieu de parler de tout ce
que je conçois de la Conversation, il falloit me con-
tenter de dire de toute la Compagnie ce que vous
venez de dire de moy. Après cela, tout le monde
s'opposant chacun à son tour à la modestie de
10 Valerie, nous luy donnâmes tant de louanges, que
nous pensâmes la mettre en colere : et nous fîmes
en suite une Conversation si galante et si enjouée,
qu'elle dura presque jusque au soir, que cette belle
Troupe se separa.

Mlle. de Scudéry, *Conversations sur divers sujets*. Paris,
1680. vol. I., p. 1.

NOTES.



NOTES.

PREFATORY NOTE ON THE ORTHOGRAPHY ADOPTED IN THE TEXT.

FOR reasons given in the Preface the old orthography *oi* for *ai* in the imperfect indicative and conditional of verbs, in the infinitive of certain verbs, and in some adjectives and substantives, has been retained in this work. A brief explanation of the modern orthography is necessary, and will be given in the main from Darmesteter and Hatzfeld, *Le Seizième Siècle en France*, p. 211. The diphthong *oi* has been pronounced in three different ways in France : in the XIIth century as *oi*, at the end of the Middle Ages as *oe*, and at the end of the XVth century as *ouè* or *ouê*. From the XVIth century this diphthong *ouè*, written *oi*, underwent two changes : one peculiar to the Parisians substituted *oua* (the present sound of *oi*) for *ouè* ; the other consisted in replacing *ouè* by *ê* in the endings of the imperfect and conditional and in certain other words. The pronunciation mentioned above as peculiar to the Parisians predominated at the end of the XVIIIth century, and was substituted for *ouè* in all the words which had not undergone the second change of *ouè* in *ê*. This second change was brought about by the Italian influence of the XVIth century. The Italians who came to France in the suite of the Médicis family (see Introduction, § I.) introduced the pronunciation *ê* for *ouè* in many words common to French and Italian, and which had *ê* in the latter and *ouè* in the former language. Henri Estienne, *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianisé*, ed. Ristelhuber, Paris, 1885, vol. I., pp. 61,

62, says: "On n'oseroit dire François ni Françoise, sur peine d'être appelé pédant; mais faut dire Frances, et Franceses; comme Angles et Angleses; pareillement j'étes, je faisés, je disés, j'alles, je venés, non pas j'étois, je faisois, je disois, j'allois, je venés, et ainsi es (*dans les*) autres il faut user du même changement. . . . Il y a longtemps que ceux qui font perfection de prononcer delicatement et à la courtoisanesque, ont quitté cette prononciation (*la royne*), et ont mieux aimé dire, la reine."

This pronounciation had become fixed by the XVIIth century, and Vaugelas, I., 83, gives the rules for its correct use, many having extended its use improperly. He says there is no exception to its use in the endings of the imperfect indicative; that it is also used in some cases in the present, in the conditional, in names of nations, etc. From this time on there was a constant effort to make the orthography of these words correspond with the pronounciation. The grammarian Lesclache, in 1668, proposed to write the imperfect *ais*. A few years later a lawyer, Bérain (1675), renewed the attempt, which, as all know, was later supported by Voltaire and carried by his authority. It was not until the very end of the XVIIIth century that the new orthography was adopted to some extent by the press. In 1828 the *Journal des Débats* accepted it, and the Academy, in its dictionary, edition of 1835, finally stamped it with its approval (see F. Wey, *Remarques sur la langue française*, Paris, 1845, vol. II., p. 48).

I.

L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

I. LA MARQUISE DE RAMBOUILLET ET SA FAMILLE.
p. 3.—*Talleyrand des Réaux and his Historiettes*. Gédéon Talleyrand was born at La Rochelle in 1619. His father was

a banker and his mother was a sister of the famous banker Rambouillet (no relation of the Marquis de Rambouillet). His father wished him to enter the magistracy, but, although he had finished his legal studies, he felt no fondness for the profession, and preferred to marry a wealthy cousin, Elisabeth de Rambouillet, and lead a life of elegant leisure. He seems to have held some unimportant financial position in the state, but was free to give himself up to society. He was an intimate friend of the Marquis de Rambouillet, and well acquainted with all the *habitués* of the Hôtel de Rambouillet. His marriage was a happy one, and about 1650 he purchased an estate in Touraine, and by letters-patent obtained authority to change the name of it to *des Réaux*, a surname which Tallemant had borne from childhood, and which henceforth was his by legal right. He died at Paris in 1692. About 1657 he wrote for himself and friends a collection of anecdotes of well-known persons of the reign of Henry IV. and Louis XIII., with most of whom he was himself well acquainted. These *historiettes*, as he called them, are a precious mine of information concerning the society of the XVIIth century, and throw a flood of light upon the Hôtel de Rambouillet and its frequenters. Unfortunately Tallemant has preserved in his work the scandal of the day, and his book is utterly unfit for general reading, and must be used with caution for historical purposes. The MS. was purchased in 1803 at a sale for a few dollars, and was first published in 1834-35; a second edition appeared in 1840 (since frequently reprinted), with notes by M. Monmerqué; and a third (and best) in 1854-60 by Monmerqué and P. Paris. The last preserves the orthography of the original, and distinguishes between the first draught and the marginal references of Tallemant. The passage in the text is given from the second edition on account of the modernized spelling. It does not differ from

the third except that a few marginal notes are incorporated in the body of the text. An excellent notice of Tallemant by Monmerqué will be found in the second and third editions, and the reader may also consult an article by Sainte-Beuve in *Causeries du Lundi* (3d ed.), XIII., p. 172.—l. 1, *Madame de Rambouillet*, for biography of the Marquise de Rambouillet see Introduction, § II.—l. 8, *madame de Guise, surintendante de la maison de la Reine*, Catherine de Clèves, duchess of Guise, 1547-1633, wife of Henry I., duke of Guise, assassinated at Blois in 1588. She enjoyed the confidence of Henry IV., and occupied a commanding position at his court. She is the heroine of Dumas' play, *Henri III. et sa Cour*. The position of *surintendante de la maison de la Reine* differed little from that of the *dame d'honneur*, and consisted in the intimate personal service of the queen, corresponding to the place, at the English court of the present day, of Mistress of the Robes.—l. 9, *recevoir la Reine-mère à Marseille*, at the time Tallemant wrote the notice of the Marquise de Rambouillet, the dowager queen of France, Marie de Médicis, was still living (she died in 1642). She was married by proxy to Henry IV. at Florence on the 5th of October, 1600, and arrived at Marseilles the 3d of November.—l. 11, *le vidame du Mans*, early title of the Marquis de Rambouillet. *Vidame* (Latin *vice-dominus*) was originally the title of the defenders and administrators of the temporal affairs of the monasteries and churches. Later it was a title attached to a fief held from a bishop. There were but four such *vidames*, taking their names from the cities of Laon, Amiens, le Mans, and Chartres.—P. 4, l. 1, *Hors les procès*, Tallemant (3d ed., vol. II., p. 481) says that the Marquis de Rambouillet was incapable of keeping his affairs in order. He insisted upon drawing up his own legal papers, and his obstinacy cost him large sums of money. He appears to have been frequently

involved in pecuniary difficulties. — l. 6, *grand'peine*, the adjective *grand* was originally an adjective of one termination (*grandem* in Latin giving in French but one form for both masc. and fem.). When later *grand*, by analogy with other adjectives, assumed the feminine *e*, the grammarians thought they saw in the absence of the *e* in the older form a mark of elision, which they indicated by an apostrophe, hence such forms as: *grand' mère*, *grand' route*, *grand' messe*, *grand' peur*, *grand' peine*, *grand' chose*, *grand' chambre* (p. 6, l. 9), *grand' raison* (p. 52, l. 14), etc. Vaugelas, I., p. 277, says no rule can be given for the elision of the *e* except usage. — l. 13, *assemblées du Louvre*, the Louvre was the royal residence until Louis XIV. withdrew to Versailles in 1682. The *assemblées* mentioned in the text were the usual receptions of the court. — l. 21, *A l'entrée qu'on devoit faire à la Reine-mère*, see note to p. 3, l. 9. The queen was met by her husband at Lyons, and did not reach Paris until the 9th of February, 1601. The reference in the text is to the *entrée* which the queen was to make in May, 1610, after her coronation in Saint-Denis. The preparations were nearly completed when the king rode out in a carriage to see them (May 14, 1610), and was assassinated. Descriptions of the *entrées* of princes, so popular among the Parisians, will be found in Lacroix, *XVII^e Siècle, Institutions*, p. 464. — P. 5, l. 9, *maréchal d'Ancre*, Concino Concini, a Florentine adventurer who married a favorite of the queen Marie de Médicis. On the death of Henry IV. the queen became regent and fell under the unbounded influence of Concini and his wife. The former was rapidly promoted to the highest offices in the kingdom, made Marquis d'Ancre, and later Marshal of France. After Louis XIII. attained his majority, Concini's power and influence over the queen-mother were such that the king, at the advice of his friends, consented to the arrest of Concini,

who was assassinated at the time of his arrest, under the pretext that he had offered resistance.—1. 21, *le Valentin*, a royal villa near Turin belonging to Madame de Savoie (Christine of France, sister of Louis XIII., after the death of her husband, Victor Amédée I., duchess regent of Savoy). Voiture's letter to the Marquise de Rambouillet is as follows :

Madame, j'ai vu pour l'amour de vous le Valentin avec plus d'attention que je n'ai jamais fait aucune chose, et puisque vous désirez que je vous en fasse la description, je le ferai le plus succinctement qu'il me sera possible. Mais vous considérerez, s'il vous plaît, que quand je me serai acquitté de cette commission et de l'autre que vous m'avez donnée à Rome, j'aurai fait pour vous les deux choses du monde qui me sont les plus difficiles, de parler de bâtiment et de parler d'affaires. Le Valentin, madame, puisque Valentin il y a, est une maison qui est à un quart de lieue de Turin, située dans une prairie et sur le bord du Pô. En arrivant, on trouve d'abord : je veux mourir, si je sais ce qu'on trouve d'abord. Je crois que c'est un perron. Non, non, c'est un portique. Je me trompe, c'est un perron. Par ma foi, je ne sais si c'est un portique ou un perron. Il n'y a pas une heure que je savois tout cela admirablement, et ma mémoire m'a manqué. A mon retour, je m'en informerai mieux et je ne manquerai pas de vous en faire le rapport plus ponctuellement. Je suis votre, etc.

Œuvres de Voiture, ed. Ubicini, I., p. 315, Letter 110.

—P. 6, l. 4, *Luxembourg*, the palace of the Luxembourg was erected in 1615-20 for the queen-mother by Jacques Debrosse. It was occupied as a royal residence down to the Revolution, then became a prison, afterwards the abode of the Directory and Consulate, and is now used for the meet-

ings of the Senate of France.—l. 11, *madame la Princesse*, Charlotte-Marguerite de Montmorency, daughter of the Constable and wife of Henry II., Prince of Condé. She was the mother of the Duchess de Longueville and the great Condé, and inspired Henry IV. with a violent love which led him to commit incredible follies. She lived from 1593 to 1650.—l. 11, *cardinal de La Valette*, Louis de Nogaret, second son of the Duke of Espernon, 1593–1639, the devoted friend and servant of Richelieu, and for five years (1635–39) general of the French armies.—l. 13, *divertissements*, what these amusements were, see Introduction, § IV.—l. 15, *galant*, polite, elegant, and so *galanterie* (p. 201) and *galamment* (p. 112, l. 16). These words were in great vogue in the XVIIth century, especially among the *Précieux*. Vaugelas, II., p. 208, says: “*Galant* a plusieurs significations, et comme substantif, et comme adjectif. Je les laisse toutes pour ne parler que d’une seule, qui est le sujet de cette Remarque. C’est dans le sens qu’on dit à la Cour qu’un homme est galant, qu’il dit et qu’il fait toutes choses galamment, qu’il s’habille galamment, et mille autre choses semblables. . . . D’autres disoient que ces choses extérieures ne suffisoient pas, et que ce mot de *galant* avoit bien une plus grande étendue, dans laquelle il embrassoit plusieurs qualités ensemble, qu’en un mot c’étoit un composé où il entroit du je ne sais quoi, ou de la bonne grâce, de l’air de la Cour, de l’esprit, du jugement, de la civilité, de la courtoisie, et de la gaieté, le tout sans contrainte, sans affectation, et sans vice.” Mademoiselle de Scudéry, in her *Conversations Nouvelles*, p. 154, devotes an entire conversation to *De l’Air galant* (it appeared earlier in *Artamène ou le Grand Cyrus*, X., p. 887, cited in Cousin, *La Société française*, II., p. 252) from which the following is taken: “Mais selon moi l’air galant de la conversation consiste principalement à penser les choses d’une manière délicate, aisée et naturelle; à

pencher plutôt vers la douceur et vers l'enjouement que vers le sérieux et le brusque, et à parler enfin facilement et en termes propres de toutes choses sans affectation. Il faut même avoir dans l'esprit je ne sais quoi d'insinuant et de flatteur pour charmer l'esprit des autres, et si je pouvois bien exprimer ce que je comprends, je vous ferois avouer que l'on ne sauroit être tout à fait aimable sans avoir l'air galant." *galanterie* (p. 7, l. 12, and elsewhere) is used also for an act of attention, of politeness.—l. 22, *M. d'Andilly*, Robert Arnauld d'Andilly, 1599-1674. He withdrew to Port-Royal in 1644, where he spent the remainder of his life. He translated St. Augustine, Josephus, St. Theresa, and other devotional works, and left also some poetry of the same character. He was the elder brother of the more famous Antoine, the great Arnauld, widely known from his connection with the great Jansenist controversy and Port-Royal.—P. 7, l. 12, *M. de Lisieux*, Philippe de Cospéan, 1571-1646, bishop of Aire, Nantes, and Lizieux, one of the best preachers of his day. He pronounced the funeral oration of Henry IV. in 1610.—l. 18, *Rabelais*, the famous French humorist, 1495-1553, about.—l. 20, *cardinal du Bellay*, 1492-1560, to whom Rabelais was attached as domestic (member of his household), or physician.—P. 9, l. 19, *le maréchal de Gramont*, Antoine III., Duke of Gramont, Marshal of France, 1604-1678. He served with distinction in the army in Germany and Italy, and was taken prisoner at the battle of Nordlingen (see note to p. 14, l. 19). He was ambassador on several occasions and was renowned for his manners and liberality. Mme. de Sévigné tells the following good story of him in her letter (Dec. 1, 1664) to M. de Pomponne: "Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit

l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont : M. le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi : Sire, votre Majesté juge divinement bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le roi se mit à rire, et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ?—Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.—Oh bien ! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait.—Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement.—Non, M. le maréchal : les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan.”—

l. 22, *M. de Chaudebonne*, Claude d'Urre du Puy-Saint-Martin, seigneur de Chaudebonne, died in 1644. He was an intimate friend of Mme. de Rambouillet and introduced Voiture into good society. Tallemant says (III., 44, ed. P. Paris) he met Voiture in some house, and said to him : “ Monsieur, vous êtes un trop galant homme pour demeurer dans la bourgeoisie ; il faut que je vous en tire.” He spoke of him to Mme. de Rambouillet, and some time after took him to her residence.—P. 10, l. 5, *Mademoiselle Paulet*, Angelique Paulet, about 1592–1651, daughter of Charles Paulet, from whom was named a tax (*Paulette*) upon offices assuring their tenure and right of transmission. She was famous for her beauty and skill in singing and playing the lute. Tallemant (III., 11) says : “ elle avoit les cheveux si dorez qu'ils pouvoient passer pour roux.” This hair gave her the name of *La Lionne*. She was a great favorite at the

Hôtel de Rambouillet, especially of Julie d'Angennes and of Voiture. Mlle. de Scudéry gives a brilliant account of her (under the name of Élise) and her adventures in *Artamène ou le Grand Cyrus*, vol. VII., which is utilized by Victor Cousin in *La Société Française au XVII^e siècle*, I., p. 282.—l. 22, *émiot*, from *émier*, for the modern form *émietter*, now more used.—P. 12, l. 11, *Recipe*, the imperative of the Latin verb *recipere*, to take, used in the shape of a B at the beginning of prescriptions.—l. 17, *thériaque*, a sirup composed of various ingredients, so called (Lat. *theriaca*, antidote for poison or bite of serpents; Greek *Θηρίον*, poisonous animal, dim. of *Θήρ*, a wild beast) because it was considered a specific for all kinds of poisons and bite of serpents. The English *treacle*, a sirup, is from the old spelling (*triacle*) of this word.—P. 13, l. 3, *jusques*, some adverbs, conjunctions, and prepositions formerly ending in *s* have in modern French lost it, e. g., *avecques* (see p. 43, l. 1, 6), *doncques*, *guères*, now *avec*, *donc*, and *guère*. The final *s* found in words of the above class (*alors*, *certes*, *volontiers*, etc.) probably arose from analogy with plural forms; in some cases the word in question may have been derived from an accusative or ablative form: *certes* = Lat. *certas*; *volontiers* = Lat. *voluntariis*. See Körting, *Encyklopädie und Methodologie der Romanischen Sprachen*, Heilbronn, 1886, vol. III., p. 248. In poetry it is still permitted to use *jusques*, *guères*, *certes*.—l. 9, *en nourrice*, "when an infant."—l. 23, *trois de M. d'Ablancourt et une de M. Patru*, Nicolas Perrot d'Ablancourt, 1606–1664, member of the Academy, and renowned for his translations from the Latin and Greek, which, however, were more elegant than faithful. He translated four of Cicero's orations. Olivier Patru, 1604–1681, also a member of the Academy, and distinguished for the elegance and correction of his style.—P. 14, l. 11, *M. le Prince*, Henry II., Prince of

Condé (1588-1646), see p. 6, l. 11.—l. 19, *bataille de Nortlingue*, fought on the seventh of August, 1645, by the French, under Turenne and the Duke d'Enghien (later the Great Condé) and the Austrians under the Count de Mercy. The French won a brilliant victory.—P. 15, l. 1, *des Cravates*, or *Croates*, light cavalry recruited in Croatia, who first appeared in the Austrian army at the time of the Thirty Years' War. The cravat, a kind of neckcloth worn by the above, was introduced into France in 1636.—l. 7, *Quinze-Vingts*, a hospital founded by Saint Louis in 1254 for three hundred (hence the name, fifteen times twenty) gentlemen whose eyes had been put out by the Saracens. It was situated at first in the rue Saint-Honoré, but afterwards removed to the rue de Charenton where it still exists.—l. 7, *l'hôtel de Chevreuse*, was situated in the same street, Saint-Thomas-du-Louvre, as the Hôtel de Rambouillet, and was owned by the Duke de Chevreuse, who married the widow of the Constable de Luynes, to whom the hôtel had formerly belonged.—l. 14, *M. Arnauld*, de Corbeville, died 1651, member of the great Arnauld family, see note to p. 6, l. 22. He was a brave officer and an accomplished man of society. See the interesting chapter devoted to him in Cousin, *La Société Française*, II., 59.—P. 16, l. 7, *M. Chapelain*, see Introduction, § III.—l. 9, *cette ode*, Zyrphée was the heroine of one of the Amadis romances. The ode in question was published in the *Recueil* of Sercy, 5th part, 1660, p. 405. The following stanzas are cited by P. Paris in his edition of Tallemant (vol. II., p. 510):

Urgande sut bien autrefois,
 En faveur d'Amadis et de sa noble bande,
 Par ses charmes fixer les lois
 Du Temps, à qui les cieus veulent que tout se rende.
 J'ai dû faire à vos yeux ce qu'on a fait jadis,

Conserver Arthénice avec l'art dont Urgande
A su conserver Amadis.

Par la puissance de cet art
J'ai construit cette loge aux maux inaccessible,
Du temps et du sort à l'écart,
Franche des changements de l'être corruptible,
Pour qui, seule, en roulant, les cieux ne roulent pas ;
Bref, où ne montrent pas leur visage terrible
La vieillesse ni le trépas.

Cette incomparable beauté,
Que cent maux attaquoient et pressoient de se rendre,
Par cet édifice enchanté
Trompera leurs efforts et s'en pourra défendre ;
Elle y brille en son trône, et son éclat divin
De là sur les mortels va désormais s'épandre
Sans nuage, éclipse ni fin.

The Loge de Zyrphée is described in the following letter by the Marquise de Rambouillet to Godeau, bishop of Vence, June 26, 1642 : Monsieur, si mon poëte-carabin (*Arnauld de Corbeville*) ou mon carabin-poëte étoit à Paris, je vous ferois réponse en vers, et non pas en prose ; mais par moi-même je n'ai aucune familiarité avec les Muses. Je vous rends un million de grâces des biens que vous me désirez, et pour récompense, je vous souhaite à tous moments dans une *loge*, où je m'assure, Monsieur, que vous dormiriez encore mieux que vous ne faites à Vence. Elle est soutenue par des colonnes de marbre transparent, et a été bâtie au-dessus de la moyenne région de l'air par la reine Zirphée. Le ciel y est toujours serein ; les nuages n'y offusquent ni la vue ni l'entendement, et de là tout à mon aise j'ai considéré le trébuchement de l'ange terrestre. Il me semble qu'en cette occasion la fortune fait voir que c'est une médisance que de dire

qu'elle n'aime que les jeunes gens, et parce que, non plus que ma loge, je ne suis pas sujette au changement, vous pouvez vous assurer que je serai, tant que je vivrai, Monsieur, votre très-humble servante. *Signé DE VIVONNE.* This letter, found among Conrart's MSS., was published for the first time in the third edition of Tallemant, II., p. 511.—I. II, *Arthénice*, anagram of Catherine (de Vivonne), invented by Malherbe, and by which the Marquise de Rambouillet was known among her friends. Fléchier did not hesitate to use this name in the pulpit in speaking of Mme. de Rambouillet (*Oraison funèbre de Madame de Montausier*): "Souvenez-vous, mes frères, de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifioit, où la vertu étoit vénérée sous le nom de l'incomparable Arthénice, où se rendoient tant de personnes de qualité et de mérite qui composoient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation." This is the proper place to say a word in regard to the use of disguised names. Livet (*Précieuses Ridicules*, p. 98) says that the custom of changing one's name for that of the hero or heroine of a romance goes back to the time of d'Urfe's *Astrée* (1610); before that the poets had celebrated their mistresses under borrowed names, but after the success of the *Astrée* ladies themselves assumed names taken from the fashionable romances, as the following passage from Sorel (*Le Berger extravagant*, p. 51) shows: "j'étois, dit Lysis, d'une compagnie où les garçons et les filles prenoient tous des noms du livre d'*Astrée*, et notre entretien étoit une pastorale perpétuelle." This custom was continued by the poets. These names, however, were not always the property of the person to whom they were given: Arthénice is applied to others than to Madame de Rambouillet, who is known in the *Cyrus* and *Clélie* as Cléomire. Livet (op. cit., p. 99) cites from

the *Nouvelles françoises* an interesting protest against the use of conventional names. The introduction of real persons under concealed names into romances began also with the *Astrée* and continued throughout the century. Keys to several of these romances have been discovered, and V. Cousin was able, in his *Société française au XVII^e siècle*, to describe the fashionable society of the day from the single romance of *Artamène ou le Grand Cyrus*, see Introduction, § V.—l. 15, *neuf preux*, the Nine Worthies were three Jews: Joshua, David, and Judas Maccabæus; three Gentiles: Alexander, Hector, and Cæsar; and three Christians: Arthur, Charlemagne, and Godfrey of Bouillon. The one from whom M. de Chevreuse claimed descent was Godfrey of Bouillon.—P. 17, l. 15, *alcôves*, see note on word *ruelle*, p. 31, l.—l. 22, *logement de Mademoiselle*, the Duchess de Montpensier, daughter of Gaston, Duke of Orléans, the brother of Louis XIII. (see pp. 37, 66), occupied one of the two pavilions of the Tuileries. Her garden could be seen from Mme. de Rambouillet's windows.—P. 18, l. 4, *madame d'Aiguillon*, Marie Magdelaine de Vignerot, niece of Cardinal de Richelieu; she married Antoine du Roure de Combalet, in 1620. After his death her uncle endeavored to make a great match for her, but failing in this, he purchased for her, in 1638, the duchy of Aiguillon. The latter part of her life was devoted to religion and charitable works, for which she gave great sums, founding, among other things, the hospital at Quebec. She died in 1675.—l. 5, *la fontaine de l'hôtel de Rambouillet*, Malherbe (see note to p. 33, l. 20) wrote this inscription for it:

Voi-tu, passant, couler cette onde,
 Et s'écouler incontinent ?
 Ainsi fuit la gloire du monde,
 Et rien que Dieu n'est permanent.

—l. 11, *Madrigal*, originally an Italian poetic form. The oldest form of the word is in Italian *mandriale*, probably from the Latin *mandra*, a herd, i. e., a pastoral poem. In French the term is applied to a short composition with no fixed system of rhyme or rhythm, containing in as easy a form as possible a gallant or ingenious thought, or delicate sentiment. The madrigal was introduced into France in the XVIth century and was especially popular in the XVIIth with the society of the Hôtel de Rambouillet. The *Guirlande de Julie* (p. 40) was composed entirely of madrigaux. The madrigal also played an important part in the famous *Journée des Madrigaux* (p. 123).—l. 17, *Palais-Cardinal*, erected by Cardinal Richelieu in 1629-34, and at his death bequeathed by him to Louis XIII. It was occupied by Anne of Austria and her son, Louis XIV., during his minority, and has since been known as the *Palais-Royal*. It may be of interest to add that the palace occupied the site of the Hôtel Pisani, the old family residence of the Rambouillets. It was sold by the marquis, in 1606, to Pierre Forget du Fresne, who sold it in turn to Cardinal de Richelieu, in 1624, who destroyed it to build in its place the *Palais-Cardinal*.—P. 19, l. 20, *Cours*, generally known as *Cours-la-Reine*, a famous promenade planted by the queen-mother, Marie de Médicis, in 1628. It stretched along the Seine from the Tuileries to *La Savonnerie* (see *Tableaux de la Révolution Française*, p. 281) at Chaillot, about a mile in length. It exists to-day under the same name, but much curtailed. It was on the road to Saint-Cloud, where there was a royal residence destroyed during the siege of Paris in 1870.—P. 20, l. 10, *la Saint-Martin*, the festival of St. Martin of Tours occurs on the 11th of November.—P. 21, l. 6, *eaux basses*, I suppose this means water on a level, or nearly so, in contradistinction to water falling from a height, cataracts.—P. 22, l. 14, *Le*

feu Roi, Louis XIII.—l. 16, *jour de l'Ascension*, a movable feast occurring forty days after Easter. In 1643 (the date of the text) it took place on the 14th of May.—P. 23, l. 12, *mangé trop d'ambre*, the amber referred to here is the *ambre gris* (Eng. ambergris), much used in perfumery and prescribed in medicine as an antispasmodic.

2. DESCRIPTION DE LA MARQUISE DE RAMBOUILLET ET DE SES FILLES, p. 24.—For Mlle. de Scudéry and her work, *Artamène ou le Grand Cyrus*, from which the extract in the text is taken, see Introduction, § V.—P. 25, l. 6, *Cléomire*, Marquise de Rambouillet; see Introduction, § II.—P. 28, l. 13, *Phénicie*, France; for use of disguised names see note on *Arthénice*, p. 16, l. 11.—l. 20, *Philonide*, Mlle. de Rambouillet, Julie-Lucine d'Angennes, eldest child of the Marquise de Rambouillet; see Introduction, § II.—P. 31, l. 1, *ruelle*, lit. "little street," dim. of *rue* (Latin *ruga*, a wrinkle, furrow, then row, street), the passage between the bed and the wall in which callers were received during the XVIIth century. The bed-chamber, which was the reception-room also, was divided in two by a railing, behind which stood the bed with its head to the wall opposite the windows. The bed was square, and of the two spaces left at the side one was the *ruelle*, the other the *devant*. The hostess, seated on the bed, received her friends at first in the *devant*, later in the *ruelle*. The *alcôve* (Spanish *alcoba*, Arabic *al-qobbah*, a vault or tent), a recess in which the bed was placed, was introduced later by the Marquise de Rambouillet for reasons given in text, p. 20, l. 4, and took the place of the *ruelle*. The words *ruelle* and *alcôve* signified both reception-room and reception, and *alcôviste* a frequenter of these receptions. The reader will find in Lacroix, *XVII^e Siècle, Lettres, Sciences et Arts*, p. 560, a full description of the *ruelle* and a plate representing a royal reception in an *alcôve*.—l. 7, *Anacrise*, Angélique-

Clarice, afterwards Mme. de Grignan, youngest daughter of the Marquise de Rambouillet; see Introduction, § II.

3. DESCRIPTION DE L'HÔTEL DE RAMBOUILLET, p. 32.—The extensive work (3 vols. in fol.) from which the extract in the text is taken was written by H. Sauval, a French lawyer and antiquary (about 1620–1669), who neglected his profession to write his history of Paris, which contains an invaluable store of materials for the history of the old city.—l. 12, *Charles et de Marie d'Angennes*, the Marquis de Rambouillet and his only sister.—l. 15, *rue St. Thomas du Louvre*, this street, now destroyed, formerly ran from the *place du Palais-Cardinal* (now *Palais-Royal*) to the *place du Carrousel*, opening nearly at the entrance to that part of the Louvre in which the ministry of finance is lodged.—P. 33, l. 1, *avant que de*, this construction was preferred throughout the XVIIth century to *avant de*, which, however, is occasionally found. The Academy, in its remarks on Vaugelas (I., p. 436) admits only *avant que de*, as Vaugelas had done. At the present day either form may be used indifferently.—l. 2, *Hôtel d'O*, it was once the residence of Francis, Marquis d'O, superintendent of the finances under Henry III. He died, the last of his family, in 1694.—l. 3, *Hôtel de Noir-moustier*, it took this name from Louis de la Trimouille, marquis, and afterwards duke of Noirmoustier, who died in 1666.—l. 4, *Hôtel de Pisani*, it took its name from Mme. de Rambouillet's father. See note to *Palais-Cardinal*, p. 18, l. 7.—l. 12, *le Grand Cyrus*, for the famous romance of Mlle. de Scudéry, see Introduction, § V.—l. 20, *Malherbe*, François, 1555–1628, the famous poet, from whom (most incorrectly) modern French poetry is usually dated. He was a frequenter of the Hôtel de Rambouillet during its first period, and invented the name of Arthénice, by which Madame de Rambouillet was known among her friends (see note to p. 16, l. 11).—l. 21,

les Illustres, here simply famous, celebrated persons.—P. 35, l. 2, *place Dauphine*, a small triangular square on the Island of Notre-Dame (*La Cité*), west of the *Palais de Justice*, it was built by Henry IV., and the brick houses which surrounded it were like those still to be seen in the *Place Royale*. See next note.—l. 3, *place Royale*, a large square at the east end of Paris surrounded by brick houses with stone trimmings, high roofs, and arcades on the ground floor, the prevailing style of French architecture in the early part of the XVIIth century. The square occupies the site of the old *Palais des Tournelles*, where Henry II. was accidentally killed in a tournament (1565). His widow, Catherine de Médicis demolished the palace, and Henry IV. erected the square, which remains almost unchanged. At the Revolution the name was changed to *Place des Vosges*, in memory of the department which was the first to send patriotic contributions to Paris. This name was revived in 1848, and in 1870, and is in use at present.—l. 3, *châteaux de Verneuil*, a town in the department of Oise containing a château of the XVIth century bestowed by Henry IV., with the title of marquisate, upon his mistress, Henriette d'Entragues.—l. 4, *Monceaux*, a château formerly occupying the park Monceaux, then a private domain, but now a public park belonging to the city of Paris.—l. 4, *Fontainebleau*, a famous royal residence, thirty-two miles south of Paris. It was for the most part erected by Francis I., and was the favorite residence of Napoleon I.—P. 36, l. 6, *emmeublements*, for the modern form *ameublement*.—l. 10, *Voiture*, see Introduction, § III.—l. 19, *Petit-Luxembourg*, a wing of the Palace of the Luxembourg (see note to p. 6, l. 4), to the right of the façade, now the official residence of the president of the Senate.—l. 20, *l'Île Notre-Dame*, generally known as *Île de la Cité*, the oldest part of Paris, site of the cathedral and Palais de Justice. It is connected with the rest of the city by eight bridges.

4. L'HÔTEL DE RAMBOUILLET, p. 37.—For the author of this extract and her works see note to p. 66. The concealed names in the text are as follows: *Gelatille*, the Countess de Fiesque; *Princesse de Paphlagonie*, Mademoiselle de Vandy; *la Princesse Aminte*, Madame de Montausier, daughter of Madame de Rambouillet; *Déesse d'Athènes*, Madame de Rambouillet. The romance itself is of slight interest except as giving a picture of the private life of Mademoiselle and of her court.—P. 38, l. 22, *honnête*, polite, elegant, cultivated. The word *honnête* had in the XVIIth century quite a different meaning from what it has to-day. V. Cousin (*La Jeunesse de Mme. de Longueville*, 10^e ed., p. 126) says: "L'honnête homme devait avoir des sentiments élevés: il devait être brave, il devait être galant, il devait être libéral, avoir de l'esprit et de belles manières, mais tout cela sans aucune ombre de pédanterie, d'une façon tout aisée et familière." Sainte-Beuve, in his *Portraits Littéraires*, III., p. 85, has devoted an article to *Le Chevalier de Méré ou de l'honnête homme au XVII^e Siècle*, in which, p. 87, he says: "*Honnête homme*, au XVII^e siècle, ne signifiait pas la chose toute simple et toute grave que le mot exprime aujourd'hui. Ce mot a eu bien des sens en français, un peu comme celui de *sage* en grec. Aux époques de loisir, on y mêlait beaucoup de superflu; nous l'avons réduit au strict nécessaire. L'honnête homme, en son large sens, c'était l'homme *comme il faut*, et le *comme il faut*, le *quod decet*, varie avec les goûts et les opinions de la société elle-même." This is the sense in which the word is used in text, pp. 213, 217. The most concise definition is that given by Bussy-Rabutin (*Lettres de Mme. de Sévigné*, V., 529): "L'honnête homme est un homme poli et qui sait vivre." So, *honnêtes gens*, p. 69, l. 18.

5. LA GUIRLANDE DE JULIE, p. 40.—A fac-simile of the title-page, madrigal of The Carnation, and flower itself, may

be found in Lacroix, *XVII^e Siècle, Lettres, Sciences et Arts*, p. 185. The original copy is still in existence, and belongs to the Duchess d'Uzès, the present representative of the Montausier family. Two other copies are known, one a mere sketch, the other probably made for Montausier himself. The *Guirlande de Julie* was an imitation of a similar Italian collection (v. Livet, *Précieuses Ridicules*, p. xxiii) printed at Genoa in 1595. The *madrigaux* composing the *Guirlande de Julie* have been reprinted several times; the last edition is that by Livet cited in the text, and forming an appendix to his *Précieux et Précieuses*. The authors of the *madrigaux* were the poets who frequented the Hôtel de Rambouillet, except Voiture, whom Montausier disliked, who is conspicuous by his absence. A number of *madrigaux* are signed M. C., and three of them (including the one in the text) have been attributed to Corneille. This is incorrect, as they belong to Conrart, and bear his name in one of the manuscript copies. The poems of the collection, it may be said, are in general very poor.—l. 16, *Montausier*, see Introduction, § III.—P. 41, l. 5, *M^{me} de Sablé*, see Introduction § III.—l. 7, *la Reine*, Anne of Austria, wife of Louis XIII.—P. 42, l. 3, *Robert*, Nicolas, famous miniature painter and engraver, born at Langres at beginning of the XVIIth century. He excelled in the painting of plants, and rendered great service to botany. He died about 1684.—l. 5, *Jarry*, Nicolas Jarry, a famous scribe of the XVIIth century; see note at head of present article.—l. 9, *Conrart*, see Introduction, § III.—l. 16, *Permesse*, the Permessus, a river in Bœtia, the source of which is on Mt. Helicon, the mountain sacred to Apollo and the Muses.—P. 43, l. 1, *avecque*, this word has been spelled at different times in three ways, *avec*, *avecque*, *avecques* (for last, see note to p. 13, l. 3). The second is merely an orthographical emphasis of the hard sound of

the final *c*. It was also a convenient form in poetry, counting as three syllables when the following word began with a consonant, and continued in use until the middle of the XVIIth century (it is found once in Boileau, and once in Racine), when it fell completely into disuse. The form with *s* lost the *s* in the course of the XVIth century, and is condemned by Vaugelas (I., 424) who allows the other two forms, preferring *avecque* before words beginning with *f*, *h*, *j*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *t*, and *v*.

6. LETTRES DE VOITURE, p. 44.—For Voiture, see Introduction, § III.—l. 15, *les anciens cardinaux prennent une grande autorité sur les derniers reçus*, Tallemant says that Voiture was at the house of Cardinal de la Valette when a dressing-gown of crimson cloth of gold was brought for the Cardinal. He made Voiture try it on to see it the better, and then proposed to him to go in that state to the Hôtel de Rambouillet. They did so, and Voiture said he, too, was a cardinal. He alludes to this again on p. 45, l. 23: "C'est en qualité de cardinal que je parle."—P. 45, l. 11, *M^{me} la princesse*, Charlotte-Marguerite de Montmorency, wife of the Prince de Condé; see notes to pp. 6, l. 11; 14, l. 11.—l. 11, *M^{lle} de Bourbon*, daughter of *Madame la Princesse*, married in 1642 Henri d'Orléans, Duke de Longueville; see Introduction, § II.—l. 12, *M^{me} du Vigean*, Anne de Neufbourg, Marquise du Vigean, who played an important rôle in French society under Louis XIII., thanks to her intimacy with the Duchess d'Aiguillon (see note to p. 18, l. 4). It was her daughter who inspired a deep passion in the Duke d'Enghien, afterward Prince de Condé, and who ended her life as a Carmelite nun; see V. Cousin, *La Jeunesse de Mme. de Longueville*, 10^e ed., p. 181.—l. 12, *M^{me} Aubry*, Françoise le Breton-Villandry, wife of Jean Aubry, or Auberi, conseiller d'État ordinaire. She is frequently mentioned in Voiture's letters, in one of which

(75) he mentions her death, which occurred in 1634. Her daughter is mentioned later in the letter under the name of *Priande*.—l. 15, *la Barre*, a country-seat belonging to Mme. du Vigean, near Enghien, about six miles north of Paris.—l. 18, *Ormesson*, a hamlet between St. Denis and Enghien, on the way to *la Barre*.—l. 19, *grand chien*, Tallemant makes this comment on this passage: "Voiture says this ["ce dont je fut fort joyeux"] on purpose, because he was teased for liking only big ugly dogs with long snouts." Voiture returns to this subject in the XIVth letter (to Mlle. Paulet, ed. Ubicini, I., p. 56): "Il est vrai que pour m'apaiser l'on m'a donné deux chiens qui ont le museau si long, qu'à mon avis ils valent bien une demoiselle, et je ne sais s'il y en a une dans Paris pour qui je les voulusse donner." Mme. de Rambouillet had given him two dogs for a statuette or picture representing the rape of Europa; hence the above allusion.—P. 46, l. 17, *Tivoli*, a famous resort sixteen miles from Rome, celebrated for its ruins and the falls of the Anio.—l. 18, *violons*, the royal orchestra consisted of twenty-four violinists who played during the king's dinner and at the court balls. It was officially known as the *vingt-quatre violons de la chambre du roi*, and dated back to the end of the XVIth century. Private individuals could sometimes procure it for their banquets; see p. 204, l. 5.—P. 47, l. 6, *Priande*, Mlle. Aubry, daughter of Mme. Aubry; see note to p. 45, l. 12.—l. 21, *Pues guiso*, etc., a Spanish verse, the translation of which is: "Since my harsh fate willed that my lord being away, my lady should also be absent."—P. 48, l. 4, *sarabande*, a dance of Spanish origin fashionable in France as early as the XVIth century. It was danced with an accompaniment of castanets to a slow waltz movement. It was probably introduced into Spain by the Saracens, as the word is derived by Ménage from the Persian *serbend*, a kind of

song.—l. 21, *déguisements*, Littré defines this word as follows : "Action de déguiser par l'art de la cuisine, une viande ou autre aliment." The only example he cites is that in the text.—l. 24, *la maréchale de Saint-Luc*, the daughter of the maréchal de Saint-Géran. Tallemant says she was afflicted with an illness which rendered it impossible for her to sleep without taking opium.—P. 50, l. 2, *tirois bien des armès*, "fenced well."—l. 12, *la sphère du feu*, according to the ancient system of astronomy the earth was the centre of the universe, and was surrounded by a number of spheres in which were set the stars, sun, planets, and moon, and from which they received their motion. First in order came the sphere of air (*moyenne région de l'air*, l. 13), then that of fire, then the spheres of the planets, the zodiac, the crystalline sphere (*primum mobile*), and, last of all, the empyrean.—l. 24, *Miserere*, the LIst Psalm of the Psalter, which, in the Latin version of the Vulgate (L.), begins : *Miserere mei, Deus*, "Have mercy upon me, O God." It is sung in the Church during Lent, and has been set to music by many famous composers. Mme. du Vigean was deaf, and would not acknowledge it, so that she always answered at random. Tallemant says that the Cardinal de la Valette once said to Voiture : "One could repeat to her a *Confiteor*, an *Ave*, a *Miserere*, and she would make the same reply. I beg you to try it the first opportunity you have."—P. 51, l. 3, *savants—petits-doigts—bonsoirs—ponts-bretons*, Tallemant defines *savants* as *vaudevilles*, the others were songs to popular airs, the origin of the names being now forgotten. Tallemant (*Historiettes*, 3d ed., III., p. 36) has preserved the following *pont-breton* by Voiture upon the Abbés Belesbat and Croisilles :

J'ai vu Belesbat
Doux comme une fille,
Puis j'ai vu Croisille

Dans son célebat,
Comme un crocodile
Qui vient du sabat.

" Pont-breton, espèce de *vau-de-vire* ou *vaudeville* d'un caractère satirique, et dont le nom venoit sans doute d'un ancien refrain : *Sur le pont*, etc. Ce mot ne se retrouve dans aucun dictionnaire." Tallemant, 3d ed., IX., 393.—l. 9, *prêtre Jean*, "Prester John," the name of a supposed Christian prince and priest of the interior of Asia in the Middle Ages. —l. 10, *Il en a dans l'aile*, "to be smitten," "to be in love," we sometimes say of a person deeply in love, "he is hard hit."—l. 15, *gros-d'eau*, Tallemant explains this passage as follows : "During the siege of la Rochelle (1627) people kept saying we must wait for the first high tide (*gros-d'eau*, name given to the tide on the coast of la Rochelle), which is during the full moon, to see whether the dyke will stand. Now the Cardinal de la Valette, in planning with Voiture to visit Mme. Aubry at Suresnes, said : 'It must be at the full of the moon in order to return the later. We will make this excursion at the first *gros-d'eau*.' So they called these excursions the *gros-d'eau*."—P. 53, l. 11, *Qui s'l fin del canto*, etc., "Here is the end of the canto, and I return to Orlando. Farewell, my lord, I commend myself to you." In the Italian epics each canto usually ended with some such reference as above. Voiture had in mind the ending of the XXXVth canto of Bojardo's *Orlando innamorato*, which he does not quote exactly :

Nel fin del canto tornerò a Orlando.

A dio, signori, a voi mi ricomando.

—l. 13, *car*, Vaugelas, *Remarques sur la Langue Française*, ed. Chassang, II., 460, tells us that there were some who wished to suppress this necessary word, which he then proceeds to defend. We learn from Pellisson (*Hist. de l'Académie Française*, ed. Ch.-L. Livet, Paris, 1858, I., p. 52) that

Gomberville was opposed to it, and boasted that he had never used this word in the five volumes of his romance of *Polexandre*, in which, however, it occurs several times. Balzac wrote to Chapelain in regard to Voiture's letter: "Le *Car* de notre ami est une fort jolie chose, et il faut avouer qu'il a le génie de la belle et de la noble raillerie. Je voudrois seulement qu'il travaillât un peu à purifier son style. Dans ses écrits, la construction est souvent embarrassée, et ni les choses ni les paroles ne sont pas toujours en leur juste place." A Balzac, le 28 octobre, 1637.—l. 16, l'*Académie*, the French Academy, which existed at first as a private reunion of men of letters, and was not formally organized until 1634, the letters-patent which erected it into a public institution being signed by the king, Louis XIII., the 2d of January, 1635. The early history of the Academy is admirably told by Pelisson and D'Olivet in the work cited in the last note.—P. 54, l. 9, *pour ce que*, has given way to the modern *parce que*, as Littré remarks, unfortunately, for the latter is not equivalent to the former, *parce que* indicates the means, *pource que* the object. Vaugelas, I., 117, says: "Tous les deux sont bons, mais *parce que* est plus doux, et plus usité à la cour, et presque par tous les meilleurs écrivains. *Pource que* est plus du Palais (*de Justice*), quoiqu' à la cour quelques-uns le disent aussi, particulièrement ceux de la province de Normandie." The Academy notes: "Personne ne dit présentement (1704) *pource que*."—P. 55, l. 9, *Cam*,—*Pan*, the reference in the text is to the story told by Plutarch in his *Morals* (ed. Hutten, vol. IX., p. 326) of the voice that cried out that the great god Pan was dead, and of the lamentation which was heard when this news was made known. The expression is often used to indicate the passing away of the old order of things. *Cam*, modern French *Kan*, title of the Mongolian or Tartar rulers. Under the name of the great

Khan is understood Zingis (died 1227) the conqueror of Asia. —l. 11, *un des plus beaux esprits*, Balzac, see letter cited in note to p. 53, l. 13 —l. 16, *dans la bouche de Charlemagne et de saint Louis*, Voiture's memory has here betrayed him, for it is certain that Charles the Great spoke no French. *Saint Louis*, Louis IX., 1226-1270, canonized in 1297 by Pope Boniface VIII. The statement in l. 2 that the word *car* is eleven hundred years old must be taken with some reservation. It is impossible to say at exactly what date the French language came into existence.—P. 57, l. 1, *la raison en est car*, Vaugelas, *Remarques*, II., p. 463, says that *car* was objected to by many on account of the above proverb, and Tallemant attributes the origin of it to Mme. d'Entragues, who, during the suit of her daughter against the Maréchal de Bassompierre, uttered a hundred things in which there was neither rhyme nor reason, and added : *la raison en est car*.—l. 19, *partement*, obsolete, for *départ*.—P. 58, l. 8, *L'année est bonne*, the couplets in question may be found in Voiture's works, ed. Ubicini, II., 353 ; they begin as follows :

Les demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'amants ;
On dit qu'il n'en manque à personne,
L'année est bonne.

Nous avons vu les ans passés
Que les galants étoient glacés ;
Mais maintenant tant en foisonne,
L'année est bonne.

Le temps n'est pas bien loin encor
Qu'ils se vendoient au poids de l'or,
Et pour le présent on les donne,
L'année est bonne.

—l. 12, *courre*, the correct form of the infinitive from the

Latin *cûrrere*. The modern form, *courir*, is due to a misplacement of the Latin accent, which created a form *currîre*, which regularly gave the French *courir*. In the XVIIth century *courre* was still used in many expressions for *courir*, but at the present day is restricted to the sense of "hunting."—P. 59, l. 11, *maréchal de Fervaque*, Anne d'Alègre, died 1613; after the death of her husband she fell in love with the Duke de Chevreuse, and made him her heir. With incredible meanness he sent her body to the place of burial by the public stage-coach to save expense and trouble.—l. 15, *deux belles Princesses*, Mme. la Princesse and Mlle. de Bourbon, see notes to pp. 6, l. 11, and 45, l. 12.

7. POÉSIES DE VOITURE, p. 60.—SONNET, this sonnet gave rise later to the famous dispute between the *Uranistes* and the *Jobelins*, after the publication of the sonnet on Job by Benserade, in 1647, which was as follows:

Job de mille tourments atteint
 Vous rendra sa douleur connue,
 Et raisonnablement il craint
 Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue ;
 Il s'est lui-même ici dépeint :
 Accoutumez-vous à la vue
 D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
 On voit aller des patiences
 Plus loin que la sienne n'alla :

Il souffrit des maux incroyables ;
 Il s'en plaignit ; il en parla :
 J'en connois de plus misérables.

The city and the court were divided in opinion between the two sonnets which, especially the one on Job, called forth a

shower of parodies, sonnets, and epigrams. The *habitudes* of the Hôtel de Rambouillet, the Duchess de Longueville, Madame de Sablé, etc., were in favor of Voiture; the Prince de Conti espoused the cause of Benserade.—P. 61, RONDEAU, a short poem peculiar to French poetry, differing in form at various periods, but in the XVIIth century consisting of thirteen lines with two rhymes divided into three groups: the first and last of five lines each, the second of three. After the second and third the commencement of the first line is repeated in a line by itself, without rhyming and entirely disconnected with the poem. In the earlier form of the rondeau the whole of the first line, or the first and second, were repeated as above. The name comes from this repetition (*ronde*). After having been forgotten for a century, Voiture revived the *rondeau* and made it fashionable. He says himself, in a letter dated 1638 (*Œuvres*, ed. Ubicini, II., 314): "Je ne sais si vous savez ce que c'est que de rondeaux: j'en ai fait depuis peu trois ou quatre, qui ont mis les beaux esprits en fantaisie d'en faire. C'est un genre d'écrire qui est propre à la raillerie." The *rondeau* in the text is an imitation of the sonnet of Lope de Vega:

Un soneto me manda hazer Violante, etc.

—1. 10, *Brodeau*, Huet says that Voiture first wrote *Godeau* (bishop of Vence, 1605-1672; see Introduction, § III.) and then substituted for it *Brodeau* (Jean), an eminent lawyer, famous for his legal writings, who died at Paris in 1653.

8. PORTRAITS, p. 62. The taste for pen-and-ink portraits is due to Mlle. de Scudéry, whose romances of *Artamène ou le Grand Cyrus* and *Clélie* are filled with such compositions (see text, pp. 24, 80). They owed their great popularity to a caprice of Mademoiselle (see note to p. 66), who says in her *Mémoires* (ed. Chéruef, II., p. 181): "Dès que je sus la cour à Paris (automne de 1657), j'y envoyai un gentilhomme pour

lui faire mes excuses de ne m'y être pas rendue aussitôt, mais que mes affaires m'obligeoient de demeurer encore à Champigny, Madame la princesse de Tarente et mademoiselle de la Tremoille y vinrent deux ou trois fois, et y furent longtemps à chacune. Elles me montrèrent leurs portraits qu'elles avoient fait faire en Hollande. Je n'en avois jamais vu; je trouvai cette manière d'écrire fort galante, et je fis le mien, Mademoiselle de la Tremoille m'envoya le sien de Thouars." She continued to ask her other friends for their portraits, which, two years later, her secretary, Segrais, collected and published (for bibliographical details, see V. Cousin, *Madame de Sablé*, ed. cit., pp. 71-77, and introduction to Barthélemy, *La Galerie des Portraits*, etc.). Cousin says, *Madame de Sablé*, p. 77: "Les portraits se multiplièrent à Paris et dans les provinces; ils descendirent du grand monde dans la bourgeoisie; il y en eut d'excellents, il y en eut de médiocres et aussi de détestables, jusqu'à ce qu'en 1688 La Bruyère renouvela et éleva le genre, et, sous le nom de *Caractères*, au lieu de quelques individus, peignit son siècle et l'humanité." The length to which the fashion of writing portraits was carried may be seen from the insipid book of the Abbé d'Aubignac, *Les Portraits égarés*, Paris, 1660. It is dedicated to a certain Laodamie, and contains her portrait, pp. 4-41, which she ordered the writer to compose, and which he feigns to have done in a dream, Cupid offering him a palette and brushes. The book contains four other portraits, two sonnets, and *Advis à Caliste, sur sa maladie*, pp. 75-95. In the *Précieuses Ridicules*, scene IX., Mascarille says: "et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris . . . plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits. —Madelon. Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits; je ne vois rien de si galant que cela.—Mascarille. Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond."

A reaction soon set in, however, and the Portraits became the objects of ridicule ; see p. 74.

I. PORTRAIT DE M^{ME} LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ, PAR M^{ME} LA COMTESSE DE LA FAYETTE, p. 62.—Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, 1626–1696, the most famous of French letter-writers. She did not become a frequenter of the Hôtel de Rambouillet until the period of its decline. Her celebrated correspondence with her daughter, Mme. de Grignan, does not begin until 1669. A charming monograph upon Mme. de Sévigné by Gaston Boissier, excellently translated by Prof. M. B. Anderson, may be found in *The Great French Writers*, Chicago, A. C. McClurg & Co., 1888. The portrait in the text was written by her intimate friend, Marie-Madelaine Pioche de la Vergne, Countess de la Fayette, 1634–1693, one of the most charming characters of the period, and famous still by her romances, one of which *La Princesse de Clèves* (1678), is still read with pleasure. She may be said to be the originator of the modern novel of character. She was the last of the celebrated *habitués* of the Hôtel de Rambouillet. Biographical and bibliographical details concerning the Countess de la Fayette and her romances may be found in Körting, op. cit., I., p. 465, and an interesting characterization of the romances in V. Fournel, *La Littérature indépendante*, p. 202.

II. PORTRAIT DE MADEMOISELLE FAIT PAR ELLE-MÊME, p. 66.—Anne-Marie-Louise d'Orléans, Duchess de Montpensier, 1627–1693, daughter of Gaston d'Orléans, brother of Louis XIII. The title of *Monsieur* was applied, under the old monarchy, to the king's eldest brother, although Saint-Simon (cited by Chéruel, II., 828) says Gaston was the first who was really and constantly called by it. *Mademoiselle* was reserved for the children of the king's brothers and sisters. Gaston's daughter was the first who had herself called simply by this

name; later, to distinguish her from the daughters of the king's brother, she was known as the *Grande Mademoiselle*, on account of her tallness. She took an active part in the Fronde, one of the most curious episodes of which is her defense of the Porte Sainte-Antoine (July 2, 1652). She was the most brilliant match of her day, and numberless plans for her marriage (to Louis XIV., her cousin, among others) were proposed and rejected. She finally became engaged to the Count de Lauzun (see Mme. de Sévigné's famous letter to M. de Coulanges, 15 Dec., 1670, announcing the engagement), but that was broken off by the king, and Lauzun imprisoned for ten years. Mademoiselle finally married him, to her sorrow, but separated from him in 1685 on account of his ill-treatment. An account of her life at the Luxembourg, while in disgrace with the king for her share in the Fronde, from 1654 to 1660, will be found in Cousin, *Madame de Sablé*, p. 67. It was during this time that she devoted herself to literature, wrote portraits (see note to p. 62), *Relation de l'Île imaginaire*, and *Histoire de la Princesse de Paphlagonie* (see note to p. 37). Her most important work is her *Mémoires*, an invaluable source for the history of the Fronde and court of Louis XIV. See a bright article in the *Atlantic*, II., 193, by T. W. Higginson, on "Mademoiselle's Campaigns," and Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi* (2d ed.), III., 391.—P. 67, l. 22, *malpropreté*, Vaugelas, I., 56, defines the word *propreté* as used in the XVIIth century: "le soin que l'on a de la netteté, de la bienséance, ou de l'ornement en ce qui regarde les habits, les meubles, ou quelque autre chose que ce soit." Larroumet, *Précieuses Ridicules*, p. 182, n. 2, says the word was much employed by the writers of the school of the *Précieux*, as well as the adverb, the use of which lasted a long time. He cites Somaize (p. xlv.), "danser proprement," translated by "bien." The adj. *propre* frequently occurs in

the text; see pp. 67, l. 23; 116, l. 7; 214, l. 5.—P. 71, l. 18, *Les grands chagrins que j'ai eus*, the collection of portraits was made between 1657 and 1658, so that the allusion in the text must be to her trials during the Fronde and subsequent disfavor at court.

9. DESCRIPTION DE L'ÎLE DE PORTRAITURE, p. 74.—Charles Sorel, 1599–1674, one of the most interesting figures in French literature of the XVIIth century, and to whom full justice has not yet been done, is remembered now chiefly by his novel of *Francion*, the first in which an attempt was made to describe contemporary manners and break away from the preposterous pastoral and heroic romances of the day. His *Berger extravagant* is a bitter satire upon the pastoral romances called forth by d'Urfé's *Astrée*, and may be compared, for scope at least, to Don Quixote. In the work cited in the text (first printed at Paris, 1659) the author satirizes the passion for portraits in a sharp but pleasant manner under the form of an imaginary journey. For Sorel, see V. Fournel, *La Littérature indépendante*, Paris, 1862, p. 215; Körting, *Geschichte des französischen Romans im XVII. Jahrh.*, II., p. 45; and *Zeitschrift für neufranzösische Sprache*, etc., III., 228.—P. 75, l. 19, *et si*, "and yet," "still." This use of *si* in the sense of *pourtant*, *toutefois*, is obsolete. It was employed in this meaning either alone at the beginning of a sentence or clause, or in the form in the text, with *et*. Littré says that when so employed it should be pronounced with an emphasis and followed by a brief pause. He remarks that although obsolete it should not be allowed to fall into disuse.—P. 76, l. 9, *Zeuxis*, the celebrated Greek painter, who flourished at Athens B.C. 424–400. His masterpiece was his picture of Helen for the temple of Juno at Croton. He was allowed to select as his models the five most beautiful virgins of the city. Sorel has told this story incorrectly in

the text.—P. 77, l. 19, *mouches*, a small patch of black court-plaster placed on the face to set off the complexion. It derives its name from its resemblance to a fly (Latin *musca*) in size and color. Lacroix, *XVII^e Siècle, Institutions, Usages et Costumes*, p. 551, says that they had names according to their shape and position: the round ones were called *assassins*; one near the eye, *la passionnée*; on the lips, the *coquette*; in the middle of the cheek, the *galante*, etc. They seem to have come into vogue about 1633, and were sometimes, although seldom, worn by men.

II.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY ET LES FEMMES SAVANTES.

I. MADEMOISELLE DE SCUDÉRY DÉCRITE PAR ELLE-MÊME, p. 80.—For the biographical details in this extract, see Introduction, § V.—l. 1, *Sapho*, Mlle. de Scudéry, see Introduction, § V. She was also known as *Philoclée* (in the Abbé d'Aubignac's *Royaume de Coquetterie*), *Polymathie* (in Furetière's *Roman Bourgeois*), *Acacie* (in Conrart's poetry), *Artélise* (in *Eurymédon*), *Daphné* by Mme. de la Suze, the learned *Sophie* (in Somaize) etc. See life by Rathery and Boutron, p. 47.—P. 81, l. 14, *état où elle est présentement*, the X. vol. of *Artamène ou le Grand Cyrus*, which contains the description of Mlle. de Scudéry by herself, was published in 1653, when she was forty-five years old.—P. 84, l. 4, *saphiques*, the well-known verse and strophe of Greek and Latin prosody named from its inventor, the celebrated Greek poetess of the VIth century B.C., whose name Mlle. de Scudéry finally chose for her own disguised name. Mlle. de Scudéry wrote herself comparatively little poetry (a selection from it may be found in the work by Rathery and Boutron,

Mademoiselle de Scudéry, pp. 509-531), and invented no new poetic forms.—P. 85, l. 6, *science infuse*, a theological term, the knowledge possessed by Adam by virtue of the nature which he received from God, innate learning.—P. 86, l. 3, *que de ce que*, grammatically it should be : *que de ce dont*, which, however, would sound disagreeably.—P. 87, l. 24, *Mitylène*, Paris.

2. LES ENNEMIS DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY, p. 89.—l. 11, *repassés*, "thought them over."—P. 90, l. 9, *en*, the modern usage would require *au*. In the XVIIth century *en* was employed in many locutions which now demand *à*.

3. LES IMITATRICES DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY, p. 92.—The best comment on this passage is Molière's comedy of *Les Femmes Savantes*, to which may be added Boileau's portrait (*Satire X.*) :

Qui s'offrira d'abord ? Bon, c'est cette savante
 Qu'estime Roberval, et que Sauveur fréquente.
 D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni ?
 C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
 Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
 A suivre Jupiter passé la nuit entière.
 Gardons de la troubler. Sa science, je croi,
 Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi,
 D'un nouveau microscope on doit, en sa présence,
 Tantôt chez Dalancé faire l'expérience ;
 Puis d'une femme morte avec son embryon
 Il faut chez Du Verney voir la dissection.
 Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.

—l. 20, *Damophile*, Mme. du Buisson. Somaize, *Le Dictionnaire des Précieuses*, ed. Ch. L. Livet, I., p. 68, says : "Damophile est une précieuse qui voit grand monde. Elle loge auprès du grand palais d'Athènes. C'est une grande

oeconome ; elle sait bien les mécaniques et parle fort bien la langue d'Hesperie." Her husband seems to have been in the service of the queen-mother in 1661, and was *maître des comptes* under the president Aubery in 1669.—P. 99, l. 14, *Démocède*, it is not known who is concealed under this name.—l. 15, *demi-bas*, "in a low tone."

4. LES ENNUIS D'UNE SAVANTE, p. 101.—It is not now known who are concealed under the names of Cydnon, Phylire, Nicanor, etc.—P. 106, l. 23, *de celui*, after interrogatives the genitive case is employed when there is a comparison among persons or things personified. This is the result of the principle of attraction. The following examples are cited by Mätzner, *Syntax der neufranzösischen Sprache*, Berlin, 1843, I., p. 224 : "Nous verrons lesquels se laisseront les premiers, d'eux ou de moi ; Laquelle préfères-tu, d'Athènes ou de Rome ? D'Esther, d'Aman qui le doit emporter ?" See Harrison's *French Syntax*, p. 205.

5. LES VRAIES SAVANTES, p. 109.—P. 118, l. 16, *Aristée*, Chapelain, see Introduction, § III.

6. LA JOURNÉE DES MADRIGAUX, p. 123.—In three of the extracts in the text the original orthography has been retained, in the present extract, in *La Gazette de Tendre*, p. 141, and *De la Conversation*, p. 240. A brief account of the principal differences between the old and new orthography is needed to enable the student to read the above extracts easily. Although the orthography of the XVIIth century seems difficult, it is not so in fact, and but a few points need to be noted : 1. y for i at the beginning, middle, and end of words, and in vowel combinations : *samedy, joye, gayement*, etc. (i for y in *pais*, p. 129, l. 16). 2. e followed by doubled consonant to give sound of è : *Secrette, discrette, guerre* (p. 241, l. 23) for *guère*, etc. 3. z for plural s in words ending in é ; in this case no accent is written : *beautex* (p. 123, l. 10)

etc. 4. d for final t : *vid* (p. 123, l. 11), etc ; omitted in verbal endings : *comprends* (p. 258, l. 7), etc. 5. s retained where now omitted and circumflex accent substituted : *mesme*, *arrestèrent*, *accoustume*, *maistresses*, etc. ; or where acute accent is now employed : *esté*, *escuyer*, etc. 6. Omission of t in plural endings *ents* and *ants* (no longer approved by the Academy, but still found in the *Revue des deux Mondes* and *Journal des Débats*). 7. Omission of s in verbal endings of first person (see note on *croi*, p. 224, l. 8) : *say*, *croi*, etc. 8. eu for u (due to the fall of the medial consonant between e and u : *Veu* from Late Lat. *vedutus*, *vedut*, *veu*, *vu* : *seu*, *veu*, *pourveu*, etc. In this case a circumflex accent is generally used. 9. Use of diæresis to distinguish u vowel from u consonant, i. e., v ; or to show that the u had a distinct pronunciation, as in *ciguë* : *louanges* (p. 262, l. 10), *ruë*, *avouer*, *rejoûit*, *influence*, *statuës*, etc. It is also used to indicate the consonant use of i (y) : *voies* (p. 255, l. 7), *ennuient* (p. 249, l. 14), etc. 10. Irregular use of accents : *aujourd'hui* (p. 242, l. 23), *plûtôt* (p. 247, l. 8). When eu (see 8) is reduced to u the circumflex is generally used : *crû* (p. 243, l. 16), *vû* (p. 253, l. 4). The accents are frequently omitted : *entieres* (p. 244, l. 4), *menent* (p. 261, l. 7), *agreable* (p. 244, l. 17), *mistère* (p. 254, l. 9), *revolution* (p. 254, l. 17), etc. 11. In some cases false etymologies led to a peculiar form since discarded, as *sçavoir* (as if from Lat. *scire* instead of *sapere*), etc. Mlle. de Scudéry's famous *Samedis* are fully described in V. Cousin, *La Société Française*, II., p. 249 ; see also life by Rathery and Boutron, p. 64 ; V. Cousin, *Mme. de Sablé*, p. 61 ; and Bourgoïn, *Valentin Conrart et son Temps*, p. 252. The account in the text is preserved among the papers of Conrart at the Library of the Arsenal, Paris, where they fill twenty-one folio and twenty-eight quarto volumes. See Bourgoïn cited above, p. 202.—l. 7, *Philoxène*, Mme. Arragonais. V.

Cousin, *La Société Française*, II., p. 243, says of her: " Dans ce même quartier du Marais habitait une riche veuve nommée Mme. Arragonais ou Arragonet ou encore Arragons, dont le mari avait été trésorier des gardes françaises : son nom de famille était Jeanne Legendre. Sa fille Marie Arragonais, épousa Michel d'Aligre, un des fils du premier chancelier de ce nom, conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant d'Alençon, et dont le frère devint aussi chancelier de France en 1674. Mme. Arragonais appartenait donc, comme Mme. Cornuel, aux rangs les plus élevés de la bourgeoisie et même de la magistrature. Restée veuve d'assez bonne heure, sa fortune lui permit de se livrer tout entière aux choses de l'esprit. Somaize (I., p. 24) lui donne le nom d'Artémise. " Elle a cinquante ans, dit-il en 1661, et la plus grande partie de son règne est passée." Ce règne avait été assez brillant dans les premiers temps de son veuvage vers 1650. Elle est représentée dans le *Cyrus* sous le nom de Philoxène, qui vit familièrement avec les personnes de la plus haute qualité." Her portrait is given in *Cyrus* (vol. VII., p. 1046), cited in Cousin, II., p. 244.—l. 9, *Chroniqueur*, Pellisson, see Introduction, § III.—l. 14, *Pandore*, Colombey, in his edition of *La Journée des Madrigaux*, p. 16, says these statues were : " deux poupées de modes, de différente grandeur, et sur lesquelles, entre temps, les précieuses exerçaient leurs doigts inventifs." —l. 20, *Méliante*, " M. de Doneville qui envoioit ces poupées à Mme. la présidente de la Terrasse, sa sœur." Note by Conrart. M. de Doneville was a member of a family of magistrates at Toulouse. He was a warm friend of Pellisson, and was present at the *Samedis* at the end of 1653 and beginning of 1654. He kept his sister informed of the news of the capital, and even of the fashions by sending her dolls dressed in the latest style, and which the *habituées* of the *Samedis* attired. See V. Cousin, *La Société Française*, II., p. 176.—

P. 124, l. 4, *Télamire*, Mme. d'Aligre, daughter of Mme. Arragonais, see note to p. 123, l. 7.—l. 7, *Polyandre*, Sarrasin, see Introduction, § III.—l. 9, *Acante*, Pellisson.—l. 11, *Trasile*, Isarn, Samuel, born about 1625, probably at Castres. He was an intimate friend of Pellisson, who introduced him to Mlle. de Scudéry and her *Samedis*, where he was renowned for the ease and grace of his compositions. He was the author of the *Louis d'or*, a story in prose and verse, narrating the history of a piece of money from the day it was taken from the mine. He passed for somewhat fickle in his love affairs. The date of his death is uncertain (about 1671). He was known in the society of the *Précieuses* under the names of Trasile, Ismenius, and Zénocrate. The best notice of him is in E. de Barthélemy, *Sapho, Le Mage de Sidon, Zénocrate*, Paris, 1880, p. 63; see also V. Cousin, *La Société Française*, II., p. 179.—l. 24, *offices*, "Il est effectivement vrai que la plupart des valets de la maison firent des vers ce jour-là." Note of Conrart. Colombey adds: "C'est sans doute ce qui a inspiré à Molière l'amusante scène de l'impromptu de Mascarille" (*Précieuses Ridicules, scène IX.*).—P. 125, l. 3, *bouts-rimes*, a *jeu de société* which consisted in giving the rhyme words and requiring the rest of the verse to be filled up at the writer's discretion. Conrart says on the above passage: "Quoiqu'on ait fait autrefois des bouts-rimés, c'est depuis peu que la mode en est revenue par des bouts-rimés que M. Fouquet, procureur général et surintendant des finances, donna sur la mort d'un perroquet et sur lesquels une infinité de personnes ont travaillé." The following *bout-rimé* by Madame Deshoulières (1637-1694) will give an idea of the class:

Ce métal précieux, cette fatale pluie
Qui vainquit Danaé, peut vaincre l'univers,

Par lui les grands secrets sont souvent *découverts*
 Et l'on ne répand pas de larmes qu'il n'*essuie*.
 Il semble que sans lui tout le bonheur vous *fuie*,
 Les plus grandes cités deviennent des *déserts*,
 Les lieux les plus charmants sont pour nous des *enfers*,
 Enfin, tout nous déplaît, nous choque et nous *ennuie*.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard*.
 Pour les plus grands défauts, c'est un excellent *fard*.
 Il peut en un moment illustrer la *canaille*.
 Il donne de l'esprit au plus lourd *animal* ;
 Il peut forcer un mur, gagner une *bataille*,
 Mais il ne fait jamais tant de bien que de *mal*.

—l. 19, *Doralise*, " Mlle. Robineau, qui n'étoit pas en cette compagnie, parce qu'elle avoit des affaires fâcheuses, pour des taxes qu'on avoit mises sur des rentes de M. son père." Conrart. Nothing is known of her (Tallemant, ed. P. Paris, VII., 62, says of her, in 1657, that she was "une fille déjà âgée") but what Somaize says of her under the name of Roxane (*Dict. des Précieuses*, ed. Livet, I., p. 206), and Mlle. de Scudéry, under the name of Doralise, in *Artamède ou le Grand Cyrus* (cited by V. Cousin in *La Société Française*, II., p. 242).—P. 126, l. 8, *Théodamas*, Conrart, see Introduction, § III.—l. 18, *Théodamas qui voulut avoir le dernier*, the *madrigaux* in question are as follows (E. Colombey, *La Journée des Madrigaux*, ed. cit., p. 39) :

MADRIGAL DE SAPHO

A THÉODAMAS,

Sur le cachet qu'il lui avait donné
 Pour mériter un cachet si joli,
 Si bien gravé, si brillant, si poli,
 Il faudroit avoir, ce me semble,

Quelque joli secret ensemble ;
Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis secrets,
Ou du moins de jolis billets ;
Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ni qui mérite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement,
Que vous donnez si galamment,
Qu'on ne peut se défendre
De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

RÉPONSE DE THÉODAMAS.

Le présent que vous m'avez fait
A bien surpassé mon souhait,
Je ne prétendois autre chose
Qu'un petit compliment en prose,
(Conçu toutes fois galamment,
Car vous ne sauriez autrement,)
Qui m'eût dit, d'un air agréable :
On reçoit d'un air favorable
Votre cachet assez joli.
Mais dans de si beaux vers le traiter de poli,
De brillant, de cachet à faire
Secret, confidence, ou mystère,
C'est ce que je n'attendois pas ;
Mais les fleurs naissent sous vos pas
Et plus encore en votre bouche,
Et tout ce que votre main touche
Devient poli, joli, galant,
Aimable, agréable, excellent.
Cependant de quelle louange

Puis-je reconnoître l'échange,
Que fait votre beau madrigal,
Qui pour un cachet cristal
M'offre de me donner ou de me laisser prendre
Votre cœur, qui n'a pu se rendre
A tant de braves conquérants,
Qu'on a vu cent fois sur les rangs
Pour disputer cette conquête ?
Mais puisqu'à moi, Sapho, votre bonté s'arrête
Et me permet de faire un choix
Qui me rend plus heureux que prince ni que roi,
Je suivrai la leçon qu'Amour me vient d'apprendre,
Donnez-moi votre cœur, sans me le laisser prendre.

RÉPONSE DE SAPHO.

Vous êtes un cruel vainqueur,
De vouloir qu'on porte son cœur
Jusque dans votre chambre,
Mais pour ne vous déguiser rien
Quand vous seriez plus qu'Alexandre,
Si vous voulez avoir le mien
Il faut le venir prendre,
Car, comme j'ai le cœur plus grand que Talestris.
C'est assez qu'il veuille être pris.

RÉPONSE DE THÉODAMAS.

C'est être un assez doux vainqueur,
Lorsqu'il dépend de moi de pouvoir prendre un cœur,
De consentir qu'on me le donne ;
Quand vous auriez le cœur plus grand que Talestris,
La raison toutefois ordonne
Qu'il soit donné plutôt que pris.

—P. 127, l. 6, *de celle-cy*, "Cela veut dire qu'il n'y a nulle intrigue entre ces deux personnes, afin que ceux qui ne les connoissent pas ne se l'imaginent point autrement." Conrart.—P. 128, l. 9, *Agathyrse*, Jacques Bordier, sieur du Raincy (generally known as M. de Raincy), died in 1666, He was the younger son of Jacques Bordier, a lawyer of Paris, who rose to be *intendant des finances*, built the château of Raincy, and bought for his younger son the title of sieur de Raincy. See V. Cousin, *La Société Française*, II., p. 181.—P. 129, l. 17, *Neustrie*, "Il alla faire un petit voyage en Normandie." Conrart.

7. LA CARTE DE TENDRE, p. 130.—The fac-simile in the text was made from a photograph of the original in *Clélie*, Paris, 1656, vol. I., p. 398 (Harvard Coll. Library). Other fac-similes may be found in Colombey's *La Journée des Madrigaux*, p. 62; Livet, *Précieuses Ridicules*, p. 216; and Larroumet, *Précieuses Ridicules*, p. 218. The circumstances under which the *carte* was written are sufficiently described in the text, as is also the ridicule to which it was subjected. It was, besides, the object of an attack on the score of originality. The first volume of *Clélie* appeared in 1654 (the *achevé d'imprimer* is dated 31 Aug., 1654); in the same year appeared *Histoire du Temps, ou Relation du Royaume de Coquetterie*, Paris, Chez Charles de Sercy, 1654, 18 mo., pp. 77, with map. It was by the Abbé d'Aubignac, and the map bore a suspicious likeness to the *Carte de Tendre*, and Mlle. de Scudéry's friends declared that d'Aubignac must have seen a manuscript copy of the *Carte de Tendre*, which was in existence some time before the publication of *Clélie*. There seems to be no good ground for this. Mlle. de Scudéry did not invent the geography of the affections (according to Tallemant, ed. P. Paris, VII., p. 58, it was Chapelain who suggested the *Carte de Tendre*), it was simply a

reminiscence of that tendency to allegory so strong during the middle ages all over Europe, and which in France produced the celebrated *Roman de la Rose*. For this dispute, see Livet, *Précieux et Précieuses*, p. 172, and Arnaud, *L'Abbé d'Aubignac*, p. 75.—l. 1, *Clélie*, Mlle. de Longueville, daughter of the famous Duchess de Longueville, the heroine of *Artamène ou le Grand Cyrus*, see note to p. 45, l. 12.—l. 1, *Herminius*, Pellisson ; see Introduction, § III.—P. 134, l. 18, *n'a que faire*, "has nothing to do with," i. e., has no need of. Littré (*Dictionnaire*, sub verb. *que*) says that in this sense *que* is equivalent to *ce que*, representing the Latin *quod*. It is especially used with *avoir*, *savoir*, and *pouvoir*, in the negative. Vaugelas, II., 266, says : "*Quand on n'a que faire*, pour dire *quand on n'a rien à faire*, est très-François et très-elegant."—P. 139, l. 5, *certaine constellation*, probably a reference to the *cabale ignorante et envieuse*, mentioned on p. 89, l. 1.

8. LA GAZETTE DE TENDRE, p. 141.—This curious production is among the MSS. of Conrart ; see note to *La Journée des Madrigaux*, p. 123 ; see also Bourgoïn, *Valentin Conrart*, p. 263. For the old orthography retained in this extract, see note to *La Journée des Madrigaux*, p. 123. The extract should be read with the *Carte de Tendre* in mind.—l. 16, *dames de haute qualité*, Mlle. d'Arpajon and the Comtesse de Rieux. Mlle. Jacqueline d'Arpajon was the daughter of the Count-duke of Arpajon, and became a Carmelite nun in 1655.—P. 142, l. 10, *un chevalier*, the Chevalier de Méré, born at the end of XVIth or beginning of XVIIth century, died in 1685, a French writer of the *Précieux* school, and much esteemed in society for his elegant manners. See essay by Sainte-Beuve in *Portraits Littéraires*, III., p. 85 (*Le chevalier de Méré, ou de l'honnête homme au XVII^e Siècle*).—l. 13, *Jeune Heros*, young Tracy.—l. 19,

Acante, see p. 124, l. 9.—**P. 143**, l. 16, *Estranger*, see *Trasile*, p. 124, l. 11.—**P. 144**, l. 6, *Estrangères*, *Philoxène*, see p. 123, l. 7; *Télimire*, see p. 124, l. 4; *Doralise*, see p. 125, l. 19.—**P. 144**, l. 11, *la Nouvelle-Ville et l'Ancienne*, there seems to have been some jealousy between the old frequenters of the *Samedis* (*l'ancienne ville*) and the new-comers (*la nouvelle ville*). Somaize (II., p. 163) considers the house of Mme. Arragonais (see note to p. 123, l. 7) as the *ancienne ville* and the residence of Mlle. Boquet (see note to p. 148, l. 10) as the *nouvelle ville*. Among the curious documents in Conrart's collection is one entitled, "Relation de ce qui s'est depuis peu passé à Tendre, avec le discours que fit la souveraine de ce lieu aux habitants de l'Ancienne-Ville" (published in Barthélemy's *Sapho, le Mage de Sidon, Zénocrate*, p. 43; see also Bourgoïn's *Valentin Conrart*, p. 264.—**P. 145**, l. 8, *un jeune Estranger*, Moreau, councillor of the grand council.—**P. 146**, l. 7, *Un Estranger d'un mérite rare*, Agathyrse, see p. 128, l. 9.—**P. 147**, l. 1, *en chaise*, "C'est que lui, et quelques dames, allèrent un jour, en chaise à Issy, voir M. Conrart, qui y étoit." Conrart.—l. 19, *Aristée*, see p. 16, l. 7.—l. 19, *Cléonisé*, Mme. des Pennes of Marseilles. Renée de Forbin, Baronesse des Pennes, 1615-1680, was of a distinguished family of Marseilles, where Mlle. de Scudéry made her acquaintance. She figures in the romance of *Cyrus* under the name of the Princess Cléobuline.—l. 20, *Cléodore*, Mlle. Le Gendre, step-daughter of Guillaume Cornuel, whose wife was renowned for her witticisms. M. Cornuel had a daughter Marguerite, and the mother and her step-daughters made a most interesting and attractive family. They lived in the Marais, not far from Mlle. de Scudéry, who has put her friend Marie Legendre into the romance of *Cyrus*, under the name of Cléodore. She figures in Somaize (I., p. 108; II., p. 270) under the name of Glicérie. See V.

Cousin, *La Société Française*, II., p. 233.—l. 20, *Doralise*, see p. 125, l. 19.—l. 21, *Prince de Phocée*, Baumes.—l. 21, *Hamilcar*, Sarrasin, see p. 124, l. 7, *Polyandre*.—l. 22, *Elise*, Mlle. Paulet, see p. 10, l. 5.—l. 22, *Bomilcar*, Du Plessis.—P. 148, l. 9, *Arpasie*, La présidente de Martigny of Rouen.—l. 10, *Agélaste*, Mlle. Boquet, who with her sister lived in the neighborhood of Mlle. de Scudéry, and were her intimate friends. Somaize, I., p. 30, dismisses them with a word : "Belise et sa sœur sont deux pretieuses âgées, qui jouent fort bien du luth, et qui ont une grande habitude à toucher les instrumens. Elles logent aussi au quartier de Leolie (*le marais du Temple*), qui est le lieu où les pretieuses font le plus de bruit." Mlle. de Scudéry has drawn the portrait of one of them, under the name of Agélaste, in the *Cyrus*, vol. X., p. 991. See V. Cousin, *La Société Française*, II., p. 246.—l. 10, *un homme d'un grand mérite*, Caradas, canon at Rouen.

III.

LES PRÉCIEUSES.

I. LES PRÉCIEUSES DÉCRITES PAR L'ABBÉ DE PURE, p. 149.—Michel de Pure was the son of the mayor of Lyons, where he was born in 1634, and where he died in 1680. He was admitted to orders and went to Paris, where he led a life devoted to literature, and produced, beyond the work cited in the text, a tragedy (*Ostorius*), a translation of Quintilian, several biographical and historical works and *Idée des spectacles anciens et nouveaux*. He seems to have been an amiable and inoffensive person, but for some reason incurred the anger of Boileau, who attacked him most unjustly in three of his satires (II., 18 ; VI., 12 ; and IX., 28). The Abbé de Pure is now remembered only for his connection with the question of the *Précieuses* through his romance and a comedy

entitled *La Précieuse*, acted by the Italian company in 1656. The play is lost, but it was written in Italian, and may have been taken from the romance published the same year. It is a much debated question whether Molière was indebted to this comedy for the idea of his *Précieuses Ridicules* (1659), but there seems no reason to suppose that he was (see *Le Moliériste*. II., p. 139, and Larroumet, *Les Précieuses Ridicules*, p. 41). The romance still exists, although it is one of the rarest of the rare XVIIth century romances. V. Cousin (*Madame de Sablé*, p. 65) says that he knew of no more than four or five copies, and that the National Library did not own one. The copy described by Cousin bears the dates 1656, 1656, 1657, 1658; the first and fourth were printed by Guillaume de Luyne, the second and third by Pierre Lamy. I have used the copy in the Library at Wolfenbüttel (1656, 1656, 1659, 1658, Pierre Lamy), and own myself the first and third parts (Guillaume de Luyne, 1656, 1657). The title of the first part is *La Précieuse, ou le mystere de la Ruelle*, the other parts bear the word *mysteres*, instead of *mystere*. A brief analysis of the first part, the only one of interest, may be found in Livet, *Dictionnaire des Précieuses*, II., p. 336. The work has given rise to the most opposite views (see résumé in Körting, *Geschichte des fransös. Romans*, II., p. 275), some seeing in it a satire upon the *Précieuses*, others only a faithful description of them. So far as I can judge, it seems to me written with a satirical purpose, as is clearly shown in the extract in the text, although I have no doubt it gives a fairly correct picture of the society of the *Précieuses* about the middle of the century.—P. 150, l. 1, *l'heur*, for modern *bonheur*, from Latin *augurium*, used throughout the XVIIth century, but now obsolete except in the proverb: *Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde*.—l. 9, *Invisibles*, Larousse gives as one of the meanings of the word: "Membre d'une

société italienne dans laquelle, suivant un auteur allemand du dernier siècle, les réceptions se faisaient la nuit, sous une voûte souterraine, et où l'on prêchait l'athéisme et le suicide." Also : " Membre d'une secte fondée par Osiander, qui soutenait que la véritable Église n'est pas visible."—l. 9, *Rosecroix*, in modern French *rose-croix*, pl. *roses-croix*, " Rosicrucians," members of a supposed secret society of the XVIIth century, which took its name from a certain Christian Rosenkreuz, who was said to have lived in the XIVth century and studied in the Orient and Egypt. In reality the society had never existed, but was invented by a German theologian as a cover under which to attack the abuses of the Church. Curiously enough, his work on the society called into existence associations all over Europe, which were renewed later in the XVIIIth century. The word is generally used to denote those who claimed to have the power to transmute metals, prolong life, to know what is passing in distant places, etc.—P. 151, l. 21, *Précieuses*, see Introduction, § VI.—P. 152, l. 11, *Feuillantine*, a nun of the religious order of the Feuillants (reformed order of Cistercians). The name was given them from the mother abbey of Notre-Dame de Feuillans, in the south of France. The nuns of this order were established at Paris in the Faubourg Saint-Jacques in 1622. The monks of this order were called to Paris as early as 1587 by Henry III.—l. 23, *poulet*, " love-letter," the word literally means chicken, and several explanations have been offered of the peculiar meaning of love-letter, the most probable being that in folding the missive two points were made bearing some resemblance to the wings of a chicken. Some confirmation of this explanation is found in Molière's *L'École des Maris*. II., 6 :

Et m'a, droit dans ma chambre, une boîte jetée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.

—P. 153, l. 1, *Calendrier de Ruelle*, it is possible that there existed a calendar or almanac of the *Précieuses*. In 1659 appeared a short farce entitled *La Déroute des Précieuses* (printed in Fournel, *Les Contemporains de Molière*, II., p. 499), which turns on the sale of an almanac ridiculing the *Précieuses*. In the *Lois de la Galanterie* (p. 202, l. 7, of the present work) the true gallant is advised to prepare an almanac from which he can see the proper season to visit the fashionable promenades.—l. 19, *les doctes en droit de Chevet*, it has already been stated in the note on *ruelle*, p. 31, l. 1, that not only were receptions usually held in the bed-chamber, but the hostess often received her friends seated on the bed. The *droit de chevet* would naturally be the laws or usages governing receptions. Perhaps the Abbé de Pure had in mind the *droit de chevet*, a sum of money which certain officers of justice, finance, etc., paid to their colleagues upon their marriage, and applied this well-known term to the receptions of the *Précieuses*.—l. 21, *professes dans la règle du jour*, *profès*, fem. *professe*, one who has taken the vows in a religious order; here used ironically for those who observed the regulation of reception days as though it were a matter of religious importance.—P. 154, l. 7, *macreuse pour poisson*, the *macreuse* (*anas noir*), or barnacle goose, was supposed for a long time to grow from the barnacle, a species of shell adhering to the rocks, vessels, etc. This error gave rise to the notion that being more fish than fowl it could be eaten in Lent. This was expressly forbidden by Pope Innocent III. (1198-1216), but in spite of this prohibition seems to have long been deemed proper food for fast-days. I have been unable to discover the date of the permission alleged in the text to have been granted in France to eat the *macreuse* as fish.—l. 18, *ce sacrificateur de l'ancienne loi*, Melchisedec, of whom St. Paul, in the Epistle to the Hebrews, vii., 3, says: "Without

father, without mother, without descent, having neither beginning of days, nor end of life."—P. 155, l. 20, *Cercle*, here "reception" at the Court, see p. 4, l. 13. The word is used p. 175, to indicate a club or assembly of *Précieuses*. It was also employed to designate an assembly or gathering of *beaux esprits*.—P. 156, l. 5, *Niassare*, Sarrasin, see Introduction, § III.—l. 19, *Gename*, Ménage, see Introduction, § III.—l. 20, *Mystère de la Ruelle*, see note at head of this extract.—P. 158, l. 13, *possible*, for *peut-être*, a use which is now obsolete. Vaugelas, I., p. 248, says: "Les uns l'accusent d'être bas, les autres d'être vieux. Tant y a que pour une raison, ou pour l'autre, ceux qui veulent écrire poliment, ne feront pas mal de s'en abstenir." The Academy decided that *possible* ought never to be used for *peut-être*, even in familiar style.—P. 159, l. 1, *Les premiers beaux jours que la paix*, the peace that ended the civil war of the Fronde, which extended from 1648 to the submission of Bordeaux on the 31st of July, 1653.—l. 16, *dogme de Copernic*, the Copernican theory was not openly taught in France during the XVIIth century, it being considered contrary to Scripture and having been explicitly condemned by the Church in the Galileo trial in 1616. Another reference to the Copernican theory is found in the text, p. 227, l. 11.—P. 160, l. 7, *phébus*, "bombast," from *Phébus* (Phœbus), an epithet of Apollo, the god of song and music, hence at first flowery or poetical language, then bombast.—l. 15, *de soi*, the modern usage requires *d'elle-même*. In speaking of persons *soi* is seldom employed except after the indefinite adjectives or pronouns *on*, *chacun*, *quiconque*, *nul*, *personne*, or after an infinitive used in an indeterminate sense. Down to the middle of the XVIIth century *soi* was always employed as the reflexive pronoun when the subject was determinate, but gradually gave way to the modern usage. See Chassang, *French Grammar*, p. 276, and Vaugelas, *Re-*

marques, I., p. 275.—P. 164, l. 16, *tables d'attente*, tablets for inscription (i. e., tablets awaiting an inscription), the expression is used metaphorically in the text to denote something incomplete, unfinished.

2. PORTRAIT DES PRÉCIEUSES, p. 168, see note to p. 62.—With this prose portrait may be compared the one in verse by Boileau (*Satire*, X.) :

Mais qui vient sur ses pas ? c'est une précieuse,
 Reste de ces esprits jadis si renommés
 Que d'un coup de son art Molière a diffamés.
 De tous leurs sentiments cette noble héritière
 Maintient encore ici leur secte façonnrière.
 C'est chez elle toujours que les fades auteurs
 S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.
 Elle y reçoit leur plainte ; et sa docte demeure
 Aux Perrins, aux Coras, est ouverte à toute heure.
 Là, du faux bel esprit se tiennent les bureaux :
 Là, tous les vers sont bons, pourvu qu'ils soient nouveaux.
 Au mauvais goût public la belle y fait la guerre ;
 Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre ;
 Rit des vains amateurs du grec et du latin ;
 Dans la balance met Aristote et Cotin ;
 Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
 Pèse sans passion Chapelain et Virgile ;
 Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés,
 Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautés,
 Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
 Autre défaut, sinon qu'on ne le saurait lire ;
 Et, pour faire goûter son livre à l'univers,
 Croit qu'il faudrait en prose y mettre tous les vers.

—P. 169, l. 23, *Beaubrun*, Henri and Charles de Beaubrun or Bobrun, celebrated French artists of the XVIIth century.

Henri (1603-1677) was a favorite of Louis XIII., and became eminent as a portrait painter. He had as associate his cousin Charles (1602-1682), who worked with him in such harmony that it is difficult to distinguish the works of one from those of the other. They were the fashionable portrait painters under Louis XIV., and were in great demand for decorations, masques, etc.—P. 170, l. 6, *appétisser*, the modern orthography uses but one p, *apétisser*. Words of this class are not spelled consistently in French ; the Academy writes *apaiser*, but *appauvrir*, etc.

3. LE CERCLE, p. 174.—Charles-Denis le Guast, seigneur de Saint-Évremond, 1613-1703 ; his early life was passed in camps, but his strong literary tastes manifested themselves in many satirical productions. He lost the favor of Louis XIV. on account of a letter to the Marquis de Créqui on the treaty of the Pyrenees, and was obliged to leave France in 1661. He took up his abode in London, where he died, and was honored with a tomb in Westminster Abbey. The extract in the text gives a glimpse of a certain tendency of the *Précieuse* society (see Molière's *Misanthrope*, III., 4), alluded to in text, p. 166.—P. 177, l. 16, *chère*, name applied by the *Précieuses* to one another ; see Introduction, § VI.—P. 178, l. 9, *On dit*, it was the celebrated Ninon de l'Enclos who made the remark.—l. 9, *la reine de Suède*, Christine, daughter of Gustavus Adolphus, 1626-1689. After her abdication in 1654, she visited France, where, in spite of the murder of Monaldeschi at Fontainebleau (1657), she was cordially received for her great abilities. The Academy admitted her to a special session, and she enjoyed the learned society of the day, as well as the fashionable society of the court and nobility.—l. 10, *jansénistes*, the supporters of Jansenius, bishop of Ypres (1585-1638). Jansenism was embraced in France by large numbers of the best minds of

the day, notably by the members of the convent of Port-Royal, who were subjected to a painful persecution for their belief. From the Catholic standpoint, Jansenism was a heresy which consisted in denying the freedom of the will and the possibility of resisting divine grace. The fundamental doctrine of Jansenius was that since Adam's fall, free agency no longer exists in man, pure works are a mere gratuitous gift of God, and the predestination of the elect is not an effect of the prescience of our works, but of his free volition. This doctrine was especially obnoxious to the Jesuits, who wished to conciliate the doctrine of salvation by grace with a certain amount of free agency. The word is used in the text as indicating those who were especially strict in their religious views and observances, and, in an unfavorable sense, as somewhat hypocritical and bigoted.

4. UNE VISITE À UNE PRÉCIEUSE, p. 179.—For the author of this extract, Charles Sorel, and his works, see note to p. 74.—P. 180, l. 1, *les trésoriers de l'Épargne*, officials who received the sums collected by the state, and furnished, upon an order from the superintendent, the funds necessary for the public expenses. The name *épargne* was formerly applied to the central treasury of the kingdom established in 1523 by Francis I.—l. 15, *léale*, another form for *loyale*, due to Spanish influence (Lat. *legalis*, French *loyal* and *légal*, Spanish *leal*), see note to p. 182, l. 24. The word is no longer in use. For the Spanish influence on French literature and society, see Introduction, § I.—P. 182, l. 9, *rotonde*, a stiff, high collar mounted on a piece of cardboard. A view of one is given in Lacroix, *XVII^e Siècle, Institutions*, etc., p. 534.—l. 24, *réale*, another form for *royale*, used only in a few expressions, as *galère réelle* (the principal one of the king's galleys), *pavillon réel* (flag of this galley), etc. The form of the word is due to Spanish influence (Lat. *regalis*, French

royal, Spanish *real*) ; see A. Brachet, *Dictionnaire des Doublets*, Paris, 1868, p. 44, and note to p. 180, l. 15.—P. 183, l. 1, *pietre calamite*, "loadstone," from Latin *calamus*, reed, because the loadstone was placed on a bit of reed or straw to make it float.

5. LES PRÉCIEUSES DE PROVINCE, p. 184.—The work from which this extract is taken is one of the minor masterpieces of French literature, and is a description in prose and verse of a journey made in 1656 by two friends, in order to drink the waters of Encausse, near the Pyrenees. Chapelle was the natural son of François Luillier, an advocate of eminence at Paris, and was born at La Chapelle Saint-Denis, a suburb of Paris (whence his name), in 1626, and died at Paris in 1686. He was a friend of Molière, and led a life devoted to letters and pleasure. His companion on his journey, François Le Coigneux, seigneur de Bachaumont, is little known. He was born at Paris in 1624, and died there in 1702, belonging to a distinguished family of magistrates. It is probable that Chapelle had the larger share in the *Voyage* which called forth a whole literature of imitation. It is remarkable only as an elegant piece of *badinage*, and is wholly devoid of any appreciation of nature, etc. It contains one charming bit of verse on a bower in the park of M. d'Aubijoux :

Sous ce berceau, qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine
Grava ces vers sur un cyprès :
" Hélas ! que l'on seroit heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,

Si, toujours aimé de Sylvie,
L'on pouvoit, toujours amoureux,
Avec elle passer la vie ! "

For Chapelle and Bachaumont, see Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi* (3d ed.), XI., p. 36, and introduction to edition cited in text, and to *Œuvres de Chapelle et de Bachaumont* par M. Tenant de Latour, Paris, 1854 (*Bibliothèque elzevirienne*).—l. 12, *Saint-Hubery*. This must be one of the environs of Montpellier, but I have not been able to find any allusion to it.—l. 13, *Loupian*, a commune in the department of Hérault, near Montpellier. The chief town is Mèze, distinguished for its wine culture.—l. 14, *plantades*, a pièce of ground planted with vines. The only example cited by Littré is that in the text.—l. 14, *blanquetes*, now *blanquettes*, a sort of white grape, formerly called "Chasselas doré."—l. 17, *chicane*, a game like mall (the modern croquet). From the disputes in this game the word came to mean sharp practice in lawsuits, Eng. chicanery. The word is of Byzantine, and more remotely of Persian, origin.—P. 185, l. 2, *boutique de Martial*, a perfumer of Paris.—l. 13, *d'Assoucy*, a French poet (1605–1679), who led a roving life, giving concerts from town to town. He was the victim of scandalous accusations, and was imprisoned at Montpellier, Rome, and Paris; but his innocence was publicly recognized. He was not at Montpellier with Chapelle and Bachaumont, and their reference to him is a very sorry joke. For Dassoucy (as the name is usually given), see V. Fournel, *La Littérature indépendante*, pp. 247, 455.—P. 186, l. 5, *leur parler gras*, "their faulty manner of pronouncing their r's." *Parler gras*, or *grasseyer*, is to pronounce the r incorrectly or with difficulty, l being often substituted for it; to talk as if one had something unctuous (*gras*, Eng. grease) in the mouth.—l. 16, *Ménage*, see Introduction,

§ III.—I. 19, *Costar*, Pierre Costar, a man of letters, born at Paris, 1603, died at le Mans, 1660. He was an ecclesiastic of worldly life, an *habitué* of the Hôtel de Rambouillet and friend of Voiture, whom he defended against the attacks of Girac. He was a person of erudition, but in his writings stiff and pedantic. See his *historiette* in Tallemant, 3d ed., V., 150, and anonymous life, X., 21.—I. 20, *Scudéry*, Georges de Scudéry, the brother of Madelaine; see Introduction, § V.—I. 24, *Pellisson*; see Introduction, § III.—P. 187, l. 4, *Alaric*, Georges de Scudéry's epic poem of *Alaric, ou Rome vaincue*, Paris, 1654, which, as Saintsbury, *French Literature*, p. 277, says, "amidst astonishing platitudes and extravagances, has occasional good lines."—I. 5, *Moïse*, the poem of *Moïse sauvé*, by Marc-Antoine de Girard, sieur de Saint-Amant (1594-1661), now remembered by Boileau's savage criticism in the *Art Poétique* (I., 21; III., 261) and *Satires* (V., 97). He was one of the original members of the Academy, and a frequenter of the Hôtel de Rambouillet, where he passed under the name of *Sapurnius*. V. Fournel, *La Littérature indépendante*, p. 129, ranks him with Théophile de Viau and Chapelle, and discusses him in a chapter entitled *La Bohème littéraire*, see also E. Colombey, *Ruelles, Salons et Cabarets*, p. 102, and C. L. Livet, *Portraits du Grand Siècle*, p. 319 ("Saint-Amant, sa vie et ses œuvres").—I. 6, *Pucelle*, Chapelain's epic poem on the Maid of Orleans. See Introduction, § III.—I. 6, *Sarrasin*, see Introduction, § III.—I. 9, *Voiture*, see Introduction, § III.—I. 10, *Cassandre*, a famous romance by La Calprenède, in ten volumes, Paris, 1642-45. For an analysis of this voluminous work see H. Körting, *Geschichte des Französischen Romans im XVII. Jahrhundert*, Leipzig, 1886, vol. I., pp. 247-81.—I. 11, *Cyrus*, see Introduction, § V.—I. 11, *Clélie*, see Introduction, § V.

6. UNE DÉCLARATION, p. 187.—Esprit Fléchier, the famous pulpit orator, and future bishop of Nîmes, was born at Pernes, in the south of France, in 1632. He received his education at Tarascon, in the college of the priests of the Christian Doctrine, and became a member of the order. He taught in various cities, and was called to Paris, in 1659, by the death of his unclè. In Paris he made the acquaintance of Conrart, who introduced him to the Marquis de Montausier, who became his life-long friend and patron. Fléchier made himself known by elegant Latin verses on the peace of the Pyrenees, the birth of the Dauphin, etc., and about 1662, entered the service of M. de Caumartin, an eminent advocate (*maître des requêtes*), as tutor to his son. While filling this post he accompanied M. de Caumartin to Clermont, and wrote an account of the *Grands-Jours* (1665), from which the extract in the text is taken. I cannot explain this extraordinary tribunal better than by citing the words of M. Chéruel (ed. cit., p. 321): "Les Grands-Jours étaient des assises extraordinaires que des commissaires désignés par le roi allaient tenir dans les contrées où la justice ordinaire était impuissante. Ces commissaires, choisis parmi les membres des parlements et les maîtres des requêtes, étaient armés d'une autorité redoutable. Ils avaient le droit de juger sans appel, de faire des règlements pour le prix des denrées, les poids et mesures, la discipline ecclésiastique, en un mot pour toute les parties de l'administration. Délégués immédiats de la puissance royale, ils la rendaient présente dans les provinces éloignées, et prouvaient que ses longs bras, comme dit Bossuet, pourraient saisir les criminels les plus redoutés jusqu'aux extrémités du royaume." The *Grands-Jours* were in session four months, and Fléchier's *mémoires* give a remarkable picture of the state of manners in the provinces in the XVIIth century. On the way to Clermont the commissioners stopped at Riom, and,

while there, M. Fayet related to Fléchier his love affairs, from which the extract in the text is taken. In regard to the *Grands-Jours d'Auvergne*, see introduction by Sainte-Beuve to the edition cited in text (reprinted in *Causeries du Lundi* (3d ed.), XV., 383), also introduction to the first edition of the *Grands-Jours*, by B. Gonod, Paris, 1844, and *Essais de Critique et d'histoire* par H. Taine, Paris, 1874, p. 1. We are not concerned here with Fléchier's later life. Rich materials for his early life (of great value, too, for the history of the society of the Hôtel de Rambouillet) may be found in the two works by the Abbé Fabre, *La Jeunesse de Fléchier*, Paris, 1882, 2 vols., and *La Correspondance de Fléchier avec Mme. Des Houlières et sa Fille*, Paris, 1871. To these may be added *La Jeunesse de Fléchier* in *Études Littéraires* par Charles Labitte, Paris, 1846, vol. II., p. 358, and C. L. Livet, *Portraits du Grand Siècle*, Paris, 1886, p. 429.—l. 15, *Après qu'il eut perdu toute espérance*, the person alluded to here, and who related his adventure to Fléchier, was Fayet, a treasurer of France, and renowned in the province for his liberality and honorable character.—P. 188, l. 6, *la jeune présidente*, Françoise Ribeyre, daughter of Paul Ribeyre, first president of the *cour des aides* (court of last resort, deciding all questions civil and criminal concerning the taxes called *aides* (on wines and other liquors), *gabelles* (on salt), and *tailles* (tax on real and personal property levied on those who did not belong to the nobility or clergy) of Clermont. She was intended for Fayet, the hero of the recital in the text, but some difficulty having arisen between the two families, her father suddenly married her to Charles de Combes, son of Gabriel de Combes, president of the *présidial* (court of first resort in civil and criminal cases) of Riom. Fayet for a time attempted to pay his court to the young wife, who, however, soon let him know that she could never consider him as any thing but a friend. He then

devoted himself to her young sister, as is described in the text.—P. 189, l. 6, *par des voies fort courtes*, allusion to the *Carte de Tendre*, p. 130.—l. 20, *affidentes*, for modern *confidentes*, its place has been taken by the word *affidé*, *affidée* from the Italian *affidato*, past part. of *affidare*, of which *affidente* would be the present part.—P. 196, l. 12, *à son intention*, that is, Fayet gave the entertainment to the elder sister, but it was intended for the younger. *A l'intention de* may usually be translated “for the sake of.”—P. 200, l. 13, *rien ne sembloit pouvoir être contraire à la demande qu’il en alloit faire*, the reader may be interested to hear the conclusion of Fayet’s adventure. The parents did object, for one amusing reason, among others, that the elder sister had apparently refused him. However, Fayet and the young lady remained true to each other, in spite of opposition and persecution, for ten years, when, just as she was of an age to decide legally for herself, he discovered that she loved another.

IV.

LES RÈGLES DE LA CIVILITÉ.

I. LES LOIS DE LA GALANTERIE, p. 201.—This anonymous piece appeared for the first time in the very rare work cited at the end of text. It is also found in *Recueil de Pièces en Prose les plus agreables de ce Temps. Composées par divers Auteurs*, Paris, Chez Charles de Sercy, 1659–1663, 5 vols., 12mo. *Première partie*, pp. 45–97. It was reprinted by Lallanne, in 1855. The work is devoted entirely to the etiquette of gentlemen, but the author concludes his work with these words: “Il ne faut pas que les Dames s’estonnent de ce qu’il n’y a eu icy aucune ordonnance pour elles, puisque leur galanterie est autre que celle des hommes, et s’appelle proprement coquetterie, de laquelle il n’appartient qu’à elles de don-

ner les reigles."—P. 202, l. 9, *Tuilleries*, a royal residence in Paris erected by Catherine de Médicis, in 1564, upon a site beyond the city walls then occupied by tile-kilns (*tuileries*), which gave the palace its name. Until the Revolution, it was seldom occupied by the royal family. Napoleon Bonaparte, as First Consul, occupied it in 1800, and since then it has been the official residence of the French sovereigns. In 1871 it was burned by the Communists. The north and south wings have been rebuilt, but the entire central part, after long standing in ruins, has lately been wholly cleared away.—l. 10, *cours hors la porte S. Antoine*, besides the fashionable promenade mentioned in the next line, the one which was known as the "cours Saint-Antoine," was especially popular. It took its name from the eastern gate of the city, near the Bastille, and began just beyond the moat of that fortress. After the reign of Louis XIII. the *cours-la-Reine* became the more frequented.—l. 11, *celui de la Reine Mère*, see note to p. 19, l. 20.—l. 21, *hoc*, a game of cards in which the four kings, the queen of spades, the knave of diamonds, and all the cards above which there are no others, as the sixes when all the sevens have been played, are *hoc*, and in playing them the player says *hoc* because they are secured to him, and stop all other cards. The name of the game is derived from the Latin *hoc*, this, this is it, i. e., the card that wins. Hence the expression *cela m'est hoc*, "I am sure of this." Comp. Molière, *Les Femmes Savantes*, V., 3 (l. 1673) :

Martine.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,

La poule ne doit point chanter devant le coq.

—l. 21, *hombre*, a game of cards played by from two to five persons with a pack of forty cards from which have been removed the eights, nines, and tens ; each player has nine cards dealt him in turn, three at a time. The names of the prin-

cial cards (as well as the game itself) are derived from the Spanish. The word *hombre* in Spanish signifies man ; either because it was a man's game *par excellence* from its difficulty, or because the player being called *hombre*, the name passed to the game.—l. 22, *reversis*, a game of cards introduced into France in the XVIth century, and so called because this game is the reverse or contrary of other games, because in it the one who wins the tricks loses. In order to win one must take no tricks and the value of the cards is reversed, the knave of hearts, for example, is the highest card.—l. 22, *trictrac*, a game of chance somewhat resembling backgammon. The name is derived from the sound made by the falling dice.—P. 206, l. 6, *collation*, V. Cousin, *La Société Française au XVII^e siècle*, II., p. 206, describes a *collation* as follows : " Le goût des collations à l'italienne et à l'espagnole s'était introduit en France avec Marie de Médicis et l'infante d'Espagne Anne d'Autriche. On n'était pas un peu honnête homme, au sens bien connu de ce mot, si, même dans la bourgeoisie, on ne donnait de temps en temps collation aux dames avec les violons, une petite sérénade dans un jardin ou sur l'eau, un concert plus ou moins considérable. Le fin de ces sortes de divertissements était d'être ou de paraître improvisés : cela s'appelait un *cadeau*, c'est-à-dire une surprise, un accident galant et inattendu. On se promenait avec des dames : tout à coup sous une feuillée ou dans tout autre lieu agréable se rencontrait une table élégamment servie ; ou bien, pendant qu'on était un soir dans un salon avec une société aimable, des instruments et des voix se faisaient entendre dans la rue ; toutes les dames se regardaient et se demandaient pour qui et de quelle part venait cette sérénade. Quelquefois sans doute elle était donnée pour toute la compagnie ; mais le plus souvent elle s'adressait à une personne qui en devinait bien l'auteur, mais qui laissait les autres

dames le chercher en vain."—P. 207, l. 8, *bigearrerie*, for the modern form *bizarrerie*, the adj. *bijarre* for *bizarre* occurs on p. 214, l. 19. The forms in the text are still found in the patois of Berry (*bigearre* ; *bigearrer*, to dispute). The word is from the Spanish *bizarro*, bold ; the origin of the Spanish word is doubtful.—l. 13, *gaulois*, the primary meaning of the adj. is Gallic, but in a secondary sense that which has the rude character of the olden times, and that is its signification in the text. In connection with the words *esprit* and *mot*, *gaulois* indicates a witticism or word which oversteps the bounds of propriety, and in this sense is generally applied to the authors of the XVIth century, who are distinguished for their freedom of speech. Brunetière, in his *Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française*, Paris, 1882, p. 24, gives the following characterization of the *esprit gaulois* : " Il y a de tout temps en France deux tendances qui se combattent pour ne réussir à se concilier que dans les très grands écrivains. Au dessous d'eux, les uns sont *gaulois*, les autres sont *précieux*. L'esprit gaulois, c'est un esprit d'indiscipline et de raillerie dont la pente naturelle, pour aller tout de suite aux extrêmes, est vers le cynisme et la grossièreté. Il s'étale impudemment dans certaines parties ignobles du roman de Rabelais. Son plus grand crime est d'avoir inspiré *la Pucelle* de Voltaire. L'esprit précieux, c'est un esprit de mesure et de politesse qui dégénère trop vite en un esprit d'étroitesse et d'affectation. Son inoubliable ridicule, c'est de s'être attaqué, dans le temps de l'hôtel de Rambouillet, jusqu'aux syllabes mêmes des mots. Il se joue assez agréablement dans les madrigaux de Voiture et dans la prose de Fléchier. L'esprit précieux n'a consisté souvent que dans les raffinements tout extérieurs de la politesse mondaine ; l'esprit gaulois s'est plus d'une fois réduit à n'être que le manque d'éducation. Le véritable esprit français, tel que

nos vraiment grands écrivains l'ont su représenter, s'est efforcé d'accommoder ensemble les justes libertés de l'esprit gaulois et les justes scrupules de l'esprit précieux."—l. 13, *il a esprit*, Vaugelas, I., 282, remarks that this new way of speaking had lately come into fashion. He adds that it prevails throughout the city, and has even made its way into the Court, but has not been well received there, "comme ayant fort mauvaise grâce, et trop d'affectation." It was condemned at first by good writers. Vaugelas concludes: "Mais *il a esprit*, ne se peut dire ni selon le bon usage, ni selon la grammaire." His decision has always been respected, and only *il a de l'esprit* is now used.—l. 22, *façons de parler*, the three examples of *façons de parler* introduced into French by the people of Languedoc, Guyenne, and Poitou, are discussed by Vaugelas, and will be taken up in order. *Je l'ai envoyé à l'Académie, pour qu'il s'instruise*, here Vaugelas, I., 72, blames *pour que*, which he says is much used (for *afin que*), especially along the Loire, and even at the Court, where a person of high rank (Cardinal de Richelieu) has helped to make it fashionable. Vaugelas rejects all the usages of *pour que* which are now in vogue, and was supported by T. Corneille and the Academy, which decided: "Toutes les phrases où *pour que* est employé dans cette Remarque (*de Vaugelas*) ont été absolument rejetées, à l'exception de celles-ci que l'Académie adopte, *Je ne suis pas assez heureux pour que cela soit, pour que cela arrive*, et autres à peu près de même nature. . . . Cependant il faut, autant que l'on peut, éviter de s'en servir, et sur tout en écrivant." In regard to the second example: *Je lui ai dit d'aller au Louvre*, Vaugelas, I., 440 (under example, *Il m'a dit de faire*), says: "Cette façon de parler est venue de Gascogne, et s'est introduite à Paris; mais elle ne vaut rien. Il faut dire *il m'a dit que je fisse*. The Academy remarked that the construction was so conven-

ient to shorten a sentence that it was almost unanimously accepted. There never was any question about this construction with *commander, prier, conjurer, charger*, etc., and as *dire* is here used as a synonym of *ordonner, prier*, it might well take their construction. The third example, *je l'ai sorti de son malheur*, turns on the question whether *sortir* is ever an active verb. Vaugelas, I., 104, remarks that it is not, although used as such frequently in the provinces and at the Court. He blames the Gascons for this, as they are accustomed, he says, to turn several neuter verbs into active ones, such as *tomber, exceller*, etc. At present *sortir* is used as an active verb only in a few legal expressions.—P. 208, l. 10, *traité en faquin*, the present usage requires *traiter de* as proposed in the text.—P. 210, l. 7, *charges de robe ou de finance*, "offices in the judiciary or the treasury." Before the Revolution offices in various branches of the administration and army were to be obtained by purchase, which furnished an important part of the revenue of the state. Chéruel, II., 1248, cites the *Journal de l'Avocat Barbier*, III., 276, for the prices of offices in 1751. He says among other things: "Aujourd'hui les charges de conseillers au parlement sont à trente-quatre mille livres, et il y en a plusieurs à vendre. Il en coûte huit mille livres pour la réception, en sorte qu'un père qui veut donner à son fils l'établissement le plus honorable pour un bourgeois qui prend le parti de la robe le fait pour quarante-deux mille livres. . . . La dernière charge de conseiller . . . a été vendue cinq mille livres. C'est néanmoins une fort jolie charge pour des fils de marchands et autres bourgeois de cette espèce."

2. L'HONNÊTE HOMME, OU L'ART DE PLAIRE À LA COUR, p. 213.—Nicolas Faret, born about 1600 at Bourg, died at Paris in 1646. He was secretary of the Count d'Harcourt and one of the first members of the Academy. He left

several historical works, letters and poetry, a treatise on the virtues necessary to a prince (1623), and the work cited in the text, which became very popular and was translated into Spanish, Italian, and English (*The Honest Man, or the Art to Please in Court*. Translated by E. G[rimstone]. London, 1632; *The Art of Pleasing at Court*, Birmingham, 1754). The first edition is Paris, 1630. The work belongs to the class of books on the etiquette of courts, the model of which was Baltasar Castiglione's *Il Cortegiano*, Venice, 1528. For Faret see Pellisson and D'Olivet, *L'Histoire de l'Académie Française*, ed. cit., I., p. 189. He was a person of good character, but most unfortunately his name offered a good rhyme for *cabaret* (tavern), and he consequently figured most disreputably in the verse of the day; see Boileau, *L'Art Poétique*, I., 21:

Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret, etc.

—l. 6, *cabinets*, the word cabinet, in the XVIIth century, generally indicates a small, retired room, serving as a study. It is sometimes used, as in the text, for a place of meeting, and is equivalent to *ruelle*; see Fléchier's funeral oration on Madame de Montausier, cited in note to p. 16, l. 11.—l. 6, *réduits*, place of meeting, resort (obsolete in modern French in this meaning), equivalent here to *ruelle* (see note to p. 31, l. 1). Boileau uses the word in this sense in his *Art Poétique*, IV., 41:

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits, prompts à crier merveille.

—l. 10, *Cicéron nomme l'éloquence du corps*, Cicero, Orator, 17, 55: Est enim actus quasi corporis quædam eloquentia, cum constet e voce atque motu.—P. 214, l. 19, *bijarres*, see

note to p. 207, l. 8.—l. 23, *gris-de-lin*, lit. "flax-gray," a reddish gray. The word exists in English in the form gridelin (written also gredaline or grizelin).—P. 215, l. 5, *faire bien les déterminés*, "to play the bully," to swagger.—l. 10, *parasols d'Italie*, parasols were not known in France until the end of the XVIth century, and are supposed to have been introduced from Italy.—P. 216, l. 8, *la tête desséchée*, I presume the reference here is to the inconveniences arising from the use of the wig, which became fashionable in 1620 owing to the premature baldness of Louis XIII. The use of powder in connection with the wig was not introduced until later, in the reign of Louis XIV.

3. L'HONNÊTE FEMME, p. 217.—The author of the extract in the text was Jacques du Bosc (sometimes spelled Dubosq, etc.), a Franciscan friar born in Normandy (date of birth and death unknown), author of several polemical works against the Jansenists (see note to p. 178, l. 10) and two moral treatises: *La Femme Héroïque*, 1645, and the work quoted in the text, which first appeared in 1632, with a preface by d'Ablancourt (see note to p. 13, l. 23). It enjoyed considerable popularity, two translations at least appearing in English, *The Compleat Woman, translated into English* by N. N. London, 1689 (first part only); *The Accomplish'd Woman*, London, 1753 (both parts).—l. 2, *François, duc de Bretagne*, Francis I., Duke of Brittany (1414-1450), son of John V., whom he succeeded in 1442. He has left an infamous memory on account of the murder of his brother Gilles, whom he survived but a few months. His wife was a Scottish princess (*fille* used absolutely as in next line indicates the daughter of the king and queen, as *une fille de France*, etc.) The anecdote in the text was earlier repeated by Montaigne, *Essais*, I., xxiv. (ed. Louandre, Paris, 1862, I., p. 187), "Du Pédantisme," and is referred to by Molière, *Les Femmes Savantes*, II., 7, l. 577 :

Nos pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,
 Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez
 Quand la capacité de son esprit se hausse
 A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

—1. 14, *L'empereur Théodose*, Theodosius II., grandson of Theodosius the Great, born 401, and succeeded his father Arcadius when only seven years of age. He was a person of weak character, and his sister Pulcheria was the real ruler of the empire, until his death in 450. He married in 421 Athenais, the daughter of the sophist Leontius, who received at her baptism the name of Eudocia. She was distinguished for her beauty and learning, and was the author of several works.—P. 219, l. 5, *agréable*, the rule generally given for the agreement of the adjective, that it must be in the masculine plural when referring to two or more substantives of different genders, is invariable only when the adjective is in the predicate. Otherwise, when the substantives are the names of things, the adjective may agree with the last only, especially if it is desired to direct attention to this last one. Vaugelas, I., 163, discusses at length this construction under the example : *Ce peuple a le cœur et la bouche ouverte à vos louanges*. "On demande s'il faut dire *ouverte* ou *ouverts*. M. de Malherbe disoit qu'il falloit éviter cela comme un écueil. . . . Mais il n'est pas question pourtant de gauchir toujours aux difficultés, il les faut vaincre et établir une règle certaine pour la perfection de notre langue. . . . Comment dirons-nous donc ? Il faudroit dire *ouverts*, selon la grammaire Latine, qui en use ainsi . . . mais l'oreille a de la peine à s'y accommoder. . . . Je voudrois donc dire *ouverte* . . . parce qu'ordinairement on parle ainsi." Vaugelas's decision was approved by the Academy, and is still in force.

4. NOUVEAU TRAITÉ DE LA CIVILITÉ, p. 221.—Antoine Courtin, the author of the work cited in the text, was born at

Riom in 1622. He became in 1651 secretary to the queen of Sweden (see note to p. 178, l. 9), who ennobled him. After her abdication he remained attached to her successor, Charles Gustavus, and was sent by him to France as envoy extraordinary. After the death of the king of Sweden in 1660, Louis XIV. named Courtin his general resident to the states and princes of the North. Toward the end of his life he retired to Paris (where he died in 1685) and devoted himself to literature, translating Grotius, and writing a number of essays on Jealousy, Idleness, and the Mass, besides the work in the text and a continuation. The first edition of the *Traité de la Civilité* was Amsterdam, 1672, and frequently reprinted. The continuation is entitled *Suite de la Civilité Française, ou Traité du Point-d'Honneur*, Paris, 1674, and is a moral treatise of little interest.—P. 223, l. 10, *vas*, Vaugelas, I., p. 85, says : “ Tous ceux qui savent écrire, et qui ont étudié, disent, *je vais*, et disent fort bien selon la grammaire, qui conjugue ainsi ce verbe, *Je vais, tu vas, il va* ; car lorsque chaque personne est différente de l'autre, en matière de conjugaison, c'est la richesse et la beauté de la langue, parce qu'il y a moins d'équivoques, dont les langues pauvres abondent. Mais toute la Cour dit *je va*, et ne peut souffrir, *je vais*, qui passe pour un mot Provincial, ou du peuple de Paris.” The form *vas* for the first person singular is still used in familiar style, but not so frequently as *vais*, which alone can be used in the interrogative form.—P. 224, l. 8, *croi*, the first person singular had at first no final *s* in accordance with its Latin original form. The *s* was introduced later (in the early part of the XVIIth century) by analogy with the second person singular. The poets have, however, always exercised the liberty of rejecting this *s* when necessary for purposes of rhyme.—P. 227, l. 11, *terre tourne au lieu du ciel*, see note on the system of Copernicus, p. 159, l. 16.—P. 228, l. 10, *être*

tiré, "forced," affected; hence the expressions *tiré de loin*, *tiré par les cheveux*, "far-fetched." Comp. Molière, *Le Tartuffe*, l. 1217 (iv., 1) :

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.

5. L'ESPRIT DE COUR, p. 228.—René Bary, historiographer of Louis XIII., wrote in Latin a life of the king, and in French a rhetoric and conversations. The former (*Rhetorique françoise, où l'on trouve de nouveaux exemples sur les passions et sur les figures*, etc., Paris, 1653) is valuable for the language of the XVIIth century, and illustrates the change which took place in the lexicography. I have also seen by him : *Méthode pour bien prononcer un discours*, Leyden, 1708, and *Journal de Conversation, où les plus belles matières sont agitées de part et d'autre*, Paris, 1674, which is a pendant to his *L'Esprit de Cour*, and is filled, as he says : "de sujets utiles. En l'Esprit de Cour il n'y a souvent que des Courtisans qui parlent, et en mon Journal il n'y a souvent que des Savants qui raisonnent." The edition of the *L'Esprit de Cour* cited in the text is, I think, the first.—P. 229, l. 1, *Arianes*, a popular romance of the XVIIth century, by Desmarets de Saint-Sorlin (1595-1676), one of the first members of the Academy, and its first chancellor. He was a protégé of Richelieu, and wrote the tragedy of *Mirame* with him. He is best known by his play of *Les Visionnaires* and his epic of *Clovis*. He was a frequenter of the Hôtel de Rambouillet, and contributed two *madrigaux* to the *Guirlande de Julie*; see p. 40.—l. 2, *à Kempis*, generally known as Thomas à Kempis (1380—about 1471), to whom has long been attributed the authorship of the *Imitation of Jesus Christ*.—l. 3, *de Sales*, François de Sales (1567-1622) a famous French ecclesiastic and writer, bishop of Geneva, and canonized in 1665. His most

famous work is the *Introduction à la vie dévote*, published in 1608.—l. 3, *du Pons*, Jacques Pontanus (the French form is Du Pont; in the text the t is omitted in the plural, as is still done in the pages of the *Revue des deux Mondes* and the *Journal des Débats*), a Bohemian scholar born at Brux in 1542, died at Augsburg in 1626. He was a member of the order of Jesuits, and professor in various colleges. He made many translations from Greek into Latin, and his commentaries on Virgil and Ovid were long used all over Europe.—P. 230, l. 4, *romanistes*, writers of romances, now obsolete and replaced by *romancier*.—P. 231, l. 1, *l'ivresse des esclaves dont parle l'histoire*, Lycurgus is said to have ordered drunken slaves (Helots) to be exposed to the gaze of children in order to disgust them with the sight of drunkenness.—P. 232, l. 2, *donnerois les mains*, "I would yield to you," from the Latin idiom *manus dare*, to give the hands to be bound, hence to yield, surrender.—P. 235, l. 8, *ne peut vaincre, qu'elle n'apprenne*, this construction in which *que . . . ne* are equivalent to *sans que* was a favorite one during the XVIIth century, and corresponds to the Latin *quin* with the subjunctive. It is still used, but not so extensively.—P. 236, l. 14, *Comme un moderne*, Balzac, Bk. VII., letter 23, "La divinité de votre esprit n'est plus un article contentieux parmi les personnes raisonnables."—P. 237, l. 16, *Polycartes*, I have been unable to discover what learned lady is concealed beneath this name.—l. 17, *Myrthes*, Myrtis, a lyric poetess who flourished in Greece 500 B.C. She is said to have been the instructress of Pindar, and statues were erected to her in various parts of Greece.—l. 17, *Cornéllies*, Cornelia, mother of the Gracchi.—l. 17, *Lasternes*, a misprint or slip of the pen probably for *Lasténies*. Lastheneia, a native of Mantinea in Arcadia, mentioned by Iamblichus as a follower of Pythagoras, by others as a disciple of the Platonic philosophy.—P. 238, l. 1, *Lélies*, elder

laughter of C. Lælius (flourished B.C. 190), celebrated for the purity with which she spoke her native language, and for her ability in conversation.—l. 1, *Aréthés*, Arete, daughter of Aristippus (flourished about B.C. 370), the founder of the Cyrenaic school of philosophy.—P. 239, l. 6, *Bénévents*, Jérôme, a French writer who lived in the first half of the XVIth century, and was the author of various panegyrics, funeral orations, and public addresses.—l. 6, *Cabots*, probably the famous navigator and discoverer Sebastian Cabot (1477-1557).—l. 7, *Machiavels*, Machiavelli, the famous secretary of the Florentine commonwealth (1469-1527).—l. 7, *Marnixs*, Philipp van Marnix, Lord of Mont-Sainte-Aldegonde, one of the most learned and cultivated men of the XVIth century, born at Brussels, 1538, died at Leyden, 1598. He played an important part in the revolt of the Netherlands, and was the trusty friend and officer of William of Orange.—l. 8, *Grénades*, Luis de Grenada (1504-1588), a Spanish preacher of great eloquence and renowned for his mystical writings, the most famous of which, the "Guide for Sinners," has been a favorite book of devotion, and, as Mr. Ticknor says (*Hist. of Spanish Literature*, III., 207): "at one time seemed likely to obtain a place in the religious literature of Christendom very near that of the great ascetic work which passes under the name of Thomas à Kempis."

6. DE LA CONVERSATION, p. 240.—In addition to her many romances (See Introduction, § V.), Mlle. de Scudéry, toward the end of her life, wrote ten volumes of *Conversations*, of which I have used the following edition: *Conversations sur divers sujets*, Paris, 1680, 2 vols.; *Conversations Nouvelles sur divers sujets*, Amsterdam, 1685, 2 vols.; *La Morale du Monde, ou Conversations*, Amsterdam, 1686, 2 vols.; *Nouvelles Conversations de Morale*, A la Haye, 1692, 2 vols.; *Entretiens de Morale*, Paris, 1693, 2 vols., all in 12mo. The

conversations in the earlier volumes are taken from the same writer's romances (the one cited in the text being from *Clélie*), but appear to much better advantage alone. They constitute perhaps Mlle. de Scudéry's best work, and a judicious selection from them would be a favor to the student of XVIIth century society, the original editions being quite scarce. For Mlle. de Scudéry's *Conversations* see V. Cousin, *La Société Française au XVII^e siècle*, ed. cit., I., p. 14, Rathéry et Boutron, p. 116; and Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi* (2d ed.), IV., p. 106. For the orthography of this extract, see note to p. 123, LA JOURNÉE DES MADRIGAux.—P. 245, l. 19, *Temples*, in the drama and romances of the XVIIth century it was considered an act of impiety to utter the word *église*, and the word *temple* was substituted for it. The *temple* was a favorite spot for the *rendez-vous* of lovers, and for the beginning of love affairs. See what has been said on this subject in the *Lois de la Galanterie*, p. 202, l. 1. Molière, in the *Précieuses Ridicules*, scene iv., alludes to this: "Premièrement il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique la personne dont il devient amoureux." V. Fournel, *Les Contemporains de Molière*, I., p. 71, says: "On ne peut ouvrir un roman de l'époque sans y trouver la même phrase. C'est *au temple* que les héroïnes de Mlle. de Scudéry font rencontre de leurs vainqueurs; c'est *au temple* que les belles conversations s'engagent et que les intrigues se nouent, dans toutes les petites nouvelles italiennes ou espagnoles qui remplissent la littérature d'alors." The Abbé d'Aubignac, in his *Histoire du Temps, ou Relation du Royaume de Coquetterie*, Paris, 1654, p. 63, says: "Ces dernières lois ne doivent pas sembler fort étranges à qui saura que le peuple de cette Île n'a point de véritable Religion. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup d'Églises dans le pays, mais on n'y va point pour prier Dieu, c'est seulement pour voir ou se faire voir, railler,

sourire, cajoller, résoudre les parties. prendre assignation de débauche, et faire servir les lieux saints aux pratiques de l'iniquité, et d'ordinaire quand ils font en apparence quelque œuvre de piété, ce ne sont que des profanations, et tous leurs sacrifices y deviennent autant de sacrilèges."—P. 248, l. 1, *coëffée* for modern *coiffée*.—l. 2, *die*, for *dise*, used frequently in the XVIIth century side by side with *dise* (see p. 261, l. 10), and still allowed in poetry. Vaugelas, II., p. 38, prefers *die*, which is the original form (= Lat. *dicat* by fall of medial consonant), the s being the euphonic s found in verbs, the root of which ends in i; e. g., *instruis-ant*, *instruis-ons*, *que j'instruis-e*. This euphonic s is suppressed in the verb *dire* and its compounds, except in the present subj.—P. 251, l. 14, *Siracuse*, Körting, *Geschichte des Französischen Romans*, II., p. 439, n. 4, says that the society of sages of Syracuse mentioned in *Clélie* refers to the famous convent of Port-Royal. I have not been able to verify his references.—P. 253, l. 5, *Reciteurs*, still used in familiar style for *réciteurs*.—P. 254, l. 23, *à fonds*, in modern usage *à fond*. The two words *fond* and *fonds* (bottom and property, "funds") are one and the same word, derived from the Latin *fundus*, which had both meanings. The s in the one word is a survival of the s which, in the older form of the language (down to the XVth century), distinguished the nominative singular of certain substantives. This accidental difference in form led the older grammarians and lexicographers to establish a difference in meaning, for which there was no justification in the origin of the word. Vaugelas, II., 35, derived *fonds* from Latin *fundus* masc, and *fond* from Latin *fundum*, neuter, and established many nice distinctions in the use of the two words, which the Academy adopted, and which are still in force.—P. 257, l. 21, *nouvelles de Cabinet*, "gossip," see note to p. 213, l. 6.—P.

262, l. 13, *que*, "when" or "in which," among the important uses of the conjunction *que*, are those in which it corresponds either to the Lat. *quum*, or to the Lat. pronoun *quo* or *qua* in the ablative. Its employment avoids the repetition of a preposition followed by *lequel*, *laquelle*, etc., which would frequently become very tiresome.

ADDITIONAL NOTES.

Prefatory Note on the Orthography adopted in the Text.

The pronunciation of the French *oi* has been treated exhaustively by D. Fernando Araujo in an article, "L'évolution phonographique de l'*oi* en Français," in the *Revue de philologie française et provençale*, vol. v (1891), pp. 96-133; 161-173; 257-277. While recognizing the importance of the Italian influence in the transformation of the sound of *oe* into *é*, the author believes that the Norman *ei*=*é* was the chief reason for the change. The history of the graphic representation of the sound is given at length and constitutes a curious chapter in "spelling-reform."

I.

L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

NOTE ON TONE OF CONVERSATION, ETC., AT THE HÔTEL DE RAMBOUILLET.

Among the many interesting references to the Hôtel de Rambouillet in the letters of Chapelain and Balzac the following is valuable for the tone of conversation as well as for the question of the imitators of the Hôtel de Rambouillet. Chapelain is writing to Balzac on March 22, 1638 (*Lettres de Jean Chapelain publiées par T. de Larroque*, i, p. 215): "Au

reste vous ne sçauriés avoir de curiosité pour aucune chose qui le mérite davantage que l'hostel de Rambouillet. On n'y parle point sçavamment, mais on y parle raisonnablement et il n'y a lieu au monde où il y ait plus de bon sens, et moins de pédanterie. Je dis de pédanterie, Monsieur, que je prétens qui règne dans la Cour aussy bien que dans les Universités, et qui se trouve aussy bien parmy les femmes que parmy les hommes. Car, afin que vous le sçachiés, une partie de nos dames se sont érigées en sçavantes et font de cette qualité une partie de leur coqueterie. L'Académie dont vous estes a produit sans y penser une assemblée de mesme nom dont Mme la Vicomtesse d'Ochy est le chief et qui, entre autres, y a receu comme par grâce une Mme Saintot qu'autresfois vous avés estimée. Quelques uns de nos académiciens et les poètes et orateurs de la seconde classe que nous ne vous avons pas voulu donner pour compagnons y lisent leurs pièces, y font des harangues et y défrayent les dames qui en sont, tous les mardis, après disné. . . . Mais, pour revenir à mon propos, l'hostel de Rambouillet est l'antipathe de l'hostel d'Ochy . . .” The word *antipathe*, not previously found in any dictionary, has been admitted to Hatzfeld and Darmesteter's *Dictionnaire général* with the remark that it seems created by Chapelain, and the definition that it is the substantive use of the adjective meaning “opposé par les sentiments.” In a letter dated the last of September, 1638, but which must have been written in April, Balzac replies as follows: “C'est, à mon gré, une belle chose que ce sénat féminin qui s'assemble tous les mécredis [sic] chez Madame. . . . Il y a longtemps que je me suis déclaré contre cette pédanterie de l'autre sexe, et que j'ay dit que je souffrirois plus volontiers une femme qui a de la barbe, qu'une femme qui fait la sçavante. Tout de bon si j'étois modérateur de la police, j'envoyerois filer toutes les femmes que veulent faire des livres ; qui se travestissent par l' esprit ; qui ont rompu leur rang dans le monde.

Il y en a qui jugent aussi hardiment de nos vers et de nostre prose, que de leurs points de Gennes et de leurs dentelles. Elles seroient bien fâchées d'avoir dit un Poème Héroïque; elles disent toujours un Poème Épique. On ne parle jamais du Cid, qu'elles ne parlent de l'unité du sujet, et de la règle des vingt-quatre heures. O sage Arténice! que vostre bon sens et vostre modestie valent bien mieux que tous les arguments, et que toutes les figures qui se débitent chez Madame la . . . !" I cite from *Lettres familières de M. de Balzac à M. Chapelain*, Paris, 1659, p. 140.

Ménage, in *Menagiana*, Paris, 1715, ii, p. 8, says: "À l'Hôtel de Rambouillet il n'y avoit que de la galanterie et point d'amour," and states that one day when Julie d'Angennes gave Voiture her hand he tried to kiss her arm and she showed her displeasure very clearly.

5. LA GUIRLANDE DE JULIE, p. 40.—The *Guirlande de Julie* has been printed independently five times, besides the edition in Livet, *Précieux et Précieuses*. The latest separate edition which I know is, *La Guirlande de Julie, augmentée de documents nouveaux, publiée avec notice, notes et variantes par Octave Uzanne et ornée d'un portrait inédit de Julie d'Angennes*, Paris, 1875. Uzanne claims the madrigals signed C. for Corneille, as do also Taschereau, *Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille*, Paris, 1855, p. 318, and the *Bibliographie Cornélienne*, Paris, 1875. The question is fully discussed in *Œuvres de P. Corneille par M. Ch. Marty-Laveaux (Les Grands Écrivains de la France)*, Paris, 1862, ix, pp. 0, 15. The editor thinks the attribution to Corneille of "La Tulipe," "La Fleur d'Orange," and "L'Immortelle blanche" correct, and that of "Le Lis," "L'Hyacinthe," and "La Fleur de Grenade" as doubtful. A detailed account of the original *Guirlande* and the other contemporary copies, one at least also written by Jarry, may be found in *Bibliographica*, part iii, pp.

291-307, "La Guirlande de Julie," by John W. Bradley. The idea of the *Guirlande* was Italian and inspired by *La Ghirlanda della Contessa Angela Bianca Beccaria contesta di Madrigali di diversi Autori dichiarati da Stefano Guazzo*, Genoa, 1595. I have given a full account of this curious work in my forthcoming *Italian Society in the Sixteenth Century*.

7. POÉSIES DE VOITURE, p. 60.—The famous War of the Sonnets is the subject of an admirable article by A. Mennung, "Der Sonetten-Streit und seine Quelle: Eine litterarische Episode aus den Tagen des Präziosentums," in *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, vol. xxiv (1902), pp. 275-356. The history of the strife is minutely described and no less than fifty-two poems on the subject are printed in the appendix. There is also a useful bibliography. The article is of much wider interest than its title indicates and is a model of patient and accurate scholarship, which has since culminated in the life of Sarasin already mentioned.

P. 61, RONDEAU. The reader may like to see the following graceful paraphrase of Voiture's *rondeau* by A. Dobson, *Old World Idyls and other Verses*, London, 1886, p. 252.

You bid me try, BLUE-EYES to write
 A Rondeau. What!—forthwith?—To-night?
 Reflect. Some skill I have, 'tis true;—
 But thirteen lines!—and rhymed on two!
 "Refrain," as well. Ah, hapless plight!

Still, there are five lines,—ranged aright.
 These Gallic bonds, I feared would fright
 My easy Muse. They did, till you—
 You bid me try!
 That makes them eight. The port 's in sight;—

'Tis all because your eyes are bright!
 Now just a pair to end in "oo,"—
 When maids command, what can't we do!
 Behold!—the Rondeau, tasteful, light,
 You bid me try!

Morel-Fatio in an article, "Le sonnet du sonnet," in the *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. iii (1896), pp. 435-439, shows that Lope de Vega's sonnet, the source of Voiture's, was imitated from a similar one attributed to Diego de Mendoza beginning:

Pedis, reyna, un soneto: ya le hago;

Lope de Vega's sonnet, as was shown long ago by Lord Holland, *Some Account of the Lives and Writings of Lope Felix de Vega Carpio and Guillen de Castro*, London, 1817, vol. i, p. 229, occurs in the third act of *La Niña de Plata*. There are two other imitations of this sonnet, one by Regnier Desmarais (1708), the other by Henri Meilhac (1896).

8. PORTRAITS, p. 62. Additional materials for *Portraits* may be found in my edition of Boileau, *Les Héros de Roman*, pp. 124 et seq.

I. PORTRAIT DE MME. LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ, PAR MME. LA COMTESSE DE LA FAYETTE, p. 62. Some time after my book was finished I discovered that the verses which close Mme. de la Fayette's portrait of Mme. de Sévigné were quoted from Sarasin's "Pompe funèbre de Voiture" in *Les œuvres de M. Sarasin*, Paris, 1658, pp. 253-275. They are the closing lines of Sarasin's burlesque and run as follows in the original:

Mais pour bien faire voir ces choses par écrit,
 Et dignes de Voiture et dignes de paraître,
 Il faudroit être Bel Esprit,
 Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

For Sarasin's burlesque see Mennung, *Jean-François Sarasin's Leben und Werke*, vol. i. pp. 345-372.

There is now an excellent biography of Madame de la Fayette by the Count d' Haussonville in the series *Les Grands Écrivains*, Paris, Hachette, 1891.

With Mme. de la Fayette's portrait may be compared the witty satirical portrait of his cousin by Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*, Paris, 1856 (*Bibliothèque Elzevirienne*), vol. i, pp. 305 et seq. There is also a portrait of Madame de Sévigné, under the name of Sophronia, in Somaize, *Dictionnaire*, etc., i, p. 221.

II. PORTRAIT DE MADEMOISELLE FAIT PAR ELLE-MÊME, p. 66. A full account of Mademoiselle may now be found in one of the most brilliant books of recent years, *La Jeunesse de la Grande Mademoiselle (1627-1652)*, Paris, Hachette, 1901, and its continuation, *Louis XIV et la Grande Mademoiselle (1652-1693)*, Paris, Hachette, 1905. This work which first appeared, in the *Revue des Deux Mondes*, is by Mme. Charles Vincens, who writes under the name Arvède Barine. The work covers practically the seventeenth century and is a most brilliant and accurate account of the times, political, social, and literary. There is an excellent English translation with illustrations published in this country by G. P. Putnam's Sons: *Youth of La Grande Mademoiselle*, and, *Louis XIV and La Grande Mademoiselle*. The general reader can obtain from no other work such a charming picture of French society in the seventeenth century. An account of Arvède Barine may be found in *The Critic*, September, 1906, pp. 213-217, "Reminiscences of a Franco-American: No. II—Arvède Barine," by Jeanne Mairé (Mme. Charles Bigôt).

9. DESCRIPTION DE L'ÎLE DE PORTRAITURE, p. 74.—There is now an excellent life of Charles Sorel by E. Roy, which has been frequently cited above. For the satire on *Portraits*, see

Boileau, *Les Héros de Roman*, ed. cit., p. 125. I should have mentioned a remark of Tallemant des Réaux, *Historiettes*, vii, 59, n. 1: "On peut dire que Mlle. de Scudéry a autant introduit de méchantes façons de parler que personne ait fait il y a longtemps; elle est encore cause de cette sottise de faire des portraits, qui commencent à ennuyer furieusement les gens." This remark is dated 1658.

II.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY ET LES FEMMES SAVANTES.

6. LA JOURNÉE DES MADRIGAUX, p. 123.—The original record of the *Chronique du Samedi* once belonging to Mlle. de Scudéry has been preserved and is now in the hands of L. Belmont who has given extracts from it in an article, "Documents inédits sur la société et la littérature précieuses: Extraits de la Chronique du Samedi publiés d'après le registre original de Pellisson (1652-1657)," in *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. ix (1902), pp. 646-673. These extracts consist of letters between Mlle. de Scudéry, Pellisson, and Conrart.

P. 125, l. 3, *bouts-rimés*. I should have mentioned the inventor of *bouts-rimés*, the eccentric Dulot (to whom Tallemant des Réaux devotes a *Historiette*, vii, p. 1), immortalized by Sarasin in his burlesque poem, *Dulot vaincu, ou la défaite des bouts-rimés*. In the edition before me of *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, 1658: *Poésies de Monsieur Sarasin*, pp. 117-136, the poem, in four cantos, is preceded by a preface, "Sujet du Poème," by Pellisson, from which I quote a few lines. "Les Bouts-rimés n'ont été connus que depuis quelques années. L'extravagance d'un poète ridicule nommé Dulot donna lieu à cette invention. Un jour comme il se plaignoit en présence de

plusieurs personnes qu'on lui avoit dérobé quelques papiers, et particulièrement trois cents sonnets qu'il regrettoit plus que tout le reste, quel qu'un s'étonnant qu'il en eût fait un si grand nombre, il répliqua que c'étoient des sonnets en blanc, c'est à dire des bouts-rimés de tous ces sonnets qu'il avoit dessein de remplir. Cela sembla plaisant, et depuis on commença à faire par une espèce de jeu dans les compagnies ce que Dulot faisoit sérieusement, chacun se piquant à l'envi de remplir heureusement et facilement les rimes bizarres qu'on lui donnoit." For the importance of Sarasin's poem and the vogue of *bouts-rimés* in the seventeenth century see Menning, *Jean-François Sarasin*, etc., ii, pp. 377-423.

P. 125, ll. 5-6, *vers burlesques*. This does not mean verses of a burlesque nature, but verses of eight syllables, that being the metre in which burlesque compositions were generally written. G. Vapereau, *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, 1876, p. 343 (*sub verb.*, "Burlesque"), says: "Telle était l'influence de la mode, qu'on publiait même sous l'étiquette d'ouvrages burlesques des livres sérieux, pourvu qu'il fussent en vers de huit syllables qu'on nommait alors vers burlesques, parce qu'il était le plus employé dans ce genre de poésies. C'est ainsi qu'en 1649 un poème sur la Passion de Notre-Seigneur fut donné comme burlesque."

III.

LES PRÉCIEUSES.

I. LES PRÉCIEUSES DÉCRITES PAR L'ABBÉ DE PURE, p. 149.—Cornell University Library now owns a complete copy of the Abbé de Pure's rare romance made up as follows: vol. i, Paris, Pierre Lamy, 1656, at end "Cette édition a esté imprimé à Rouen par L. Maurry"; vol. ii, Paris, Pierre Lamy, 1660; vol. iii, Paris, Charles Sercy, 1657; vol. iv, Paris, Pierre Lamy,

1658. It also has the odd volumes mentioned on p. 310, and a third copy of vol. i, evidently printed at Paris. The student should carefully read the article by Knörich in the *Archiv für das Studium der neueren Sprachen* mentioned above in Supplementary List of Works to be consulted. Knörich has not been able to discover the date referred to in note on p. 154, l. 7, or to connect the word "Feuillantine," p. 152, l. 11, with the religious order mentioned in my note. He finds (p. 405) the word "précieuse" first employed in 1654, March 10. The date referred to in my note, p. 159, l. 1, is, according to Knörich, the entry of Mazarin into Paris, Feb. 3, 1653, on the conclusion of the War of the Fronde.

2. PORTRAIT DES PRÉCIEUSES, p. 168. To the various portraits of the *Précieuses* given in my work may be added the lines in Scarron's *Épître chagrine au maréchal d'Aubret* (1659). I quote from *Œuvres de Monsieur Scarron*, Amsterdam, Wetstein, 1752, vol. vii, p. 194:

Mais revenons aux fâcheux et fâcheuses,
 Au rang de qui je mets les précieuses,
 Fausses s'entend, et de qui tout le bon
 Est seulement un langage ou jargon,
 Un parler gras, plusieurs sottes manières,
 Et qui ne sont enfin que façonnières,
 Et ne sont pas précieuses de prix,
 Comme il en est deux ou trois dans Paris,
 Que l'on respecte autant que des princesses;
 Mais elles font quantité de singesses,
 Et l'on peut dire avecque vérité,
 Que leur modèle en a beaucoup gâté.

5. LES PRÉCIEUSES DE PROVINCE, p. 184.—The romances mentioned on p. 187: *Cassandre*, *Cyrus*, and *Clélie*, are analyzed in the introduction to Boileau, *Les Héros de Roman*, ed. cit.

IV.

LES RÈGLES DE LA CIVILITÉ.

I. LES LOIS DE LA GALANTERIE, p. 201.—The author of *Les Lois de la Galanterie* is Sorel. See E. Roy, op. cit., p. 262, "Sorel cite les *Lois de la galanterie* et déclare qu'il en est l'auteur, dans la *Connaissance des bons livres*, p. 365, et dans la *Bibliothèque française*, 1664, p. 360." Roy devotes much attention to this curious work and shows clearly Molière's indebtedness to it in his *Précieuses ridicules*.

INDEX TO NOTES.

The references are to page and line of text where the annotated passage first occurs, and can easily be found in Notes by the heavy-faced type. Where the note is on an entire extract the page only is given. Disguised names are in italics with cross-references.

Ablancourt, M. d', 13, 23
 Académie, l', 53, 16
Acante (Pellissan), 124, 9
 affidentes, 189, 20
Agathyrse (De Raincy), 128, 9
Agélaste (Mme. Boquet), 148, 10
 agréable (agreement of adjective), 219, 5
 Aiguillon, Mme. d', 18, 4
 Alaric, 187, 4
 alcôves, see ruelle.
 Aligre, Mme. d', see *Etrangères*.
 almanach, 202, 7
 ambre, 23, 12
Anacrise (Angélique d'Angennes), 31, 7
 Ancre, Maréchal d', 5, 9
 Andilly, M. d', 6, 22
 Angennes, Angélique d', see *Anacrise*.
 Angennes, Charles et Marie, 32, 12
 Angennes, Julie d', see *Philonide*.
 année est bonne, l', 58, 8
 appétisser, 170, 6
 Aréthés, 238, 1
 Arianes, 229, 1
Aristée (Chapelain), 118, 16
 Arnauld, M., 15, 14
 Arpajon, Mlle. d', see *dames de haute qualité, deux*.
Arpasie (La présidente de Martigny), 148, 9
 Arragonais, Mme., see *Philoxène*.
Arthénice (Mme. de Rambouillet), 16, 11

Ascension, jour de l', 22, 16
 assemblées du Louvre, 4, 13
 Aubry, Mlle., see *Priande*.
 Aubry, Mme., 45, 12
 avant que de, 33, 1
 avecque (for avec), 43, 1

Bachaumont, 184
 Barre, la, 45, 15
 Baumes, see *Prince de Phocée*.
 Beaubruns, 169, 23
 Bellay, Cardinal du, 7, 20
 Bénévents, 239, 6
 bigearrerie, 207, 8
 bijarres, 214, 19
 blanquettes, 184, 14
Bomilcar (Du Plessis), 147, 22
 bon-soirs, 51, 3
 Boquet, Mlle., see *Agélaste*.
 Bourbon, Mlle. de, 45, 12
 bouts-rimez, 125, 3
 Brodeau, 61, 10
 Buisson, Mme. du, see *Damophile*.

cabinets, 213, 6
 Cabots, 239, 6
 calamite, pierre, 183, 1
 calandrier de ruelle, 153, 1
 Cam, 55, 9
 car, 53, 13
 Caradas, see *homme d'un grand mérite*.
 car, la raison est, 57, 1
 cardinaux, les anciens, 44, 15
 Cassandre, 187, 10

ce que de, 86, 3
 cercle, 155, 20
 chagrins, les grands (de Mademoiselle), 71, 18
 chaise, 147, 1
 Chapelain, see *Aristée*.
 Chapelle, 184
 charges de robe ou de finances, 210, 7
 Charlemagne, 55, 16
 Chaudebonne, M. de, 9, 22
 chère, 177, 16
Chevalier, un (Chevalier de Méré), 142, 10
 chevet, doctes en droit de, 153, 19
 Chevreuse, Hôtel de, 15, 7
 chicane, 184, 17
 chien, 45, 19
Chroniqueur (Pellisson), 123, 9
 Cicéron, 213, 10
 Clélie, 187, 11
Clélie (Mlle. de Longueville), 130, 1
Cilodore (Mlle. Le Gendre), 147, 20
Cldomire (Mme. de Rambouillet), 25, 6
Cléonissé (Mme. de Pennes), 147, 19
 coiffée, 248, 1
 collation, 206, 6
 Conrart, see *Théodamas*.
 constellation, certaine, 139, 5
 Copernic, dogme de, 159, 16
 Cornélie, 237, 17
 Costar, 186, 19
 courre (for courir), 58, 12
 cours, 19, 20
 cours de la Reine-mère, 202, 11
 cours hors la porte Saint-Antoine, 202, 10
 Cravates, 15, 1
 croi (for crois), 224, 8
 Cyrus, 187, 11
 Cyrus, le Grand, 33, 12

dames de haute qualité, deux (Mlle. d'Arpajon and the Comtesse de Rieux), 141, 16
Damophile (Mme. du Buisson), 92, 20
 D'Assoucy, 185, 13
 de celui (genitive of question), 106, 23
 déguisement, 48, 21
 demi-bas, 99, 15
Démocède (?), 99, 14

De Raincy, see *Agathyrse* and *estranger d'un mérite*.
 déterminés, 215, 5
 die (for dise), 248, 2
 disguised names, see *Arthénice*.
 divertissements, 6, 13
 Doneville, M. de, see *Méliante*.
Doralise (Mlle. Robineau), 225, 19
 Du Plessis, see *Bomilcar*.
 Du Pons, 229, 3

eaux basses, 21, 6
Elise (Mlle. Paulet), 147, 22
 emmeublements, 36, 6
 émoit, 10, 22
 en (for au), 90, 9
 Épargne, trésoriers de l', 180, 1
 esclaves, l'ivresse des, 231, 1
 esprit, il a, 207, 13
estranger (Isarn), 143, 16
estranger, d'un mérite (De Raincy), 146, 7
estranger, jeune (Moreau), 145, 8
Estrangères (Mme. d'Aligre, Sarra-sin, Mlle. Robineau), 144, 6
 état où elle est (Duchesse de Montpensier), 81, 14

façons de parler, 207, 22
 faire, n'a que, 134, 18
 Fayet (après qu'il eut perdu), 187, 15
 Fayette, la comtesse de la, 62
 Fervaque, maréchal de, 59, 11
 Feuillantine, 152, 11
 Fléchier, 187
 fonds, 254, 23
 fontaine de l'Hôtel de Rambouillet, 18, 5
 Fontainebleau, château de, 35, 4
 France, see *Phénicie*.
 François, duc de Bretagne, 217, 2

galant, 6, 15
 gaulois, 207, 13
Gename (Ménage), 156, 19
 Gramont, Maréchal de, 9, 19
 grand'peine, 4, 6
 Grénades, 239, 8
 gris-de-lin, 214, 23
 gros-d'eau, 51, 15
 Guirlande de Julie, 40
 Guise, Mme. de, 3, 8

Hamilcar (Sarrasin), 147, 21
Herminius (Pellisson), 130, 1
Héros, un jeune (Tracy), 142, 13
 heur, 150, 1
 hoc, 202, 21
 hombre, 202, 21
homme d'un grand mérite (Caradas), 148, 10
 honnête, 38, 22

Île Notre-Dame, 36, 20
 Illustres, 31, 21
 infuse, 85, 6
 intention, à son, 196, 12
 Invisibles, 150, 9
 Isarn, see *Trasile and estrange*

jansénistes, 178, 10
 Jarry, 42, 5
 journée des madrigaux, 123
 jusques (for jusque), 13, 3

Kempis, Thomas à, 229, 2

Lasternes, 237, 17
 léale, 180, 15
 Le Gendre, Mlle., see *Cléodora*.
 Lélies, 238, 1
 Lizieux, M. de, 7, 12
 Longueville, duchesse de, see Bourbon, Mlle. de.
 Longueville, Mlle. de, see *Clélie*.
 Loupian, 184, 13
 Luxembourg, 6, 4

Machiavels, 239, 7
 macreuse, 154, 7
 Mademoiselle, see Montpensier, duchesse de.
 Mademoiselle, logement de, 17, 22
 madrigal, 18, 11
 mains, donner les, 232, 2
 Malherbe, 33, 20
 malpropreté, 67, 22
 Marnix, 239, 7
 Martial, 185, 2
 Martigny, la présidente, see *Arpasie*.
Méliante (M. de Doneville), 123, 20
 Ménage, see *Génave*.
 Méré, Chevalier de, see *Chevalier*.
 misere, 50, 24
Mitylène (Paris), 87, 24
 moderne, parler comme un, 236, 14
 Monceaux, château de, 35, 4

Montausier, 40, 15
 Montpensier, duchesse de, 66
 Moreau, see *estrangeur, jeune*
 mouches, 77, 19
 Moysse, 187, 5
 Myrthes, 237, 17
 Mystère de la Kuelle, 156, 20

Neustrie (Normandie), 129, 17
Niassare (Sarrasin), 156, 5
 Noir-moustier, Hôtel de, 33, 3
 Normandie, see *Neustrie*.
 Nortlingue, bataille de, 14, 19
 nourrice, en, 13, 9
 Nouvelle-ville et l'ancienne, 144, 11

O, Hôtel d', 33, 2
 ode de Zyrphée, 16, 9
 offices, 124, 24
 Ormesson, 45, 18
 orthography of the XVIIth century, see journée des madrigaux.

paix, premiers beaux jours de la, 159, 1
 Palais-Cardinal, 18, 17
 Pan, 55, 9
 Pandore, 123, 14
 parasols d'Italie, 215, 10
 Paris, see *Mitylène*.
 parler gras, 186, 5
 partement, 57, 19
 Patru, M., 13, 23
 Paulet, Mlle., see *Élise*.
 Pellisson (see also *Acante, Chroniqueur, Herminius*), 186, 24
 Pennes, Mme. de, see *Cléonissé*.
 Permesse, 42, 16
 Petit-Luxembourg, 36, 19
 petits-doigts, 51, 3
 phébus, 160, 7
Phénicie (France), 28, 13
Philonide (Julie d'Angennes), 28, 20
Philoxène (Mme. Aragonais), 123, 7
Phocée, prince de (Baumes), 147, 21
 Pisani, Hôtel de, 33, 4
 Place Dauphine, 35, 2
 Place Royale, 35, 3
 plantades, 184, 14
Polyandre (Sarrasin), 124, 7
 Polycartes, 237, 16
 ponts-bretons, 51, 4
 portraits, 62
 portraiture, île de, 74

possible, 158, 13
 poulet, 152, 23
 pour ce que (pource que), 54, 9
 Précieuses, 151, 21
 Présidente, la jeune, 188, 6
 prêtre Jean, 51, 9
Prinde (Mlle. Aubry), 47, 6
 Prince, M. le, 14, 11
 Princesse, Mme. la, 6, 11
 princesses, deux belles, 59, 15
 procès, hors les, 4, 1
 professes dans la règle du jour, 153,

21
 Pucelle, 187, 6
 Pure, abbé de, 149

que (for quand), 262, 13
 que ne, 235, 8
 Quinze-Vingts, 15, 7

Rabelais, 7, 18
 Rambouillet, Mme de (see also *Arthénice* and *Célimire*), 3, 1

réale, 182, 24
 recipe, 12, 11
 réciteurs, 253, 5
 réduits, 213, 6
 Reine, la, 41, 7
 Reine-mère, à l'entrée de la, 4, 21
 Reine-mère, recevoir à Marseille,

3, 9
 repassés, 89, 11
 reversis, 202, 22
 Rieux, comtesse de, see *dames de haute qualité, deux.*

Robert, 42, 3
 Robineau, Mlle., see *Doralise*, and *Estrangères.*

roi, le feu, 22, 14
 romanistes, 230, 4
 rondeau de Voiture, 61
 Rosecroix, 150, 9
 rotonde, 182, 9
 ruelle, 31, 1

Sablé, Mme. de, 41, 5
 sacrificeur de l'ancienne loi, 154, 18
 Saint-Evremond, 174
 Saint-Hubery, 184, 12
 Saint-Louis, 55, 16
 Saint-Luc, maréchale de, 48, 24

Saint-Martin, 20, 10
 Saint Thomas du Louvre, 32, 15
 Sales, François de, 229, 3
 saphiques, 84, 4
Sapho (Mlle. de Scudéry), 80, 1
 sarabande, 48, 4
 Sarrasin (see also *Estrangères*, *Hamilar*, and *Niassare*), 187, 6
 Sauval, 32
 savants, 51, 3
 Scudéry, Georges de, 186, 20
 Scudéry, Mlle. de (see also *Sapho*),

80
 Sévigné, marquise de, 62
 si, et, 75, 19
Siracuse (Port-Royal?), 251, 14
 soi, 160, 15
 sonnet de Voiture, 60
 Sorel, Charles, 74
 sphère du feu, 50, 12
 Suède, la reine de, 178, 9

tables d'attente, 164, 16
 Tallemant des Réaux, 3
Télamire (Mme. d'Aligre), 124, 4
 Temples (for églises), 245, 19
 terre tourne au lieu du ciel, 227, 11
 tête desséchée, 216, 8
Théodamas (Conrart), 126, 8
 Théodose, 217, 14
 thériaque, 12, 17
 tiré, être, 228, 10
 tirois bien des armes, 50, 2
 Tivoli, 46, 17
 Tracy, see *Héros, un jeune.*
 traiter en, 208, 10
Trasile (Isarn), 124, 11
 trictrac, 202, 22
 Tuilleries, 202, 9

Valentin, le, 5, 22
 Valette, cardinal de la, 6, 11
 vas (for vais), 223, 10
 Verneuil, le château de, 35, 3
 Vidame du Mans, 3, 11
 Vigeon, Mme. du, 45, 12
 violons, 46, 18
 voies fort courtes, 189, 6
 Voiture, 36, 10

Zeuxis, 76, 9
 Zyrphée, loge de, see ode de Zyrphée.

*A Selection from the
Catalogue of*

G. P. PUTNAM'S SONS



**Complete Catalogues sent
on application**



French Classics for American Students

(In the original French text)

Each 16°, \$1.00

1.—Tableaux de la Révolution Française.

AN HISTORICAL FRENCH READER. Selections from French literature relating to the Revolution of 1789. Edited, with notes, by T. F. CRANE, A.M., Cornell University, and S. J. BRUN, B.S., Cornell University. With an introduction by Pres. A. D. WHITE.

"All in all, I do not know a work of its size in English, and I might safely add in German and in French, that gives so fresh, life-like, and accurate a view of the great Revolution. I shall certainly introduce it into our Honor course, and refer to it again and again with my class in History."

Prof. Louis Pollins.

2.—Le Romantisme Français.

A SELECTION FROM THE WRITERS OF THE FRENCH ROMANTIC SCHOOL, 1824-1848. Edited for the use of schools and colleges, with an introduction and notes by Prof. T. F. CRANE, A.M., of Cornell University.

"One of the cleverest and most intelligible accounts of the rise of Romanticism in France that I have ever seen, and the illustrative selections are very good indeed."—*Prof. James A. Harrison, Lexington, Va.*

3.—La Société Française au Dix-septième Siècle.

AN ACCOUNT OF FRENCH SOCIETY IN THE XVIITH CENTURY IN ITS RELATIONS TO THE LITERATURE OF THE PERIOD. Edited for the use of Schools and Colleges, with an introduction and notes, by Prof. T. F. CRANE, A.M., of Cornell University.

"No period in the literary history of France is fraught with so much interest as that famous seventeenth century which French historians have proudly dubbed *le grand siècle*. . . . The student with the aid of this little volume may obtain a very satisfactory glimpse of that society which had its birth in the Hotel Rambouillet, whence its influence spread until it prepared the mind for the literary marvels of Louis XIV's reign. The introduction and the copious notes at the end of the book contain much valuable information."—*Nation*.

New York—G. P. Putnam's Sons—London

Les Classiques Français

Edited by H. D. O'CONNOR, with critical, biographical, and bibliographical notes. The volumes are tastefully printed in 16mo form, and exquisitely bound in full leather with ornate stamping in gold. Each volume contains an etched frontispiece, while the typographical details are such as to present an attractive and satisfying page to the eyes.

Price per volume \$1.00 net.

The series presents, in the original French text, literary creations of French authors whose works are recognized as classics and as belonging to the world's literature. The productions selected are presented in complete and unabridged text. Each volume contains an introduction by a recognized critical authority.

LIST OF VOLUMES

- 1.—**Atala, René, et le Dernier Abencérage.** Par Chateaubriand. Préface du Vicomte Melchior de Vogué, Membre de l'Académie Française.
- 2.—**Contes Choisis d'Honoré de Balzac.** Préface de Paul Bourget, Membre de l'Académie Française.
- 3.—**Paul et Virginie.** Par Bernardin de St. Pierre. Préface de M. de Vogué, Membre de l'Académie Française.
- 4.—**Colomba.** Par Prosper Mérimée. Préface d'Augustin Filon.
- 5.—**Adolphe.** Par Benjamin Constant. Préface de Paul Bourget de l'Académie Française.
- 6.—**Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre.** Par Octave Feuillet. Préface d'Augustin Filon.

Les Classiques Français

- 7.—**La Mare au Diable.** Par George Sand.
Préface de Louis Corniquet, Docteur en Droit.
- 8.—**Profilis Anglais.** Par C. A. Sainte-Beuve.
Préface d'André Turquet.
- 9.—**La Tulipe Noire.** Par Alexandre Dumas.
- 10.—**Maximes de La Rochefoucauld.**
- 11.—**Lettres de Mme. Sevigné.**
- 12.—**Pensées de Pascal.**
- 13.—**Beaumarchais. Le Barbier de Seville et Le Mariage de Figaro.**
- 14.—**La Bruyère. Choix des Caractères.**
- 15.—**Voltaire. Contes Choisis.**
- 16.—**Montesquieu. Letes Persanes.**
- 17.—**Beranger. Chansons.**
- 18.—**Bossuet. Oraisons Funèbres.**
- 19.—**La Fontaine. Fables Choisis.**
- 20.—**Montaigne. Essais Choisis.**
- 21.—**Hugo. Poèmes (jusqu' à 1865).**
- 22.—**Lamartine. Prose Letters.**
- 23.—**Boileau-Despreaux. Epîtres et Satires.**

Other volumes in active preparation.

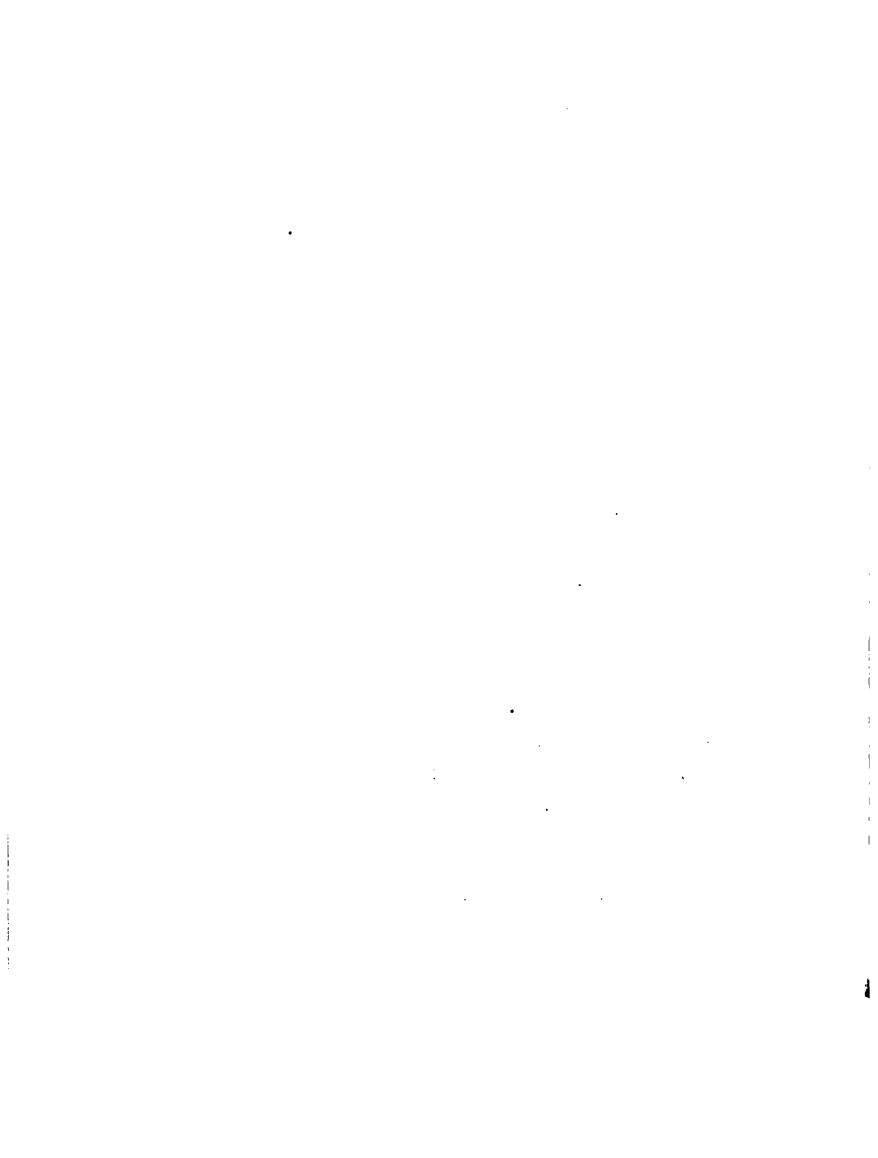
Complete circular sent on application.

New York—G. P. Putnam's Sons—London

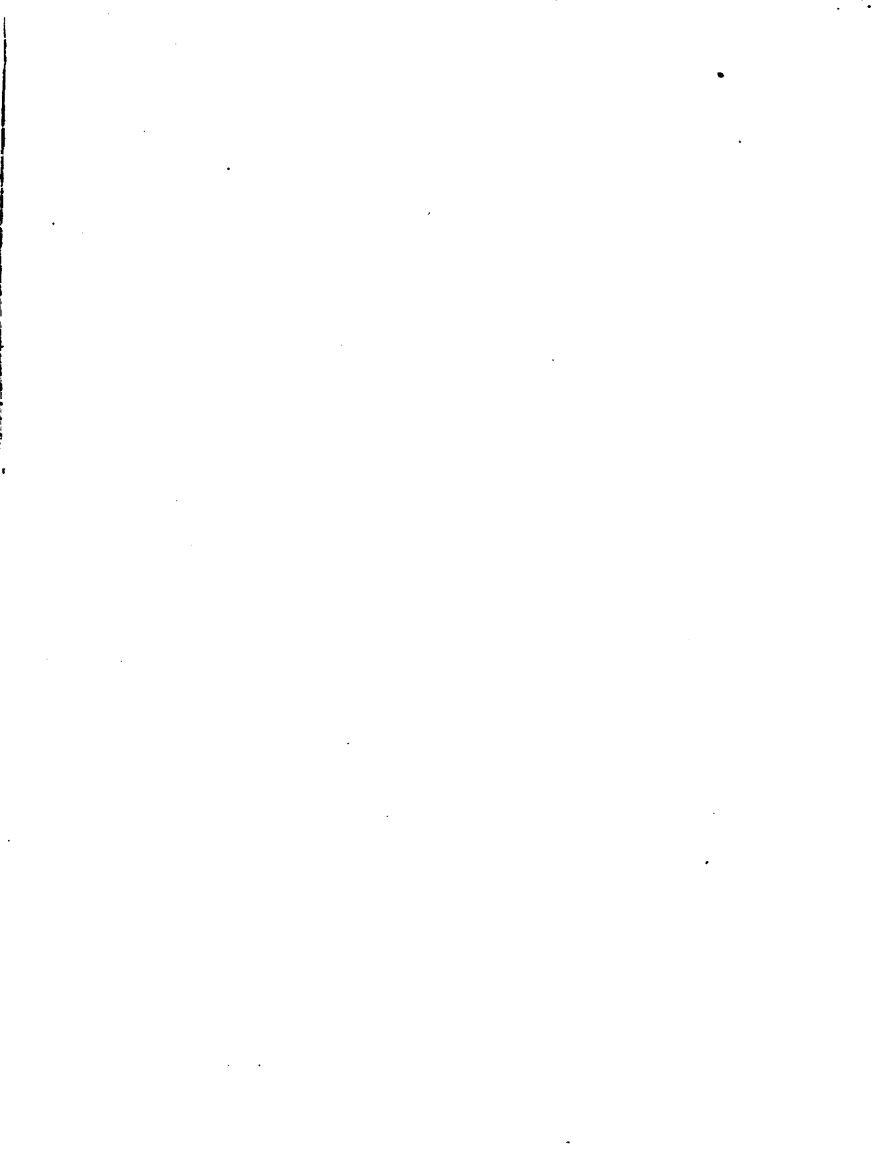
-

1









100 100 100

This textbook may be borrowed for two weeks, with the privilege of renewing it once. A fine of five cents a day is incurred by failure to return a book on the date when it is due.

The Education Library is open from 9 to 5 daily except Saturday when it closes at 12.30.

DUE

DUE

AUG 13 1977
NOV 24 1926
JUN 22 1928

JUL 16 54 H



